


THE LIBRARY OF CONGRESS
1800

ABRÉGÉ

DE

L'OUVRAGE DU PÈRE THOMAS DE JÉSUS

SUR

LES SOUFFRANCES DE N. S. JÉSUS-CHRIST

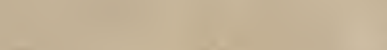
PAR

M. l'Abbé MASSON, Curé d'Étreux

Diocèse de Soissons

DÉDIÉ SPÉCIALEMENT AUX AMES PIEUSES ET A TOUTES CELLES QUI, AYANT PEU DE TEMPS A CONSACRER A LA LECTURE ET A LA MÉDITATION, DÉSIRENT CONNAITRE L'ÉTENDUE DE L'AMOUR DE JÉSUS-CHRIST POUR NOUS, ET IMITER SES EXEMPLES

DEUXIÈME ÉDITION



GUISE

IMPRIMERIE BARÉ. — TYPOGRAPHIE ET LITHOGRAPHIE

Toutes les demandes de cet Ouvrage doivent être adressées à Mr MASSON, Curé d'Étreux (Aisne)

ABRÉGÉ

DE

L'OUVRAGE DU PÈRE THOMAS DE JÉSUS

SUR LES

SOUFFRANCES DE N. S. JÉSUS-CHRIST



Les demandes de cet ouvrage doivent être adressées à M. Masson,
Curé à Étreux (Aisne).



Benziger frères à Einsiedeln, éditeurs.

Thomas de Jésus, frère

ABRÉGÉ

DE

L'OUVRAGE DU PÈRE THOMAS DE JÉSUS

SUR

LES SOUFFRANCES DE N. S. JÉSUS-CHRIST

PAR

Victor

M. l'Abbé MASSON, Curé d'Étreux

Diocèse de Soissons

DÉDIÉ SPÉCIALEMENT AUX AMES PIEUSES ET A TOUTES CELLES QUI, AYANT PEU DE TEMPS A CONSACRER A LA LECTURE ET A LA MÉDITATION, DÉSIRENT CONNAITRE L'ÉTENDUE DE L'AMOUR DE JÉSUS-CHRIST POUR NOUS, ET IMITER SES EXEMPLES

Il s'est rendu obéissant jusqu'à la mort, et la mort de la croix.... C'est ainsi qu'il a aimé le monde... en nous donnant l'exemple de toutes les vertus.

(St Evangile).

DEUXIÈME ÉDITION

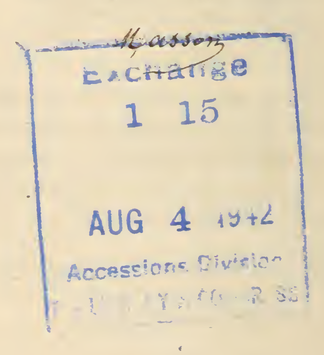
GUISE

Imprimerie BARÉ. — Typographie & Lithographie.

1873

PROPRIÉTÉ

Tout exemplaire non revêtu de ma signature sera réputé contrefait.



PRÉFACE.

L'ouvrage que nous publions aujourd'hui n'est pas nouveau, il remonte au milieu du XVIe siècle. Il fut composé en portugais par le père Thomas de Jésus, religieux de l'ordre de saint Augustin, pendant une rude et longue captivité qu'il subit chez les Maures d'Afrique*.

* Le Père Thomas de Jésus issu d'une des plus nobles familles du Portugal, avait acquis tant de réputation de zèle et de charité, que Sébastien, roi de Portugal, le tira de la solitude où il était depuis l'âge de quinze ans, pour le mener avec lui dans une expédition contre les Maures d'Afrique, l'an 1578. Ce saint homme fut d'un merveilleux secours pour toute l'armée. Mais ayant été blessé d'un coup de flèche, il fut pris et vendu à un marabout, qui, après l'avoir traité avec assez de douceur, le chargea ensuite de chaînes, et l'enferma dans une affreuse prison. Ce fut en ce lieu que le saint religieux composa le livre sur les souffrances de Notre Seigneur Jésus-Christ, pour servir de consolation et d'instruction à ses frères captifs. Il ne travaillait à ce pieux ouvrage qu'à la faveur d'une faible lumière qu'il recevait par le soupirail de son cachot. Le roi Henri, suc-

N'ayant point de livres dans sa prison, où les infidèles lui avaient à peine laissé ses habits, ce saint homme n'écrivait que ce qui lui était inspiré de Dieu, et que sa mémoire lui pouvait fournir. Néanmoins, on trouve partout dans cet ouvrage, une doctrine saine et orthodoxe, une élévation de pensées et une vivacité de sentiments très remarquables. A la vérité, le style

cesseur de Sébastien, ayant appris l'état pitoyable où était réduit le serviteur de Dieu, chercha à le retirer des mains du prêtre de Mahomet. L'ayant délivré à force d'argent, le saint homme se rendit à Maroc, et de là à la Sagène, où étaient détenus deux mille pauvres chrétiens. Il les consola, les instruisit, et en ramena à Dieu un grand nombre. Sa charité inépuisable ne se borna point aux esclaves chrétiens, il visitait ceux qui par faiblesse avaient apostasié, et il n'oubliait rien pour les faire rentrer dans la voie du salut. Il y avait environ quatre ans que le père Thomas de Jésus était captif, lorsque la comtesse Linarès, sa sœur, ses autres parents, et le roi Philippe II, travaillèrent à le faire rentrer dans sa Patrie, mais il ne voulut pas quitter ses frères de captivité qu'ils ne fussent délivrés eux-mêmes. Étant alors tombé malade, il rendit son âme à Dieu, en prononçant le saint nom de Jésus, le 17 d'Avril 1582, à l'âge de cinquante-trois ans.

en est simple, mais il est onctueux et va droit au cœur *.

Dès qu'il parut, il fut reçu avec une approbation générale. Le saint religieux expose dans cet écrit d'une manière instructive et touchante, 1° les mystères des souffrances de Jésus-Christ, depuis son incarnation dans le sein de la très-sainte Vierge, jusqu'à sa mort sur le Calvaire; 2° ensuite, sous forme d'entretien avec Notre Seigneur, il fait goûter, et apprécier au lecteur les fruits spirituels que l'on peut recueillir de la méditation du sujet qu'il traite.

Les âmes pieuses et toutes celles qui désirent sincèrement connaître Jésus-Christ, trouveront dans cet ouvrage le feu sacré de l'amour divin qui entretiendra leur ferveur, éclairera leur esprit, purifiera leur cœur, et les excitera puissamment à la pratique des plus hautes vertus.

* Nous avons généralement suivi la traduction du Père Alleaume.

C'est là qu'elles apprendront à connaître la laideur du péché, l'importance du salut, et les avantages inestimables de ne s'attacher qu'à Dieu seul.

Dans ces temps malheureux où le blasphème est, pour ainsi dire, en honneur; dans ce siècle d'irréligion et de licence, l'ignorance des trésors que nous avons en Jésus-Christ est la cause de la ruine d'une multitude de chrétiens. On demeure, sans y penser, et de gaieté de cœur, assis dans les ombres de la mort; on vit sans foi, et par là même, sans consolation et sans espérance véritables, puis on meurt sans remords, dans la plus triste et la plus lamentable indifférence sur son éternité. Quoi de plus déplorable!...*

* Il n'y a pas seulement de l'indifférence, l'impiété a levé sa tête audacieuse et va jusqu'à nier la divinité et l'humanité du Sauveur. Le vrai protestantisme nous offre, sous ce rapport, le plus triste spectacle. Les rationalistes purs nient ouvertement la divinité de Jésus-Christ, et avec elle, ils nient ses miracles, sa doctrine, et son Église. Les humanitaires vont jusqu'à nier son individualité humaine, son existence historique et réelle.

Cependant, Jésus-Christ est la résurrection et la vie : et il n'y en a point d'autre en qui nous puissions espérer le salut. Il est la lumière du monde, celui qui le suit ne marche point dans les ténèbres. Ce divin Sauveur demeure toujours parmi nous, toute âme qui cherche un refuge

Jésus-Christ n'est, à les entendre, qu'un être allégorique, un mythe phénoménal... Quant à Dieu lui-même, excités par leur orgueil infernal et aveugle, ils osent nier sa puissance créatrice, après avoir refusé de le reconnaître comme Rédempteur... Quelques-uns poussent le blasphème jusqu'à soutenir que *Dieu est tout*, et que *tout est Dieu*. A leurs yeux la *raison humaine* est la véritable divinité, la déesse de l'Univers.

Ces vils suppôts de Satan combinent chaque jour tous leurs efforts pour propager ces doctrines désolantes. Ils se liguent, pour déclarer à Dieu dans la personne de son Christ et de ses ministres, une guerre implacable, et pour arracher du cœur des chrétiens la foi dans le divin Rédempteur. Cette guerre, qu'ils poursuivent avec une incroyable persévérance, ne tend à rien moins qu'à l'anéantissement de toute religion... N'est-ce pas, ce semble, la dernière épreuve que doit avoir à subir sur la terre la vérité de Dieu avant de retourner dans les cieux glorieuse et triomphante?...

(P. VENTURA.)

dans son divin cœur, y trouve le repos. Mais, hélas! le monde ne le connaît pas, parce qu'on néglige d'étudier les mystérieux secrets de son amour. On ignore les exemples admirables qu'il nous a laissés, sa pauvreté, sa douceur, son obéissance, sa miséricorde, ses profondes humiliations, ses douleurs.

La légèreté dans laquelle vivent la plupart de ceux qui se disent chrétiens leur fait oublier d'avoir recours à celui qui possède la véritable sagesse et la science de Dieu. Saint Paul était si émerveillé de la sublimité de cette sagesse divine, qu'il disait hautement ne vouloir connaître autre chose que *Jésus*, et *Jésus crucifié.* Cette science mystérieuse avait tellement embrasé son cœur de l'amour divin, qu'il défiait toutes les créatures de l'en séparer. Cherchons donc, comme le grand Apôtre, à connaître Jésus-Christ, et nous apprendrons à l'aimer.

O vous tous, chers lecteurs et lectrices qui soupirez après le repos de vos âmes, venez vous jeter aux pieds de votre aimable

Sauveur, venez puiser dans ses fontaines les eaux salutaires de la grâce, ces douceurs spirituelles, ces saintes consolations que l'âme, fatiguée d'elle-même et des illusions du siècle, cherche en vain dans des lectures frivoles et souvent dangereuses, dans les conversations et les sociétés mondaines. *Prenez et lisez,* vous dirai-je avec cette voix céleste qui se fit entendre à saint Augustin effrayé de l'état où il vivait. Le récit et la méditation des douleurs cruelles que Jésus-Christ a endurées pour nous feront, je n'en doute pas, sur votre cœur sensible une impression salutaire, et vous détermineront enfin à l'aimer.

Pour propager plus facilement un livre qui devrait être entre les mains de tout le monde, il nous a paru très-avantageux de lui faire subir quelques modifications, tout en lui conservant son style et son originalité. De deux volumes dont il se compose, nous n'en avons fait qu'un seul. Les personnes qui ont peu de temps à consacrer à la lecture nous en sauront

gré, je l'espère; car c'est pour elles surtout que nous avons composé cette édition abrégée.

Nous avons conservé à l'ouvrage la même division que lui a donnée l'auteur. Il portera aussi le même titre : « **Souffrances de N.-S. Jésus-Christ.** » Il se divise en quatre parties, qui pourront servir de lectures spirituelles et de sujets de méditation pour les quatre saisons de l'année : 1° Les souffrances de Jésus-Christ dans sa vie cachée; 2° Les souffrances de Jésus-Christ dans sa vie publique; 3° Les souffrances de Jésus-Christ dans sa Passion; 4° Enfin, les souffrances de Jésus-Christ dans sa mort.

Comme récompense de notre travail nous sollicitons, et nous osons espérer avec une sorte de confiance, les prières de ceux et celles qui liront ce livre. Puisse-t-il, avec la grâce de Dieu et la bénédiction de Marie, notre auguste Mère, contribuer à l'édification des âmes, produire des fruits de salut, et rame-

ner au bon Pasteur quelques brebis errantes :

A Dieu seul en seront la louange, l'honneur et la gloire.

PRIÈRE A MARIE.

O très-sainte Mère de Dieu, Reine des Anges et des hommes, montrez-vous notre mère. Du haut des Cieux, bénissez, s'il vous plaît, ce petit livre que nous consacrons à votre cœur immaculé, en l'honneur de votre divin Fils... Nous avons, ô tendre Mère, entendu avec horreur les blasphèmes des impies contre son adorable personne. C'est pour le défendre, selon notre faible pouvoir, et pour vous glorifier vous-même que nous avons conçu la pensée de composer cet abrégé de sa vie souffrante... Faut-il, ô refuge assuré des pauvres pécheurs, que notre aimable Sauveur soit sans cesse crucifié par

des ingrats qu'il a rachetés de son sang et que vous avez adoptés au pied de la croix... Touchez, ô clémente! ô douce! ô pieuse Marie! le cœur de ceux qui nous liront : vous prouverez encore par là, ô puissante protectrice, que Dieu, qnand il lui plaît, se sert des instruments les plus faibles pour amollir les cœurs, et que toujours vous êtes bonne, compatissante et miséricordieuse envers tous vos enfants. *Amen.*

MASSON,

Curé d'Étreux,

Diocèse de Soissons (Aisne).

APPROBATION DE Mgr DOURS

Évêque de Soissons et Laon

Nous nous sommes fait rendre compte d'un manuscrit intitulé : *Abrégé de l'ouvrage du Père Thomas de Jésus, sur les souffrances de N. S. Jésus-Christ, par M. l'abbé* **Masson**, *curé à Étreux.* Cet abrégé nous a paru très-propre à nourrir la piété des âmes qui ont peu de temps à consacrer à la lecture et à la méditation ; c'est pourquoi nous en approuvons l'impression et nous le recommandons, persuadé que tous ceux qui en feront usage y trouveront des lumières spirituelles et de douces consolations.

Soissons, le 2 octobre 1871.

† Jean-Jules, Évêque de Soissons et Laon.

Monsieur le Curé,

J'ai lu votre ouvrage avec un vif intérêt, et aussi, je puis le dire, avec beaucoup de fruits. J'espère que beaucoup d'âmes pieuses y apprendront à sanctifier leurs souffrances. Je souhaite à ce livre tout le succès qu'il mérite, et je ne doute pas qu'il ne l'obtienne.

Soissons, le 7 octobre 1871.

Legrand, vicaire général.

Il est inutile de mettre ici sous les yeux des lecteurs les diverses autres approbations et témoignages élogieux que nous avons reçus. Nous dirons avec le Roi prophète : « *Non nobis domine, non nobis, sed nomini tuo da gloriam.* »

AVIS SUR LA LECTURE SPIRITUELLE

1° Prenez la louable habitude de faire chaque jour une pieuse lecture. Le monde n'est plongé dans les ténèbres et la désolation, que parce qu'il n'y a plus personne, pour ainsi dire, qui rentre en soi-même, dit le prophète Jérémie.

2° Ne lisez point par curiosité, pour contenter votre esprit, mais pour apprendre vos devoirs et vous exciter à l'amour de Dieu. Quand on prie, dit saint Augustin, on parle à Dieu; mais quand nous lisons, c'est Dieu qui nous parle : écoutons-le avec respect.

3° Arrêtez-vous à quelques livres, comme par exemple, à l'*Imitation de Notre Seigneur*, à *celle de la sainte vierge*, à la *Vie des Saints*, etc... Méditez-les attentivement; lisez avec ordre, autrement votre lecture vous sera peu profitable.

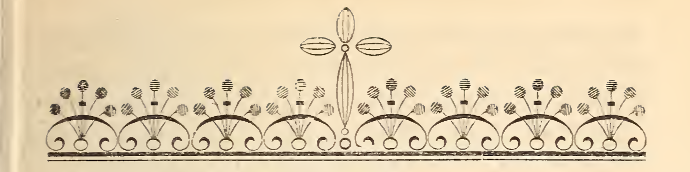
4° Lisez peu à la fois : l'eau qui tombe par torrent ne pénètre point dans la terre, tandis qu'une pluie fine et douce l'arrose et la fertilise. C'est donc une erreur de croire que plus on lit de choses, plus on profite.

5° Arrêtez-vous, dans chaque lecture spirituelle, à un petit nombre de pages; efforcez-vous de les bien comprendre; imitez la brebis qui, après avoir pris sa nourriture, la rumine ensuite, pour la digérer avec plus de profit.

6° Enfin, ne manquez pas de prendre, à la suite de votre lecture, quelque bonne résolution qui tende à vous rendre meilleur.

Nota. — Les sujets de méditation les plus propres à sanctifier une âme étant sans contredit les *Souffrances de N. S. Jésus-Christ*, faites en sorte que ce petit livre, (ou quelqu'autre semblable) soit comme votre *vade mecum*, et le compagnon de vos voyages. Oh! le beau livre que celui de la Passion du Sauveur, disait un saint! Un jour qu'il demandait à Notre Seigneur s'il devait apprendre à lire; Jésus crucifié lui répondit : « A lire, mais quels livres ?... Je suis votre livre ; celui-là vous suffit »... C'est, en effet, au pied de la croix qu'on apprend à connaître la malice du péché, l'amour de Dieu pour les hommes, et toutes les vertus que nous devons pratiquer pour mériter le ciel.





PREMIÈRE PARTIE

Souffrances de Notre Seigneur Jésus-Christ pendant sa vie cachée.

CHAPITRE PREMIER.

Au moment de son incarnation dans le sein de Marie, le Fils de Dieu prévoit et accepte tout ce qu'il aura à souffrir pendant sa vie mortelle.

Notre Seigneur s'est servi, pour réparer la nature humaine, corrompue par le péché du premier homme, de remèdes si efficaces et si propres à la guérison de nos plaies, qu'on peut dire avec vérité qu'il nous a rachetés de la manière la plus parfaite. En effet, ayant voulu par sa miséricorde infinie sauver le monde, il

ne s'est pas contenté de réparer nos malheurs par toutes les actions de sa vie mortelle, mais il nous a laissé dans sa personne adorable l'exemple et la forme de toutes les vertus qui doivent servir au règlement de nos mœurs.

En qualité de Sauveur et de Maître, Jésus-Christ a observé dans la réformation de l'homme le même ordre qui avait été suivi dans sa perdition : mais il a pratiqué des vertus toutes contraires aux vices qui nous avaient perdus. Car, premièrement, il a choisi au lieu d'Ève, pour compagne de son œuvre, la Vierge Marie, douée d'une pureté angélique, soumise à Dieu, et l'instrument de tous nos biens, comme Ève l'avait été de tous nos maux. En second lieu, Adam, malgré les grands avantages de nature et de grâces par lesquels il lui était aisé de se conserver dans son heureux état, ayant cependant péché presque aussitôt après sa création; le second Adam, pour réparer la faute du premier, voulut que son corps fût formé en un instant, et que son âme et sa divinité y fussent aussitôt unies, sans attendre les termes ordinaires, par l'impatience où il était de commencer l'ouvrage de notre rédemption.

Comme la désobéissance avait été le premier péché, la première action de Jésus-Christ fut une action d'obéissance. Une volonté déréglée, et un plaisir goûté contre la défense du Créateur, ayant été l'origine de notre perte, le sentiment d'une peine endurée par soumission à

l'ordre de Dieu fut le commencement de notre réparation. C'est ainsi que le Sauveur, dès l'instant de sa conception, dans lequel il pouvait être adoré comme Dieu-homme, commença l'œuvre de notre salut. Il ne put souffrir le moindre retardement, ni qu'il y eût dans sa vie un seul moment qui ne fût rempli de grâce pour les pécheurs.

Le Père éternel lui représenta dès-lors les travaux, les douleurs, les ignominies, les tristesses, les abandons, les tourments, la mort; enfin toutes les peines qu'il aurait à souffrir, avec toutes les circonstances, leur poids, leur nombre et leur mesure, mais d'une manière aussi vive et aussi distincte que s'il les eût actuellement endurées. D'ailleurs Notre-Seigneur, qui était plein de lumière et de grâce, à qui rien ne pouvait être caché, et qui voyait toutes ces choses, comme si elles eussent été présentes, se soumit avec joie et sans réserve au commandement de son père, et accepta tout ce qui lui fut ordonné de souffrir, depuis sa conception jusqu'à sa mort, avec une volonté aussi prompte et aussi entière, que si on ne lui eût proposé que de la gloire et des plaisirs.

Mais comme, par toutes les actions de sa vie, il exécutait en détail les volontés de Dieu son Père quelque rudes qu'elles fussent à la nature, nous devons croire qu'il ne se contenta pas d'accepter en général tout ce qu'il devait subir; mais qu'il abandonna dès-lors en parti-

culier sa tète aux épines, ses yeux aux larmes, ses joues aux soufflets, son visage aux affronts, sa bouche au fiel et au vinaigre; qu'il offrit son corps, son âme, sa vie, son honneur, et tout ce qui était en lui capable de souffrance, pour la gloire de son Père et pour le salut des hommes. La vue de tous ces tourments causa une peine très-vive à l'humanité sainte qui était alors si tendre et si délicate; car le Fils de Dieu ne voulant pas la ménager dans la moindre chose, on ne peut douter que cette représentation ne lui fut alors très-douloureuse. Quoique cette peine ait paru au dehors plus sensible dans la prière du jardin des Olives, on peut dire qu'elle ne fut pas plus grande que dans ce premier moment dont nous parlons.

Cette obéissance volontaire du verbe incarné fut accompagnée d'une humilité profonde, d'un amour ardent, d'une extrême douleur, et d'un prix infini. Elle fut si agréable à Dieu, qu'elle suffisait pour la rédemption de tous les hommes, et que le Père éternel pouvait dès-lors révoquer la sentence et le commandement qu'il avait donné à son Fils, l'élever dans le ciel, et le faire asseoir à sa droite. Le mérite de cette seule action était capable d'effacer toutes les iniquités du monde, d'enchaîner les puissances de l'enfer, de remplir l'univers de trésors de grâces, et d'ouvrir à tous les hommes les portes du paradis. En effet, Jésus-Christ étant une personne divine et in-

finie, et le prix des actions suivant toujours le mérite de la personne, la moindre des siennes était plus que suffisante pour racheter cent mille mondes.

Quelle instruction plus salutaire pouvons-nous donc souhaiter pour la réformation de nos mœurs, que celle que ce divin Maître nous a donnée dès son origine! Le défaut d'obéissance, dit l'Écriture-Sainte, a été le principe de notre malheur; et cette vertu ayant été en Jésus-Christ comme le fondement de toutes les grâces qu'il nous a méritées, il a voulu par là nous faire comprendre que nous devons comme lui établir sur l'obéissance tout l'édifice de notre perfection. Notre Seigneur n'ayant passé aucun moment de sa vie sans obéir à Dieu son Père, nous devons compter pour perdus tous ceux que nous ne consacrons pas à l'obéissance. Voyons donc combien nous en perdons par l'oisiveté et l'oubli du salut; et ce qui est encore plus déplorable, par des actions criminelles, des plaisirs déréglés, et toutes les autres choses qui nous séparent de Dieu. Ah! si nous comparons la froideur dans laquelle nons vivons, et les raisons qui nous empêchent d'aimer Jésus-Christ de tout notre cœur, avec l'ardeur qu'il avait de souffrir pour nous, et la rigueur qu'il a exercée sur lui-même pour l'expiation de nos péchés, nous nous trouverons devant lui également couverts de confusion et pénétrés de reconnaissance. Attachons sans cesse nos yeux sur Jésus-

Christ avec un désir sincère de l'imiter, et bientôt nous nous trouverons libres d'une infinité d'erreurs.

Entretien avec Jésus-Christ, sur la prévoyance et l'acceptation de tout ce qu'il avait a souffrir.

O Fils du Dieu vivant, ô l'unique remède de nos maux, vous venez au monde pour sauver nos âmes perdues par le péché!... Pour nous faire voir combien vous aimez les pécheurs, et le désir ardent que vous avez de satisfaire pour eux, vous brûlez d'une soif si ardente des tourments et de la croix, que vous n'avez pas voulu vivre un seul moment sans souffrir. Dès l'instant de votre incarnation mystérieuse, vous fîtes sentir à votre sainte humanité tout ce qu'elle devait endurer dans la suite de sa vie. Vous lui montrâtes dès-lors les larmes, les douleurs, la faim, la soif, les incommodités, la pauvreté, les fatigues, les injures, les mépris qu'elle aurait à souffrir, les liens dont votre corps serait garotté, les coups dont il serait déchiré, les épines dont il serait percé, la croix où il serait attaché, le fiel et le vinaigre qu'on lui présenterait, l'extrême abandon où il serait réduit, et enfin la mort cruelle qui consommerait son sacrifice.

Si, à l'âge de trente-trois ans, la seule pensée des tourments qu'on vous préparait, ô mon Jésus! vous causa une tristesse si profonde

qu'elle vous réduisît à l'agonie, quelle fut votre douleur, lorsqu'en entrant dans le monde, ce que vous deviez endurer pour nous, dans le cours de votre vie, vous fut représenté d'une manière si claire, si vive et si certaine? Je comprends, ô mon Dieu! que cette peine fut une des plus grandes que vous ayez eu à souffrir, puisque vous étiez dès-lors capable de la prévoir dans toutes ses circonstances et de la sentir dans toute son étendue.

O divine charité, que de moyens n'avez-vous pas inventés pour gagner nos cœurs! Il n'y a ni lieu, ni temps, ni âge qui ne vous ai paru propre à l'exécution de vos desseins; et lorsque l'âge et le lieu vous ont mis hors d'état de souffrir extérieurement, vous vous êtes procuré des croix intérieures, afin de répandre continuellement sur nous des trésors de grâces, d'entretenir ce feu dont vous étiez consumé, et d'en faire sentir la chaleur à ceux que vous aimez et que vous voulez attirer à vous.

Mais, hélas! quand je considère votre impatience de souffrir pour mon salut dans un âge si tendre, et dans un corps qui n'est presque pas encore capable de figure humaine, que puis-je dire, et comment puis-je paraître devant vous?... En quelque temps de ma vie que je me regarde, je ne vois en moi que péché. Dès le sein de ma mère, j'étais déjà semblable au vieil Adam : né dans l'iniquité, avant même l'usage de la raison, je sentais déjà de

fortes inclinations au mal, à la colère, au mensonge, à l'orgueil, à la gourmandise, à la désobéissance, et à plusieurs autres dérèglements qui montraient assez dès-lors quelle était la corruption de mon cœur. Parvenu à l'âge de discrétion et capable de vous connaître, ô mon Dieu! au lieu de produire les fruits que vous aviez sujet d'attendre de moi, dans quels désordres ne suis-je pas tombé!... O miséricorde infinie, qui m'avez souffert jusqu'à cette heure, ne me confondez pas! Pardonnez-moi l'emportement avec lequel j'ai suivi le penchant de ma corruption.

Je vivais dans un profond oubli de vos bienfaits, j'étais insensible à vos bontés, rebelle à votre lumière, sourd à vos divines inspirations, désobéissant à votre loi, amateur du monde, dégoûté des choses éternelles, attaché à moi-même, éloigné de vous, rempli d'amour-propre et de vanité, et vide de votre saint amour. Insensé, je trouvais le temps trop court pour satisfaire mes plaisirs, et le monde trop petit pour assouvir ma cupidité...

O patience infinie, qui m'avez si longtemps attendu, ayez pitié de moi! Me voici à vos pieds, contentez votre justice; mais convertissez-moi à vous, et changez mon cœur! En acceptant, pour mon salut, toutes les peines que votre Père vous fit voir au moment de votre incarnation, ne m'avez-vous pas, ô mon Jésus! acquis le pardon de mes péchés? Faites que je les pleure amèrement, et que je

ne respire désormais que pour vous. Divin Pasteur, qui êtes venu chercher la brebis égarée, la voici devant vous, recevez-la; faites couler de ses yeux une source continuelle de larmes de repentir, embrasez-la de votre amour; dilatez son cœur, fondez-en la glace, amollissez-en la dureté; et faites que, pour répondre à la manière dont vous l'aimez, votre pauvre brebis vous aime enfin sans mesure et sans partage.

O Mère de Dieu, Vierge très-pure, dispensatrice des grâces! aimez pour moi ce Dieu Sauveur, qui m'a fait tant de biens par vous; et puisque vous connaissez mieux que personne la grandeur de mes obligations, obtenez-moi, ô tendre Mère, le pardon de mes péchés passés, et la grâce de servir à l'avenir votre aimable Fils avec une constante fidélité.

Et vous, bienheureux habitants du Paradis! qui êtes la conquête de ce Dieu fait homme pour l'amour des hommes, bénissez-le, glorifiez-le pour nous. Souvenez-vous que vous avez été comme nous voyageurs sur la terre; jetez les yeux sur les périls auxquels nous sommes exposés, et obtenez-nous la grâce de parvenir un jour au bonheur dont vous jouissez.

Ainsi-soit-il.



CHAPITRE II

Le séjour mystérieux de Jésus-Christ dans le sein de sa bienheureuse Mère.

Puisque le Fils de Dieu a été si attentif à chercher les moyens de souffrir pour nous, il ne faut pas que la moindre circonstance de ses actions nous échappe; et afin d'en conserver une éternelle reconnaissance, nous devons les graver profondément dans notre mémoire. Son amour lui a fait inventer un nouveau genre de peine que lui seul était capable d'endurer, en restant comme emprisonné pendant neuf mois dans le sein immaculé de sa bienheureuse mère. Il a rejeté tout ce qui pouvait en adoucir la rigueur, et n'a rien voulu perdre de ce qui pouvait l'augmenter. Car, bien loin de recevoir aucun soulagement du côté de la nature divine (puisqu'il avait suspendu par miracle toute la douceur que son âme bienheureuse devait répandre sur son corps), sa qualité de Fils de Dieu ne pouvait qu'augmenter les peines morales de son âme. La Sainte Vierge même, quoiqu'elle fût pour lui un véritable paradis de délices à cause de sa parfaite pureté, ne pouvait lui faire oublier le sentiment de la peine corporelle qu'il éprouvait; parce que ces délices, n'ayant

rien de sensibles, consistaient uniquement dans les biens que Notre Seigneur communiquait à cette âme sainte, et dans l'amour mutuel qui unissait le fils et la mère, mais d'une manière très-pure et toute spirituelle. La qualité de Mère de Dieu ne dispensa pas la bienheureuse Vierge de la condition humaine, et, quoique sa grossesse qui était l'ouvrage du Saint-Esprit, fût exempte de plusieurs misères ordinaires aux autres femmes, elle fut néanmoins sujette à toutes celles qui pouvaient compatir avec sa pureté virginale, et avec son éminente sainteté.

Le Fils de Dieu, voulant donc se rendre semblable aux enfants d'Adam, embrassa toutes leurs misères, à la réserve du péché; et il n'y eut rien, du côté de l'humanité, qui pût adoucir les incommodités de sa prison. Comme sa conception toute sainte et toute pure était l'ouvrage de Dieu, et non de l'homme, elle fut achevée en un instant. Jésus-Christ posséda dès-lors cette plénitude de grâces et de sagesse en un si haut degré, qu'elle ne pouvait croître en lui avec l'âge, et il ne l'eut pas moins dans le sein de sa mère, que lorsqu'il monta au Ciel, et qu'il s'assit à la droite de son Père : car croître en sagesse, eût été en acquérir quelques degrés qu'il n'avait pas auparavant; or, ce défaut ne pouvait convenir à la dignité de sa personne.

Certainement, si chacun de nous considère avec attention qu'elle répugnance il aurait à

rentrer dans le sein de sa mère avec la raison et la connaissance qu'il a, et combien il supporterait plus volontiers toute autre sorte de peine, il comprendra quelle a été durant neuf mois la peine de Jésus-Christ, lui qui avait plus de raison et de lumière que tous les hommes ensemble.

Nicodème fut effrayé quand Notre Seigneur lui dit « qu'il fallait absolument renaître pour être sauvé » Prenant cette parole à la lettre, il lui paraissait affreux et même impossible de rentrer dans le sein de sa mère, pour prendre une nouvelle naissance. De là vient que Saint Augustin, dans l'hymne qu'il chanta avec Saint Ambroise, le jour de son baptême, se sert, en parlant à Jésus-Christ, de cette expression si forte : « Seigneur, ayant résolu de vous faire homme pour sauver l'homme, vous n'avez pas eu horreur du sein d'une Vierge. » Or le mot horreur marque un éloignement accompagné de répugnance et d'indignation. Le Sauveur n'en eut pourtant point de s'enfermer dans cette prison si étroite et si incommode : il en supporta l'ennui avec le même amour et la même patience que toutes les autres souffrances de sa vie.

Comme Job ne donna jamais de si grandes marques de son amour envers Dieu, que lorsque, du plus haut point de la prospérité humaine, il fut réduit à vivre sur un fumier; ainsi, le Fils de Dieu, qui ne pouvait souffrir que personne le surpassât en amour, témoi-

gna particulièrement le sien, en descendant du ciel dans le sein immaculé de Marie. Il s'est en cela accommodé à l'opinion des hommes, qui croient que la preuve la plus certaine de l'amitié est de souffrir beaucoup pour celui que l'on aime, et que plus il en est indigne, plus l'amitié est héroïque. Il n'a eu nul égard à notre peu de mérite; il n'a pensé qu'à nous témoigner beaucoup d'amour, afin que les hommes, qui sont naturellement sociables et sensibles à l'amitié, fussent touchés de la sienne, et ne lui préférassent aucune créature.

Il ne faut pas oublier ici le désir extrême que le Sauveur a eu de s'unir étroitement aux âmes qu'il a tant aimées. Car, quoiqu'il pût se bâtir lui-même un paradis de délices, comme il avait fait au premier homme, et y demeurer après s'être revêtu de notre humanité, il a mieux aimé, après avoir rempli sur la terre sa divine mission, se cacher dans le saint Sacrement, afin de devenir notre nourriture, et de s'unir à nos cœurs de la manière la plus intime qui se pût imaginer.

Il a accompli par là, dans un sens admirable, ces paroles de l'apôtre saint Paul : « la grâce a été surabondante où le péché avait abondé. » Car la grâce règne où le péché a régné, et Jésus-Christ habite dans des cœurs dont le péché s'était rendu maître.

Quiconque regardera donc, avec des yeux éclairés des lumières de la foi et un cœur pur, les inventions admirables de l'amour di-

vin, pourra bien dire avec David : « Mon cœur et ma chair ont tressailli de joie dans le Dieu vivant » : ma chair, parce qu'elle se voit, non-seulement unie au Verbe divin, mais encore destinée à le recevoir au dedans de ses entrailles; et mon cœur, parce qu'il se trouve capable de posséder sur la terre celui qui fait les délices du ciel, et qu'il espère de le posséder encore pendant toute l'éternité.

Entretien avec Jésus-Christ sur le mystère de son Incarnation mystérieuse dans le sein de Marie.

Qui pourrait jamais, ô mon Dieu, comprendre les mystérieux desseins de votre éternelle sagesse!... Vous sortez du sein de votre père, dont vous êtes le Verbe éternel, pour vous revêtir de notre nature, et vous n'avez point d'horreur de demeurer dans le sein d'une vierge ! Vous êtes le seul, entre tous les hommes, qui ayez voulu souffrir la misère d'une si fâcheuse prison, et vous l'avez soufferte avec autant de connaissance et de sagesse que vous en avez présentement. Soyez béni et glorifié pour un si grand et si profond abaissement!... Je vous adore, ô mon Jésus, autant que je le puis, et je voudrais le pouvoir autant que le méritent les œuvres admirables de votre amour!...

Il faut que vous aimiez bien les souffrances, ô mon Sauveur, puisque vous en inventez de nouvelles! Vous voulez, dans ce mystère, surpasser tous les hommes en toutes choses, en

aimant sans bornes, en vous humiliant sans mesure, en souffrant sans ménagement, en vous sacrifiant sans réserve, et en faisant voir à mon âme qu'elle ne doit point avoir d'autre ami, d'autre père et d'autre refuge que vous. D'où vient donc, ô mon Dieu! que je ne vous aime pas de tout mon cœur?... O beauté éternelle, que je vous aime peu, et cependant combien je devrais vous aimer!

Mais pourquoi, ô mon Sauveur! avez-vous donné à notre premier père en le créant, un lieu de délices, et comment n'avez-vous choisi pour vous, qui êtes la gloire du ciel et la joie des bienheureux, qu'un lieu de misères? ah! c'est que vous vouliez par là nous sauver : c'était le remède des plaies profondes que le péché avait faites à notre âme.

O bonté infinie! quand je considère vos humiliations, et que je me compare à vous, je rougis de confusion : malheureux enfant d'Adam, je suis chassé du paradis, et j'en cherun nouveau sur la terre, quoiqu'elle soit une vallée de larmes. Je suis attaché aux choses terrestres, jusqu'à me perdre pour elles : elles emportent mes pensées, mes sens, mes appétits, comme si elles étaient des biens véritables et éternels. Pour les posséder, je me précipite à la mort, et je vous abandonne, ô la vie de mon âme! Vous n'avez pas voulu passer un seul moment sans souffrir, et moi, je voudrais passer toute ma vie dans les délices!...

En entrant dans le monde, vous ne refusez pas de loger dans les entrailles humaines, afin que je vous croie, quand vous me dites que je vous posséderai au dedans des miennes. C'est pour m'en avertir que vous vous renfermez dans le sein de votre bienheureuse Mère ; vous voulez me persuader par avance le désir que vous avez de devenir notre nourriture et notre propre substance. Eh quoi ! Seigneur, ce n'est pas assez pour vous, à votre entrée dans ce monde, de reposer dans le sein de Marie, vous voulez encore habiter dans nos cœurs ! Il est donc bien vrai que « vos délices sont d'être avec les enfants des hommes »!... Mais que trouvez-vous en nous de si attrayant pour désirer si ardemment de vous unir à nous? quel avantage prétendez-vous trouver dans mon indignité? Comment se peut-il faire que je devienne l'objet des complaisances de celui qui est la félicité éternelle des bienheureux?... Que n'ai-je assez de lumière pour comprendre cette merveille, et assez d'amour, ô Jésus, pour vous chercher sans relâche ! Ah ! je conçois, ô mon Dieu, pourquoi vous voulez être avec moi : c'est parceque vous êtes le centre de mon bonheur, et qu'étant en vous, je serai dans un paradis, où je goûterai les fruits délicieux de votre ineffable douceur.

O Jésus, très-pur époux de mon âme ! quand me verrai-je délivré de moi-même pour demeurer en vous? que les autres cherchent ce qu'ils voudront : pour moi, rien ne me plaît,

rien ne peut me contenter que vous seul! Vous êtes ma joie, ma consolation, mon amour! Venez donc, et puisque vous désirez si ardemment d'être avec moi, me voici prêt à vous recevoir! ouvrez mon cœur, ô mon aimable Jésus! dites-lui cette parole de vie : « Je suis ton salut » et embrasez-le en même temps du feu de votre divin amour.

O très-sainte Mère de Dieu! Vierge très-pure, qui avez mérité de porter dans votre chaste sein le verbe incarné, vous n'avez pas possédé pour vous seule ce trésor céleste; vous l'avez gardé, vous l'avez nourri, et il vous a été confié pour moi : Faites-m'en donc part, ô mère du bel amour! donnez-moi ce Seigneur, et que je perde tout ce qui pourrait me séparer de lui. Ainsi-soit-il.



CHAPITRE III

La dureté avec laquelle Jésus-Christ traita son corps en naissant.

L'heure étant arrivée, à laquelle le Verbe incarné devait naître d'une Vierge et paraître au monde, le mouvement de sa joie fut si grand, que le Prophète le compare au premier effort que fait un géant pour quelque grande entreprise. Étant venu sur la terre, et la trouvant encore plus glacée par l'indifférence des

hommes que par le froid de la saison, il appela les anges du ciel pour le féliciter de son heureux avénement. Les autres créatures, même les plus insensibles, n'auraient pas manqué de le faire aussi à leur manière, s'il leur eût été permis, et elles eussent témoigné autant de joie à sa naissance, qu'elles témoignèrent de douleur à sa mort. Mais comme le dessein du Sauveur était de répandre sur la terre un esprit tout céleste, il y parut dans un état opposé à l'amour des choses terrestres; et, parce qu'il venait condamner les vaines joies du monde, il ne voulut admettre que les réjouissances du Ciel. La sainte Vierge reçut seule son Créateur, et le salua pour elle et pour tous les hommes, parce qu'elle était seule capable de s'acquitter de ce devoir, et de suppléer au défaut de toute la nature humaine.

Ainsi, quand elle se vit proche de son terme, non par des douleurs nouvelles, comme les autres femmes, mais par l'accroissement de son amour, et du désir qu'elle sentait de voir devant ses yeux, et de tenir entre ses bras le Fils unique de Dieu et le sien, elle vint à Bethléem avec Joseph son époux, afin d'obéir à l'édit de l'empereur, et de payer, pour elle et pour son fils, le tribut qui était ordonné. Bethléem était une petite ville de la tribu de Juda : il s'y trouvait alors beaucoup de monde, car tous ceux qui étaient de la race de David étaient obligés de s'y rendre.

La Sainte Vierge ne trouvant ni hôtellerie

ni aucune autre maison où elle pût loger, fut contrainte de se retirer dans une étable ouverte à tous les vents. Ce ne fut pas sans une sagesse particulière qu'elle s'y arrêta, puisqu'elle était conduite en toutes choses par le Saint-Esprit. Quoiqu'elle se sentit proche de ses couches, et que cette raison pût l'empêcher de partir de Nazareth, elle en partit néanmoins pour chercher le lieu où elle savait que l'homme-Dieu, qu'elle portait dans son sein, avait résolu de naître; et, comme une fidèle servante dont elle n'estimait pas moins la qualité que celle de mère, elle aima mieux suivre la volonté de son divin Fils, que le désir qu'elle avait de le mettre au monde dans un lieu moins indigne d'une si haute majesté.

S'étant donc retirée dans cette pauvre demeure froide et humide, l'auguste Marie entra dans une profonde contemplation. Alors le Verbe incarné, par sa propre vertu, et par la subtilité propre des corps glorieux, sans offenser l'intégrité de cette Vierge très-pure et immaculée, vint au monde au milieu de la nuit, avec un petit corps, mais parfaitement beau, et il fut couché sur la paille par les mains de sa sainte mère. Cette auguste Mère sentit en ce moment son sein miraculeusement rempli d'un lait tout céleste; et s'étant prosternée à terre, elle adora humblement le Fils de Dieu et le sien; elle le prit entre ses bras, l'enveloppa de langes, lui donna la mamelle et de-

meura longtemps à le considérer dans l'admiration et dans le silence.

Laissons à la contemplation des âmes pieuses ce que les paroles ne peuvent expliquer, et n'entreprenons pas d'exposer ici quels furent alors les sentiments ineffables de la très-sainte Vierge, et ce que son cœur disait à son Fils. Les anges lui rendirent aussi leurs devoirs, le reconnurent et l'adorèrent comme leur Seigneur et leur Dieu. Ils y appelèrent même les pasteurs par des cantiques célestes, publiant « la gloire de Dieu dans le ciel, et annonçant sur la terre la paix aux hommes de bonne volonté. »

Ces paroles angéliques ont plusieurs sens qui tous sont d'une grande consolation. Elles signifient que la guerre allumée par le péché entre Dieu et les hommes est heureusement terminée, que la paix, qui vient d'être faite et affermie pour jamais par le sauveur naissant, donne un libre accès auprès de Dieu à toute bonne volonte et à tout bon désir; et que tous les hommes peuvént se mettre à couvert de la justice divine sous la protection du Verbe incarné, qui, en vertu de l'amour qu'il a pour nous, nous a adoptés pour ses frères.

Il ne faut pas que les cantiques des anges et toutes les marques de leur joie nous fassent oublier la peine que le Sauveur fait souffrir à son humanité naissante, puisqu'au milieu de cette réjouissance céleste, il ne perd pas le souvenir de notre salut. Il pouvait être reçu

dans la pourpre; mais il voulut être couché à terre sur la paille, et ne trouver qu'un lit qui lui était commun avec les animaux. C'est ainsi que J.-C. commençait déjà à traiter son corps, et à accomplir ce que David avait prédit de lui, qu'il serait « comme un ver de terre, et non comme un homme, l'opprobre des hommes et le mépris du monde. »

On ne peut attribuer cet état humiliant où il est né, ni à sa faiblesse, ni à son enfance, puisqu'il ne s'est incarné que parce qu'il l'a bien voulu, mais à une disposition particulière de sa providence. Car, étant maître de l'univers, il a ordonné qu'à son entrée dans le monde, le sceptre se trouvât hors de la maison de David, dont il descendait en droite ligne par la sainte Vierge sa mère, afin de pouvoir naître d'une mère pauvre; que les Romains fussent alors maîtres de la Judée; qu'Auguste fît faire le dénombrement de ses sujets; que ceux qui étaient de la famille de David fussent obligés d'aller à Bethléem; que sa sainte mère fût en ce temps-là proche de ses couches, et qu'elle ne trouvât point d'autre lieu où se retirer qu'une étable. Il fit voir clairement, dès-lors, combien les voies de Dieu sont éloignées des pensées des hommes mondains, dont il renversait toutes les maximes par sa seule naissance; le peu d'état qu'il faut faire des commodités temporelles qu'on recherche avec tant de passion, et la dureté avec laquelle on doit traiter son corps : Car, si Jésus-Christ a traité

si rudement le sien, qui était pur, innocent, et parfaitement soumis à la volonté divine, quel mépris devons-nous avoir pour le nôtre qui est un corps de péché, et l'ennemi capital de notre bonheur!

Entretien avec Jésus-Christ naissant.

C'est en ce moment, ô divin Jésus, que je devrais être tout embrasé du feu de votre charité! mais hélas! mon esprit et mon cœur sont encore remplis de ténèbres! Dissipez ces nuages, ô divine lumière! afin que je puisse vous voir, vous entendre et vous recevoir avec un cœur pur et digne de vous...

Que vous êtes beau, ô l'époux de mon âme! que vous êtes riche, et que vous nous apportez de biens en naissant! Que votre entrée dans ce lieu de misère est pleine d'amour et de bonté pour nous! vous êtes le Dieu du ciel et de la terre, le désiré des nations, le salut et la gloire de votre peuple. Soyez donc à jamais béni, ô vous qui êtes l'envoyé du Seigneur; je vous adore né dans ma chair, j'adore ce corps, cette âme, cette divinité, cet amour, et cette miséricorde infinie avec laquelle vous venez à nous... Mais hélas dans quel état vous vois-je réduit!...

Vous paraissez, ô verbe incarné! dans une terre déserte, vide de tout bien, et remplie de tous maux. Vous êtes au milieu des pécheurs,

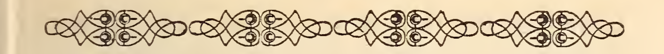
environné de pauvres bergers : à la vérité vous avez fait un ciel de la terre, et d'une étable, un paradis. Les anges descendent du ciel pour venir vous adorer : notre exil est comblé de gloire, et on entend les cantiques des esprits bienheureux dans cette vallée de larmes. O ciel, soyez dans l'étonnement ! et vous, terre, faites silence ! « Le Verbe s'est fait chair et il a habité parmi nous. » La justice et la paix se sont rencontrées et se sont donné le baiser de réconciliation... « *Gloria in excelsis Deo.* »...

Que vous êtes différent de ce que vous paraissez, ô divin Enfant ! Les yeux humains ne voient en vous qu'un petit corps, faible, délicat, glacé de froid, pleurant, manquant de tout, couché à terre parmi des animaux ; vous êtes comme le rebut du monde, et cependant, adorable Jésus ! c'est vous qui êtes le Fils du Père éternel, la splendeur de sa gloire, et le caractère de sa substance. O Dieu enfant, que vous êtes grand et petit tout ensemble ! que vous êtes aimable de vous être fait si humble et si méprisable pour notre amour !...

Vous cachez votre majesté, ô Dieu de gloire ! afin que les hommes puissent vous approcher sans crainte et traiter familièrement avec vous. O le plus beau des enfants des hommes ! souffrez donc que je vous prenne entre mes bras, que je vous serre sur mon cœur, que j'applique mes lèvres sur vos lèvres sacrées. En devenant enfant ne permettez-vous pas à ma tendresse de prendre l'essor, et de l'emporter en quelque

sorte sur le respect qui vous est dû? Et mon cœur ne serait-il pas de bronze, s'il n'aimait pas un Dieu qui nous a tant aimés? Venez donc entre mes bras, ô divin Jésus, puissant libérateur, céleste médecin! venez me délivrer de la servitude, et guérir mes infirmités! N'êtes-vous pas venu sur la terre pour chercher et sauver les âmes qui étaient perdues?... Pour guérir les faiblesses de notre chair corrompue par le péché, vous traitez la vôtre, quoiqu'elle soit innocente et la pureté même, comme je devrais traiter la mienne. Que je suis aveugle, si je ne vois pas ce que vous m'enseignez par cette conduite! oh! que je suis misérable, si, le voyant, je ne rougis pas de flatter mon corps et de ménager cet ennemi de mon salut!... O Jésus, maître et modèle tout ensemble des vérités éternelles, apprenez-moi aujourd'hui par vos exemples comment je dois traiter mon corps. Faites que le même amour qui vous a réduit à cet excès d'humiliation pour m'instruire et me guérir, produise en moi un esprit tout nouveau, qui me fasse haïr ma chair autant que je l'ai malheureusement aimée.

O Mère très-pure! soyez sensible à ma misère, aidez-moi à briser la dureté de mon cœur, et à détruire les contradictions de ce misérable corps. Obtenez-moi la grâce de me vaincre, et de servir désormais votre Fils avec une constante fidélité. Ainsi-soit-il.



CHAPITRE IV

Larmes que Jésus-Christ répand en venant au monde.

La première chose que fit le Sauveur, en entrant dans le monde, fut de pleurer, comme font les autres enfants. Quel sujet d'étonnement de voir le Fils du Dieu vivant cacher ainsi son éternelle sagesse, le Verbe divin demeurer dans le silence, la joie des bienheureux répandre des larmes, et la puissance souveraine enveloppée de langes entre les bras d'une femme! Mais comme toutes ces apparences de faiblesse ne viennent que d'amour, elles fournissent à ceux qui aiment Jésus-Christ une ample matière de contemplation.

Ce divin Sauveur n'ayant jamais voulu rien ménager quand il a été question de nous témoigner son amour, on peut croire qu'il baignait de ses larmes tous les lieux où il priait, que son lit en était mouillé toutes les nuits, selon l'expression du Prophète, et qu'il se disposait par ce bain de pleurs au baptême de sang après lequel il soupirait avec tant d'ardeur : mais qui pourrait dire combien ces larmes étaient amères, car elles étaient causées par une douleur d'autant plus vive, qu'elle était plus intérieure et plus profonde.

Le Fils de Dieu s'étant chargé de satisfaire

2

pour tous les crimes du monde dont il connaissait parfaitement la grandeur et la multitude, il est aisé de juger avec quel sentiment et quelle amertume de cœur il les pleurait. Quoique ce fussent des maux d'autrui, sa peine n'en était point adoucie, parce que son amour les lui faisait regarder comme siens, et qu'il en était aussi touché que s'il les eût commis lui-même.

Les autres enfants ont plusieurs sujets de pleurer en venant au monde; ils naissent enfants de colère, ils entrent dans un lieu d'exil, exposés à mille maux qui ne finissent que par le plus grand de tous, c'est-à-dire, par la mort jointe à l'incertitude d'une meilleure vie : néanmoins, comme ils naissent privés de raison, ils ne sentent point leur infortune, et ils ne connaissent que dans la suite les justes sujets qu'ils ont eus de déplorer la misère de leur condition. Mais Jésus-Christ, qui n'avait de l'enfance que la petitesse du corps et la forme extérieure, et qui était en même temps fils d'Adam et sagesse de Dieu, connaissait toute l'étendue des maux qu'il pleurait; il voyait clairement la tyrannie de la chair et du monde, la violence et le débordement des passions humaines, l'oubli des biens éternels, l'aversion des choses saintes, la futilité et la bassesse des soins terrestres, la multitude infinie des mauvaises pensées, des désirs criminels, des paroles déréglées et des actions défendues de tous les hommes qui avaient vécu

jusqu'alors, et qui devaient vivre jusqu'à la fin du monde; mais ce qui lui était beaucoup plus sensible, était de voir l'injure que la majesté divine avait reçue de tous ces désordres. Voilà ce qui lui faisait passer sa vie dans une continuelle douleur.

La prévision du peu d'utilité de ses travaux, et de l'ingratitude des hommes le touchait encore très-sensiblement. Il était si pénétré de toutes ces vues, que ses yeux étaient devenus deux fontaines de larmes qui coulaient sans cesse, et qui rejaillissaient jusque dans le ciel pour y apaiser la colère de Dieu justement irrité contre nous. Il ne sentait pas seulement les péchés de tout le monde en général, il sentait encore ceux de chaque homme en particulier; de sorte qu'il n'y a aucun de nous qui ne puisse regarder ces divines larmes comme répandues pour lui, en profiter comme d'un bien qui lui est propre, reconnaître qu'il en est la cause, et se disposer ainsi à recevoir cette grâce de rémission que Jésus-Christ lui a méritée.

Dieu montra dans une vision au prophète Ezéchiel un temple magnifique, et dans ce temple une source d'eau vive qui avait la vertu de guérir tous ceux qui y venaient. Cette source salutaire, c'est notre Seigneur Jésus-Christ, le temple vivant de la divinité. C'est dans les fontaines de ce divin Sauveur qu'il faut venir puiser les eaux de la grâce. Il ne faut donc plus demander pourquoi ceux qui

pleurent sont nommés bienheureux dans l'Evangile, puisqu'ils ont pour leur consolation les larmes de Jésus-Christ.

L'Écriture sainte nous enseigne une grande vérité, lorsqu'elle dit, « qu'il vaut mieux aller dans une maison de larmes, que dans une maison de bonne chère »; non-seulement parce que les joies de ce monde sont suivies de près de la tristesse ou de la mort, mais encore parce qu'il se trouve d'ordinaire parmi les grandes joies, un grand oubli de Dieu et du salut éternel. On ne voit rien de semblable dans l'étable de Bethléem : il n'y a dans cette maison de larmes, où Jésus-Christ pleure, que des réjouissances angéliques, des délices spirituelles, des faveurs célestes, une compagnie sainte, composée de Marie, de Joseph, et de quelques pauvres bergers; on y pleure le péché, on y méprise les plaisirs, on y mérite le ciel, et on y goûte une solide consolation. Il vaut mieux aller dans cette maison de pleurs que dans une maison de joie. Heureux l'homme pénitent qui, touché de regret de ses fautes, se joint à Jésus pour les pleurer avec lui et en obtenir le pardon.

C'est à chacun de nous à examiner le fond de son cœur, et à voir s'il prend quelque part aux larmes de Jésus-Christ. Hélas! on passe souvent tranquillement sa vie dans le péché; on vit dans une fausse paix, comme si on n'avait rien fait qui méritât d'être pleuré, ou qu'on n'eût aucun sujet de craindre la mort et

les terribles jugements de Dieu. Que dis-je? on compte même pour un jour heureux, celui où l'on a satisfait ses désirs les plus grossiers... Oh ! combien est plus sage la conduite de celui qui, éloigné du monde et de ses plaisirs, mêle ses larmes à celles du Sauveur, goûte dans le silence et la retraite les délices spirituelles qu'elles produisent dès cette vie, et attend celles qu'elles méritent pour l'éternité !

Entretien avec Jèsus-Christ sur les larmes qu'il répand pour nous en naissant.

D'où viennent ces pleurs que vous versez, ô divin Enfant ! n'est-ce pas vous qui essuyez dans le ciel toutes les larmes des justes ? n'êtes-vous pas la consolation de ceux qui pleurent ? Pourquoi donc fondez-vous en larmes, en entrant dans la terre des pécheurs, puisque vous y venez pour les rendre heureux ?... Les anges font retentir l'air de cantiques d'allégresse ; ils annoncent aux bergers une grande joie, parce que vous êtes né ; ils ordonnent aux hommes de se réjouir, parce qu'ils ont un Sauveur ; et il n'y a que vous, ô très-doux et aimable Jésus ! qui pleuriez au milieu des réjouissances du ciel et de la terre. Quelle est donc la cause de ces larmes?...

Vous pleurez, ô vous qui êtes la joie des Anges ! parce que vous voyez les crimes de tous les hommes, les injures faites à votre

Père, la perte des âmes, les erreurs qui les aveuglent, les plaisirs qui les corrompent, et les habitudes qui les damnent. Vous pleurez, parce que vous voyez le mépris de votre loi, l'oubli des biens éternels, la négligence du salut, l'amour désordonné des choses terrestres, l'empire du péché et du démon, la colère de Dieu, le danger de la damnation éternelle, la fausse paix où le monde vit parmi tant de sujets de craindre... Est-il un plus juste sujet de pleurs?...

Mais parce que nous trouvons en vous, ô céleste Samaritain! le remède unique et véritable à tous les maux qui nous environnent, vous voulez néanmoins que la terre se réjouisse à votre naissance, et que le ciel prenne part à cette joie. Vous voulez être seul à pleurer, tandis que nous jouissons du précieux mérite de vos larmes. Soyez bénie, ô miséricorde infinie de mon Dieu! Eh! comment puis-je ne pas fondre en larmes, et ne pas brûler d'amour pour vous! Est-il possible que je vous laisse pleurer seul les péchés que j'ai commis et que je ne mêle pas au moins mes pleurs aux vôtres! O doux Jésus! amollissez la dureté de mon cœur, et faites couler mes larmes en abondance, afin que je vous aide à effacer mes péchés, et que je sois embrasé de votre saint amour.

Quand je jette les yeux sur ma vie passée, ô bonté infinie! j'y trouve de grands sujets de crainte et de douleur... Ai-je jamais senti aussi

vivement la perte de votre amour que celle d'un bien ou d'un plaisir temporel? Je pleure un père, une mère, un frère, une sœur, un enfant chéri, un ami sincère; ces chers objets de ma tendresse ne peuvent me délivrer de mes maux, et je vous perds tous les jours par mes péchés, ô mon souverain bien! et cette perte ne me touche point. Je sens la perte de l'honneur et de la réputation, et je suis insensible à la pensée d'être privé de la gloire et du bonheur éternel. Quel aveuglément déplorable! Je passe ma vie à me divertir et à flatter mon corps; s'il me manque quelque chose, j'en suis affligé, jusqu'à en perdre le repos; je me vois dans les ombres de la mort, enseveli dans la fange du péché, et je ne fonds pas en larmes!... N'êtes-vous pas, ô divin Jésus! mon père, mon frère, mon ami, le compagnon de mon pèlerinage, ma gloire, mon trésor, ma consolation et ma souveraine félicité? Comment donc n'ai-je pas de honte de pleurer des malheurs temporels, et d'être insensible au malheur de vous avoir perdu! O larmes infiniment précieuses de Jésus, suppléez à la faiblesse des miennes, et obtenez-moi les biens que vous méritez.

C'est à vous, ô larmes puissantes qui ouvrez le ciel, à ouvrir aussi mes yeux pour faire couler les miennes! Lavez toutes les tâches de mon âme, allumez en moi, ô larmes ardentes, l'amour de Dieu, et la haine de moi-même. Quand viendra l'heureux moment où je senti-

rai dans mon cœur l'effet de ces précieuses larmes? Puissent-elles demander pour moi, ô divin Jésus, ce que je ne mérite pas d'obtenir! Écoutez-les, Seigneur, et accordez-moi les biens qu'elles sollicitent.

Qu'ils sont à plaindre, ô mon Dieu! ceux qui passent en ce monde leurs jours dans les plaisirs! J'aime mille fois mieux entrer dans l'étable, où vous pleurez, que dans les palais où les puissants du siècle se réjouissent hors de vous. Oh! l'heureux moment où, tandis que le corps est baigné de larmes, l'âme innocente vous embrasse tendrement et jouit des charmes de votre amour!

Embrasez-moi, ô divin enfant! afin que nous pleurions ensemble, vous, pour l'amour de moi, et moi, pour l'amour de vous : éloignez de moi, ô mon Jésus! toutes les vaines joies de la terre; que je soupire et que je pleure dans le temps, afin d'avoir la consolation de vous posséder dans l'éternité!

Et vous, ô très-sainte mère de Dieu! souvenez-vous que vous êtes la consolation des âmes affligées, et le refuge des pauvres pécheurs; jetez les yeux sur les périls innombrables auxquels nous sommes exposés au milieu de la mer orageuse du monde, secourez-nous, et priez le Seigneur de nous accorder le don des larmes et la grâce de faire pénitence. Ainsi-soit-il.



CHAPITRE V

De la rigueur de la saison où Jésus-Christ est né.

Jésus-Christ n'a pas seulement entrepris de combattre le péché pour nous mériter la grâce et la gloire que nous avions perdues, mais encore pour nous laisser des exemples de vertu, dans lesquels nous puissions voir clairement et les maux que le péché nous cause et et les moyens de l'éviter. C'est pour cela qu'il s'est particulièrement déclaré contre les vices qui règnent le plus dans le monde, et qu'il s'est surtout attaché à la pratique des vertus contraires, comme l'humilité, la patience, la fuite des plaisirs. Mais parce que l'amour du corps, et le soin qu'on en a , est une des choses dont les hommes sont le plus occupés, et qui cause de plus grands désordres; le Fils de Dieu dès sa naissance, et dans toute la suite de sa vie, a traité son corps sans aucun ménagement.

Une des commodités du corps à laquelle plusieurs emploient la meilleure partie de leur vie, est cet appareil d'habits, et de mille moyens qu'ils inventent tous les jours pour se défendre contre les injures de l'air, et le changement des saisons, ou pour sentir moins ce qu'ils ne peuvent tout-à-fait éviter. Il faut y joindre les maisons magnifiques, les appartements commodes, les jardins délicieux, les bois, les eaux,

les meubles, la table, la musique et une infinité d'autres agréments et de plaisirs recherchés avec tant de soin, pour empêcher le sentiment de tout ce qui peut incommoder l'homme charnel. Mais comme on ne doit attendre d'un ennemi trop bien traité que trahison et révolte, les Saints Pères, instruits par l'Esprit-Saint, ont inventé, pour prévenir ce désordre, la vie simple et commune qu'on mène dans les monastères, en retranchant tout luxe, et toute superfluité dans le logement, dans le vivre, dans les habits, afin de mortifier, le corps et les sens. Plusieurs même se sont retirés dans de profondes solitudes, où ils vivaient sans maison, sans vêtements et sans nourriture humaine; d'autres passaient leur vie dans un jeûne continuel; quelques-uns demeuraient sur des colonnes, exposés au chaud, au froid, et à toutes les injures de l'air; et ils étaient tous aussi appliqués à se refuser les choses même nécessaires que les mondains sont attentifs à se procurer les superflues.

Non-seulement Jésus-Christ a voulu naître nu, comme les autres enfants d'Adam, mais encore dans un lieu incommode, dans la plus rude saison de l'année, au milieu de la nuit, tremblant de froid, et privé de toute sorte de secours : dans la suite des temps, il ne changea point cette robe sans couture, que sa sainte Mère lui avait tissée de ses propres mains, et il la porta jusqu'à la croix. Pendant sa vie cachée, il n'avait pas, dans la pauvre maison de

Nazareth où il demeurait, de quoi se défendre ni contre le froid, ni contre le chaud ; et lorsqu'il commença à converser avec les hommes, la terre était son lit ordinaire : il était exposé le plus souvent à la pluie, au vent, à la neige, au soleil, à la rosée du ciel; et après avoir ainsi passé la journée, il se retirait vers le soir sur une montagne, ou dans un jardin solitaire, pour y passer la nuit en oraison. Cependant il était le maître et le créateur des temps : il avait distingué les saisons pour l'utilité des hommes et il avait prévu dès-lors l'incommodité qu'il en devait recevoir un jour. Ainsi, en nous procurant mille douceurs par la fertilité de la terre, et par l'abondance des fruits qu'apporte la variété des saisons, il se préparait lui-même des souffrances, car il n'a guère goûté ce que les saisons produisent d'agréable, et il en a senti toute la rigueur

C'est ici que les pauvres trouvent un grand sujet d'instruction et de consolation : car, quoiqu'ils soient privés de mille choses dont les riches abondent, jusqu'à manquer souvent des plus communes et des plus nécessaires, ils apprennent par l'exemple du Sauveur, qu'il est de la prudence chrétienne de faire de nécessité vertu. Saint Chrysostôme assure que Dieu estime surtout la disposition du cœur, et la bonne volonté des hommes, et qu'il ne considère pas moins les souffrances nécessaires, que celles qui sont de notre choix ; pourvu que nous joignions l'amour et la résignation à la nécessité de souffrir.

Si les pauvres avaient l'esprit de Dieu, ils s'estimeraient heureux de se voir dans le même état où a été Jésus-Christ. Quel avantage pour tous ceux qui le sont, de pouvoir unir leur pauvreté à celle du Sauveur, et la rendre méritoire par la sienne! Marie, Joseph et les bergers de Bethléem étaient pauvres, et voilà ceux que Jésus naissant a voulu pour compagnie.

Notre premier père, après son péché, fut condamné à manger son pain à la sueur de son visage, Jésus-Christ, quoiqu'innocent, a subi cette même loi dans toute sa rigueur : sa vie a été un travail continuel, et il a tiré peu de profit de ses travaux; il a semé des fruits de vie dans une terre ingrate qui n'a produit que des fruits de mort et de damnation éternelle.

C'est pour imiter le Sauveur que quelques saintes femmes, dont parle Palladius, après avoir vécu longtemps resserrées entre quatre murailles sans toit, étant interrogées comment elles avaient pu soutenir une si rude prison, répondirent qu'elles étaient tellement charmées de la beauté de leur céleste époux, qu'elles sentaient peu ce qu'elles souffraient pour lui plaire et lui témoigner leur amour.

Si les mondains connaissaient les délices spirituelles que Dieu fait goûter aux âmes qui ont le courage de se mortifier, ils auraient un grand mépris pour les plaisirs du corps. Les saints ont vécu plus contents dans la pauvreté

et dans la souffrance, que les hommes du siècle au milieu de l'abondance et des plaisirs; ils ont trouvé dans l'austérité de Jésus-Christ un grand sujet de consolation et de puissantes raisons de l'aimer. Imitons les saints, et nous serons heureux.

Entretien avec Jésus-Christ sur la rigueur de la saison où il est né.

Pourquoi n'amollissez-vous point la dureté de mon cœur, ô tendresse divine! afin que j'aime et que j'adore les inventions de votre miséricorde? Comment pouvez-vous souffrir que mon âme demeure froide et glacée au milieu de tant de flammes qui l'environnent de toutes parts! Ne permettez pas, Seigneur, que ce feu qui vous dévore soit tout concentré en vous, et ne puisse s'étendre jusqu'à moi. Je vous adore, ô divin Enfant! je vous aime de tout mon cœur... Je vous vois tremblant de froid couché sur la dure. Votre divine Mère est si pauvre qu'elle n'a pas de quoi vous couvrir. L'étable est ouverte à tous les vents; il n'y a point de feu pour vous réchauffer, et l'on ne voit dans ce lieu qu'une pauvreté extrême et une privation générale de toutes sortes de commodités.

C'est ainsi, ô mon Sauveur! que vous commencez votre vie, pour la continuer et la finir

de même. Car combien de fois le soleil levant vous a-t-il trouvé les yeux livides, et le visage pâle par la froideur de la nuit! Combien de fois vos cheveux et vos habits ont-ils été mouillés par la pluie et par la rosée! Combien de fois votre corps très-pur a-t-il été baigné de sueur dans les travaux et dans les voyages! En créant le monde, et en ordonnant les saisons, vous saviez que vous sentiriez un jour les rigueurs de l'hiver, les chaleurs de l'été, et l'incommodité des vents. En souffrant, dès le moment de votre apparition dans le monde, la rigueur d'une nuit très-froide, vous avez voulu nous témoigner votre amour et nous servir de modèle...

O maître de l'éternelle vérité! Vous ne parlez pas encore, et vous m'enseignez par vos exemples à châtier mon corps et à le réduire en servitude. Hélas! je passe ma vie à flatter ce misérable corps, j'obéis à ses désirs et je vis sans crainte entre les bras d'un ennemi si redoutable. Plus je le ménage, plus il est intraitable; et pour me récompenser de la complaisance que j'ai pour lui, il me sépare de vous, ô ma souveraine félicité! Il abaisse mon âme à tout ce qu'il y a de plus grossier et de plus indigne d'elle, et il ne peut souffrir que je vous serve au préjudice de ses plaisirs...

Combien j'ai raison de gémir et de déplorer ma misère! Vous en voyez le fond, Seigneur, ayez pitié de moi, ne me châtiez pas dans

votre colère, mais exercez sur moi votre miséricorde : rendez-vous maître de mon cœur, et opérez-y vos merveilles. Ai-je jamais fait pour vous, ô divin Jésus! ce que les mondains ont coutume de faire chaque jour pour se satisfaire? Ils ne gardent aucune mesure dans le luxe des habits, dans la magnificence des habitations, dans la recherche des commodités de la vie; ils ne se plaignent d'aucune dépense pour éloigner d'eux tout ce qui peut les faire souffrir; ils ne refusent rien à leur chair, pendant que les pauvres, les veuves et les orphelins, et vos autels, ô mon Dieu! sont négligés et manquent souvent des choses les plus nécessaires. Et moi, ô bonté infinie! lorsque je retourne à vous, attiré par votre grâce, et que vous venez en mon âme, quel accueil vous y fais-je? Quelle demeure vous y prépare-je? avec quelle pureté vous y reçois-je?...

Quand je considère ma froideur et mon indifférence, mon âme est si pénétrée de confusion et de douleur, ô mon Dieu! qu'elle n'est capable que d'un profond silence. O années perdues! ô vie mal employée que celle que j'ai passée loin de vous! Vous êtes, ô mon Sauveur! l'unique repos de mon âme, pourquoi donc ne me suffisez-vous pas?... Ouvrez ce cœur, sondez-en la corruption et guérissez ses plaies invétérées; car enfin, Seigneur, tel que je suis, je suis à vous; et puisque je suis déjà à vous par justice, faites que je sois encore à vous par amour... Si j'ai sacrifié jusqu'ici

aux soins de la terre et aux plaisirs du monde une grande partie de ma vie, ce qui m'en reste n'est pas de trop pour mériter le ciel...

Vous souffrez, ô mon Sauveur! le froid et le chaud, comme fait un voyageur qui espère se délasser quand il sera arrivé chez lui. Cette demeure est mon cœur...venez donc dans votre maison, ô mon doux Jésus! allumez-y le feu de votre amour et ne souffrez plus qu'aucune créature vienne en altérer l'ardeur. Mais, Seigneur, défiez-vous de moi, car vous savez qu'en votre présence, je suis toujours riche en promesses et en désirs, et que, hors de là, je deviens lâche dans votre amour, et lent à exécuter ce que je vous ai promis.

Brûlez, consumez, ô tendre Père! les ronces, et les épines qui étouffent en mon âme le bon grain que vous y semez. Ouvrez ce cœur terrestre, plantez-y votre divin amour; échauffez sa tiédeur, possédez-le tout entier; mais ouvrez en même temps vos trésors, ô amour éternel! car vous pouvez tout ce que vous voulez.

O Mère de Dieu! très-pure demeure du Verbe incarné, qui l'avez si bien reçu au-dedans de vous, obtenez-moi la grâce de le recevoir d'une manière digne de sa majesté : Et si mon pauvre cœur ne peut lui servir de trône, permettez, ô tendre Mère! qu'il lui serve de marche-pieds. Ainsi-soit-il.



CHAPITRE VI.

Circoncision de Jésus-Christ.

Jésus-Christ voulut, peu de temps après sa naissance, commencer à répandre son sang, et nous donner, pour ainsi dire, les prémices de celui qu'il devait verser un jour en abondance pour notre salut. Ainsi, le huitième jour de sa vie, selon le commandement que Dieu avait fait autrefois à Abraham, il se soumit à la loi dont il était l'auteur, quoiqu'il eut plusieurs raisons de s'en dispenser. Car premièrement, elle avait été établie comme une protestation publique de la foi du Messie, que le peuple d'Israël attendait : Or Jésus-Christ étant lui-même ce Messie promis et attendu, il ne pouvait en attendre un autre, ni être obligé, par conséquent, à marquer par la circoncision la foi et l'espérance qu'il avait en lui.

Secondement, la circoncision était la marque de l'alliance que Dieu avait faite avec Abraham, par laquelle Dieu s'engageait à reconnaître pour son peuple la postérité d'Isaac; et ce peuple n'avait point d'autre Dieu que le Dieu d'Abraham et d'Isaac, les autres nations ayant été réprouvées à cause de leur idolâtrie. Mais Jésus-Christ, ce bon pasteur, étant venu pour réunir sans distinction tous les peuples

du monde dans une même bergerie, et pour sauver tous les hommes qui voudraient vivre et mourir dans sa foi et dans son amour, n'était pas obligé de porter le caractère d'un pacte qu'il voulait changer dans la suite, afin de l'étendre à toutes les nations.

Troisièmement, la circoncision du corps obligeait tous les israélites à retrancher la dureté de leur cœur et toutes les affections contraires à l'amour et à la loi de Dieu. Jésus-Christ étant d'une pureté infinie, et venant pour purifier le monde, n'avait rien à retrancher en lui-même ; ainsi ce commandement ne le regardait pas.

Quatrièmement, comme c'était un sacrement de l'ancienne loi, par lequel, en faisant profession de croire et d'espérer dans le Messie qui devait venir, on était délivré du péché originel, ce sacrement supposait le péché, dont il était le remède; mais le Sauveur, qui était l'auteur de la grâce, la rémission des péchés, l'Agneau de Dieu qui efface les péchés du monde, et par conséquent impeccable en tant que Dieu et en tant qu'homme, était absolument exempt de l'obligation de porter sur sa chair innocente cette marque honteuse du péché; c'était donc en lui une extrême humilité, de vouloir bien s'assujettir à une loi établie pour guérir un mal si incompatible avec sa sainteté infinie.

En s'assujettissant à cette loi humiliante, Jésus-Christ a voulu confondre l'orgueil si

commun parmi les enfants du siècle qui ne craignent point de commettre devant Dieu de très-grandes fautes, et qui craignent de passer pour pécheurs devant les hommes. De là vient, comme dit saint Bernard, qu'ils n'ont nulle honte des maux de leur âme, et qu'ils en ont du remède qui pourrait les guérir.

Il semble que nous devons à Jésus-Christ une reconnaissance toute particulière pour avoir porté la peine et le caractère de pécheur dans la circoncision : car dans les autres mystères de sa vie et de sa mort, il paraît toujours, au travers des apparences du péché, quelque rayon de la majesté qui était cachée en lui. Quand il est né pleurant et tremblant, comme les autres enfants d'Adam, les anges, les pasteurs et les mages sont venus l'adorer. Quand il fut présenté au temple comme un pécheur, le saint vieillard Siméon et Anne la prophétesse publièrent sa divinité. Lorsqu'il voulut être baptisé dans le Jourdain avec les pécheurs, le Saint-Esprit qui parut sur lui en forme de colombe, la voix du Père éternel qui se fit entendre, et saint Jean qui le baptisa, déclarèrent qu'il était le Fils de Dieu. Lorsqu'il se laissa tenter dans le désert, les anges vinrent le servir comme leur seigneur et leur Maître. Lorsqu'il était affaibli et accablé de fatigues, ses miracles faisaient voir sa puissance.

Quand il permit qu'on l'arrêta au jardin des Olives, il renversa, d'une seule parole, ceux

qui étaient venus pour le prendre. Quand il fut attaché à la croix entre deux larrons, le soleil qui s'obscurcit, la terre qui trembla, le grand cri qu'il poussa lui-même en expirant, le centurion qui le confessa, et le voile du temple qui se déchira, rendirent un témoignage si éclatant de sa divinité, que ceux mêmes qui l'avaient crucifié s'en retournèrent frappant leur poitrine, et reconnaissant qu'il était véritablement le Fils de Dieu. Ainsi dans les occasions où il paraissait pécheur, il se trouvait toujours quelque chose qui découvrait sa divinité.

Il n'y a que dans la circoncision où il semble s'être oublié lui-même, il n'y paraît ni anges, ni miracles qui puissent faire connaître ce qu'il est. Cette humiliation remarquable doit nous être bien précieuse, puisque ce divin Sauveur s'y est assujetti pour l'amour de nous, jusqu'à oublier entièrement sa propre grandeur.

Quand la circoncision n'aurait point eu d'autre peine que la douleur, Jésus-Christ s'y serait soumis pour cette seule raison; car il était venu au monde avec un si grand désir de souffrir, qu'il ne lui était pas aisé de se modérer, ni de se réduire à ne souffrir que ce que souffraient les autres enfants. Cependant cette douleur devait être fort sensible, parce que la circoncision se faisait avec un couteau de pierre, selon que la femme de Moïse l'avait pratiqué à l'égard de ses enfants, et que Dieu

l'avait ordonné à Josué pour tout le peuple, avant qu'on entrât dans la terre promise. Les enfants ordinaires la souffraient sans connaissance, ce qui diminuait en eux le sentiment : mais Jésus-Christ, qui avait dès lors une raison parfaite, sentit vivement la douleur de cette plaie, et versa ce peu de sang avec le même amour qui le lui fit répandre sur la croix jusqu'à la dernière goutte.

Dieu avait ordonné dans l'ancienne loi, qu'on lui offrît les prémices de tous les fruits de la terre ; et parce que son Fils devait naître dans une si grande pauvreté, qu'il n'aurait rien en propre, non pas même un lieu pour reposer sa tête, le Père éternel exigea les prémices du sang de ce fils bien-aimé. Le Sauveur s'y soumit avec joie. Voilà ce que Jésus-Christ a fait pour ceux qui passent leurs premières années dans l'ignorance, leur jeunesse dans le désordre, et le reste de leur vie dans un honteux attachement à leur corps. C'est ainsi que Dieu a aimé le monde. Il est vrai qu'il pouvait, s'il eût voulu, nous racheter à moins, mais ce qui suffisait à notre salut ne suffisait pas à son amour, et il ne fallait rien moins pour le satisfaire, qu'une vie laborieuse, terminée par la mort ignominieuse de la croix.

On donnait dans la circoncision le nom aux enfants : c'est pour cela que Jésus-Christ voulut que son saint nom, qui signifie Sauveur, fût écrit, pour ainsi dire, sur sa chair, avec ce

même sang qu'il devait un jour répandre pour notre salut. Le Prophète Isaïe lui avait donné les noms d'Emmanuel, d'admirable, d'ange du grand conseil, de prince de la paix, de père du siècle futur; le nom de Jésus renferme toutes ces qualités de gloire et d'honneur; car au nom de Jésus tout genou fléchit au ciel, sur la terre et aux enfers. Que ce nom de bénédictions et de gloire soit toujours gravé dans nos cœurs! ne le prononçons jamais qu'avec respect et piété, si nous voulons qu'il soit pour nous un nom salutaire!

Entretien avec Jésus-Christ sur la Circoncision.

Voici le moment, ô divin Jésus! où vous allez commencer à satisfaire l'ardent désir qui vous presse de répandre votre sang pour le salut des pécheurs. Faites-moi, Seigneur, entrer dans cette fournaise d'amour, afin que j'y voie le feu qui vous consume... Où peut-on trouver, ô mon Dieu, un dévouement comme le vôtre? Oh! si mon cœur allait à vous, comme vous venez à moi, quel serait mon bonheur! Mais hélas! je suis toujours lâche dans votre service, et je diffère sans cesse ma conversion.

Pour vous, vous ne trouvez rien de difficile, lorsqu'il est question de vous sacrifier pour moi. La tendresse de votre âge, la grandeur de votre majesté, l'austérité d'une loi qui

n'est pas faite pour vous, rien ne vous arrête : votre amour, ô mon Jésus! est la seule loi que vous suivez... Ce n'était point assez de vous faire homme, de naître enfant, pauvre, pleurant, sujet à nos misères; vous avez encore voulu paraître pécheur, et recevoir dans votre chair innocente le remède du péché. Comment cela se peut-il faire? Étant la Sainteté même, d'où vient donc, ô mon Dieu! que vous recherchez la forme du pécheur, non-seulement en naissant dans la chair d'Adam, mais encore en vous soumettant à une loi que vous n'avez faite que pour l'expiation des péchés? Ah! c'est que vous êtes notre Sauveur, et que vous étant chargé de nos fautes vous voulez satisfaire pour nous à la justice de votre Père. Voilà pourquoi vous vous humiliez si profondément dans ce mystère.

Si c'est en vous, ô mon Dieu, une grande marque d'amour que de vouloir paraître pécheur, quoique vous ne puissiez l'être, n'est-ce pas en moi un orgueil insupportable que de vouloir ètre pécheur, et de ne vouloir pas le paraître; d'être dénué de toute vertu, et de souhaiter qu'on me croit vertueux? détruisez en moi, Seigneur, toutes ces misérables contradictions... Ce dérèglement en produit un autre, qui n'est pas moins déraisonnable : je ne rougis point d'être devant vous, Seigneur, ce que je suis, et je cherche à paraitre devant les hommes ce que je ne suis pas, et cela,

contre le témoignage même de ma propre conscience.

Je ne puis pourtant me cacher à moi-même les égarements de mon cœur; mais un orgueil raffiné ne laisse voir aux autres qu'un extérieur simple et réglé : j'affecte des manières pleines d'honnêteté, et je suis rempli de désirs contraires à votre loi : je veux qn'on me croie humble et modeste, tandis que je suis dominé par un secret amour déréglé de moi-même. Hélas! toutes ces plaies honteuses sont d'autant plus incurables qu'elles sont intérieures et paraissent guéries...

O patience divine! qui connaissez toutes les misères que je confesse devant vous. Quel amour, qu'elle reconnaissance ne vous dois-je pas de m'avoir épargné!...Vous avez autrefois détruit des villes, et des nations entières, et vous avez précipité des millions de pécheurs dans les enfers; mais présentement, ô mon Dieu ! vous nous délivrez, vous prenez sur vous la peine que nous avons méritée, vous nous regardez avec bonté et vous nous pardonnez avec miséricorde...

Est-il possible, ô divin Jésus! que vous soyez puni pour moi, et que je demeure insensible! O entrailles paternelles, ayez pitié de cet enfant prodigue! O pureté divine, guérissez ce lépreux! O vie éternelle, ressuscitez ce mort! Vous ne prenez pas en vain le nom de Jésus : Soyez Jésus pour moi. Gravez ce divin nom sur mes yeux, sur mes oreilles sur tous

mes sens et dans mon cœur. Je serai par là redoutable à l'enfer, terrible aux démons, connu au Ciel, et vous me reconnaitrez vous-même à cette marque glorieuse.

Chantez, âme pécheresse! les miséricordes de Jésus : ne craignez plus aucune créature, et ne craignez pas même votre Rédempteur. Chantez avec amour, tandis qu'il est dans la crèche; vous pleurerez quand il sera sur la croix. Ne lui parlez plus maintenant de vos péchés, dites-lui seulement, en chantant la gloire de son saint nom : O doux Jésus! ô aimable Jésus! ô divin Jésus! ô Jésus, le plus beau des enfants des hommes! le désiré des collines éternelles et le compagnon de mon pèlerinage! O Jésus! mon père, mon ami, mon Seigneur, mon Roi, et mon tout, reposez-vous dans mon cœur qui soupire après vous et qui désire brûler du feu de votre amour!... Ah! Seigneur! les forces me manquent, ma voix s'affaiblit en votre présence, mais puisque je ne puis plus parler, que mon amour vous parle pour moi; ou plutôt parlez-moi vous-même, ô mon Dieu! et faites que j'entende et que je goûte dans le silence les douceurs de votre voix.

O Mère de Jésus! que vous êtes riche avec Jésus! enrichissez ma pauvreté des trésors que vous possédez en lui; obtenez-moi la grâce de le voir un jour et de le posséder avec vous durant toute l'éternité. Ainsi soit-il.



CHAPITRE VII.

Fuite en Égypte, et persécution d'Hérode.

Notre Seigneur Jésus-Christ n'a instruit les hommes l'espace de trente ans que par ses exemples; il leur a caché pendant ce temps-là sa céleste doctrine, parce qu'il devait l'annoncer au monde les dernières années de sa vie; mais comme les œuvres ont toujours beaucoup plus de pouvoir que les paroles pour persuader la vertu, Dieu, s'étant fait homme, a pris trente ans pour agir, et n'en a pris que trois pour prêcher. C'est pour cela que Jésus-Christ, le miroir des vérités éternelles, nous a donné, même avant l'âge où les autres hommes commencent à se servir de leur raison, des exemples admirables de vertus. Dès sa plus tendre enfance, ce divin Sauveur voulut être exposé à la violence d'Hérode qui le persécutait sans le connaître, et transporté dans un lieu de bannissement

L'entrée des Mages dans Jérusalem qui demandaient où était le nouveau roi des juifs, donna lieu à cette persécution. Car Jésus-Christ étant né à Bethléem, choisit, parmi les pauvres, des bergers pour se faire adorer et des sages parmi les riches. Il appela les pau-

vres qui sont moins occupés des soins de la terre, par la voix des anges; et les riches qui sont ordinairement plus éloignés du royaume de Dieu, par des signes visibles auxquels ils étaient accoutumés. Les Mages faisaient profession d'astrologie, il leur envoya une étoile, afin qu'ils en suivissent le mouvement avec plus de facilité. C'est ainsi que Dieu en use souvent à notre égard : il s'accommode à nos inclinations, il se sert de ce qu'il trouve en nous pour nous attirer à lui; et comme un père charitable qui connaît la faiblesse de ses enfants, il met tout en usage pour nous sauver.

Il parut donc au Ciel une nouvelle étoile, différente des autres, par sa matière, par sa situation et par son mouvement : elle n'était pas formée d'une matière céleste; mais d'air ou de feu; ni attachée au firmament, mais suspendue au milieu de l'air. Quoiqu'elle fut beaucoup plus petite, elle paraissait plus grande, parce qu'elle était plus proche de la terre. Elle était si belle et si brillante, qu'elle donnait envie de connaître ce qu'elle signifiait; et Jésus-Christ joignant la lumière intérieure à l'éclat de cet astre, les Mages comprirent qu'il était né un Roi dans la Judée à qui on devait rendre des honneurs divins.

Ne pénétrant pas encore bien avant dans les desseins de Dieu, ces saints personnages se mirent en chemin, sans autre vue que de chercher ce nouveau Roi dans la capitale de

son royaume, où ils croyaient voir de grandes marques de réjouissance. Le Sauveur permit qu'ils ne trouvassent rien qui répondît à l'idée qu'ils avaient de sa grandeur temporelle; il voulut même qu'ils eussent de la peine à le trouver, afin que, leurs recherches faisant connaître son avénement sur la terre, les hommes de bonne volonté fussent excités à chercher un si grand bien. Ainsi les Mages, étant entrés en Jérusalem, y trouvèrent tout si froid et si tranquille qu'on ne parlait seulement pas de ce nouveau roi, dont ils disaient qu'ils avaient vu l'étoile en Orient.

Hérode, qui était étranger, régnait alors en Judée, selon la prophétie de Jacob qui avait annoncé que le Messie viendrait quand le sceptre sortirait de la maison de Juda. Les peuples, qui gémissaient sous la domination de ce prince iduméen, étaient si éloignés de penser au bonheur qui leur devait arriver en ce temps-là, qu'ils furent même troublés par la crainte que le nouveau roi, dont les Mages publiaient la naissance, ne fût pour la Judée une source de guerre et de malheurs. Mais personne ne fut si frappé de cette nouvelle que le roi Hérode. Les questions que les Mages faisaient dans Jérusalem sur le lieu où était né le nouveau roi le troublèrent. Il savait par les rapports qu'il avait avec les juifs, qu'ils attendaient le Messie, comme l'auteur de leur liberté opprimée. Il eut peur que le bruit qui se répandait ne fût le commencement de sa

ruine. Dissimulant néanmoins son inquiétude, il reçut les Mages avec de grands témoignages de joie, et il consulta les plus éclairés d'entre les Juifs sur ce que les Écritures disaient du Messie, sous prétexte de vouloir empêcher que les Mages ne fussent trompés. Les docteurs de la loi répondirent que, selon la prophétie de Michée, le Maître d'Israël devait sortir de Bethléem : mais ils supprimèrent par crainte ou par flatterie les paroles suivantes qui prouvaient la divinité du libérateur et par conséquent l'inutilité des précautions d'Hérode : « Et sa naissance est dès le commencement et dans les jours de l'éternité. »

Hérode résolut dès-lors de faire mourir Jésus-Christ dans le berceau, et de prévenir sans bruit par ce moyen les malheurs dont il se croyait menacé. Il eut grand soin de couvrir ses mauvais desseins d'une apparence de zèle et de religion; mais comme il ne se fiait pas aux juifs qui avaient trop d'intérêt à le ménager, il voulut avoir des entretiens particuliers avec les Mages. Il les questionna sur la manière, le temps et les autres circonstances de l'étoile qu'ils avaient vue et sur les raisons qui les obligeaient de venir chercher ce nouveau roi. Il se plaignit de n'être pas assez heureux pour découvrir dans son propre royaume ce qu'ils avaient connu de si loin. Il les pria de repasser par Jérusalem au retour de Bethléem, afin de lui faire part de ce qu'ils auraient

trouvé, et il leur dit qu'il se disposerait, en les attendant, à aller lui-même avec toute sa cour rendre ses hommages à un si grand roi.

Les Mages partirent donc pour Bethléem, sans rien soupçonner des véritables intentions d'Hérode, et sans être accompagnés de personne, ni de la Cour, ni de la ville; car tout ce peuple était aveugle et négligent dans la chose du monde qui lui était la plus importante. Dès qu'ils furent sortis de la ville, ils revirent l'étoile qui les précédait et qui les conduisit enfin jusqu'au lieu où était Jésus-Christ. Au bruit qu'ils firent en entrant, la Sainte Vierge prit son Fils entre ses bras, comme pour garder son trésor : les Mages éclairés intérieurement se prosternèrent à terre pour adorer la majesté divine cachée sous la faiblesse d'un enfant, et ils lui présentèrent de l'or, de l'encens et de la myrrhe. Alors Dieu, contre les desseins duquel la malice des hommes ne peut rien, avertit les Mages dans leur sommeil de ne pas retourner à Jérusalem; Ils s'en allèrent donc chez eux par un autre chemin, comblés de consolations, et trompèrent ainsi la fausse prudence d'Hérode.

Tandis que ce prince attendait le retour des Mages, et qu'il était occupé aux autres affaires de l'Etat, par une disposition particulière de la providence divine, il se passa plusieurs jours pendant lesquels Jésus-Christ fut présenté au temple et porté à Nazareth.

Ce n'est pas qu'Hérode eût changé de desseins, mais il était persuadé que l'exécution ne pressait pas et qu'il trouverait toujours l'occasion de se défaire de ce nouveau roi qui ne pouvait être de longtemps en âge de lui disputer la couronne. Le Père éternel qui connaissait les pensées de ce prince ambitieux envoya un ange à saint Joseph, pour l'avertir pendant son sommeil de se retirer en Égypte avec la mère et l'enfant, et d'y demeurer jusqu'à nouvel ordre. Saint Joseph, après cette céleste révélation, ne douta pas un instant de la volonté divine; s'étant levé sur l'heure, il partit au milieu de la nuit.

Jésus-Christ a voulu dès son enfance souffrir la peine du bannissement, les incommodités d'un long voyage, la pauvreté de ses parents, qui manquaient des secours nécessaires pendant le chemin, et qui étaient obligés de vivre du travail de leurs mains dans un pays étranger. Quoique leurs fatigues fussent beaucoup adoucies par la présence d'un tel Fils, elles ne laissaient pas d'être extrêmement pénibles à la chair et aux sens. Pour éviter la persécution, Jésus-Christ pouvait, pendant le temps de sa vie cachée, se retirer dans le ciel; mais il aima mieux s'assujettir sur la terre à toutes les misères de l'exil, pour nous apprendre à nous éloigner du monde, et pour consacrer par sa présence les déserts de l'Égypte qui devaient être un jour la retraite de tant de saints. C'est ainsi que toujours Dieu tire le

bien du mal et que les péchés eux-mêmes deviennent souvent l'instrument de ses grâces.

Entretien avec Jésus-Christ sur la vocation des Mages, et la fuite en Égypte.

A peine étiez-vous né, ô divin enfant! que vous appelâtes les pauvres bergers, et que vous envoyâtes en Orient une étoile aux Mages pour les attirer vers vous. Vous n'avez pas voulu être un seul moment sur la terre sans nous chercher, et sans nous avoir auprès de vous

Vous n'attendez point, ô bonté infinie! que je vous aime, que je vous désire et que je vous cherche le premier, vous demandez seulement que je me laisse attirer par les attraits de votre amabilité. Oh! si je n'étais point sourd à votre voix; si j'étais au moins le second à vous aimer, puisque je ne suis pas le premier. Ah! si j'avais assez de docilité pour vous suivre, puisque je n'ai pas la force de vous chercher, porté sur les ailes de votre amour, j'irais partout où vous iriez...

Vous avez appelé les Mages, ô lumière divine! par l'éclat d'un être matériel; mais vous les avez en même temps excités à vous chercher par un mouvement intérieur : et quoique vous fussiez caché, sous la figure d'un pe-

tit enfant enveloppé de langes, dans une pauvre demeure, vous leur avez appris à vous reconnaître et à vous adorer comme leur seigneur et leur Dieu. Ce fut là, ô mon Dieu! que ces saints Rois perdirent toutes leurs pensées terrestres, qu'ils élevèrent leurs désirs, qu'ils vous consacrèrent leur amour, qu'ils soumirent leur esprit à votre loi, et que vous commençâtes en eux, comme dans les prémices des Gentils, à prendre possession des âmes que vous étiez venu chercher sur la terre.

Les Mages ont été dociles à suivre la céleste lumière; leur courage comme leur reconnaissance ont été sans bornes : mais moi, éclairé comme eux par votre lumière et échauffé de votre amour, après m'être approché de vous dans le Saint Sacrement, et vous avoir embrassé avec tendresse, je vous ai oublié, ô mon Dieu, dans l'égarement où me conduit ma déplorable inconstance!

Hélas! combien j'ai été ingrat envers vous, ô mon doux Jésus! aujourd'hui touché de vos miséricordes, je me jette à vos pieds, tout misérable que je suis; je vous adore avec les Mages, je vous conjure, Seigneur, de me recevoir avec ces saints Rois... Je suis pauvre, et je n'ai ni encens, ni or, ni myrrhe à vous offrir, pour reconnaître que vous êtes Dieu, Roi, et mortel; mais je vous offre tout ce que vous m'avez donné, les trois puissances de mon âme : mon entendement, afin que vous l'éclairiez des lumières de votre éternelle vérité;

ma mémoire, afin qu'elle ne soit occupée que de vous; ma volonté, afin que, purifiée par le feu sacré de votre amour, elle s'attache à vous pour toujours...

O Sagesse éternelle! Maitre du monde entier, où fuyez-vous donc? N'êtes-vous pas notre refuge? N'est-ce pas en vous que les coupables trouvent un asile assuré? Ah! s'il est nécessaire que vous fuyiez, ô le Dieu de mon âme! venez à moi, cachez-vous dans mon cœur, vous y serez en sûreté contre ceux qui vous cherchent pour vous faire mourir, car ils ne croiront jamais, en voyant un misérable pécheur, tel que je suis, que son cœur puisse être le lieu de votre retraite. Alors je vous possèderai sans crainte, ô mon sauveur! vous me pardonnerez mes péchés, vous me renouvellerez par votre présence, et vous m'enrichirez de votre saint amour.

Mais, ô mon Dieu! si la multitude de mes péchés vous éloignent tellement de moi, que vous aimiez mieux fuir en Égypte que demeurer dans mon cœur, permettez-moi, du moins, de vous suivre; menez-moi avec vous, je veux être le compagnon de votre exil: car enfin Seigneur, je sens, comme saint Augustin, que je ne trouverai jamais de repos qu'en vous seul; puisque vous êtes le centre de mon bonheur...

Je vois de mes yeux les révolutions de ce monde, tout y est dans une agitation continuelle, comme s'il était emporté par le rapide mouvement d'une force irrésistible : mon es-

prit combattu par une infinité de soins pourrait-il vous trouver dans un tel monde? En le fuyant, Seigneur, vous m'apprenez à le craindre. Comme un ver de terre qui cherche un trou pour se cacher, de peur d'être foulé aux pieds, dès votre entrée dans ce monde, vous fuyez en Égypte.

O mon Jésus! vous voulez purifier du souffle de votre esprit cette région corrompue par le vice et par l'idolatrie, afin que tant de saints solitaires, qui doivent y venir après vous, et y vivre dans la pureté de votre amour, puissent y respirer cet air de sainteté, et cette odeur de vertu que vous y avez répandus. Vous voulez que dans les lieux mêmes où votre divin nom était blasphémé, où le démon était adoré, et où le crime avait régné si longtemps, ce saint nom fût enfin connu, aimé et adoré.

Reine des anges! à qui nulle peine n'a été facheuse, nul pèlerinage difficile, nulle région étrangère, en la compagnie de Jésus, vous savez, que je ne puis avoir aucun bien sans lui : attirez-moi donc, ô mère de miséricorde! auprès de votre aimable Fils, et obtenez-moi la grâce d'être toujours docile à écouter la voix de ce bon Pasteur. Ainsi soit-il.



CHAPITRE VIII.

La Présentation de Jésus-Christ au Temple.

Jésus-Christ ne voulut pas que sa sainte Mère et saint Joseph qui avaient si ponctuellement observé le précepte de la circoncision fussent exempts d'accomplir deux autres commandements de la loi, dont l'un regardait les mères, et l'autre les enfants premiers-nés.

Le premier obligeait une femme, quarante jours après ses couches, d'aller se purifier dans le temple, en offrant pour elle, en holocauste, un agneau, si elle était riche, ou deux tourterelles ou deux petits de colombe, si elle était pauvre.

Le second exigeait que tout enfant mâle, premier-né, fut offert au Seigneur et consacré à son service le quarantième jour après sa naissance : Que dans le cas où il serait de la tribu de Lévi, qui était sacerdotale, il serait obligé de servir toute sa vie dans le temple, et que s'il était d'une autre tribu, ses parents pourraient le racheter moyennant certaines pièces d'argent. Ni la sainte Vierge, ni l'Enfant Jésus n'étaient obligés à une loi qui ne les regardait point : cependant et l'un et l'autre voulurent s'y soumettre.

Ainsi les quarante jours étant écoulés de-

puis la naissance de Jésus-Christ, la sainte Vierge se rendit au temple de Jérusalem portant l'Enfant Jésus, pour offrir les sacrifices prescrits par la loi.

Cette sainte Mère après avoir vu de ses yeux la majesté divine humiliée jusqu'à la ressemblance du péché aima mieux imiter l'humilité de son Fils et de son Seigneur que de conserver devant les hommes la gloire de sa virginité, parce qu'elle estimait encore plus la qualité de servante et d'imitatrice de Jésus-Christ que celle de mère.

Assurément la loi de la purification ne regardait nullement Marie, qui, ayant conçu par l'opération du Saint-Esprit, et étant devenue Mère sans cesser d'être vierge, ne pouvait avoir besoin de purification : la naissance de Jésus-Christ ne l'ayant rendue que plus pure, où trouverait-on, dit saint Augustin, la moindre impureté dans celle qui, sans cesser d'être vierge, est devenue mère du Verbe fait chair? Marie cependant, toute pure et toute immaculée qu'elle est, se soumet volontairement à une loi qui n'est établie que pour les femmes ordinaires. Quelle confusion et quel reproche pour ceux qui, sous de vains prétextes, se dispensent des plus essentiels devoirs que la religion impose!...

Son offrande fut celle des pauvres, car, quoique les Mages eussent laissé à la bienheureuse Vierge de l'or, de l'encens et de la myrrhe : ou, cette charitable Mère distribua

tout aux indigents, afin de souffrir la pauvreté que Jésus-Christ voulait pratiquer et enseigner aux hommes : ou, si Elle en réserva une partie, dont elle eut pu acheter un agneau, afin d'accomplir, en l'offrant, toute l'étendue de la loi, elle n'en achèta pourtant point, parce-qu'elle offrait l'agneau de Dieu, son unique trésor. En donnant cinq sicles d'argent pour le rachat de son fils, l'Auguste Marie ne prétend point le dégager du service des autels; car elle sait qu'il est le prêtre éternel, et l'hostie de propitiation pour les péchés du monde. Jésus-Christ, au contraire, commence par les mains de sa divine Mère le sacrifice de notre rédemption qu'il ne devait consommer que sur le calvaire, et Marie ne le rachette que comme une jeune victime qu'elle doit nourrir pour cette grande immolation.

N'oublions pas de remarquer ici les sentiments d'humilité et de pauvreté dont le Fils et la Mère veulent nous laisser un si bel exemple, en s'efforçant tous deux de cacher ce qu'ils sont, et en voulant bien paraître ce qu'ils ne sont pas. Cette divine émulation doit être pour nous un grand sujet d'imitation et de reconnaissance, puisqu'il vient de la même source d'amour, d'où naissent toutes les peines que le Sauveur a endurées pour nous.

Tandis que ces augustes personnages étaient dans le temple, un saint vieillard, nommé Siméon, y vint aussi, conduit par le mouvement du St-Esprit : c'était un homme juste et craignant

Dieu, qui soupirait sans cesse après le Rédempteur, et à qui Dieu avait promis qu'il ne mourrait point sans avoir vu le Christ du Seigneur. A la vue du divin enfant, il fut saisi d'un transport d'amour, de reconnaissance et de joie : le prenant entre ses bras, il s'écria : « c'est maintenant, Seigneur, que vous pouvez disposer de votre serviteur, et l'appeler au repos éternel, suivant votre promesse. Je meurs content, je n'ai plus rien à désirer sur la terre, puisque j'ai le bonheur de voir de mes yeux Celui qui est la lumière, la gloire et le salut du monde. »

Ensuite le saint vieillard, éclairé d'une lumière prophétique, s'adressant à Marie : je vois et je comprends, lui dit-il, en lui rendant le précieux dépôt, que, quoique ce cher Fils soit venu dans le monde pour sauver tous les hommes, il sera néanmoins l'objet de la contradiction, et votre âme sera transportée d'un glaive de douleur.

La sainte Vierge et saint Joseph s'étant acquittés de tout ce qui était ordonné par la loi retournèrent à Nazareth.

Entretien avec Jésus-Christ sur sa présentation au Temple.

O Jésus, miroir de la vérité éternelle et de la bonté divine! montrez-vous à moi, ouvrez mes yeux, afin que je vous connaisse, que je

vous cherche, et que je vous trouve avec le bienheureux Siméon! Divin exemple de toutes les vertus, humiliez mon orgueil, et enseignez-moi la voie qui peut me conduire à vous. Puisque vous avez bien voulu vous soumettre à la loi de Moïse, faites que je sois toujours parfaitement soumis à la vôtre. Vous connaissez ma faiblesse et ma tiédeur, c'est pour cela que vous exigez si peu de moi : mais votre amour pour nous, Seigneur, ne vous traite pas ainsi, il ne vous dispense de rien, non pas même de ce qui paraît le plus contraire à votre majesté suprême. Enseignez-moi, ô divin Maître! cette loi d'amour qui ne cède jamais à la crainte des difficultés...

Ah! Seigneur, quand viendra le temps où cet amour me rendra véritablement doux et humble de cœur, soumis à vos lois, pauvre et détaché des créatures! Quand commencerai-je à aimer le mépris et à me haïr moi-même! Votre très-sainte Mère est riche par votre seule possession; saint Joseph, content de vous servir, aime sa pauvreté; le saint vieillard Siméon ne soupire que pour vous seul : et moi, Seigneur, qui crois tout cela, selon le témoignage de votre parole, je n'ai pas honte de me séparer de vous par mes désobéissances.

Comment puis-je, hélas! voir cet orgueil et ces égarements et ne pas en gémir! O divine lumière, éclairez mon esprit, et touchez mon cœur! Je devais être tout à vous dès mon enfance; je vous devais les prémices de ma rai-

son et de ma volonté. Au jour de mon baptême je vous avais juré une fidélité inviolable : plusieurs fois depuis j'ai renouvelé mes serments, et néanmoins, jusqu'ici, je n'ai cessé d'oublier vos bienfaits. Quelle honte, ô mon Sauveur!... Si je retraçais devant vous toutes les misères de ma vie, si je comptais les jours, les mois, les années que j'ai passés dans le péché, oh! quelle serait ma confusion!!!

C'est ici que je devrais, comme le roi pénitent, m'écrier du fond de l'abîme où mes péchés m'ont plongé : Seigneur exaucez ma prière, et créez en moi un cœur nouveau; prenez ce cœur, mettez-le sous l'ombre de vos aîles, à couvert de la justice de votre père... Les agneaux offerts en sacrifice ne retournaient plus à ceux qui les offraient et en étaient séparés pour toujours : je n'en userai pas ainsi, ô divin agneau! je vous offrirai pour moi, mais dans ce sacrifice, ou, je serai immolé avec vous, ou, je vous rapporterai avec moi; car je ne veux plus, ni à la vie, ni à la mort, être séparé de vous.

O Père de miséricorde, Dieu de toute consolation! je vous offre avec Marie et Joseph votre fils unique, jetez sur lui des regards de tendresse et de miséricorde, recevez-moi en grâce pour lui. Regardez ce divin enfant, cet agneau sans tache, cette chaste colombe qui s'offre à vous pour mon amour : Il ne parle pas encore, mais son cœur vous parle pour moi. Ce doux Jésus se présente aujourd'hui

dans votre saint temple pour être la victime de tous les pécheurs; nul n'est exclus du mérite de son sacrifice : en accomplissant la loi, il vous rend hommage pour tout le genre humain. Voyez le feu dont il brûle, le pardon qu'il demande pour tous les hommes, et les grâces qu'il leur mérite... Donnez-moi, Seigneur, cet esprit qui a découvert à la très-sainte Vierge les conseils de votre sagesse; qui a conduit le bienheureux Siméon dans le temple et qui lui a fait connaître son Sauveur. O mon Dieu! si vous exaucez ma prière, animé désormais du feu de la céleste charité, comme Anne la prophétesse et le saint vieillard, tout mon bonheur sera de soupirer après vous et de m'unir à vous pour toujours.

O Mère de celui qui est la lumière des nations et le salut du monde! par cet amour généreux avec lequel vous avez offert votre fils unique au Père éternel pour la rédemption de tous les hommes, faites que je demeure toujours uni à lui, que je ne m'éloigne jamais de sa volonté, et que pendant tout le temps de mon exil je ne cesse de brûler de son amour. Ainsi soit-il.



CHAPITRE IX.

Sentiment pénible de J.-C. à la mort des SS. Innocents.

Jésus-Christ était retiré en Égypte : déjà un certain temps s'était écoulé depuis sa naissance, mais tout ce temps n'avait pu calmer l'inquiétude d'Hérode. Comme il avait résolu de faire mourir le nouveau roi des Juifs, dès que les Mages lui auraient appris où il était, voyant qu'ils ne repassaient point par Jérusalem et qu'il se trouvait trompé dans son attente, il crut qu'ils avaient pénétré ses desseins. S'étant donc confirmé dans ses premiers soupçons, et sa dissimulation se changeant en rage, il prit la cruelle résolution de faire égorger tous les enfants des environs de Bethléem, de peur que Jésus-Christ ne lui échappât. Il ne voulut point se servir des Juifs pour chercher à le découvrir, car il ne se fiait point à eux, et il se persuadait qu'ils n'oublieraient rien pour sauver leur Messie. Il s'imaginait encore qu'ils pourraient, peut-être, substituer un autre enfant en sa place, et qu'en n'en faisant mourir qu'un seul, il ne pourrait s'assurer la couronne de Judée.

Ayant donc terminé certaines affaires qui avaient suspendu l'exécution d'un dessein si barbare, lorsqu'il crut le bruit qui avait été

excité à Jérusalem par les Mages entièrement assoupi, il feignit une raison spécieuse pour ordonner qu'on apportât en un même endroit tous les enfants qui étaient nés depuis deux ans à Bethléem et aux environs. Dès qu'ils furent assemblés, il les fit tous massacrer sans pitié par des soldats qu'il y avait envoyés, persuadé que le Sauveur du monde ne pouvait manquer d'être enveloppé dans ce carnage.

Toute la contrée fut en peu de temps remplie de désolation, de sang et de larmes. Tout retentissait des gémissements et du désespoir des mères sur la mort de leurs enfants dont l'âge tendre, l'innocence et le grand nombre rendaient le massacre encore plus horrible.

Cette affliction générale n'était point adoucie, comme il arrive d'ordinaire dans les autres malheurs, par la multitude de ceux qui y avaient part. Ces pauvres mères désolées augmentaient la douleur les unes des autres, et répandaient partout l'horreur et la compassion. Une cruauté si barbare et si inouïe faisait encore craindre pour l'avenir, et la terreur était d'autant plus grande dans tout le pays, qu'on y était moins en état de s'opposer à la violence de ce prince inhumain.

On comprend assez quels furent le trouble et la consternation que dut exciter parmi le peuple un semblable malheur. Le Prophète Jérémie avait prédit qu'on ne s'en consolerait point; saint Augustin et plusieurs autres Pères

représentent avec des couleurs si vives les cris lamentables de ces mères désespérées et les efforts inutiles qu'elles faisaient pour cacher, pour défendre, et pour sauver leurs enfants, qu'il est impossible de n'en pas être attendri. Ce n'est pas sans fondement qu'ils parlaient de la sorte; car il était difficile qu'on assemblât en un même lieu, sans la présence de leurs mères, un si grand nombre d'enfants dont la plupart était encore à la mamelle : aussi l'on ne peut exprimer ce qu'elles sentirent, ce qu'elles dirent, et ce qu'elles firent, en voyant égorger, sous leurs yeux, ce qu'elles avaient de plus cher au monde.

Ce qui se passait en Judée n'était point inconnu en Égypte à la sagesse éternelle du divin Enfant. La voix du sang qui coulait de ces petits corps innocents venait jusqu'à lui; et son humanité sainte, qui voyait toutes choses en Dieu, sentait en même temps la douleur de tous les enfants et celles de toutes les mères. Car Jésus-Christ avait le cœur tendre et plein de compassion pour ceux qui souffraient, comme il est facile de le remarquer en plusieurs endroits de sa vie.

Lorsque le peuple le suivait en foule dans le désert, il dit à ses apôtres : J'ai pitié de ce peuple, car il y a déjà trois jours qu'il me suit sans avoir de quoi manger. Une veuve qui pleurait son fils unique qu'on portait en terre, s'étant présenté à Jésus-Christ proche de la ville de Naïm, il fut touché de ses larmes et

ressuscita son fils. Il ne put voir Marthe et Marie-Magdeleine pleurer leur frère sans pleurer avec elles. Quand il entra dans Jérusalem parmi les acclamations du peuple, qui était allé au-devant de lui avec des branches de palmiers et d'oliviers la prévoyance des malheurs de cette ville infidèle lui fit verser des pleurs, et prédire, avec de grands sentiments de tendresse et de compassion, la désolation dont Dieu devait punir les crimes des habitants. Quelle aura donc été la compassion du Sauveur pour tant d'innocentes victimes, qui n'étaient immolées que pour lui?... Il souhaitait, n'en doutons pas, d'être immolé en leur place; et s'il eût été convenable, il eût consenti à être tué, et à mourir autant de fois qu'Hérode avait fait massacrer d'enfants, afin de pouvoir donner sa vie pour chacun d'eux en particulier. Mais parce qu'il fallait qu'il vécût, et qu'il se réservât à une mort plus cruelle pour le salut de tous les hommes, la connaissance qu'il avait du meurtre de tant d'enfants et de la douleur de tant de mères, tandis qu'il se sauvait lui-même par la fuite, lui causait une peine des plus sensibles. Il est vrai qu'il devait, quelques années après, les récompenser abondamment de la mort qu'ils souffraient pour lui, par la couronne de gloire immortelle qu'il leur mériterait en mourant pour eux à son tour; mais tout ce qu'il avait dessein de faire et d'endurer dans la suite ne diminuait pas en lui le sentiment de compassion dont

il était pénétré par la bonté naturelle de son cœur.

Il est bon de remarquer ici, avec saint Augustin, que l'Église sainte, qui a commencé en Adam et en ses enfants, a toujours été baigné de son sang pour la gloire de son céleste époux : que l'innocent Abel, dès la naissance du monde, a été lavé dans son sang par la jalousie et par la cruauté de son frère Caïn; qu'à l'avénement du Sauveur, les Saints Innocents arrosèrent de leur sang la ville et les environs de Bethléem. Jésus-Christ, lui-même, a consacré l'Église par son propre sang, en mourant sur la croix : une infinité de martyrs ont répandu le leur pour son amour; et ceux qui sont morts sans le répandre ne sont pas morts sans souffrir; parce qu'on ne peut combattre et vaincre sous l'étendard d'un Dieu crucifié, ni avoir part à sa gloire que par la croix. Mais qui pourrait raconter les douceurs intérieures dont le divin Consolateur remplit le cœur de ceux qui souffrent pour son amour?

Saint Justin, dans son discours aux Romains sur la foi des martyrs, dit que la principale raison qui le porta à se faire chrétien, de philosophe payen qu'il était, fut cette allégresse qui paraissait sur le visage des martyrs au milieu des feux et des roues; il ne pouvait se persuader que la chose du monde dont l'humanité a le plus d'horreur pût être soufferte avec joie, si une douceur secrète et inconnue

ne changeait en délices de si horribles tourments. Ce saint martyr ajoute qu'après avoir embrassé le christianisme, il avait été convaincu par sa propre expérience, qu'il n'y a point de peine corporelle , quelqu'affreuse qu'elle soit, qui puisse étouffer le sentiment de consolation intérieure que Jésus-Christ communique à ceux qui souffrent pour lui. Dans nos souffrances, ayons aussi le même amour, et nous éprouverons les mêmes douceurs.

Entretien avec J.-C. sur la mort des Innocents.

Qui est semblable à Vous, ô Père miséricordieux! Le monde fait mourir ses criminels, et en demeure là; mais vous, Seigneur, en crucifiant le pécheur, vous sentez sa peine, vous lui donnez la patience, et vous récompensez encore de la vie éternelle la résignation que vous lui donnez. Quand la justice humaine châtie un coupable, le malheurenx n'en remporte que de la douleur et de l'infamie; mais quand vous nous châtiez ici-bas, ô Dieu d'amour! nous sommes dédommagés sur l'heure du mal que nous souffrons : car, en nous inspirant le repentir de nos péchés, vous remplissez nos cœurs d'une très-douce consolation. Le monde nous abat pour nous perdre, et vous ne nous humiliez que pour nous sauver.

Dieu de bonté, vous ne vous contentez pas d'adoucir nos peines; mais, pour montrer combien vous êtes libéral envers ceux que vous éprouvez en ce monde par la tribulation, souvent vous leur faites aimer les souffrances à un tel point qu'ils ne peuvent plus vivre sans souffrir (ou souffrir, ou mourir, disait sainte Thérèse). Découvrez-moi, Seigneur, ces divins secrets, apprenez-moi à me glorifier dans la croix et à y trouver ce que vous y avez caché pour ceux qui vous aiment : c'est alors, ô mon Dieu, que je pourrai m'écrier : oh! que mon amour est doux, que mon bien-aimé est charmant! mon âme se fond tout en vous; elle ne soupire que pour vous, ô mon trésor, ma douceur, mon espérance et ma gloire!...

Dites-moi, ô mon doux Jésus! qui souffre le plus à la mort des innocents? N'est-ce pas vous, ô Divin enfant?... La douleur des mères, quelque grande qu'elle soit, ne passe pas les bornes de l'amour naturel; celle des enfants est sans connaissance; mais votre douleur, ô bon Jésus, vient d'un amour infini, éclairé, et brûlant du désir de mourir pour chacun d'eux. Comment donc, ô mon Dieu! souffrez-vous que tant d'enfants innocents endurent une mort cruelle pour vous sauver la vie, puisque vous ne venez sur la terre que pour nous racheter par l'effusion de votre sang?... Ah! Seigneur, ce sont des inventions mystérieuses de votre amour. C'est afin de souffrir davantage que vous envoyez ces enfants à la mort: on ne

leur fait aucune plaie qui ne vous perce le cœur, et leur mort en est une pour vous; car vous sentiez, ô Père tendre et charitable! tous les coups dont on les frappait.

Afin de satisfaire votre amour et l'intérêt que vous portiez à ces innocentes victimes, vous condamniez dès-lors votre chair à d'horribles tourments. Pour une vie de peu d'années que ces enfants sacrifiaient à la vôtre, vous leur prépariez une vie éternelle, et vous mouriez déjà en eux, en attendant que vous puissiez mourir pour eux. C'est ainsi, Seigneur, que vous n'avez pas voulu que les martyrs, mourant pour vous, souffrissent plus que vous; et il n'y en a aucun dont vous n'ayez vivement senti les souffrances. Vous avez encore voulu qu'en se sacrifiant pour vous, ces âmes généreuses trouvassent dans leurs maux temporels l'assurance d'un bonheur éternel.

Quelle perte pour moi, misérable que je suis, lorsque je fuis la croix pour flatter mon corps!... Le jeûne me chagrine, l'oraison me lasse, la solitude m'ennuie, le silence m'attriste : je suis impatient dans la douleur, faible dans les tentations, attaché aux plaisirs des sens. Je ne puis rien quitter pour vous, et je compte pour perdu ce que je vous donne. Je n'ose combattre mes passions, je crains ce qui me cause la moindre peine; et tout ce qui contrarie ma liberté m'abat le courage. O cœur de glace, âme lâche et ingrate!... Que je suis éloigné d'envier le bonheur de ceux qui

vous donnent leur vie!... Est-ce ainsi, ô Dieu de toute consolation, que je réponds à votre amour?... Je ne vois ni épée tirée, ni martyre à souffrir, et je tremble. Je fuis à la vue d'une légère incommodité, comment donc, s'il le fallait, répandrai-je mon sang pour vous! Voilà cependant, ô mon Sauveur, celui que vous aimez, et pour qui vous souffrez!...

Mais, Seigneur, d'où vient qu'Hérode croit ne pouvoir conserver sa couronne qu'en vous ôtant la vie? Pourquoi veut-il faire mourir tant d'enfants, dans l'espoir de vous faire périr? Il ne veut donc ni vivre, ni régner avec vous qui êtes le roi tout puissant, le maître absolu de la vie et de la mort, celui qui distribue à son gré les sceptres et les couronnes. Insensé que je suis! plus je déteste Hérode et sa cruauté, plus je me condamne moi-même. Vous savez, ô mon Dieu! si je lui ressemble : hélas! quoique je n'aie point de part au meurtre des innocents, peut-être voyez-vous en moi les mêmes dispositions au péché.

Combien de fois en effet ai-je voulu conserver ma réputation, en détruisant celle de mon prochain à qui vous m'aviez défendu de nuire! Combien de fois, contre votre loi et votre doctrine, ai-je taché de ménager un ami, dans la vue de mes intérêts, en le flattant, en blessant la vérité, et en persécutant la vertu! O bonté infinie, vous voyez tous les jours dans ma conduite et dans les sentiments de mon cœur une infinité de désordres, et vous

les souffrez! Ayez pitié de moi, Seigneur, car je suis plus homicide de moi-même, qu'Hérode ne l'a été des Innocents de Bethléem. Souvent dans le trouble où mes passions me jettent, je ne m'aperçois pas, non plus que lui, que vous m'échappez et que je vous perds. O l'unique refuge de mon âme, mettez un terme à ce fatal aveuglément, et souvenez-vous qu'il ne vous est pas moins glorieux de remplir votre maison de pécheurs convertis que de martyrs et de Saints Innocents. Glorifiez-vous donc en moi, ô le Dieu de mon cœur! en m'attirant à vous par les charmes de votre douceur et le parfum de vos célestes vertus.

O Reine des martyrs! asile assuré des pécheurs, qui avez toujours vécu avec Jésus-Christ et pour Jésus-Christ, mère de la divine grâce, réconciliez-moi avec votre divin Fils, par votre puissante intercession, afin que je règne éternellement avec vous dans le Ciel. Ainsi soit-il.



CHAPITRE X.

Obéissance de Jésus-Christ.

Après la mort d'Hérode et de ceux qui avaient eu dessein de faire mourir Jésus-Christ, saint Joseph averti par un Ange partit d'Égypte pour retourner en Judée avec l'en-

fant et sa mère : mais ayant appris qu'Archélaüs y régnait à la place de son père, il s'arrêta à Nazareth, ville de Galilée, car il craignait que ce prince héritier du royaume d'Hérode ne le fut aussi de sa cruauté. Comme Joseph et Marie allaient tous les ans au temple de Jérusalem, selon la loi, Jésus alors âgé de douze ans, y étant allé avec eux, disparut de leur présence sans qu'ils s'en aperçussent. Trois jours après, l'ayant enfin retrouvé dans ce saint lieu, assis au milieu des docteurs, ils le ramenèrent à Nazareth. Le saint Évangile ne dit rien de ce qu'il fit depuis ce temps-là jusqu'à la trentième année de son âge, sinon qu'il leur était soumis. Cette obéissance est l'abrégé de sa vie et de sa doctrine, la cause de tous ses travaux, et, selon l'apôtre saint Paul, l'origine de toute sa gloire. « Il s'est rendu obéissant, dit-il, jusqu'à la mort, et la mort de la croix; c'est pour cela que Dieu l'a exalté et lui a donné un nom au-dessus de tout nom. »

La première parole de Jésus-Christ rapportée dans l'évangile est une parole d'obéissance. Ne savez-vous pas, disait-il à sa mère, que je dois être tout occupé de ce qui regarde les intérêts de mon Père. Il n'a pas voulu que nous connussions autre chose des trente années de sa vie, sinon qu'il était soumis à ceux que son père lui avait donnés pour supérieurs.

Lorsqu'il commença à vivre parmi les hommes, ses entretiens ordinaires étaient qu'il

était descendu du ciel pour faire la volonté de son Père ; que c'était sa nourriture ; que sa doctrine était non la sienne, mais celle de son Père; que le calice qu'il devait boire pour nous était celui que son Père lui avait donné. Il n'y a point de termes qui puissent expliquer quelle a été la dépendance admirable où le Sauveur a vécu et dans laquelle il est mort. C'est pour cela que saint Luc a marqué en trois mots cette obéissance de trente années, *erat subditus illis.* Qui peut comprendre la perfection avec laquelle Marie et Joseph commendaient à Jésus-Christ, et celle avec laquelle il leur obéissait? Qui pourrait dire quels furent le respect et l'humilité de la sainte Vierge à l'égard de celui qui était son fils et son Dieu, et la peine qu'elle ressentait de lui commander? Cependant elle lui commandait, comme sa mère, parce qu'elle savait que Dieu le voulait ainsi, et qu'en commandant au fils elle obéissait au Père éternel. Joseph, comme le chef de la sainte Famille, était respecté de la mère et du fils; mais cette supériorité l'humiliait infiniment. Jésus-Christ obéissait à tous deux en silence avec respect, avec amour et avec joie, comme à ceux qui lui tenaient la place de Dieu. Voilà, sans doute, l'obéissance la plus parfaite qui ait été jamais pratiquée au ciel et sur la terre.

Cependant toutes ces merveilles étaient cachées aux yeux des hommes : Joseph et Marie paraissaient seulement, dans le public, des

parents sages et modestes, et Jésus-Christ un fils modèle et soumis. Dans le particulier, ils observaient très-régulièrement la loi de Dieu, et ils vivaient selon leur état, du travail de leurs mains. Le Sauveur travaillait avec saint Joseph, et l'aidait en toutes choses, autant que son âge et ses forces le pouvaient permettre. Dieu seul connaît avec quels sentiments le père et la mère recevaient les services d'un tel fils. Ils admiraient son humilité, son obéissance, son application au travail; et la familiarité ne diminuait en rien le profond respect qu'ils avaient pour celui qu'ils savaient être le Créateur de toutes choses. Ils apprenaient de sa bouche divine les secrets de la doctrine céleste qu'ils leur communiquait le plus souvent pour leur obéir. A la fin de leur travail, ils se retiraient pour prier. Oh ! quelle devait être la ferveur de leur oraison à la vue de celui qui était leur Dieu, et quelle abondance de grâces n'y recevaient-ils pas! C'était une chose admirable de voir Dieu assujetti à ses créatures : le Verbe éternel soumis à un charpentier, et la Majesté souveraine occupée aux emplois les plus humbles d'une pauvre maison.

Ceux qui obéissent aux autres dans le monde ont toujours quelqu'espérance de se voir un jour maîtres d'eux-mêmes après avoir obéi quelque temps. L'esclave espère sa liberté, le serviteur sa récompense, le fils la succession de son père; mais Jésus-Christ savait qu'il ne sortirait de l'obéissance de Marie et de Joseph,

que pour rentrer en celle de son Père éternel, (obéissance qui devait lui coûter la vie, et ne finir que par la mort de la croix).

Si pendant les trois dernières années de sa vie, il se manifesta au monde par sa doctrine et par ses miracles, jamais il ne s'en attribua la gloire, rapportant tout à la puissance et à la sagesse de son Père. Par cette conduite, Jésus-Christ apprend aux grands du siècle que dans les postes élevés, ils ne doivent jamais oublier la dépendance de Dieu dont ils sont les serviteurs, lors même qu'ils commandent aux autres hommes.

Enfin le Sauveur a obéi avec une parfaite soumission à des juges injustes, à un Président idolâtre, à des ministres cruels, comme aux supérieurs que Dieu lui donnait pour ce temps-là : son exemple nous fait voir que, pour bien obéir, nous ne devons regarder en ceux qui nous commandent ni l'âge, ni la capacité, ni le mérite, ni les talents, ni même la vertu, mais seulement celui dont ils nous tiennent la place. La sagesse de l'homme consiste dans l'obéissance; cette vertu est partout nécessaire, car le monde visible ne subsiste que par la subordination et la dépendance que Dieu a établie entre les créatures qui le composent. Les empires, les républiques, les armées, tous les corps ne se maintiennent que par l'ordre, et l'ordre ne peut régner que par l'obéissance. C'est pourquoi saint Pierre ordonne d'être soumis à toute créature humaine pour l'amour

de Dieu, non seulement aux supérieurs vertueux et modérés, mais encore à ceux qui ne le sont pas. Demandons souvent à Dieu, comme le Roi prophète, de nous apprendre à faire toujours sa sainte volonté.

Entretien avec Jésus-Christ sur son obéissance.

O Dieu tout-Puissant et éternel, que suis-je devant vous! comment puis-je seulement oser lever les yeux vers vous, cendre et poussière que je suis! Ce serait assez, ô mon Dieu! que vous m'ordonnassiez de vivre parmi les bêtes, d'apprendre des vers de terre l'humilité qui m'est nécessaire, de la fourmi le soin qui m'est utile, des animaux les plus stupides la patience et l'obéissance. Pourquoi voulez-vous, Seigneur, que je porte ma vue jusqu'à votre majesté souveraine?... N'est-ce point en voulant s'élever jusqu'à vous, qu'Adam notre premier père est tombé, qu'il a perdu l'innocence, et que les Anges rebelles ont été précipités dans les abîmes? Voilà où les a conduit leur orgueil!... Mais vous, ô sagesse éternelle! pour nous confondre et nous enseigner l'obéissance et l'humilité, vous cachez votre grandeur, vous daignez vous soumettre à vos créatures, vous obéissez aux ouvrages de vos mains, et vous faites la volonté de ceux que vous nourrissez et que vous gouvernez.

O mon divin Maître! puisque vous exigez de

ma volonté une obéissance parfaite, ne permettez plus que cette boue s'oppose jamais à l'avenir à ce que vous désirez : accordez-moi, s'il vous plaît, la soumission des bons anges. A la vérité, je crois par la foi ce que vous m'enseignez; mais quand il faut l'accomplir, je me trouve si faible, que je cède trop souvent aux désirs rebelles d'une chair corrompue. Le monde m'appelle, et malgré ses illusions et ses mensonges, je m'y laisse prendre, et je suis ses maximes. La vanité m'attire, et je m'y attache; la volupté me sollicite par des douceurs empoisonnées, et je m'y laisse entraîner; et vous, Seigneur, vous m'appelez aussi par la lumière de votre vérité et les attraits de votre grâce, et je refuse, hélas! de vous obéir. Cependant, ô bon et très-doux Jésus, vous êtes mon Dieu, et tout vous dois l'obéissance, l'amour, et le respect!...

La sainte Vierge et saint Joseph étaient vos créatures. Tout ce qu'ils avaient et tout ce qu'ils étaient venaient de vous! leur qualité vous a-t-elle ôté le domaine souverain que vous aviez sur eux?... D'où vient donc, ô mon Dieu! que vous les obligez à vous commander et que vous observez à leur égard une obéissance de trente ans? Quel besoin aviez-vous de leur conduite, vous qui êtes la sagesse infinie? Ah! je le comprends, vous vouliez par là nous enseigner l'obéissance : vous vouliez être notre modèle, afin de nous aider par vos exemples à pratiquer vos vertus.

O miroir de toute justice, soyez toujours devant mes yeux! Voyez combien je suis rempli de présomption, et de vaine estime de moi-même! De là vient cette confiance aveugle en mes propres lumières, et cet attachement déréglé à ma volonté rebelle, qui m'empêchent de me soumettre à ceux à qui vous m'ordonnez d'obéir. O Jésus très-obéissant! convertissez-moi, guérissez mon orgueil, et apprenez-moi combien il est dangereux de vivre selon sa volonté. (La volonté propre conduit à l'enfer). Enseignez-moi le prix de la vertu de l'obéissance qui vous fût si chère. Cette vertu, ô mon Jésus, vous accompagnait partout et vous rendait soumis, non-seulement à votre mère et à saint Joseph, mais encore aux bourreaux qui vous ont crucifié. Quand on vous a demandé vos mains, pour les charger de chaînes, vous les avez présentées. Quand on vous a ordonné de prendre ou de quitter votre robe, vous l'avez fait. Quand il a fallu vous asseoir pour être moqué, vous vous ètes assis. Quand on vous a présenté du fiel et du vinaigre, vous en avez goûté. Quand on vous a commandé de vous étendre sur la croix, vous avez obéi, et vous avez accompli la volonté de vos persécuteurs, comme si le Père éternel vous eût parlé par leur bouche. Que vos vertus vous louent, ô Dieu du ciel et de la terre! Que les anges et les saints vous adorent et vous glorifient; que toutes les puissances de mon âme vous bénissent à jamais!

O très-humble servante de Dieu, la plus douce et la plus obéissante de toutes les créatures, considérez les chûtes funestes où ma désobéissance et mon orgueil m'ont engagé: obtenez-moi de Jésus cette heureuse liberté dans laquelle vous vivez, afin que, dégagé de moi-même, je n'aie plus à l'avenir d'autre volonté que celle de votre divin Fils. Ainsi soit-il.



CHAPITRE XI.

Pauvreté de Jésus-Christ.

Puisque saint Luc assure que Jésus-Christ commença par faire ce qu'il enseigna ensuite, nous pouvons connaître aisément par tout ce qu'il a prêché dans les dernières années de sa vie ce qu'il a pratiqué dans les précédentes. Les paroles séparées des œuvres s'effacent bientôt de l'esprit des auditeurs; mais quand elles sont accompagnées des actions, elles sont d'un grand poids devant les hommes et d'un grand mérite devant Dieu. C'est pour cela que le Sauveur, (quoiqu'il n'eût pas besoin du secours des œuvres, et qu'il fût par lui-même digne de toute créance,) a employé beaucoup plus de temps à pratiquer la vertu qu'à l'enseigner. Comme le discours admirable

qu'il fit sur la montagne est l'abrégé de sa doctrine, et qu'il commence par l'éloge de la pauvreté à laquelle il donne le premier rang dans la perfection évangélique, on a lieu de conclure combien il aimait la pratique de cette vertu.

Quoiqu'il fût le Roi de gloire, et qu'il possédât tous les trésors du ciel et de la terre, il a voulu être pauvre. Il a choisi ici-bas pour sa naissance un lieu pauvre, lequel même ne lui appartenait pas, une mère pauvre, un artisan pauvre pour être le gardien et le père nourricier de son enfance. Ses premiers courtisans ont été de pauvres bergers : il fut présenté au temple et racheté comme les plus pauvres des hommes. Durant les trois dernières années de sa vie, plus pauvre que les oiseaux du ciel et les renards qui ont leurs nids et leurs tanières, il n'avait pas où reposer la tête. Ses disciples étaient souvent obligés de cueillir des épis et de les froisser dans leurs mains pour en manger le blé. Ses apôtres étaient pauvres, et il conseilla à ceux qui le voudraient suivre de donner aux pauvres tout ce qu'ils possédaient. Il se contenta de la robe sans couture que sa sainte Mère lui avait faite. Enfin, il mourut nu sur la croix et fut mis dans un tombeau emprunté.

Il est facile de juger par le commencement et par la fin de sa vie quel en a été le milieu : mais il n'y a que ceux qui sentent les rigueurs de la pauvreté qui puissent comprendre ce

qu'elle a coûté à Jésus-Christ. Sa nourriture était pauvre, et telle que ses parents la pouvaient gagner avec lui par le travail de leurs mains : souvent même elle devait être mauvaise, car ces saints personnages étaient plus appliqués à l'oraison et aux choses divines qu'aux commodités de la vie. En un mot le Roi de l'univers s'est tellement dépouillé de tout, qu'il n'a même pas ménagé son corps ni sa vie, puisqu'il a sacrifié l'un et l'autre pour notre salut.

Jésus-Christ ne nous eût pas donné de si grands exemples de pauvreté, si cette vertu n'était la base et le fondement de la perfection chrétienne : car la fin principale de sa doctrine était d'allumer en nous le pur amour des biens éternels pour lesquels nous avons été créés, et de nous porter au mépris des biens temporels qui ne sauraient nous rendre véritablement heureux. C'est donc pour cela qu'il place la pauvreté au premier rang des huit béatitudes : « Bienheureux les pauvres d'esprit, parce que le royaume des cieux est à eux. » Pour nous le persuader, il a mis tout en œuvre, exemples, promesses, exhortations : « Cherchez premièrement, nous dit-il, le royaume de Dieu et sa justice, et le reste vous sera accordé par surcroît. Ne vous mettez point en peine de vos besoins temporels; votre père céleste les connaît. »

De là vient que les saints qui étaient éclairés de Dieu se jugeaient pauvres au milieu des

richesses de ce monde, et riches dans la plus grande pauvreté, parce qu'ils sentaient en eux-mêmes que les biens terrestres, quand ils seraient tous joints ensemble, ne sont point capables de remplir le cœur de l'homme, et que les biens spirituels sont les seuls dont il puisse être rassasié. Ainsi la pauvreté évangélique devrait être plutôt appelée abondance que pauvreté, si le Sauveur des hommes, pour se faire entendre, n'eût parlé le langage des hommes.

Ceux qui aspirent à la pauvreté d'esprit ont deux extrémités à craindre, la *prodigalité* et l'*avarice;* mais celle-ci est plus odieuse que l'autre, car le prodigue fait du bien à plusieurs, et l'avare n'en fait a personne. L'un aime à donner, l'autre à conserver; or, il vaut mieux donner que de recevoir. Le prodigue étant moins attaché aux biens de ce monde est moins éloigné du royaume de Dieu; mais l'avare est insatiable, et il trouve dans son attachement déréglé aux biens de ce monde un obstacle presqu'invincible à sa conversion. L'enfant prodigue, corrigé par ses propres disgrâces, revient à la maison paternelle; et le riche avare, insensible à la misère du pauvre, est enseveli dans le feu de l'enfer.

Les véritables pauvres d'esprit bâtissent en or, en argent, en pierres précieuses, selon l'expression de l'Apôtre, et les autres ne font que des maisons de foin et de paille. Les uns et les autres peuvent être sauvés; mais les derniers

le seront par le feu, comme ceux qui ne se sauvent d'un grand embrasement, qu'en passant au milieu des flammes au risque de périr. Car le feu éprouvera toutes nos œuvres; et ce qu'elles auront de terrestre devra nécessairement être consumé, ou par le feu de l'amour de Dieu, ou par celui de sa justice. Ne considérons donc point les choses visibles et passagères; mais les invisibles qui ne finiront jamais. « La figure de ce monde passe. » Heureux l'homme qui s'attache au solide, et qui met en Dieu seul son véritable trésor.

Entretien avec Jésus-Christ sur la pauvreté.

O Trésor des richesses célestes! Divin Jésus! vous avez tellement en vous tout ce qui peut me rendre véritablement heureux, que je ne trouve que misère hors de vous. C'est pour me porter à l'amour de la pauvreté évangélique que vous n'avez voulu posséder aucun bien en ce monde et que vous avez voulu naître, vivre et mourir dans la pauvreté la plus extrême. En effet, ô Dieu du ciel et de la terre, vous êtes né pauvre, vous avez vécu pauvre, vous êtes mort pauvre; et pendant votre vie publique vous n'aviez pas seulement ni où reposer votre tête, ni de quoi vous nourrir. Quand vous n'aviez pas de quoi

manger, vous souffriez la faim ; si on vous en donnait, vous en rendiez grâces comme font les pauvres; si on vous refusait, vous ne murmuriez point. Sur le Calvaire, ô mon Sauveur! on vous dépouilla de vos habits qui furent le butin de ceux qui vous crucifièrent; sur la croix, vous avez été privé des petits soulagements dont vous aviez besoin dans l'excès de vos douleurs, et vous y êtes mort dans un entier abandon.

O Jésus, pauvre et délaissé! vous connaissez les faiblesses et les désirs déréglés de votre pauvre créature, vous pouvez seul y rémédier. Vous le savez, Seigneur, une bagatelle m'attache, un amusement d'enfant occupe mon esprit, une envie de malade séduit mon cœur; le moindre plaisir m'entraine et m'éloigne de vous qui êtes la source de tous les biens... O Jésus, pauvre et dénué de tout! je me jette à vos pieds, brisez les biens qui m'attachent à la terre, et inspirez-moi une sainte horreur de tout ce que vous avez méprisé en cette vie. Ah! si mon cœur était bien dégagé de toutes les chaînes qui me tiennent captif, je vous dirais avec amour, venez divin Jésus, entrez dans mon cœur, et ne dites plus que vous n'avez pas où reposer la tête, car mon cœur, vide de toute attache, est prêt à vous recevoir.

Souvenez-vous, ô Jésus! mon unique bien, que lorsque vous étiez pauvre sur la terre, Mathieu le publicain vous invita à manger avec les pé-

cheurs, qui étaient, comme je suis, très-pauvres des biens de la grâce; leur compagnie ne vous déplut pas; vous méprisâtes les murmures des riches orgueilleux qui vous condamnaient... Souvenez-vous encore que le pécheur Zachée ayant eu envie de vous voir, vous vous invitâtes vous-même à loger chez lui pour le satisfaire, et que vous y portâtes la bénédiction et le salut; que Magdeleine pénitente, vous alla chercher dans la maison d'un autre pécheur, où elle fut sanctifiée; et qu'ensuite vous avez été vous même chercher cette pauvre brebis dans la maison de Lazare et confirmer son retour vers le bon Pasteur.

Qui donc, Seigneur, pourrait m'empêcher de trouver grâce auprès de vous? Serait-ce mon indignité? Si elle ne vous a pas empêché de m'appeler, lorsque j'étais loin de vous, devrait-elle aujourd'hui m'empêcher de vous suivre? Vous êtes, ô mon Sauveur! ma vie, ma richesse et mon tout: j'ai mis en vous toute ma confiance, et je ne serai point confondu... Non! quand toutes les créatures s'élèveraient contre moi, mon cœur ne tremblera point, parce que vous êtes ma défense. Armé de cette pauvreté d'esprit et de cœur, je serai invulnérable aux traits de mes ennemis. Écoutez, ô mon Dieu! la voix de ma misère; prêtez, s'il vous plaît, une oreille attentive aux désirs d'une âme qui veut vous aimer... N'oubliez

point les âmes de vos pauvres, mais éclairez-les de vos lumières.

Suis-je moins à vous, Seigneur, que Mathieu, que Zachée, que la Magdeleine pénitente? Mais si je suis encore plus aveugle et plus misérable, ma pauvreté extrême et ma profonde misère ne sont-elles pas une raison d'exciter puissamment votre miséricorde?... Souvenez-vous que jamais vous n'avez méprisé aucune sorte de pauvres. Il n'y a point de pauvreté que vous n'ayez aimée, ou pour la pratiquer, ou pour la guérir, ou pour l'enrichir. J'ai donc un titre légitime pour venir vers vous, ô Jésus, mon refuge et mon salut!

O Vierge vénérable! imitatrice de la pauvreté de Jésus et dispensatrice de ses trésors! obtenez-moi cette pauvreté d'esprit qui vous a comblée de tant de richesses célestes; assistez-moi, afin que je mérite, par le mépris des choses temporelles, la grâce de posséder un jour avec vous les biens éternels. Ainsi soit-il.



CHAPITRE XII.

Austérité de la vie de Jésus-Christ.

La pauvreté volontaire est ordinairement accompagnée de l'austérité du corps. Les saints qui ont été pauvres d'esprit, et ceux qui l'ont été d'esprit et de corps, en renonçant, pour l'amour de Dieu, aux richesses du monde, ont joint à ce renoncement une vie austère et pénitente, chacun à sa manière et selon ses forces ; afin d'assujettir la chair à l'esprit, et de pratiquer à l'égard de leur corps cette sainte haine que Jésus-Christ nous a tant recommandée. Ce divin Sauveur nous a donné aussi de très-grands exemples de cette vertu, tandis qu'il a vécu sur la terre. Quoiqu'il ne fût pas comme nous obligé de mortifier son corps, toujours soumis à l'esprit, néanmoins il a voulu, pour notre remède, faire voir en lui-même la forme de toutes les vertus. Il embrassa une vie laborieuse et austère, et il nous la recommande comme une planche salutaire dans le naufrage.

Il y a eu beaucoup de saints plus austères que Jésus-Christ. Saint Jean-Baptiste n'avait ni vêtement, ni aliment humain. Cette austérité lui attira l'admiration du peuple, qui juge toujours par l'extérieur du mérite et de la

vertu, et les Pharisiens étaient scandalisés de voir le Sauveur manger avec des pécheurs. Cependant toute l'austérité extérieure des saints, quoiqu'elle fût plus grande, était beaucoup moins parfaite que la sienne. Qui pourrait en douter, si l'on considère que l'austérité de Jésus-Christ donnait le prix et le mérite à celle des saints, et procurait aux âmes pénitentes ces grâces puissantes qui en ont fait des victimes si agréables à Dieu.

Jésus-Christ n'a paru au-dessus de l'homme que dans les choses où il ne voulait pas être imité, comme dans la puissance de faire des miracles, dans l'autorité de sa parole, et dans la sublimité de sa doctrine; mais ce qu'il nous a obligé ou conseillé d'imiter en lui, était cette vie commune qui n'avait rien d'extrême de peur de nous décourager. Il était vêtu de laine, nourri de viandes ordinaires, il se contentait souvent d'eau et de pain d'orge, et s'il diminuait un peu de cette rigueur, lorsqu'on l'invitait à manger, il la reprenait aussitôt après. Il couchait sur la dure, il ne dormait qu'autant qu'il était nécessaire pour soutenir la nature, et il ne faisait point de miracles pour subvenir à ses besoins, de peur qu'on ne doutât qu'il fût véritablement homme. Il ajoutait à cette vie pénible de grands travaux, des voyages, des veilles, de longues oraisons le jour et la nuit, des jeûnes continuels, et plusieurs autres austérités qui n'ont pas été écrites.

Il est difficile de déterminer en général

comment et jusqu'où l'on doit imiter Jésus-Christ en cette vertu, puisque tous les hommes n'ont pas le même tempérament, les mêmes besoins, et ne se trouvent pas dans les mêmes circonstances. Ce qu'on peut dire, c'est qu'on doit éviter l'excès et la lâcheté. Tous les chrétiens doivent imiter la pénitence extérieure et la vie austère de Jésus-Christ selon leurs forces, leur condition, et leur état; mais on ne doit pas oublier que la pénitence extérieure serait insuffisante, si on n'y joignait les sentiments du cœur.

Cette douleur intérieure et cette détestation sincère des péchés commis ne peut jamais aller trop loin, parce qu'elle croît en l'âme à proportion de la lumière et de l'amour que Dieu y répand. L'Esprit-Saint nous avertit de n'être pas sans crainte sur le péché pardonné; attendu que, sans une révélation spéciale, nous ne pouvons avoir aucune certitude que nos péchés nous soient remis. C'est pourquoi nous devons toujours les pleurer; et craindre d'en commettre de nouveaux. Aussi les saints nous enseignent que la pénitence doit durer jusqu'à la mort, et que Dieu, en nous pardonnant nos égarements, ne nous dispense pas de l'obligation de les pleurer. Le meilleur conseil qu'on puisse donner à ceux que leur peu de santé, ou la nature de leur état rend moins capables des austérités du corps, est de mortifier leur volonté, de corriger le vice auquel on est le plus enclin, de se tenir en la pré-

sence de Dieu, et de s'adonner à l'exercice de l'oraison. Cette sorte de mortification a cet avantage qu'on la pratique sans péril, qu'il est difficile d'y excéder, que l'homme charnel la craint beaucoup plus que la pénitence extérieure, qu'il y est toujours sensible, et qu'il ne s'y accoutume jamais. Plût à Dieu que tous ceux qui sont touchés de l'esprit de pénitence voulussent s'attacher à celle-ci !...

Plusieurs, en lisant la vie des saints, sont touchés du désir de servir Dieu, et de travailler à leur salut, mais ils se rebutent quand ils considèrent la pénitence extraordinaire de ces hommes mortifiés. Il faut bien savoir que ce découragement est un piége que le démon leur tend, pour les retenir dans la tiédeur ; car Dieu ne demande pas que nous imitions en tout les austérités des saints, mais que nous en prenions l'esprit. C'est alors qu'il nous éclaire de sa lumière, et qu'il nous inspire ce qui nous est plus convenable pour expier nos péchés, et détruire en nous tout ce qui s'oppose à la perfection de l'amour divin. Cependant nous devons bénir Dieu dans ses saints, en considérant leur pénitence admirable, nous humilier en nous-mêmes, et nous exciter à faire ce que nous pouvons. Et comme il y a dans le ciel plusieurs demeures où Dieu, qui est infiniment juste et infiniment bon, récompensera chacun selon ses mérites, demandons-lui de nous tendre une main secourable, afin d'avoir le bonheur d'y parvenir.

Entretien avec Jésus-Christ sur l'austérité de sa vie.

O bon Pasteur, qui avez donné votre vie pour vos brebis! vous êtes l'espérance de vos serviteurs, le médecin de tous leurs maux. Me voici devant les yeux de votre miséricorde, couvert d'une infinité de plaies; vous seul en connaissez toute la laideur et la grièveté, comme vous en êtes le seul et véritable remède. Comment puis-je paraître devant vous! Ah! si nul homme vivant ne peut être justifié en votre présence, ne dois-je pas reconnaître que je ne puis rien vous offrir que vous ne puissiez rejeter avec justice? Ces yeux que je dois élever vers vous, ô mon Dieu! sont les témoins du mal qu'ils m'ont fait commettre : cette langue, qui vous demande pardon est convaincue d'avoir mille fois parlé contre votre volonté: ces oreilles qui entendent votre parole sont remplies de toutes les vanités qu'elles ont écoutées contre votre loi : ces mains, ces pieds et tout ce corps sont marqués des caractères du péché, dont ils ont été les misérables instruments...

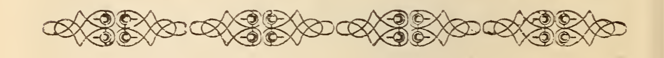
Couvert de confusion, je me jette à vos pieds, Seigneur!... Voici le transgresseur de votre loi, l'ennemi de votre gloire, le dissipateur de vos biens, l'esclave de ses passions! Hélas! toujours insensible à la pénitence et infatué de mille vanités que je poursuivais avec ardeur, dans un profond oubli de votre loi et de mon salut, j'ai couru comme un insensé

après les vices les plus honteux. Vous m'avez vu, ô divin Pasteur! trompé, égaré, perdu, prêt à tomber dans l'Enfer, et vous m'avez retenu sur le bord du précipice. Que ferai-je donc pour vous témoigner ma reconnaissance, et répondre à votre amour? Ah! je sais ce que je ferai, ô mon Sauveur! j'unirai désormais ma pénitence à vos austérités : je puiserai les grâces dont ma pauvre âme a besoin dans les trésors de votre miséricorde; vos jeûnes, vos veilles, votre pénitence, m'ont procuré le bonheur et le droit d'y avoir recours...

Dans ces longues nuits que vous passiez en oraison, n'étiez-vous pas occupé à attirer sur moi les bénédictions célestes? les nuits criminelles, où je devais vous offenser, étaient alors présentes à votre esprit. En souffrant la faim et la soif, vous pensiez à mes intempérances. Dans vos travaux, et vos fatigues, vous aperceviez ma lâcheté. En répandant sur moi des larmes de compassion, vous connaissiez toute la dureté de mon cœur. Rempli de l'amour immense qui vous livrait à la mort pour racheter mes péchés, vous m'avez vu, Seigneur, sans amour pour vous. Parmi les austérités de votre vie, vous considériez avec pitié la licence et la délicatesse de la mienne. Dans les pensées de votre sagesse infinie, tandis que vous étiez occupé de mon salut, vous me voyiez déjà courir à ma perte. O tendre Père, lorsque vous tachiez de m'attirer à vous par

les charmes de votre amour, je vous fuyais; je prenais plaisir au péché pour lequel vous étiez résolu de souffrir, et j'étais attentif à flatter mon corps pendant que vous vouliez affliger le vôtre! Ah! mon Dieu, ne considérez pas mes péchés, mais les maux que vous avez endurés pour moi. Ayez pitié de mon aveuglément et de mon impénitence : dissipez mes ténèbres, ô divine lumière! donnez-moi la force de vous imiter, et attachez à votre croix ma chair criminelle avec les chaînes de votre amour.

O Vierge clémente! refuge des pécheurs, fidèle compagne des travaux et des austérités de votre Fils, tous les trésors des miséricordes sont entre vos mains, obtenez-moi le pardon de mes péchés et la grâce d'en faire une sincère pénitence. Ainsi soit-il.



CHAPITRE XIII.

Zèle de Jésus-Christ pour le salut des âmes.

Jésus-Christ à mis la faim et la soif de la justice dans laquelle vivent les saints et tous ceux qui ont un véritable désir de lui plaire, au nombre de ces grandes vertus évangéliques qui nous conduisent sûrement à la béatitude.

Il faut entendre par le mot de justice, la réunion des vertus chrétiennes et l'observation de la loi divine, qui nous justifie, qui nous éloigne du péché, et nous convertit au Seigneur. Cette faim et cette soif de la justice, qui n'est autre chose qu'un désir fervent de la sainteté, sont si précieuses devant Dieu, qu'il a cru devoir les récompenser du plus grand de tous les biens : « Bienheureux ceux qui ont faim et soif de la justice, parce qu'ils seront rassasiés. » C'est-à-dire parce qu'ils jouiront de cet heureux état, où Dieu est aimé et servi sans imperfection.

Or, cette faim et cette soif de la justice regardent l'une, notre propre sainteté, et l'autre la sanctification du prochain. La première nous détache de l'amour du monde et de nous-mêmes, et nous fait désirer de n'aimer que Dieu seul ; et la seconde nous fait souhaiter que Dieu soit connu, aimé et servi de tous les hommes. La récompense de la première est cet aliment spirituel dont Jésus-Christ se nourrissait, lorsqu'il disait : « Ma nourriture est de faire la volonté de celui qui m'a envoyé. » Pour la faim et la soif de la sanctification du prochain, elles ne sont guère récompensées que dans l'autre vie, parce qu'on ne voit en celle-ci que tiédeur et dérèglement.

Mais comme cette double faim fait souffrir les saints en ce monde, Dieu leur promet, pour récompense, de les rassasier en l'autre. Jésus-Christ a souffert tout ce que cette vertu a de

plus pénible; car la soif ardente et continuelle dont il brûlait de voir les hommes obéir à la loi divine, pratiquer la vertu, éviter le péché, se laisser conduire aux mouvements de l'Esprit de Dieu, croître dans sa connaissance et dans son amour, suivait la mesure du zèle qu'il avait pour la gloire de son Père. Et parce qu'il regardait nos maux comme les siens propres, il sentait pour nous la privation de tant de biens, aussi vivement que s'il en eût été privé lui-même.

Ce sentiment de zèle ardent pour le salut et la sanctification des âmes a duré en lui autant que sa vie. Aussi s'écriait-il : « je suis venu apporter sur la terre le feu de l'amour divin. » Que puis-je souhaiter, sinon qu'il embrase ces âmes que je suis venu sauver! Saint Paul qui n'avait qu'une étincelle de ce feu immense dont le Sauveur était embrasé, disait que « la sollicitude de toutes les églises le dévorait, et qu'il était consumé de douleur par les scandales qu'il voyait; qu'il n'était plus à lui; que la charité de Jésus-Christ le pressait d'être tout aux autres; qu'il s'estimait heureux de souffrir pour les élus; que, quoique Jésus-Christ fût sa vie, et la mort son bonheur, il ne savait lequel il aimerait le mieux, s'il en avait le choix, ou de mourir pour posséder Dieu, ou de vivre pour sauver les âmes : qu'il aimait Jésus-Christ jusqu'à défier toutes les créatures de l'en séparer; et que cependant l'opiniâtreté des Juifs le pénétrait d'une douleur si amère,

qu'il consentait volontiers à être anathème pour le salut de ses frères. »

Si l'apôtre avait ces sentiments, quels devaient être ceux de Jésus-Christ qu'un amour infini et éternel avait attiré sur la terre pour le salut de tous les hommes! Aussi en voyant tous les crimes et les injustices qui règnaient dans le monde son âme en était si tourmentée qu'on peut dire qu'il a souffert autant de fois la mort qu'il voyait de péchés, et qu'il voulait sauver d'âmes : car ce divin Sauveur préférait leur salut à sa propre vie, et l'offense de Dieu lui était bien plus rude que la croix. Il offrait d'avance son sang pour chacun de nous en particulier, et le comble de sa douleur était de prévoir que sa mort devait être inutile à plusieurs.

Quel sujet de confusion pour nous de voir d'un côté les angoisses du cœur de Jésus-Christ pour notre salut; et de l'autre le dégoût incompréhensible que nous avons des biens véritables!...

Dieu ayant confié à chacun le salut de son prochain, il est bon de retracer ici les qualités que doit avoir un zèle charitable si nécessaire à un chrétien, mais si difficile à pratiquer avec la discrétion dont il doit être accompagné. Le zèle saint ayant sa source dans le véritable amour de Dieu, dans l'estime qu'on fait de sa gloire et du salut des âmes, il s'ensuit qu'on peut lui attribuer les mêmes qualités que saint Paul donne à la charité, lorsqu'il dit : « la cha-

rité est patiente, elle est douce; elle n'est ni envieuse, ni mal intentionnée, ni superbe : elle n'est point ambitieuse, elle ne cherche point son intérêt, elle ne se met point en colère, elle ne soupçonne point le mal, elle ne se réjouit point de l'injustice, mais elle se plaît dans la vérité : elle tolère tout, elle croit tout, elle espère tout, elle supporte tout. » Voilà en quelques mots la peinture du véritable zèle.

Le devoir de l'homme zélé est donc d'aimer Dieu et le prochain, puis de chercher uniquement la gloire de Dieu et l'utilité spirituelle de ses frères. Il doit toujours commencer à pratiquer le zèle qu'il a pour le service de Dieu, en détruisant dans son propre cœur et dans sa conduite ce qui peut en empêcher les fruits; ensuite il pourra l'exercer utilement à l'égard des autres. Mais négliger notre salut, et travailler à celui du prochain; être circonspects dans nos affaires et précipités dans les siennes; ardents sur ses défauts et tranquilles sur les nôtres, c'est avoir un zèle déréglé qui profite peu, qui est mal reçu, et qui tombe souvent dans un excès de rigueur, parce que la passion y a plus de part que la vertu. (Quand on a mérité d'être lapidé, est-il juste, en effet, de vouloir lapider les autres?)

Jetons les yeux sur la vie du souverain zélateur de la gloire de son Père et du salut des âmes, et nous apprendrons de lui la science de la perfection. Nous y découvrirons une patience invincible à supporter la rudesse et la

grossièreté de ses disciples ; une douceur charmante pour les pécheurs, afin de les attirer à lui : une constance héroïque à dissimuler les péchés et à faire du bien à ceux qui l'offensaient; enfin un zèle toujours plein de charité, qui lui a fait prendre sur soi toute la rigueur que nous méritons; tandis qu'à notre égard il disposait toute chose avec douceur, et qu'il comblait de bienfaits ceux qui en étaient les plus indignes. Imitons et suivons toujours ce beau modèle.

Entretien avec Jésus-Christ sur son zèle pour le salut des âmes.

O Jésus, zélateur des âmes, ô source inépuisable de tous les biens! Donnez-moi la foi pour vous connaître, l'espérance pour vous invoquer, la charité pour vous aimer. Sans vous toutes mes facultés souffrent une faim insatiable. Vous seul, ô mon Dieu, pouvez les rassasier!... Si je me répands au dehors, et si je m'éloigne de vous, je sens mon âme languissante mourir de faim dans une région de famine et de misère. Jetez sur moi les yeux de votre miséricorde! vous m'avez fait pour vous seul, ô tendre Père, et vous êtes seul ma véritable et solide béatitude!

C'est de vous, Céleste clarté, que mes yeux attendent la lumière, sans laquelle ils seraient couvert de ténèbres : c'est de vous

que mon corps demande l'air qu'il respire, le pain qu'il mange, l'eau qu'il boit, mais surtout la grâce qui sanctifie : car vos mains m'ont formé de telle sorte que l'homme intérieur et extérieur dépendent également de vous. Si mon corps et mon esprit sont pressés d'une faim continuelle, et d'une soif ardente, c'est afin que, quand je vous cherche, ô ma souveraine félicité! je vous goûte avec plus de joie, et que je reçoive vos biens avec plus d'abondance.

Mais, Seigneur, vous voyez en moi quelque chose de monstrueux, je crois que vous seul pouvez faire mon bonheur, et cependant j'aspire sans cesse après la possession des biens périssables et frivoles. J'embrasse du vent, je me repais d'air et de fumée; je suis toujours affamé, mais ce n'est pas de vous, ô mon Dieu! Je sais pourtant, tout pauvre et misérable que je suis, qu'un seul jour passé dans votre maison vaut mieux qu'un siècle passé dans les tabernacles des pécheurs ; car la paix et les consolations que l'on goûte toujours auprès de vous comblent de mille douceurs l'âme fidèle qui soupire après son bien-aimé.

O Fontaine sacrée! d'où découlent les eaux salutaires de la grâce, éteignez en moi cet amour d'une vie basse et terrestre qui me tient dans un honteux esclavage; afin que, rétabli dans la liberté de vos enfants, je ne sache plus vivre qu'en vous et n'aimer que vous seul. Regardez, Seigneur, l'abîme de mes

misères, afin qu'il attire celui de vos miséricordes. Si vous me plongez dans ce second abîme, ô mon Dieu! j'en sortirai pur, changé, renouvelé pour commencer à vous aimer de toute la tendresse de mon cœur : oh! c'est alors que je vous chercherai avec toute la ferveur de mes désirs!

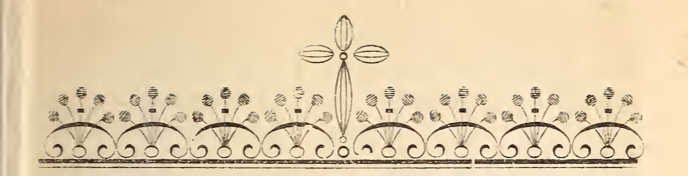
Ayez pitié de moi! ô Dieu d'amour! purifiez mes affections, afin que je vous cherche avec une faim et une soif ardentes, et qu'en vous trouvant je sois rassasié et désaltéré. Souvenez-vous que pendant trente-trois ans vous n'avez cessé de brûler du désir de me convertir, et de gagner mon cœur. Pour expier ma tiédeur, vous offriez à votre Père vos soupirs et vos travaux. Puisque cette soif de mon salut vous a tourmenté tant d'années contentez-la, Seigneur, en allumant dans mon âme le feu sacré de votre divin amour. Ah! si vous daignez élever cette âme ingrate jusqu'à vous, ne permettez plus qu'elle retombe jamais dans son ancienne bassesse. Conservez-la comme votre héritage, car vous êtes son Dieu, et sa souveraine et unique béatitude.

O Mère de miséricorde, qui désiriez toujours les biens éternels, et qui en étiez toujours remplie; ayez compassion des enfants d'Ève bannis de leur patrie; obtenez-nous par vos mérites cette faim et cette soif de la justice qui devrait faire ici-bas toute la consolation de notre exil... Et vous, Esprit bienheureux qui

êtes énivrés de l'abondance qui se trouve dans la maison du Seigneur, et qui êtes inondés dans le torrent de ses délices, faites que nous désirions sans cesse les biens que vous possédez, et que par votre puissante intercession et notre fidélité nous méritions un jour de les obtenir.

Ainsi soit-il.

FIN DE LA PREMIÈRE PARTIE.



DEUXIÈME PARTIE

Souffrances de Notre Seigneur Jésus-Christ dans sa vie publique.

CHAPITRE XIV.

L'obligation où se trouvait Jésus-Christ de vivre avec des hommes dont les mœurs étaient si éloignées des siennes.

La faim et la soif de la justice sont assez souvent accompagnées dans les serviteurs de Dieu, d'une autre peine plus fâcheuse, qui est de vivre avec des gens dont la conduite est infiniment contraire à la leur : cependant ils ne peuvent les éviter, parce que la charité de Jésus-Christ les presse de le faire connaître,

aimer et servir par tous les hommes. Ils sentent vivement l'obligation qu'ils ont de travailler au salut du prochain, et l'ingratitude qu'il y aurait de refuser à Dieu de travailler à sa gloire. Ainsi, en voyant d'un côté l'oubli de Dieu où les hommes vivent, et de l'autre l'attachement qu'ils ont à la terre, avec ce grand nombre de péchés qui se commettent tous les jours, ils sont pénétrés de douleur; mais il n'y en eût jamais de pareille à celle du Sauveur. C'est ce qui l'obligea de cacher sa Majesté, de choisir une vie pauvre et commune, de n'avoir rien de singulier à l'extérieur, et de se confondre avec le peuple.

Il vivait dans une maison pauvre et ouverte à tout le monde, afin de donner à tous l'exemple d'une vie innocente, modeste, réglée, paisible et soumise à la loi de Dieu, sans découvrir cette grandeur et cette sagesse divine, dont il possédait la plénitude. Il demeurait dans le silence, parce que le temps de parler et de faire des miracles n'était pas encore venu. On avait peu de considération pour sa personne, et peu d'estime pour sa sainteté : on le regardait comme un homme ordinaire. Mais ce Dieu Sauveur était sensiblement touché du dérèglement, de la malice, des querelles, des violences, des injustices, des faussetés, des blasphèmes et de la licence du peuple Juif. Il voyait avec une peine extrême l'ambition des grands, l'hypocrisie des prêtres, la vanité des docteurs de la loi, la malice des

magistrats, la vexation des innocents, l'oppression des pauvres, l'orgueil des riches, le mépris de la vertu et de la vérité, l'oubli général de Dieu et du salut.

On ne peut se figurer tout ce qu'avait à souffrir la majesté de sa personne divine au milieu de tant d'hommes brutaux et grossiers, sa sainteté avec une nation vicieuse et profane, son zèle pour la gloire de son Père au milieu d'un peuple indifférent et ingrat : en effet, toutes les perfections du Sauveur contribuaient à le tourmenter, et tous les désordres qui se passaient sous ses yeux étaient autant de plaies dont on lui perçait le cœur. Il aurait pu s'en épargner la vue en se retirant comme saint Jean-Baptiste dans le désert; mais étant venu pour sauver les hommes qui doivent vivre en société, il s'est contenté d'approuver la vie solitaire par une retraite et un jeûne de quarante jours, en attendant que le Saint-Esprit en inspirât, dans la suite des temps, l'institution et la pratique à plusieurs serviteurs de Dieu. Il a choisi pour lui une vie commune; parce qu'elle lui procurait plus d'occasions de souffrir, et qu'il devait se montrer le maître et le modèle de tous les hommes.

Il semble que, par cette vie sociable que Jésus-Christ a menée sur la terre, il a voulu nous nous apprendre particulièrement trois choses : premièrement, la manière de traiter utilement avec les hommes; secondement, la douceur avec laquelle on doit supporter leurs défauts; enfin.

comment on doit résister à leurs mauvais exemples et mépriser leurs faux jugements.

Il y a dans l'Écriture sainte quelques règles générales sur le premier de ces enseignements: « Que votre lumière, dit l'Évangile, luise de telle sorte devant les hommes, qu'ils voient vos bonnes œuvres; et qu'ils glorifient votre Père qui est dans le ciel. » Jésus-Christ veut donc que nous vivions à la vue de tout le monde avec tant de pureté, que nous ne transgressions jamais la loi divine, et que jamais nous ne soyons, pour qui que ce soit, un sujet de scandale : Car « malheur à l'homme par qui le scandale arrive » Le Seigneur exige que nous soyons un sujet de bon exemple, non pas afin de nous attirer l'estime, mais afin que Dieu en soit glorifié : car ceux qui ne recherchent que l'estime des hommes ont déjà reçu leur récompense.

Nous apprenons encore par l'exemple du divin Maître à supporter les défauts de ceux avec qui nous vivons. En effet, c'est de lui que le prophète Isaïe avait dit: « Il ne criera point, il vivra sans déguisement, on n'entendra point sa voix au dehors, il ne sera ni chagrin, ni inquiet. » Jésus-Christ entendait et voyait plusieurs désordres, il en était vivement touché; et cependant il gardait le silence, parce que l'heure d'y remédier n'était pas encore venue. C'est une grande vertu que de savoir souffrir et se taire : sans elle on ne peut conserver la paix. Se faire tout à tous pour gagner et atti-

rer les âmes à Jésus Christ était la règle de la conduite du grand apôtre, comme déjà nous l'avons dit plus haut.

Enfin, le troisième enseignement que le Sauveur a voulu nous donner, en vivant au milieu du monde, c'est de ne pas régler notre vie sur les sentiments, ni sur les exemples de ceux avec qui nous sommes obligés de vivre, à moins qu'ils ne soient à Dieu, et qu'ils ne le cherchent dans la simplicité de leur cœur. L'homme de bien doit donc se mettre peu en peine de plaire aux hommes, mais il doit chercher avant tout à plaire à Jésus-Christ dont il est le serviteur. Il doit mépriser intérieurement le discours des mondains, lorsqu'il ne leur donne aucun sujet légitime de murmurer. Qu'il soit attentif à ses devoirs, et qu'il ferme l'oreille à tout le reste. Telle fut la conduite constante de Jésus-Christ, des apôtres, des martys et d'une infinité d'autres saints.

Entretien avec J.-C. sur les mœurs de ceux avec lesquels il vivait.

O doux et aimable Jésus! quel est donc cet amour qui vous attache si étroitement à nous, malgré notre corruption dont vous avez tant d'horreur! Eh quoi! vous avez rempli le ciel d'anges qui vous louent, qui vous aiment, qui

vous adorent et qui vous servent avec une fidélité inviolable, et vous daignez descendre sur la terre pour vivre parmi des hommes qui n'ont pour votre divine majesté ni respect, ni amour!...

Qui vous a donc obligé, ô mon Dieu! de changer ainsi de manière d'agir? Autrefois vous êtes venu trouver Adam, après sa désobéissance, dans le paradis terrestre, et vous l'en avez chassé... Au temps de Noé, vous vous êtes repenti d'avoir créé l'homme... Vous êtes descendu sur la terre pour voir si la clameur des péchés de Sodôme et de Gomorrhe, qui était montée jusqu'à vous, était véritable, et vous avez détruit ces villes infâmes... Lorsque vous marchiez par les déserts au milieu d'Israël, Moïse eut bien de la peine à apaiser votre colère prête à exterminer ce peuple infidèle et ingrat : cependant presque tous ceux qui étaient sortis d'Egypte, périrent dans le désert, et ne virent point la terre promise. Maintenant, ô Dieu de bonté et de miséricorde ! vous venez converser familièrement avec les hommes, vous voyez leurs péchés de près, vous entendez leurs blasphèmes et vous ne les punissez pas! D'où vient cette indulgence?... Les crimes du siècle présent sont-ils donc moins criants que ceux de Sodôme? auriez-vous aujourd'hui moins d'horreur du péché que vous en aviez alors? Ou bien, ô aimable Sauveur! nous aimeriez-vous plus que vous n'avez aimé votre ancien peuple?...

Ah! que David avait bien raison de s'écrier, dans la vue de vos bontés ineffables : « Seigneur, vous avez couvert tous leurs péchés, vous avez adouci votre colère, vous avez retenu votre indignation ; et pour les en délivrer, vous en avez tourné toute la rigueur contre vous-même... » En effet, ô bon Jésus, vous avez mieux aimé nous attirer à vous par votre patience et votre affabilité, que de nous confondre par votre courroux : c'est pourquoi vous avez souffert avec douceur toutes les importunités, les humeurs bizarres et les défauts de tout le monde. Mais, hélas ! ô lumière divine ! vous marchiez parmi les ténèbres, et les ténèbres ne vous connaissaient point. Vous étiez le Père de tous sans être aimé, le Dieu de tous sans être honoré, le trésor de tous sans être estimé, le bonheur véritable sans être désiré, le Pasteur universel sans être suivi, et le souverain bien sans être recherché.

Heureux cependant, qui pouvait s'approcher de vous, converser avec vous, vous voir, vous entendre pendant tout le temps de votre vie mortelle ! Êtes-vous présentement, ô bon Jésus ! moins doux, moins affable, moins accessible ? Oh, non ! toujours le même et constant dans votre amour, vous me voyez avec mes misères et vous me souffrez : vous êtes près de moi, vous conversez avec moi, vous résidez au fond de mon cœur : vous dissimulez mes défauts, vous attendez que je sois attentif à votre voix et appliqué à vous aimer et à vous servir. Mais

ô mon Dieu! ne soyez pas en moi comme une lumière dans les ténèbres; éclairez mon âme, et pénétrez-la tout entière des rayons de votre divine splendeur.

A votre exemple, je veux désormais supporter les défauts de mon prochain; je consens, si vous le permettez, Seigneur, à être méprisé et maltraité de tout le monde : Oui, si vous l'ordonnez ainsi, je suis prêt à souffrir pour votre amour que tous les hommes s'élèvent contre moi : Dilatez mon cœur, afin que je les aime sincèrement. Faites-moi aussi la grâce de ne craindre jamais ceux qui peuvent nuire à la vie du corps, mais celui seul qui peut perdre mon corps et mon âme, et les précipiter en enfer. Faites enfin, ô mon Jésus! qu'étant ma force, ma voie, ma vérité, et ma vie, je mette désormais toute ma gloire et mon bonheur à vous servir, et à vous aimer uniquement.

Divine Marie, qui avez trouvé sur la terre dans l'intimité de Jésus, des richesses infiniment plus précieuses que toutes celles des puissants du monde, et qui lui avez été plus agréable que toutes les créatures, introduisez-moi auprès de votre aimable fils, afin que je jouisse des douceurs de sa conversation, et qu'à l'avenir toutes les consolations humaines me deviennent insipides. Ainsi soit-il.



CHAPITRE XV.

La vie et le jeûne de Jésus-Christ dans le désert.

Quand le temps fut venu où Jésus-Christ devait se manifester au monde par sa doctrine et par ses miracles, le Saint-Esprit fit sortir Jean-Baptiste du désert pour prêcher aux Juifs la pénitence et pour leur annoncer le Messie qui leur était promis depuis tant de siècles. Mais comme il ne l'avait jamais vu, de peur qu'on ne le blamât de rendre témoignage à celui qu'il ne connaissait pas encore, il leur donna une marque pour le reconnaître eux-mêmes, en leur disant que celui-là était le Christ sur lequel ils verraient descendre l'Esprit-Saint sous la forme d'une colombe. Or, il arriva que, tandis que Jean prêchait la pénitence et qu'il baptisait dans le Jourdain, le Sauveur du monde s'y trouva avec les pécheurs et demanda le baptême. Jésus-Christ voulut par cet acte d'humiliation sanctifier les eaux qui devaient purifier les enfants d'Adam. Jean le reconnut d'abord, avant que l'Esprit-Saint descendît sur lui en forme de colombe; ce qui fait voir que ce signe ne lui avait pas été donné pour lui, mais pour autoriser devant

le peuple le témoignage qu'il rendait à Jésus-Christ.

Il était difficile qu'une âme si sainte qui brûlait d'amour pour le divin époux ne le reconnût pas dès la première vue. La lumière pouvait-elle être cachée à des yeux si purs? Celui qui étant enfermé dans le sein de sa mère, avait senti la présence de son bien-aimé, pouvait-il ne pas le reconnaître en le voyant de ses yeux?... Si les agneaux distinguent leurs mères au milieu du troupeau, quoiqu'elles soient semblables aux autres, comment saint Jean n'eût-il pas distingué entre mille celui dont l'esprit et l'amour étaient sa seule nourriture! C'est le propre du pur amour de reconnaître Dieu partout, et de le sentir sous quelque forme qu'il se cache : si quelqu'un doute de cette vérité, qu'il aime Dieu, et qu'il se plaigne ensuite de ne pouvoir le reconnaître!...

Saint Jean fit d'abord difficulté de baptiser le Sauveur : il voulait, au contraire, recevoir le baptême de cette main divine, d'où découlent tous les dons célestes. Il ne croyait pas se bien acquitter de son ministère en baptisant parmi les pécheurs celui qu'il devait annoncer comme le Fils de Dieu. Mais dès que Jésus-Christ lui eût dit qu'il fallait accomplir toute justice et donner au monde cet exemple de pénitence, saint Jean obéit et le baptisa. Ainsi sans vouloir pénétrer les raisons et les profondeurs de la sagesse divine, saint Jean

consentit que le Sauveur se déclarât enfant d'Adam en recevant le baptême, et il se contenta pour accomplir les ordres du ciel, d'ajouter que celui qu'il baptisait était le Fils de Dieu.

C'est pour cela, qu'aussitôt après le baptême, on vit descendre l'Esprit-Saint en forme de colombe, et se reposer sur Jésus-Christ : Alors Jean-Baptiste déclara au peuple que Jésus était l'Agneau de Dieu, que c'était lui qui effaçait les péchés du monde. Le Père éternel confirma ce témoignage par une voix céleste qui fit entendre ces paroles : « celui-ci est mon fils bien-aimé en qui je me plais uniquement ; » nous donnant à connaître par là qu'il n'avait plus pour les pécheurs le même éloignement qu'il avait eu jusqu'alors, depuis que son Fils unique s'était fait homme et avait pris la forme de pécheur.

Jésus-Christ voulant soutenir par sa doctrine et par ses œuvres le témoignage de son Précurseur s'y prépara par une retraite de quarante jours : et pour prouver qu'il suivait en tout le mouvement de l'esprit de Dieu, l'Écriture marque expressément que cet esprit le conduisit dans le désert. Elle nous apprend par là que le Sauveur voulut prendre de nouvelles forces aux approches du combat, et à la vue des grandes choses qu'il allait entreprendre. Il n'est rien dit de sa demeure dans le désert, sinon qu'il y jeûna, et qu'il y fut tenté par le diable. Saint Luc assure qu'il ne mangea

point pendant tout ce temps-là : saint Marc dit qu'il y était avec les bêtes, et que les Anges vinrent le servir. Ces saints Évangélistes laissent à nos réflexions ce qu'il eût à souffrir de la pluie, de la neige, du froid, de la boue dans une saison rigoureuse, c'est-à-dire, dans les mois de janvier et de février : n'ayant point de maison où se retirer, étant exposé à toutes les injures de l'air, couchant sur la dure, marchant parmi les pierres et les épines, accablant enfin son corps innocent de mille peines qu'il n'avait point méritées.

Le jeûne de Jésus-Christ fut accompagné de plusieurs autres souffrances; car tandis que son esprit était uni à Dieu son Père par une oraison continuelle, il voulut se priver des faveurs qu'il avait accordées à Moïse et à Élie, qui pendant leur retraite ne sentirent ni la faim ni la soif. Désirant de satisfaire pour nous, il ne se conserva de forces qu'autant qu'il en avait besoin pour prier, et pour souffrir; de sorte que la faim et la soif, croissant de jour en jour, lui eussent ôté la vie, si elle n'eût été soutenue par la vertu divine, qui le réservait à de plus grandes souffrances. C'est ainsi que celui qui a fait tant de miracles, pour soulager et consoler ses serviteurs, en faisait pour se tourmenter.

On sait, par une infinité d'exemples, quelle est la force de la faim, et à quelles extrémités de fureur et de violence elle réduit les hommes. Jésus-Christ n'était pas moins sensible

qu'eux à une nécessité si pressante, quoiqu'elle ne lui fit commettre rien de semblable : et on peut dire qu'il nous a donné sa vie autant de fois qu'il l'aurait perdue par un jeûne si rigoureux, si le désir qu'il avait de souffrir davantage pour nous ne lui eût fait faire un miracle pour se la conserver.

Il ne faut pas oublier ici la circonstance que saint Marc rapporte dans son évangile; il dit que le Sauveur était dans le désert, au milieu des bêtes : nous voyons par là que Jésus-Christ s'est abaissé, pour nous relever, jusqu'à vivre avec les serpents et avec les animaux les plus féroces. Ce n'est pas assurément qu'il prît plaisir à les avoir auprès de lui; mais parce qu'il voyait en eux la vie brutale des pécheurs auxquels il ne pensait jamais sans être pénétré de douleur, en considérant ces bêtes sauvages et cruelles venir à lui, dès qu'il les appelait, et oublier à ses pieds leur férocité naturelle, il gémissait sur celle des hommes, particulièrement sur ceux qui, après avoir été si souvent attirés par les charmes de sa douceur et de sa tendresse, devaient néanmoins persévérer dans leur dureté, et périr éternellement.

Les bêtes l'environnaient, et les anges s'approchaient de lui et le servaient. L'homme seul, hélas! pour lequel il était descendu du ciel, ne paraissait point. Jésus-Christ en était profondément touché, et se préparait à aller

chercher celui qui ne venait pas de lui-même trouver son libérateur.

Portons envie à ces animaux qui s'apprivoisent auprès de leur créateur, et imitons les anges qui reconnaissent leur souverain Seigneur au milieu des animaux sauvages. Ils ne sont point autour de Jésus pour empêcher qu'on ne l'approche, mais bien plutôt pour nous introduire auprès de sa divine personne. Ce divin Sauveur est accessible à tout le monde, il est toujours prêt à nous recevoir, soit que nous venions à lui, comme faisaient les bêtes, en renonçant à la férocité de nos mœurs, ou comme les anges, pour le servir avec pureté et avec amour. Ce n'est point pour fuir les hommes que Jésus-Christ s'est retiré dans le désert, mais pour se disposer à venir les chercher avec d'autant plus de bonté qu'il a senti plus vivement leur absence.

Cette conduite du Sauveur est une merveilleuse instruction pour nous : Il nous enseigne par là deux grandes vérités. Premièrement, de quelle importance est le salut des âmes, puisqu'il n'a voulu y travailler qu'après avoir apaisé la justice de son Père par un jeûne de quarante jours, et avoir attiré par de longues prières la bénédiction céleste sur sa doctrine et sur ses travaux. Jésus-Christ pouvait être indifférent à notre salut ou à notre perte; mais s'étant chargé de notre réconciliation, sa charité infinie n'a rien oublié pour en consommer l'ouvrage. Cependant nous sommes

si misérables, que nous vivons dans l'oubli d'un devoir si important; nous le regardons comme une des moindres affaires de notre vie, quoique Jésus-Christ nous dise « que sert à l'homme de gagner l'univers, s'il vient à perdre son âme. »

Vivant dans une pareille indifférence, n'avons-nous pas sujet de trembler, en voyant un apôtre confirmé en grâce, châtier sévèrement son corps, de peur d'être réprouvé, après avoir sauvé les autres? Saint Augustin, après sa conversion, n'ose plus enseigner les lettres humaines, de peur d'ôter ce temps au soin de son salut. Saint Jean-Baptiste passe vingt-cinq ans dans une affreuse solitude; saint Barthélemi est écorché; saint Laurent fut grillé; les Apôtres et les Martyrs sont déchirés, brûlés, tourmentés en mille manières; des légions entières de saints se retirent dans les déserts pour être séparés du monde : tous enfin travaillent avec une application continuelle, pour assurer le salut de leurs âmes. Apprenons donc par des exemples si frappants, le soin que nous devons en avoir nous-mêmes.

La seconde chose que Jésus-Christ nous enseigne par sa vie dans le désert, est la manière dont nous devons pratiquer le jeûne, et les autres vertus extérieures, afin qu'elles soient un remède efficace aux maux de l'âme. Car, comme l'a dit un saint homme, jeûner et pécher, c'est imiter le démon qui est toujours méchant, et ne mange jamais. Le jeûne

de notre Seigneur était accompagné d'oraison et de solitude. Loin du bruit et du commerce des hommes, il était tout occupé de Dieu... L'Écriture-Sainte réprouve encore le jeûne qui est joint à des œuvres vicieuses, à une vie déréglée. Aussi saint Grégoire compare ceux qui jeûnent, sans mortifier leurs passions, à Simon le Cyrénéen, qui porta la croix de Jésus-Christ, mais qui n'y mourut pas avec lui. Le jeûne le plus salutaire et le plus agréable à Dieu, est de s'abstenir de tout ce qui peut nuire à la sanctification de notre âme.

Ce n'est pas qu'on fasse mal de jeûner, lorsqu'on est en péché, car quoique le jeûne, en cet état, ne soit d'aucun mérite pour le ciel, il vaut mieux jeûner sans mérite, que de ne pas jeûner avec démérite. Et quand ce jeûne ne servirait qu'à nous en faciliter la pratique, pour le temps de la grâce, il nous serait toujours utile et très-avantageux.

Entretien avec N. S. Jésus-Christ sur son jeûne et sa vie dans le désert.

O Jésus, la gloire des anges et le compagnon fidèle des pauvres pécheurs! pourquoi nous quittez-vous, pourquoi vous retirez-vous dans les ombres de la solitude? Ah! c'est pour que votre misérable créature ne périsse pas, et qu'il ne soit pas dit que vous avez tra-

vaillé inutilement pour elle : c'est pour nous instruire et nous témoigner votre amour. Oui, c'est par amour pour nous que vous allez dans le désert, que vous y jeûnez quarante jours et quarante nuits, que vous demeurez avec les bêtes et que vous recevez le service des anges. Grâces immortelles vous en soient rendues! ô mon Dieu! que toutes créatures vous louent avec moi et vous bénissent éternellement!...

O vous qui êtes la nourriture des Anges! c'est pour moi en particulier que vous souffrez la faim, la soif et l'abattement; c'est pour expier mes péchés que vous vous exposez au soleil, au vent, à la pluie. C'est pour mon salut, ô mon Sauveur, que vous répandez tant de larmes devant votre Père. En apaisant sa colère, par vos jeûnes et vos prières, vous lui demandez qu'il m'ouvre l'oreille du cœur, afin que j'entende et que je goûte enfin les vérités de votre foi. Je n'ai et n'espère en effet aucun bien, ô mon Jésus! dont je ne sois redevable à ces larmes, à cette pénitence, et à cet amour que vous avez pour moi. Oh! que votre tendresse est admirable envers un serviteur si ingrat et si infidèle!...

Cependant quel sujet n'ai-je pas de trembler? je marche au milieu des piéges et des dangers du monde avec une confiance aveugle et présomptueuse; je ne cesse de flatter mon corps, je lui accorde tout ce qu'il demande, je donne à mes sens toute sorte de licence, je

ne pense qu'à me divertir... Je n'emploie à la prière et au soin de mon âme que quelques moments perdus dont le monde ne veut point : je compte même pour beaucoup ces instants rapides, quoiqu'ils soient remplis de distractions, et de tiédeur. Ah! Seigneur, que mon immortification et mon ingratitude sont déplorables! « transpercez, ô mon Dieu! mes chairs par votre crainte, car vos jugements me remplissent de frayeur. »

Je me suis perdu comme une brebis égarée; j'ai abandonné vos pâturages si doux et si abondants pour courir ça et là après des herbes sèches et empoisonnées. O bon Pasteur! je vous ai fui, pour suivre des loups dévorants; tendez-moi une main secourable, car personne ne peut venir à vous, si vous ne venez à notre secours...

Puisque vous permettez aux bêtes sauvages de vous approcher, ô très-doux Jésus! et que vous les attirez par vos caresses, daignez me souffrir à vos pieds. Ces monstres du désert vous respectent dès qu'ils vous voient, mais ils reprendront leur première férocité, lorsqu'ils ne seront plus auprès de vous. Pour moi, Seigneur! si vous me faites la grâce de m'attirer à vous par les charmes de votre amour, vous me changerez entièrement; vous ferez d'un loup un agneau, d'un lion une brebis, d'un esprit rebelle un serviteur soumis et obéissant qui, aidé du secours de votre sainte grâce, ne vous abandonnera plus à l'avenir.

Vous avez promis par un prophète aux âmes qui se sont éloignées de vous et qui désirent se rapprocher, que vous les conduiriez dans la solitude, et que là vous leur parleriez au cœur; conduisez moi en ce lieu, Dieu de bonté et de miséricorde: menez-moi dans ce désert après lequel je soupire et parlez à mon cœur; oui, parlez : votre indigne serviteur finira par vous écouter. Que toutes les autres voix soient muettes pour moi; car votre voix est douce et votre parole charmante... O bienheureuse solitude, où se rencontrent tous les biens, ne vous trouverai-je jamais !...

O mère du créateur, vierge très-pure, dispensatrice des grâces, innocente brebis de laquelle est né l'agneau sans tâche, et le divin Pasteur tout ensemble, vous ne vous êtes jamais égarée! Puisque vous connaissez mieux que personne la grandeur de mes obligations, obtenez-moi, Vierge fidèle, le pardon de mes fautes passées et la grâce d'être désormais tellement tout à Dieu qu'aucune créature ne puisse plus me séparer de son amour, ou partager mon cœur.

Ainsi soit-il.



CHAPITRE XVI.

Tentations de Jésus-Christ dans le désert.

Jésus-Christ ayant passé quarante jours et quarante nuits sans manger, son humanité sainte se trouva si affaiblie que le démon crut que c'était une occasion très-propre pour le tenter, sans se faire connaître. En effet l'artifice ordinaire de Satan est d'observer le temps, les moments et les occasions favorables pour séduire les hommes. Tous les moyens lui sont bons, pourvu qu'il arrive à ses fins. Tantôt il profite de quelque apparence de bien, ou de quelque prétexte de nécessité; tantôt il trouble, ou flatte l'imagination en faisant naître l'espérance d'éviter un plus grand mal. S'il y a dans ce qu'il suggère un péché manifeste, il se transforme, s'il le faut, en ange de lumière, pour mieux nous séduire. Il n'a besoin ni de ruse ni d'artifice à l'égard de ceux que le vice lui a soumis : car ceux-ci, ne faisant point de résistance, lui accordent tout ce qu'il désire, et ils craignent moins de commettre le péché que d'en être guéris. Quand Dieu les appelle à la pénitence, et qu'ils veulent suivre son at-

trait; c'est alors qu'ils commencent à sentir le poids et les chaînes de leur servitude, l'importunité de la tentation, la force de l'ennemi qui ne sort qu'avec peine d'une place où il a dominé si longtemps. Ainsi, à proprement parler, il n'y a que ceux qui résistent qui soient tentés, et c'est aussi particulièrement pour leur instruction que le Sauveur a bien voulu être tenté lui-même avec tant d'artifice, après une retraite de quarante jours passée dans la contemplation des choses célestes, et dans une intime union avec Dieu son Père.

Il y a lieu de s'étonner que Notre Seigneur ait souffert qu'une créature si odieuse ait osé l'approcher pour le tenter; mais le sauveur s'étant dévoué, pour notre salut et notre instruction, à tous les maux qui se peuvent endurer sans péché, n'a pas voulu que la tentation, qui est la plus rude et la plus dangereuse peine de ses serviteurs, en fût exceptée; ni que nous puissions nous plaindre que, s'étant fait le compagnon de tous nos travaux, il nous eût abandonné en celui-ci. C'est pour cela qu'il cacha sa divinité à cet ange de ténèbres, qui ne l'eût jamais attaqué, s'il l'eût connu. Satan sentait bien qu'il avait un pouvoir sans bornes de tenter Jésus-Christ au dehors; mais il remarquait en lui une si grande pureté de cœur, qu'il ne savait par où l'attaquer.

Il se présenta donc à lui sous la figure d'un habitant de ces déserts; il se servit de la faim

et de l'abattement où il le voyait, pour l'aborder, et pour faire semblant de compatir à sa peine; il lui rappela, sans doute, la grâce qu'il avait reçue depuis peu sur les bords du Jourdain, lorsque Dieu, par une voix céleste, l'avait appelé son Fils bien-aimé; il lui représenta que celui qui avait fait sortir l'eau de la pierre, pour apaiser la soif de son peuple, changerait bien, s'il en était prié, les pierres en pain pour soulager la faim de son Fils : enfin le tentateur n'oublia rien pour cacher ce qu'il était, pour contrefaire l'homme charitable, et pour donner par là de l'autorité à ses conseils.

Les Saints expliquent diversement les tentations du Sauveur dans le désert; mais parce que cette matière est d'une grande étendue, nous nous contenterons de remarquer ici, avec plusieurs Pères spirituels, que le démon, toujours attentif à nous nuire, observe soigneusement nos inclinations; afin de nous tromper par l'apparence de la vertu, si elles sont bonnes et de les seconder ouvertement, si elles sont mauvaises. Rempli de ruses et d'artifices, lorsque ce cruel ennemi trouve toutes les avenues fermées de ce côté-là, il se mêle parmi les dons de Dieu, afin d'entrer dans l'âme sans être aperçu; il examine si elle ne les désire point avec inquiétude, si elle les goûte avec épanchement, si elle les reçoit avec ingratitude, si elle les retient avec propriété, ou si elle y commet quelqu'autre imperfection,

par où il puisse répandre son venin. C'est ainsi que, ne trouvant aucune entrée dans l'âme de Jésus-Christ, à cause de la pureté de ses vertus, il employa ces mêmes vertus pour le tenter.

L'esprit des ténèbres voyant que Jésus-Christ vivait si longtemps sans aucune nourriture; qu'il ne recevait nul secours de personne; qu'il ne venait point d'Ange lui apporter du pain comme à Élie; qu'il n'était point élevé en gloire comme avait été Moïse pendant son jeûne sur le mont Sinaï, jugea que c'était un grand saint, et qu'il ne fallait pas l'attaquer comme les hommes ordinaires. Il songea donc d'abord, s'il ne pourrait point engager Jésus-Christ à pousser trop loin sa confiance en Dieu, et le faire tomber par là dans la présomption, en tâchant de lui persuader qu'après un si long jeûne, il méritait bien d'être nourri par un miracle. C'était une tentation très-fine et très-dangereuse dans cette conjoncture : car il semble qu'il vaudrait mieux attendre avec confiance que Dieu fît un miracle, pour subvenir à une si grande et si pressante nécessité, que de se distraire pour aller chercher des secours humains.

Le démon, en disant à Jésus-Christ : « Dites que ces pierres deviennent des pains », voulait voir s'il commanderait à la manière de Dieu, « qui a dit, et tout a été fait : » ou si n'étant qu'un pur homme, il obtiendrait un miracle par voie de prière : ou si, enfin, il ferait pa-

raître, dans une si grande extrémité, cette confiance parfaite qui vient du pur amour. Le Sauveur rendit cet artifice inutile, et rompit toutes les mesures du démon par cette seule réponse : « L'homme ne vit pas seulement de pain, mais de toute parole qui sort de la bouche de Dieu. » C'est ce que Moïse disait aux Israëlites pour leur remettre devant les yeux que leur premier soin devait être de craindre le Seigneur, et d'observer sa loi. Il leur représentait que pendant quarante ans, ils avaient été nourris d'un pain céleste au milieu des déserts, où ils ne pouvaient trouver aucune nourriture; et qu'on ne manque jamais du nécessaire, lorsqu'on est fidèle à Dieu, qui peut, quand il lui plaît, conserver la vie aux hommes, sans le secours des aliments ordinaires.

Les deux autres tentations tendaient aussi à renverser les fondements de la parfaite charité. Car le démon, croyant que le Sauveur n'était qu'un pur homme, le porta sur le pinacle du temple, en lui disant que les serviteurs et les enfants de Dieu n'avaient rien à craindre, et qu'il ne pouvait leur arriver aucun mal, puisqu'il est écrit : « Il a chargé les Anges de votre conduite, et vous serez porté sans péril entre leurs mains : « qu'ainsi il pouvait se jeter du haut du temple, et qu'il serait soutenu en descendant, comme il l'avait été en montant.

Il n'est pas croyable que le démon eût pris

un corps étranger, ni qu'il ait transporté Jésus-Christ en le touchant; mais il l'enleva par une vertu invisible, et par le pouvoir naturel que les esprits ont sur les corps. Or le dessein particulier de cette tentation était d'inspirer au Sauveur l'estime de soi-même, et de la confiance en sa propre vertu, dans une occasion tout-à-fait téméraire, d'où il ne pouvait revenir de gloire à Dieu, et dans laquelle, au contraire, on tentait sa puissance.

Le diable avait appris par son châtiment que rien ne déplaît plus à Dieu que sa propre estime; il était indigné de trouver tant de résistance, et ne pouvait presque plus dissimuler, comme il lui arrive toujours, lorsqu'on le repousse avec courage, et qu'on découvre ses piéges. Quoiqu'il eût supprimé, de peur d'être reconnu, les paroles suivantes du même psaume, « Vous marcherez sur le serpent et sur le basilic, et vous foulerez aux pieds le lion et le dragon » il n'en fut pas mieux caché; car Jésus-Christ le confondit en disant : « Tu ne tenteras point le Seigneur ton Dieu ».

Alors, plein de rage et d'orgueil, le démon leva le masque, et toute sa dissimulation se changea en impudence. Dieu le permit ainsi, pour confondre cet esprit superbe, et pour nous apprendre qu'après avoir consumé en vain toutes ses ruses contre un homme constant et fidèle dans la tentation, ce lion rugis-

sant ne garde plus aucune mesure, et l'attaque ouvertement. Cette conduite du tentateur nous montre combien l'humble serviteur de Dieu est plus prudent que lui ; car, en se découvrant, Satan perd son avantage et devient plus facile à vaincre.

Il transporta encore Jésus-Christ sur une haute montagne, et lui faisant voir en un instant tous les royaumes du monde (apparemment par une vue d'imagination) : « Je vous donnerai, dit-il, toute la puissance et toute la gloire de ces royaumes, si vous voulez vous prosterner devant moi pour m'adorer. » J'en suis le maître, personne n'en est plus digne que vous : il n'est pas juste qu'étant capable de gouverner l'univers vous demeuriez dans l'obscurité. Le diable prétendait par là inspirer à Jésus-Christ quelque mouvement d'orgueil. Mais le Sauveur ne souffrit pas plus longtemps l'insolence du démon, il lui commanda de se retirer, en lui disant « retire-toi, Satan, car il est écrit : Tu adoreras le Seigneur ton Dieu et tu ne serviras que lui seul. » Ensuite les Anges s'approchèrent pour le servir, et pour le féliciter de sa victoire. Mais le diable ne connut pas, même alors, que Jésus-Christ était véritablement le Fils de Dieu ; parce que cette manière de vaincre la tentation était commune, et telle que les personnes vertueuses la pratiquent tous les jours.

Ces paroles, dont le Sauveur se servit pour chasser le démon, montrent clairement com-

bien une volonté ferme et déterminée est efficace, pour rompre les efforts d'un ennemi qui ne peut nous vaincre, s'il n'est d'accord avec notre volonté. De là vient que cet esprit malin emploie tant d'artifices pour la gagner ; il commence par demander qu'on l'écoute ; puis il nous arrête aux pensées qu'il nous suggère, et nous y fait trouver du plaisir. Alors les forces de l'âme s'affaiblissant peu à peu, le cœur s'amollit, la vue et le respect de Dieu présent s'effacent, la volonté consent enfin tout-à-fait, et le démon ne quitte point que l'action ne soit consommée... Mais ce qu'il y a de plus triste encore, c'est que l'expérience du péché en fait désirer les actes avec plus d'ardeur : ces actes réitérés en forment l'habitude qui noue cette funeste chaîne si difficile à rompre, dont le démon se sert pour nous entraîner dans l'abîme.

Il semble que Dieu a trois vues en permettant que les hommes soient tentés ; l'une d'éprouver la vertu ; l'autre de l'exercer, et la troisième d'affaiblir notre ennemi.

Car, premièrement, Dieu permet souvent que ses serviteurs soient tentés, afin que leur vertu qui demeurait cachée en pleine paix, paraisse dans le combat, et que chacun d'eux reconnaisse sa force ou sa faiblesse. Un état tranquille cache d'ordinaire le défaut ou la perfection de la vertu, et la tentation découvre l'un et l'autre. C'est ainsi que l'obéissance d'Abraham éclata dans l'ordre qu'il reçut de

sacrifier son propre fils : la constance de Job dans la perte de tous ses biens : la patience de Tobie dans son aveuglément : et le peu de courage de saint Pierre, dans les occasions de le pratiquer.

Secondement, la tentation exerce la vertu en la purifiant et la perfectionnant. Comme un arbre battu par le vent n'en prend que de plus profondes racines et défie les tempêtes, de même l'âme constante et fidèle se fortifie dans les tentations.

Enfin, le Sauveur a voulu être tenté pour affaiblir notre ennemi, non pas en lui ôtant le pouvoir de nous solliciter au mal, mais en le privant du droit qu'il avait acquis sur nous. En procurant au Fils de Dieu le supplice de la croix, le démon a mérité par un si grand crime, dit saint Léon, de perdre les droits qu'il avait sur les coupables. Délivrés de sa tyrannie, ils sont redevenus les héritiers légitimes du royaume éternel : de sorte que toutes les ruses et tous les combats que les hommes souffraient auparavant, comme une juste punition de leurs péchés, sont aujourd'hui pour eux une source de gloire immortelle.

Entretien avec Jésus-Christ sur ses tentations dans le désert.

O Dieu de majesté, devant qui les Anges tremblent de respect, qui est aussi grand que vous, aussi puissant que vous ! Soyez, ô Dieu de miséricorde, à jamais béni de toutes les grandes choses que vous avez accomplies en ma faveur! Pour satisfaire votre amour, vous vous êtes fait homme, et vous vous êtes chargé de toutes mes iniquités. Vous avez abaissé la majesté de votre divine personne jusqu'à vous laisser tenter par une créature maudite que vous avez rejetée pour jamais, et qui vous haïra toujours. Vous avez permis que sa malice infernale attaquât votre souveraine pureté. Vous avez souffert que cet esprit immonde vous transportât où il a voulu, et même qu'il osât vous demander de l'adorer. Il est vrai qu'il ne vous connaissait pas : mais vous, ô sainteté infinie! qui le laissiez faire ce qu'il voulait, vous connaissiez parfaitement votre grandeur et la profonde bassesse de cet être abominable.

Ce fut pour vous, Dieu tout puissant, une humiliation extrême de vous voir dans le temps de votre passion, foulé aux pieds des bourreaux : cependant, vous les aimiez, quelque méchants qu'ils fussent, et toute leur cruauté ne vous empêchait pas de prier, et de mourir pour eux. Mais le démon étant tou-

jours ennemi de votre amour et de vos enfants, indigne de votre présence, comment, Seigneur, avez-vous souffert qu'il osât vous approcher pour vous tenter? Comment avez-vous daigné vous commettre avec une si infâme créature?... Tout ce que je sais, ô Sagesse éternelle! c'est que vous l'avez permis par amour pour moi; mais les raisons mystérieuses de cette charité sont toutes en vous.

Si Satan a osé s'attaquer à votre sainteté incomparable; s'il s'est opposé à vos desseins éternels, afin de les renverser, hélas! Seigneur, que n'entreprendra-t-il point contre un homme faible comme je suis, né dans les misères du péché, plongé dans la boue et rempli de corruption.

Vous savez, ô mon Sauveur! que ce lion rugissant ne dort point, qu'il rode sans cesse autour de moi pour me dévorer, qu'il n'oublie rien pour me nuire, qu'il se glisse partout, comme un serpent, qu'il me porte sans cesse au mal, qu'il corrompt le peu de bien que je fais, et qu'il est toujours attentif à me tendre des piéges pour me faire succomber. Ce terrible ennemi ne me laisse aucun repos, je ne suis pas même en sûreté contre lui pendant mon sommeil, ni lorsque je me réveille; il me tente dans tous les temps, et profite de toutes les occasions. Quelquefois, se transformant en Ange de lumière, il se cache pour me séduire sous les apparences de la vertu, et même sous vos faveurs, ô mon Dieu! Quel sujet

n'ai-je donc pas de trembler... Cet ennemi perfide et artificieux m'attaque de toutes manières, au dedans et au dehors; dans les bonnes choses et dans les mauvaises, dans le travail et dans le repos, dans la prière et dans mes récréations. Il entre si secrètement dans mes pensées, dans mes affections et dans mes désirs, que le plus souvent, je ne m'en aperçois même pas.

Quand cet ange des ténèbres ne peut me nuire, il me trouble, Seigneur, par ses illusions et ses fantômes, il me fatigue par ses importunités. Les images dangereuses dont il remplit mon esprit finissent souvent par m'ébranler. Redoublant contre moi sa colère et son envie, quand il me trouve inébranlable; pour vaincre ma résistance, et ma fidélité à votre service, il appelle à son secours toutes les furies de l'enfer. Pour mieux réussir, il emploie la vanité du monde, le penchant d'une nature corrompue, les mauvais exemples, les accidents de la vie, les péchés mêmes que vous avez lavés dans votre sang, ô mon Jésus! et que vous m'avez pardonnés...

Depuis que je suis au monde, je ne cesse d'avoir à mes côtés ce redoutable adversaire. Lors même que je ne le connaissais pas encore, il était près de moi, et les plus grandes plaies qu'il me faisait étaient souvent celles que je sentais le moins.

O divin Libérateur! au milieu de tant de périls et de séductions, que ferai-je? moi, faible

et misérable créature? Que suis-je pour soutenir un combat si inégal et si dangereux! A qui aurai-je recours dans une guerre si cruelle?... Je sais que vous ne permettrez jamais à mon ennemi de me tenter au-dessus de mes forces, que malgré ses efforts, je puis toujours vaincre avec le secours de votre sainte grâce. Mais, hélas! ma faiblesse est si grande, quand je vous perds de vue, ô mon Dieu, que souvent je péris. Traité par ce cruel tyran comme un esclave enchaîné, je ne puis, dans mon malheur, me plaindre que de moi seul.

Demeurerai-je sans remède devant vous, ô mon Dieu, qui êtes un océan de miséricorde! Pourquoi êtes-vous mon Rédempteur, si ce n'est pour me mettre en liberté! Pourquoi êtes-vous mon souverain bien, sinon pour me délivrer de tout mal! O bonté ineffable, sanctifiez-moi! ô douceur éternelle, pardonnez-moi, ô puissance infinie, délivrez-moi de mon ennemi, et de moi-même! défendez-moi de ce lion cruel, et mettez-moi à couvert de sa fureur sous l'ombre de vos ailes, souvenez-vous que vous n'avez combattu contre lui, qu'afin que je puisse vaincre par votre vertu toute puissante.

Vous m'avez défendu, ô divine sagesse! d'être téméraire et de vous tenter, et néanmoins j'ai la témérité de paraître à vos yeux, couvert des livrées de vos ennemis et des marques de mon esclavage. J'ai été assez insensé pour espérer le salut en marchant

dans la voie de la perdition. J'ai souvent voulu joindre les plaisirs déréglés des sens et les volontés du démon avec votre service; et parce que cette union monstrueuse était impossible, je me suis, hélas! laissé aller à mille désordres : roulant sans cesse de péché en péché, je me suis vu enfin dans le puits de l'abîme, et aux portes de l'enfer. Voilà, Seigneur, quelle est la corruption de mon cœur; mais j'espère en vous, car vous êtes le Dieu des miséricordes. Ouvrez donc vos trésors, ô bonté suprême! relevez ma bassesse et rendez-moi la vie.

O Vierge des Vierges! refuge assuré des pécheurs, soyez sensible à mes misères. Par votre sainte virginité et votre immaculé conception, préservez-moi de tout péché et des embûches du démon.

Ainsi soit-il.



CHAPITRE XVII.

Faiblesse et ignorance des disciples de Jésus.

Après avoir vaincu le démon, le Sauveur eut une autre guerre à soutenir contre le monde, et les erreurs qui y régnaient. Il commença à enseigner dans les synagogues avec l'admiration du peuple et surtout de ceux qui l'avaient connu à Nazareth : ceux-ci l'ayant toujours regardé comme un homme ordinaire étaient surpris de sa doctrine. Dès qu'il eut résolu de parcourir les villes de Judée, en prêchant, et en faisant des miracles, il se choisit douze Apôtres, après avoir traité cette affaire avec son Père sur une haute montagne, où il passa toute la nuit en oraison.

Quoique les Évangélistes ne marquent pas distinctement la vocation de chacun d'eux, il est certain que notre Seigneur leur déclara, dans le discours de la cène, qu'il les avait choisis pour être les princes et les colonnes de son Église. « Vous ne m'avez pas choisi, leur dit il, mais c'est moi qui vous ai choisis, et qui vous ai établis, afin que vous alliez faire du fruit, et que le fruit que vous produirez demeure. » Il choisit encore quelque temps

après soixante-douze disciples, qu'il envoya par toute la Judée avec le pouvoir de faire de miracles : il leur ordonna de parcourir, en annonçant le royaume de Dieu et en guérissant les malades, toutes les villes et les villages où il devait venir après eux. Ils exécutèrent ses ordres, avec un grand zèle, et ceux d'entre eux qui demeurèrent avec Jésus-Christ jusqu'à sa mort, aidèrent beaucoup les apôtres dans la prédication de l'Évangile. Saint Mathias fut choisi parmi eux pour être mis à la place du traître Judas : ces hommes animés de l'esprit de Dieu, remplirent l'univers de l'admiration de leur sainteté, des fruits de leurs travaux, et du bruit de leurs miracles.

Saint Paul nous exhorte à considérer, comme une chose digne d'étonnement, le choix que le Sauveur a fait de ces hommes pour convertir le monde. «Voyez, mes frères, dit-il, voyez ceux que Dieu a appelés parmi vous : il n'y a pas beaucoup de sages selon la chair, ni beaucoup de puissants, ni beaucoup de nobles. Mais il a choisi des ignorants pour confondre les sages, il a choisi les faibles pour confondre les puissants; et il s'est servi de ce qu'il y a de plus méprisable dans le monde, et de ceux qui ne sont rien, pour détruire ce qu'il y a de plus grand, afin que nulle chair ne se glorifie devant lui. » Or, c'est lui-même qui nous a établis en Jésus-Christ, qui est devenu notre sagesse, notre justice, notre sainteté et notre

rédemption; afin que, selon qu'il est écrit, « celui qui se glorifie, se glorifie en Dieu. »

Une des plus grandes obligations que nous avons à Jésus-Christ, est de nous avoir communiqué ses dons par de tels canaux, afin que nous portions nos pensées jusqu'à la source, et que nous reconnaissions la main d'où descendent tous nos biens. Il a renversé par là toute la sagesse du monde; et parce qu'il prévoyait que ce monde corrompu ne se soumettrait pas à la foi et contredirait sa doctrine, il a voulu que les sages du siècle qui ne pouvaient venir à la connaissance de Dieu, par leurs propres lumières, fussent éclairés par ce qu'il y avait parmi les hommes de plus bas et de plus obscurs.

Or, quelle peine et quelle humiliation pour Notre Seigneur d'être toujours avec des gens grossiers, ignorants et méprisables qui, n'ayant rien de ce qui était nécessaire pour convertir le monde, avaient tous besoin d'être instruits et cultivés, afin de recevoir la plénitude de l'Esprit-Saint.

Cependant, en se voyant traités avec tant de bonté, par un Père si aimable, les Apôtres ne pouvaient se lasser d'admirer la divine miséricorde qui les avait élevés d'une si extrême bassesse à un si haut degré de gloire et d'honneur : aussi, plus tard, après avoir reçu le divin Esprit, ils ne croyaient pas pouvoir payer, par leurs services, ni par l'effusion de leur

sang, les peines qu'ils avaient causées à un si bon maître.

Le Fils de Dieu ayant donc réuni ces hommes sans intelligence des choses célestes, chercha à les instruire; et il le fit, avec toute la patience dont ils avaient besoin. Lorsqu'il leur parlait du royaume de Dieu, ces esprits pesants et attachés à la terre ne pouvaient se figurer rien au-delà du royaume temporel de Judée : chacun d'eux pensait y tenir les premiers rangs; les uns parce qu'ils avaient été appelés les premiers, les autres parce qu'ils étaient parents de Notre Seigneur, selon la chair, tous pour des raisons basses et humaines. Et comme ces diverses sortes de misères sont toujours accompagnées de plusieurs autres défauts, ils promettaient, sans doute, à leurs proches des richesses, des dignités et des honneurs.

Tandis que le Sauveur leur parlait des plus hauts mystères de la religion (pendant la scène, où il institua le Sacrement de son corps et de son sang), ils se disputaient entre eux qui seraient le premier. On connaît assez combien ils étaient faibles dans la foi, combien ils furent timides au temps de la passion, et combien leur zèle était imprudent. Un jour ils voulurent faire descendre le feu du ciel sur ceux qui refusaient de les écouter; une autre fois, voyant que d'autres chassaient les démons au nom de Jésus-Christ, ils en eurent de la jalousie. et ils s'en plaignirent avec amer-

tume. Ils firent voir, en bien des circonstances beaucoup d'autres imperfections qui marquaient la petitesse et la grossièreté de leur esprit. Plusieurs disciples entendant dire à Jésus, qu'il leur donnerait son corps à manger et son sang à boire, en furent scandalisés et le quittèrent. Quand il leur parla dans la cène de la nécessité des armes spirituelles, pour vaincre les tentations, ils répondirent grossièrement qu'il y avait là deux épées; et après avoir protesté hautement qu'ils mourraient avec lui, ils s'enfuirent à la vue du péril. Pierre le renia, Judas le trahit, les autres doutèrent et ne crurent qu'avec peine qu'il était ressuscité. Lors même qu'il se préparait à les quitter pour monter au ciel, ils étaient encore occupés de son royaume temporel.

Cependant Jésus-Christ les souffrait, il les traitait comme ses égaux, il leur rendait raison de sa conduite comme à ses compagnons. Il leur découvrait les plus profonds mystères de son royaume, quoiqu'ils entendissent tout d'une façon grossière, et il les instruisait avec autant de familiarité et de douceur que s'ils eussent été des hommes parfaits. Ce bon père de famille jetait dans cette terre inculte la semence divine qui devait enfin fructifier au centuple par l'opération du Saint-Esprit, et il se consolait de toutes ses peines par l'espérance d'une abondante moisson, c'est-à-dire, de la conversion du monde.

La conduite de Notre Seigneur envers ses

Apôtres est une merveilleuse instruction pour ceux qui commandent et pour ceux qui obéissent : pour ceux qui enseignent et pour ceux qui écoutent : enfin pour tous ceux qui travaillent à la conversion des âmes.

Par sa douceur, ce divin Maître accommodait son zèle à la portée de ses Apôtres, il ne les pressait point trop; de peur de détruire au lieu d'édifier. Il n'exagérait point leurs défauts; parce qu'ils venaient plutôt d'ignorance et de simplicité que de malice, et que les Apôtres n'avaient pas alors assez de lumière pour connaître en quoi ils manquaient. Il leur inspirait peu à peu l'humilité, en joignant l'exemple aux paroles, et il s'appliquait à les corriger, non par la rigueur de ses réprimandes, mais par la douceur de sa conversation. Il savait que le cœur humain n'est capable de grandes vertus, que lorsqu'il est embrasé de l'amour divin; de même que le fer ne peut être plié, s'il n'est chauffé et pénétré par le feu. Il savait encore qu'on reconnaît plus aisément ses vices dans la beauté de la vertu, que dans leur propre laideur.

C'est ainsi qu'il faut en user avec le prochain, supportant ses défauts jusqu'à ce qu'il les connaisse lui-même, et tâchant cependant de le porter tout doucement à l'amour de la vertu : par ce moyen, on le disposera beaucoup mieux à recevoir la grâce dont la lumière lui découvrira ensuite le véritable prix de chaque chose. Imitons Notre Seigneur dont le pro-

phète avait prédit qu'il n'achèverait pas de rompre le roseau brisé, et qu'il n'éteindrait pas la mèche fumante. Le roseau plié peut se relever encore, et la mèche qui fume annonce qu'il reste encore du feu ; la prudente charité, bien loin de l'éteindre, doit le ranimer par son souffle, afin de le faire croître.

Jésus-Christ a mieux aimé souffrir les imperfections de ses Apôtres, que de les rendre parfaits tout d'un coup, pour deux raisons principales.

Premièrement, pour nous faire voir en eux combien les affections terrestres empêchent la communication de l'Esprit-Saint ; car tandis que les Apôtres ont été attachés à la présence corporelle du Sauveur, par un amour sensible, ils étaient incapables de recevoir la lumière divine ; et il fallut qu'il s'éloignât d'eux pour purifier leur amour.

Secondement, parce qu'étant destinés à de grandes choses, pour lesquelles ils avaient besoin de recevoir des grâces extraordinaires, ces hommes divins devaient être humiliés auparavant ; afin qu'ensuite remplis du Saint-Esprit, ils se méprisassent eux-mêmes par le souvenir de leur ancienne bassesse. Il fallait à ces colonnes de l'Église des bases d'humilité proportionnées a leur élévation : rien n'était plus capable d'établir en eux cette vertu fondamentale que la connaissance de leurs propres misères. Dieu en use encore tous les jours de la même manière à l'égard de ceux qu'il élève

de l'amour de la terre à la contemplation des choses célestes : comme un père plein de bonté et de tendresse, qui se fait une douce occupation de l'éducation de ses enfants, il supporte leur faiblesse, leur ignorance, leurs imperfections; il les humilie, les caresse et les console quelquefois par le sentiment de sa divine présence. Ayons pour ce Père charitable la même reconnaissance qu'eurent les Apôtres, et nous ne serons pas moins saints qu'eux, si nous sommes aussi fidèles.

Entretien avec Jésus-Christ sur sa patience à supporter les défauts de ses disciples.

Comment, ô divin Jésus! n'attendrais-je pas tout de vous, puisque vous avez envoyé, pour m'annoncer vos vérités, non des Anges, mais des hommes grossiers, ignorants, faibles et pécheurs, dans lesquels je ne vois pas moins les défauts de la nature que les dons de la grâce. Tels ont été vos disciples, lors même qu'ils étaient auprès de vous; ambitieux, jaloux, vains, chancelants dans la foi, et remplis de vues basses et d'affections terrestres. Vous les choisîtes néanmoins tels qu'ils étaient, et vous les meniez partout avec vous.

Comme le meilleur de tous les pères, vous les traitiez avec une douceur charmante, et

cependant ils n'apprenaient point à vous aimer! Vous étiez leur défense, et ils craignaient tout! Vous leur communiquiez vos divins secrets, et ils ne pensaient pas à vous demander votre esprit, pour en pénétrer la profondeur! Vous leur promettiez des biens éternels, et ils n'avaient que des vues temporelles! Vous leur enseigniez une doctrine céleste, et ils n'en profitaient pas! Que dis-je, Seigneur? ils voyaient de leurs yeux celui dont la vue faisait l'admiration des Anges, enrichissait le ciel, remplissait le Paradis de joie, et ils ne le connaissaient pas!...

Comment souffriez-vous, ô mon Dieu! qu'ils fussent si près, et si loin de vous? Comment avez-vous pu retenir si longtemps votre amour, et ne pas les embraser de ses ardeurs? Pourquoi avez-vous attendu qu'ils ne vous vissent plus, pour les combler de vos dons, puisque vous les aimiez si tendrement? ah! c'était pour moi, ô Sagesse éternelle, que vous en usiez ainsi! Recevez-moi donc, ô refuge assuré de votre pauvre créature! recevez-moi dans ce cœur sacré, où j'ose espérer que je suis inscrit par votre amour éternel... Où seraient consumées mes misères, si ce n'était dans cette fournaise d'amour? Et s'il n'y avait pas de place pour tous les pécheurs, comment, Seigneur, seriez-vous le Sauveur et le Rédempteur de tous les hommes? Il est vrai que mes vices sont beaucoup plus grands que les imperfections de vos Apôtres; car celles-ci ne

venaient que de faiblesse, d'ignorance et de simplicité... Ils ne vous quittaient point, ils vous accompagnaient partout, à l'oraison, dans les voyages, dans la pauvreté. Ils demeuraient avec vous dans la tentation : leurs défauts ne pouvaient les séparer de vous ; mais les miens, Seigneur, viennent de ma malice et de mes infidélités. Je fuis sans qu'on me poursuive, je m'éloigne tous les jours de vous, je suis inconstant dans votre service, je n'attends pas même la tentation pour vous abandonner, ô le meilleur des Pères!

Vos disciples vous écoutaient avec avidité et avec bonheur, et moi, cœur insensible ! je ferme les oreilles à votre parole. Ils s'humiliaient, quand vous les repreniez, et je m'excuse, quand on me corrige. Ils s'adressaient à vous dans leurs maux, afin d'en être guéris, et je suis remplis de présomption dans les miens. Leur simplicité attirait votre amour, mon orgueil me rend digne de votre haine.

O céleste Médecin, qui voyez la corruption de mes plaies, pourriez-vous en soutenir l'horreur, si vous n'aviez pour moi une tendresse de Père? Patience de mon Jésus, m'attendriez-vous si longtemps, si vous n'étiez rempli de miséricorde? Bonté de Jésus, me défendriez-vous de me décourager, si votre douceur n'était ineffable? Trésor des fidèles! m'inviteriez-vous à recevoir de si grands biens, si votre libéralité n'était infinie?

C'est donc vous, ô divin Jésus! qui me re-

cherchez, et je suis celui que vous voulez unir à vous. Eh bien! je me rends, me voici devant vous, ô mon Sauveur!... Ah! comment avez-vous pu me supporter si longtemps, enseveli que j'étais dans les ombres de la mort? Rendez-moi la vie, Seigneur, je ne vous quitterai point que vous ne m'ayez entièrement guéri. J'embrasserai vos pieds, ô le plus aimable des enfants des hommes, j'y demeurerai attaché; ou, s'il faut vous suivre, j'irai partout où vous irez...

Si je voulais raconter en détail, ô Dieu de bonté! toutes vos miséricordes, je n'en finirais jamais. Car est-il un Père plus doux, une Mère plus tendre, un ami plus fidèle?...

Quelles actions de grâces vous rendrai-je donc, ô bon et aimable Jésus! je vous en dois plus que tous vos disciples. En effet, vos Apôtres n'ont exercé votre patience que pendant trois ans; et moi, ingrat pécheur, je l'ai fatiguée toute ma vie. Ils ont consumé la plus grande partie de la leur dans votre amour et votre service, et la mienne se passe toute entière dans la tiédeur et le péché. Je vous adore, bonté suprême, et je vous remercie de toutes les faveurs dont vous m'avez comblé. Que les Saints et tous les Anges du ciel se joignent à moi pour bénir votre saint nom, et pour chanter éternellement vos miséricordes!

O très-humble servante de Dieu, qui jamais n'avez été séparée de lui! soyez mon refuge et mon avocate, ne me refusez pas votre protec-

tion, souvenez-vous que vous êtes la mère de tous les fidèles : montrez-vous notre mère, et obtenez-moi du divin Esprit les grâces intérieures qui vous ont rendus si parfaite.

Ainsi soit-il.



CHAPITRE XVIIII.

Voyages de Jésus-Christ prêchant son Évangile.

Le divin Pasteur commença avec le petit troupeau qu'il avait réuni autour de lui, à parcourir la Palestine, et à rassembler les brebis égarées de la maison d'Israël. Ses soins s'étendirent plus loin dans la suite; et pour remplir les places de ceux qui, par leur aveuglément et leur dureté, devaient rejeter sa parole, il se préparait dès-lors à attirer à lui toutes les nations de l'univers. Mais afin que les Juifs n'eussent aucun sujet de se plaindre, il n'oublia rien, de son côté, pour leur conversion; il leur annonça le royaume des cieux, la loi de grâce, et les richesses divines qu'il leur apportait.

Quoiqu'il fût le véritable Messie que Dieu

leur avait promis depuis si longtemps, que leurs pères avaient tant désiré, et qu'ils devaient eux-mêmes chercher, puisqu'il venait particulièrement pour eux; il les chercha le premier dans le profond oubli où ils vivaient de leur salut, il les appela, il leur offrit sa grâce et n'oublia rien pour les retirer de leurs vices et pour les combler de ses faveurs.

Ayant donc quitté sa très-sainte Mère, sous l'obéissance de laquelle il vivait si doucement depuis trente ans, il s'en alla à Capharnaüm. Ce fut là qu'il commença à prêcher son Évangile. Il y répandit sa doctrine avec tant d'abondance, il y fit un si grand nombre de miracles, et il y était si souvent, qu'il l'appelait ordinairement sa ville. Il lui donnait ce nom, parce qu'il y trouvait à exercer son zèle et des occasions d'y opérer les merveilles de sa puissance.

Ce divin soleil de justice ayant donc paru sur cette terre couverte des ténèbres du péché pour y répandre sa lumière, parcourut toutes les villes désolées de la maison d'Israël. Jésus-Christ entrait dans les synagogues, pour y annoncer le royaume de Dieu : il allait dans les jardins et sur les montagnes pour y passer la nuit en oraison, dans les maisons pour y guérir les malades et pour y instruire tout le monde. Il faisait des miracles dans les places publiques : il assemblait le peuple dans les campagnes et sur les rivages pour prêcher la pénitence; il ressuscitait les morts, il ne re-

butait personne; il attirait les pécheurs par l'odeur de ses divines vertus; il les remplissait d'admiration et de joie par la sublimité de sa doctrine, et par la douceur de sa grâce.

Il visitait encore tous les endroits qui étaient en deçà et au-delà de la mer, après s'être fait précéder par ses disciples qui annonçaient sa venue. Il demeurait en chacun autant de temps qu'il était nécessaire ; et lorsqu'il en sortait, il y laissait son esprit qui faisait germer la divine semence qu'il y avait jetée.

Tels étaient les travaux et les voyages continuels de Jésus-Christ. Il marchait à pied dans un pays fort rude, parmi les pierres et les rochers, dans les vallées et sur les montagnes, souffrant le froid, le chaud, le vent, la pluie ; et il se trouvait souvent si fatigué, qu'il était contraint de s'arrêter dans le chemin pour y prendre un peu de repos.

Dès qu'il était arrivé au lieu qu'il voulait évangéliser, il commençait à instruire le peuple, et à opérer les merveilles de sa puissance et de sa bonté. Tandis que ses disciples pensaient à ses besoins corporels, il était tout occupé du salut des âmes. On le recevait bien en quelques endroits et mal en d'autres. On le rebutait même quelquefois, alors il se retirait sans se plaindre et sans murmurer, se montrant toujours aussi patient dans les injures, qu'il était libéral à répandre ses biens céles-

tes sur ceux qu'il trouvait disposés à les recevoir.

C'est ainsi que ce divin Sauveur en use encore aujourd'hui envers les hommes : il les invite par ses bienfaits et par sa grâce, et lorsqu'ils résistent à ses invitations, il se retire toujours avec peine. Au lieu de se venger de cette résistance criminelle et ingrate, il revient encore dans un autre temps frapper à la porte. S'il trouve la volonté disposée à le recevoir, il oublie les outrages qu'on lui a faits d'abord, et il nous traite comme si nous l'avions prévenu, recherché, et reçu avec joie et avec amour.

On ne peut dire combien de grâces le Sauveur répandait sur les hommes dans tous les lieux où il passait; car quoique les évangélistes aient écrit de lui un grand nombre de merveilles, saint Jean assure que s'il fallait tout raconter, on remplirait le monde de livres qui retraceraient ces innombrables bienfaits. Cependant tout cela s'est fait, non en plusieurs siècles, mais en trois ans; non par les autres, mais par lui-même. Il a voulu, sans doute, nous montrer, par le peu de temps qu'il a mis a opérer de si grandes choses, qu'une vie courte et pleine de bonnes œuvres vaut infiniment mieux qu'une vie longue et inutile.

Si Dieu voyait en nous des jours pleins, et une vie toute occupée à son service, il diminuerait peut-être le temps de notre exil : enri-

chis de ses biens en peu d'années, nous serions plus tôt transportés dans son royaume. Mais parce que la plus grande partie de notre vie se passe dans le péché, nous avons besoin de temps pour le pleurer, pour l'expier et pour mériter le ciel : ce Dieu de bonté ne prolonge souvent notre bannissement, que parce qu'il attend notre conversion.

Le juste mort, dit l'Écriture, condamne les impies vivants, et la jeunesse consumée en peu de temps, condamne la longue vie de l'homme injuste. Car le juste, dans le peu d'années qu'il vit, acquiert assez de biens pour lui-même et pour en faire part aux autres; et la jeunesse bien employée tient lieu, devant le Seigneur, d'une vieillesse honorable et remplie de mérites : mais la longue vie du pécheur, qui passe tant d'années sans penser à son salut, est remplie de péchés et, par là même, toute inutile. C'est ce qui a fait dire à un philosophe païen, que les méchants ne meurent point : car on ne voit pas comment peut mourir celui qui n'a point vécu, et finir sa vie celui qui ne l'a pas commencée.

Notre Seigneur, dans les trois dernières années de sa vie, trouva assez de temps pour visiter toutes ces villes, et répandre partout ses bienfaits; parce qu'il donnait toutes ses pensées, et consacrait toutes ses actions à l'ouvrage de notre salut. Après ses longues fatigues, son plus doux repos était de faire du

bien aux hommes, et il n'allait en aucun endroit sans laisser des marques de son zèle et de son inépuisable charité.

Un jour, il était assis, pour se délasser, sur le bord d'une fontaine, près la ville de Samarie. On peut juger par les choses qui s'y passèrent, de quelles pensées il était occupé et ce qui pouvait adoucir ses travaux. Car, tandis que ses disciples étaient allés chercher de quoi vivre, ayant demandé à boire à une femme pécheresse qui venait là pour puiser de l'eau, et cette femme lui en ayant refusé par l'aversion que les Samaritains avaient pour les Juifs, le Sauveur qui désirait ardemment le salut de cette femme, pour ne pas perdre une occasion si favorable, lui parla d'abord de ces eaux vivifiantes qui du cœur des justes rejaillissent jusque dans la vie éternelle.

Quand il eut fait naître en elle le désir d'une eau si salutaire, il lui fit connaître, avec une douceur et une sagesse admirables, l'état dangereux où elle vivait depuis si longtemps. Or, comme la connaissance et la foi du médiateur étaient nécessaires pour la conversion de cette pauvre créature, il lui déclara ce qu'il n'avait jamais dit si nettement, ni au peuple en public, ni en particulier à ses apôtres, qu'il n'était pas moins venu pour la sauver, que pour sauver tout le reste du monde. Cette femme éclairée et convertie publia partout à l'instant les merveilles de la grâce divine.

Les disciples, étant ensuite venus, prièrent leur divin Maître de manger, mais il leur répondit qu'il était nourri d'un pain qu'ils ne connaissaient point, c'est-à-dire, de l'accomplissement des volontés de son Père éternel sur le salut des âmes. Voilà quelle fut sa nourriture ce jour-là, c'était la seule qui pouvait le satisfaire, et elle lui paraissait toujours infiniment délicieuse. Puisqu'il suffisait à Notre Seigneur pour apaiser sa faim et pour se délasser de ses fatigues, de chercher notre salut, de remédier à nos maux, et d'enrichir notre pauvreté, n'est-il pas juste que notre nourriture soit de l'aimer, de le servir et de lui plaire? Appliquons-nous sans cesse à remplir ces devoirs. Que la loi de Dieu soit donc nuit et jour la méditation de notre cœur!...

Entretien avec Jésus-Christ sur la fatigue de ses voyages.

O puissance divine qui êtes la force des faibles et la ressource des pauvres pécheurs! Si je ne suis pas tombé dans l'abîme de tous les malheurs, comme les nations infidèles, c'est parce que vous m'avez soutenu de votre main charitable, et que vous m'avez visité, et

éclairé de vos célestes lumières. J'étais assis à l'ombre de la mort, et vous m'avez crié comme à Lazare : âme infidèle, sors du tombeau!...

O bon Pasteur! vous avez couru après votre brebis égarée, parmi les rochers, sur les montagnes, dans les vallées, par les villes et les bourgades, accablant de mille fatigues votre corps innocent. Votre inépuisable charité vous gagnait tous les cœurs : vous les remplissiez de votre amour et de votre céleste doctrine. Soyez à jamais béni!...

Que de biens, ô divin Jésus! vous répandiez sur les pécheurs, au milieu de tant de travaux que vous avez entrepris pour eux! Quand quelqu'un vous invitait, vous alliez le voir, vous dissimuliez son peu de foi, vous aviez la bonté de suppléer à ce qui lui manquait, vous le récompensiez ensuite par des grâces très-abondantes : vous recherchiez même ceux qui ne vous invitaient pas, parce que vous saviez le besoin qu'ils avaient de vous...

Vous vîntes sur le bord de la mer prendre des pêcheurs pour en faire vos disciples; vous allâtes au devant d'une veuve affligée, pour ressusciter son fils, qui était mort dans la ville de Naïm; vous approchâtes de la piscine, pour guérir un pauvre paralytique, abandonné de tout le monde. Vous fîtes un voyage à Tyr et à Sidon, pour y trouver la Cananéenne. Vous entrâtes dans la maison du pharisien, pour y sanctifier une pécheresse pénitente, et dans

celle de Pierre pour y assister sa belle-mère. Vous prîtes le chemin par où vous saviez que Zachée devait venir, et vous répandîtes mille bénédictions sur lui et sur sa maison. Vous cherchâtes la Samaritaine avec beaucoup de fatigues, pour lui faire goûter la douceur de votre grâce. Vous visitiez les pécheurs, et vous mangiez avec eux pour leur enseigner les vérités divines. Vous alliez au-devant des aveugles pour leur rendre la vue, des possédés pour les délivrer, des lépreux pour les guérir; des affligés pour les consoler, des égarés pour les ramener dans le chemin, des endurcis pour amollir la dureté de leurs cœurs; et tous vos pas, ô mon Jésus! étaient marqués par des bienfaits.

Quand la fatigue vous obligeait de vous arrêter en quelque lieu; quand les vents et la pluie vous rendaient les chemins difficiles, la misère de tant de brebis égarées, et le danger où elles étaient, ne vous permettaient pas de prendre le repos dont vous aviez besoin. Les jours vous paraissaient trop courts et les nuits trop longues, et vous ne trouviez jamais assez de temps pour contenter le zèle dont votre cœur était dévoré.

Quoique le peuple vous suivît en foule, par les champs et sur les montagnes, pour entendre votre doctrine, et qu'il trouvât auprès de vous la nourriture du corps et de l'âme, votre charité, Seigneur, n'était pas satisfaite, et vous alliez encore de tous côtés chercher ceux que

la négligence de leur salut, ou le soin des affaires temporelles empêchaient de vous suivre.

Ouvrez, ô divin Pasteur! les yeux de mon âme, pour me faire voir que je suis véritablement cette brebis perdue que vous avez cherchée avec tant de persévérance. Car votre voix divine m'appelait dès-lors; votre miséricorde m'invitait; votre doctrine m'instruisait : l'espérance que vous donniez aux pécheurs me soutenait, vos miracles me guérissaient, vos travaux me soulageaient; et ces yeux pénétrants qui convertissaient les cœurs me regardaient en pitié. Que vous rendrai-je, ô mon Dieu! pour tant d'amour? Puisque vous m'avez cherché avec tant de sollicitude, ne permettez pas que vos fatigues me soient inutiles! et si je suis indigne de vos faveurs, écoutez au moins, ô charitable Pasteur! la voix d'une pauvre brebis qui ne demande plus qu'à vous suivre...

Moïse, éclairé de votre lumière, ne consentit à se retirer d'auprès de vous qu'après que vous lui eûtes promis de l'accompagner, et d'être son conducteur dans le désert : mais le peuple malheureux dont vous lui aviez donné la conduite, et qui n'avait pas goûté la douceur de vos communications se fit un veau d'or, qu'il adora comme son Dieu. Ah! Seigneur, faites que notre premier soin, à l'exemple de Moïse, soit de chercher avant tout le royaume de Dieu et sa justice; délivrez-moi des soins su-

perflus de cette vie et allumez en moi le désir du ciel. Que peut la terre pour mon bonheur!... Le mauvais riche de l'Évangile, dans l'abondance des biens qu'il possédait, n'en n'avait jamais assez, il refusait un peu de pain au pauvre Lazare, et lorsque du fonds de l'enfer, où il était tombé, il vit Lazare dans le sein d'Abraham, il ne lui demanda qu'une goutte d'eau pour se rafraîchir la langue. Pour moi, ô mon Jésus! ce que je vous demande, c'est votre amour; c'est une étincelle de ce feu sacré qui m'unisse à vous, qui soutienne mon courage, et vous ouvre l'entrée de mon cœur.

O source de cette eau vive qui jaillit jusque dans la vie éternelle! voyez ma misère : mais avant de jeter les yeux sur moi, jetez-les sur vous-même, consultez votre cœur, je suis plus coupable, en un sens, que la Samaritaine, car j'ai reçu plus de lumière et de grâce. Mais, ô mon Dieu! si j'ai eu le malheur de vous offenser, je veux tâcher, par la sincérité de mes confessions, de mériter ce pardon que l'humble aveu de ses fautes lui ont obtenu. Donnez-moi comme à elle, ô divin Jésus! de cette eau vive qui purifie tellement mon cœur de toute affection terrestre, que toutes mes pensées s'élèvent vers le ciel, et que la vie éternelle soit l'unique terme de tous mes désirs.

Divine mère de Dieu! qui n'avez jamais été séparée de lui ni dans ses travaux ni dans ses fatigues; très-humble servante du Seigneur, qui ne le quittiez jamais, non pas même lors-

qu'il s'éloignait de vous pour me chercher, recevez-moi au nombre de vos enfants; afin que votre fils bien-aimé qui se plait à demeurer près de vous, me trouve toujours en votre sainte et si douce compagnie.

Ainsi soit-il.



CHAPITRE XIX.

L'endurcissement et l'opiniâtreté des Juifs.

La fatigue des chemins n'était pas ce qu'il y avait de plus rude dans les voyages du Sauveur : l'endurcissement et l'opiniâtreté des Juifs faisaient sa plus grande peine. Cette dureté de cœur était un vice attaché de tout tout temps à cette nation, et l'Écriture sainte en cite une infinité d'exemples. Car, quoique Dieu ait préféré les juifs à tous les peuples, et qu'il eût fait en leur faveur des prodiges qui ont étonné l'univers; tant de bienfaits n'avaient pu cependant les réduire à lui être constamment fidèles.

Il les avait fait sortir du sang des saints patriarches, Abraham, Isaac et Jacob; il les avait portés entre ses bras, selon l'expression de

l'Écriture, il les avait comblés de faveurs et il leur avait promis le Messie : prévenus de tant de grâces, ils avaient néanmoins secoué le joug du Seigneur, se montrant toujours rebelles, murmurateurs et parjures, même après les plus saintes promesses. Ces endurcis voulurent un jour lapider, dans le désert, Moïse leur conducteur et leur chef; ils se firent un veau d'or pour l'adorer, à la vue de Dieu qui leur parlait du milieu des flammes : ils tuèrent les prophètes, élevèrent des idoles dans le temple, sacrifièrent aux dieux des Gentils, et abandonnèrent le Dieu de leurs pères.

Hélas ! cette dureté de cœur est encore aujourd'hui en eux un mal héréditaire; ils l'ont conservée parmi les barbares dans les misères d'une longue et cruelle captivité et sous les châtiments les plus terribles de la vengeance divine. Convaincus de leurs erreurs par les livres sacrés qu'ils ont entre les mains, ils résistent toujours à la lumière, jusqu'à se glorifier de leur endurcissement... Ils se croient les véritables enfants d'Abraham et le peuple chéri de Dieu, quoiqu'ils soient livrés à un sens réprouvé, privés des biens célestes, et qu'ils ne retiennent de leur ancien culte que le nom de *Jéhovah*. Ils sont même tombés dans un si grand nombre d'erreurs contraires à la loi divine, et ils ont souillé de tant de fables impures la pureté des saintes Écritures que la prédiction d'Isaïe se trouve manifestement accomplie sur cette malheureuse nation.

« Ces sages, dit ce prophète, perdent la sagesse; l'intelligence de ces prudents sera éteinte ». C'est-à-dire qu'il ne reste aux Juifs, comme le dit saint Augustin, que les lettres saintes dont la lumière même sert à les aveugler.

Chose étonnante! lorsque les juifs étaient obligés à observer la loi de Moïse, on ne pouvait les y assujettir, et depuis qu'ils en sont dispensés, ils la veulent retenir absolument. Il ne leur manque plus, pour compléter leur aveuglément, et pour confirmer toutes les prophéties, que de suivre l'Antéchrist, après avoir refusé de reconnaître le véritable Messie.

Ceux qui vivent aujourd'hui ayant encore la même dureté que leurs pères, il est aisé de concevoir combien ce peuple ingrat et opiniâtre a exercé la patience et la douceur de Jésus-Christ. Moïse ne pouvait les supporter, quoiqu'il fût le plus doux de tous les hommes. Ils lapidaient les prophètes qui leur étaient envoyés de Dieu. Enfin tous les moyens dont Dieu s'était servi pour les ramener à lui, étant inutiles, il leur envoya son fils unique, comme le dernier remède, et au lieu de le recevoir, ils l'attachèrent à la croix, et le firent mourir dans les tourments.

Malgré la pureté de sa doctrine, la grandeur de ses miracles, et la multitude de ses bienfaits, Jésus-Christ put trouver à peine douze Apôtres, un petit nombre de disciples et quel-

ques saintes femmes qui voulussent le suivre : les autres lui tendirent des piéges, contredirent sa doctrine, décrièrent ses miracles et tombèrent dans une horrible ingratitude.

Comme il leur expliquait un jour un passage d'Isaïe qui se trouvait accompli en lui, ils le chassèrent de la ville, et le menèrent sur une haute montagne, afin de le précipiter. Ils ne pouvaient souffrir qu'il fît des miracles le jour du sabbat : ils proscrivirent ceux qui le suivaient; et, en toute occasion, ils marquaient leur opiniâtreté et la haine qu'ils avaient contre lui. Cependant Jésus-Christ voyait leurs pensées, et il les leur découvrait souvent à eux-mêmes : il répondait d'une manière convaincante à toutes leurs questions, il confondait les prêtres et les docteurs en présence des peuples; et quoique ceux-ci fussent touchés de sa doctrine et de ses miracles, ils ne laissèrent pas de suivre leurs chefs, de conspirer contre lui, de demander sa mort, et de prendre sur eux et sur leurs enfants la vengeance de son sang.

Cette nation toujours incrédule n'ouvrit point les yeux à la lumière, et ne se réveilla du profond assoupissement où elle était, ni par l'arrivée des Mages, qui publiaient la naissance du Sauveur, ni par la joie des pasteurs qui avaient vu l'enfant nouveau né, ni par le témoignage de Jean-Baptiste, ni par le son d'une voix céleste qui se fit entendre à son baptême,

ni par sa présence, ni par la sainteté de sa doctrine, ni par la vertu de ses miracles, dont ils voyaient les effets sur eux-mêmes, sur leurs parents, leurs enfants, leurs voisins et leurs amis. S'il y en eut quelques-uns des plus considérables, comme Joseph d'Arimathie, qui le reconnurent pour ce qu'il était, ils cachèrent leurs sentiments par la crainte des autres. Rien ne put les convertir, lorsque les pierres se fendaient, que la terre tremblait, que le soleil était obscurci, qu'un centenier idolâtre confessait que Jésus-Christ était le vrai Fils de Dieu, ce peuple malheureux persistait dans son opiniâtreté et s'endurcissait tous les jours de plus en plus.

Notre Seigneur leur témoigna, en mille occasions, combien cette dureté lui était sensible. Il leur représenta l'exemple des Ninivites, qui avaient fait pénitence à la prédication de Jonas et celui de la reine de Saba, qui était venue de si loin pour entendre la sagesse de Salomon. Il leur reprocha vivement qu'ils étaient plus opiniâtres que Sodôme et Gomorrhe, que Tyr et Sidon; et que ces villes criminelles auraient été converties, si elles eussent vu les miracles qu'ils voyaient. Il se plaignit avec douleur de ce qu'ayant voulu les réunir et les protéger comme la poule qui assemble ses petits sous ses ailes, ils ne l'avaient pas voulu. Lorsqu'il entra dans la ville de Jérusalem, au milieu des applaudissements du peuple, il pleura sur cette ville qui devait s'attirer

tant de malheurs par la dureté de ses habitants. Il était singulièrement touché de ce qu'après avoir rejeté le véritable Messie, ces malheureux devaient un jour, en punition de leur infidélité, recevoir l'Antéchrist.

Oh ! que cet aveuglément et cet endurcissement sont déplorables! Cette dureté de cœur amasse sur ceux qui en sont atteints un trésor de colère pour le jour de la vengeance. Il n'y a point de vice plus contraire à l'esprit de Dieu. L'homme qui est dans ce malheureux état bâtit un mur d'airain entre Dieu et lui ; il s'accoutume à ses plaies; il devient si corrompu, qu'il tourne le remède en poison, et que le bien qu'on lui offre lui fait souvent plus de tort que le mal qu'il a commis. Tel fut autrefois Pharaon, dont l'endurcissement croissait tous les jours malgré les prodiges qu'il voyait : tels ont été les Juifs! Plût à Dieu que cette dureté eût fini avec eux ! Mais hélas ! elle se trouve encore aujourd'hui parmi les chrétiens ; et quoique le Sauveur ne la sente pas dans le ciel, où la douleur ne monte point, il est certain qu'elle était présente à son esprit, lorsqu'il vivait sur la terre, et qu'il en était encore plus touché que de celle des Juifs.

Abandonner les hommes à leurs passions, et les laisser pécher autant qu'ils peuvent, c'est le plus redoutable châtiment de la colère de Dieu, et le commencement de cet abandonnement qui doit continuer pour toujours dans les enfers. Cette dureté de cœur est la source

de tous les grands maux : c'est elle qui a attaché le Fils de Dieu à la croix, qui a persécuté l'Église, qui a fait naître les hérésies, qui a corrompu tant d'âmes et répandu tant d'erreurs contre la foi et la loi de Dieu. En un mot, c'est la mère de la damnation qui engendre des enfants pour l'Enfer : craignons cet endurcissement redoutable qui conduit au plus grand de tous les malheurs.

Entretien avec Jésus-Christ sur la dureté du cœur.

O Jésus, doux et humble de cœur, puissant et charitable médecin ! vous n'avez pas moins de pouvoir pour guérir mes maux, que de patience pour les supporter, puisque vous ne les supportez que pour les guérir. Ne permettez pas qu'ils augmentent, qu'ils deviennent incurables et qu'ils me séparent pour jamais de vous, ô mon aimable Sauveur !

C'est de la corruption de mon cœur que naissent tous ces maux que vous voyez en moi ; ces affections déréglées qui m'éloignent de vous, ô mon Dieu ! cette surdité intérieure qui m'empêche d'entendre votre voix ; cette dureté qui me rend insensible et rebelle à vos ordres ; cette tiédeur qui me fait perdre le goût de vos vérités ; cette négligence à votre ser-

vice, et tous les autres défauts qui vous déplaisent en moi.

Ma perte n'a point d'autre source que mon cœur : encore si cette source, à force de couler et de jeter ce qu'elle a d'impur, devenait claire, pure, et agréable à vos yeux! Mais hélas! Seigneur, elle contient beaucoup plus de corruption qu'elle n'en rejette au dehors.

Les juifs étaient et sont encore aujourd'hui enfants d'Adam, comme nous : vous les avez honorés de vos promesses, et comblés de vos faveurs : vous avez vécu parmi eux, vous leur avez enseigné vos divines vérités, vous avez devant eux opéré vos merveilles, vous leur avez fait voir en vous-même la perfection de toutes les vertus, l'accomplissement de toutes les prophéties, et, cependant, ils ne vous ont point connu... O Lumière éternelle! vous brilliez sans cesse aux yeux de ces aveugles, et leurs ténèbres croissaient tous les jours : vous leur découvriez leurs misères, et ces malheureux ne les voyaient point : vous tâchiez de les gagner par les attraits de votre douceur, et ils en devenaient plus dures et plus intraitables : vous vouliez entrer dans leurs cœurs et ils vous en fermaient la porte. Vous alliez, ô aimable Jésus, visiter leurs demeures, vous leur parliez avec bonté, vous guérissiez leurs malades, et ces ingrats refusaient de vous reconnaître. Que dis-je? ces endurcis haïssaient même votre lumière, votre vérité, vos œuvres, votre vie, votre personne adorable, et ils préfé-

raient leurs maux à tous vos bienfaits... Vous déploriez leur aveuglément et ils s'en réjouissaient; vous travailliez à les en retirer, et ils y restaient toujours plus attachés : et cet attachement opiniâtre leur faisait fuir le médecin charitable qui pouvait les guérir.

Est-il possible, ô bon Jésus! que vous n'ayez pu vaincre la dureté des juifs, ni par les biens que vous leur faisiez, ni par les maux dont vous les délivriez, ni par les peines éternelles dont vous les menaciez, ni par les charmes de votre présence et de votre ineffable conversation!... Eh quoi! Seigneur, vous êtes mort pour cette nation ingrate, elle a été lavée dans votre sang, et elle ne s'est point amollie! Aujourd'hui même, elle persiste encore dans son aveugle obstination. Comment puis-je, ô mon Dieu! voir cette punition terrible, et ne pas trembler pour moi même! Que deviendrai je, hélas! si votre grâce m'abandonne!...

Je ne me plaindrai pas de vous, ô tendre Père! car à peine étais-je né que vous m'avez rempli de votre sainte grâce, et depuis je n'ai cessé d'être l'objet de vos plus tendres sollicitudes. D'où vient donc que je suis encore si misérable?... Hélas! je ne suis touché de rien... mais, Seigneur, puisque le feu brise les pierres les plus dures, brisez, par l'ardeur de votre amour, la dureté de mon cœur. Vous ne pouvez pas dire que vous n'en ayez le pouvoir. La pécheresse de l'Évangile avait le cœur durci par ses funestes passions, néanmoins il

fut amolli à vos pieds : ces pieds sacrés sont-ils moins puissants aujourd'hui qu'ils n'étaient alors? Pénétrée de douleur, elle les embrassait amoureusement ; et moi je les trouve transpercés de clous, et prêts à répandre sur moi la vertu qui en découle, et je demeure insensible !... Si cette âme pénitente obtint sa conversion par les larmes dont elle les arrosa, vous pouvez, ô mon Jésus ! faire couler les miennes en abondance, et me disposer ainsi aux autres grâces que vous me destinez. Son cœur soupirait après vous, le mien soupire aussi; mais si mes soupirs ne sont pas assez fervents, ajoutez-y ce qui leur manque...

Dieu de clémence , exercez votre miséricorde à l'égard d'un pauvre pécheur qui veut vous aimer. Ayez pour lui la même bonté que vous avez eue pour l'un de vos apôtres. Pierre s'était tellement opiniâtré à vous renoncer, que si vous ne l'eussiez regardé, il vous renoncerait encore : mais il fut attendri et converti par un seul mouvement de vos yeux. Ces yeux, ô mon Jésus, ont ils perdu la vertu d'amollir les cœurs? Non, sans doute... Eh bien! jetez sur moi un regard de compassion et de tendresse, et je serai touché de repentir. Le bon Larron avait aussi le cœur bien dur, et il vous blasphémait encore à sa mort ; mais la vertu du sang que vous versiez pour lui, le changea en un moment et lui ouvrit le paradis.

N'y aurait-il donc que moi seul. qui n'éprou-

verai point la puissance de celui qui étant élevé de terre, attire tout à lui?... Souvenez-vous de moi, Seigneur, malgré mes ingratitudes, et l'oubli de vos bontés où j'ai vécu si longtemps. Vous n'avez pas attendu que Paul vous priât, lorsque, ne respirant que le sang et le carnage, il persécutait vos fidèles serviteurs en haine de votre nom. Terrassé et converti par la vertu de votre voix, il devint aussitôt un vase d'élection pour porter ce divin nom à toutes les nations de la terre. Il vous aima, Seigneur, avec tant de ferveur, qu'il osait assurer qu'il ne vivait plus, mais que vous viviez en lui; et qu'il n'y avait rien au ciel, ni sur la terre, ni dans les enfers, qui pût lui arracher du cœur l'amour dont il brûlait pour vous. Que n'ai-je le même amour!... mais que me servirait ce sentiment de zèle, ô doux Jésus! si je m'endurcis de nouveau et si je continue de me rendre sourd et insensible aux inspirations de votre sainte grâce? Faites, ô mon Dieu, que je n'y résiste plus à l'avenir, mais que je persévère, comme ces heureux pénitents, dans votre service, et votre saint amour.

O Reine des Anges; avocate des pécheurs les plus obstinés, puisque vous voyez les maux que produit l'endurcissement, faites couler de la source de miséricorde que vous avez donnée au monde, cette eau vive et salutaire qui purifie les âmes : que cette douce rosée tombe sur moi et amollisse enfin la dureté de mon cœur!

Ainsi soit-il.



CHAPITRE XX.

Les faux jugements qu'on faisait des actions de Jésus-Christ.

La dureté des Juifs produisait en eux tant d'autres déréglements qu'il y a lieu de s'étonner que la patience de Jésus-Christ n'en fut point rebutée. L'un des plus considérables était, qu'ils jugeaient toujours mal de sa personne, de ses paroles et de ses actions; mais que pouvait-on remarquer en Jésus-Christ, qui eût quelque apparence de mal? C'est pour cela qu'il ne craignait pas de leur dire avec assurance: « Qui de vous me convaincra de péché? »

Quand les Pharisiens et les docteurs de la loi lui firent un crime de guérir les malades le jour du sabbat, il les confondit de telle sorte, qu'ils n'osèrent plus le lui reprocher. Ils le blâmèrent d'appeler Dieu son Père; mais il prouva si clairement par ses œuvres qu'il était Fils de Dieu, qu'ils demeurèrent muets. Anne, le grand prêtre, lui ayant demandé raison de sa doctrine, le Sauveur s'en rapporta à ceux qui l'avaient entendu parler publiquement,

quoiqu'ils fussent ses ennemis; et les Juifs, ne pouvant lui imputer, devant Caïphe, aucun crime qui ne fut manifestement faux, résolurent de l'opprimer par leurs cris séditieux.

Ceux qui avaient de Jésus-Christ des sentiments plus avantageux, ne le regardaient que comme un saint prophète. Les autres en jugeaient chacun selon son humeur et ses dispositions particulières. S'il était avec les pécheurs, quoique sa conversation fût toujours sainte, et qu'il ne cherchât que leur salut, il passait pour un homme qui aimait à boire et à manger avec eux. Quelques-uns disaient que sa doctrine était nouvelle, selon la coutume du monde corrompu, qui traite de nouveauté tout ce qui s'oppose à ses vieilles erreurs et à ses anciens désordres. D'autres, le voyant suivi d'une grande foule de peuple qui voulait entendre sa parole et voir ses miracles, l'accusèrent d'être un séditieux et un perturbateur du repos public. Plusieurs jugeaient qu'il ne devait point enseigner publiquement, mais en particulier et dans les maisons, pour éviter le tumulte et le concours du peuple.

Voilà ce que c'est que le monde : il est encore aujourd'hui comme il était alors. Il approuve le concours du peuple aux assemblées profanes et aux réunions dangereuses, et il le blâme à l'Église, à la parole de Dieu, et aux plus saintes cérémonies de la religion. Il ne faut pas s'en étonner ; il estime ce qui entre-

tient ses vices, et il condamne ce qui devrait les détruire.

Enfin les Juifs en vinrent à un tel point de haine, de méchanceté et de jalouisie, que, ne pouvant nier les miracles du Sauveur, ils les attribuèrent à un commerce secret avec le démon. Toutes ces contraditions furent beaucoup plus sensibles à Jésus-Christ qu'elles ne l'eussent été à un homme ordinaire. Car un homme que le monde juge mal ne le sait pas toujours, et il est souvent trompé par la dissimulation de ceux qui le méprisent; mais Notre Seigneur, voyant le fonds des cœurs, découvrait les sentiments les plus cachés de ses ennemis, et les desseins qu'ils avaient de le perdre. L'amour qu'il avait pour eux le rendait infiniment sensible au tort qu'ils se faisaient à eux-mêmes.

Il est aisé de voir combien ces jugements injustes causaient de peines à Jésus-Christ, lorsqu'il dit à Dieu par la bouche de David : « Jugez-moi, Seigneur, car j'ai marché dans l'innocence, éprouvez-moi, et sondez mon cœur. »

Si ceux qui jugent les autres si légèrement considéraient le tort qu'ils se font, et les châtiments qu'ils s'attirent, ils seraient sans doute plus réservés dans leurs jugements. Car, soit qu'ils jugent les bonnes actions d'autrui avec rigueur, soit qu'ils condamnent les mauvaises sans miséricorde, ils doivent être certains que le même jugement les attend. Un jour, dit l'É-

vangile, nous serons jugés avec la même rigueur que nous aurons jugé les autres.

Les méchants attribuent à l'hypocrisie, à l'orgueil, ou à quelqu'autre vice qu'ils sentent en eux, toutes les bonnes œuvres qu'ils voient faire aux gens de bien ; cela n'est pas étonnant, car les mauvais jugements viennent toujours, ou presque toujours, du mauvais penchant qui se trouve dans le cœur de celui qui juge : l'expérience ne le fait voir que trop souvent. En effet, la même bonne œuvre dont un homme est édifié, en scandalise un autre. Le jeûne, l'oraison, les entretiens de piété font tous les jours naître des jugements opposés; et il n'y en a point d'autre cause, sinon que les hommes, en jugeant ainsi, ne suivent pas la lumière véritable, mais la disposition de leur cœur; et plus cette disposition est mauvaise, plus leurs jugements sont désavantageux au prochain.

Si deux personnes voient faire une méchante action, l'une en sera touchée de compassion, et tâchera d'y remédier, et de la cacher; l'autre, au contraire, voudra qu'on la publie et qu'on la punisse. Ainsi la même chose excitera en l'une, la miséricorde, et en l'autre, la vengeance. Il est donc vrai, selon la parole de saint Paul, que celui qui juge mal d'un autre se condamne lui-même, parce qu'il fait connaître par là que la racine du mal qu'il blâme en son frère se trouve en son cœur, et que si Dieu ne l'assistait de ses grâces, il tomberait

dans les mêmes péchés dont il croit coupable celui qu'il condamne.

Quoiqu'on ne doive pas juger bon ce qui est manifestement mauvais, puisque ce jugement serait contraire à celui de Dieu, il est certain cependant qu'il faut toujours juger avec tant de précaution et de retenue, que l'amour-propre et la corruption de notre cœur n'y ait point de part : autrement, en jugeant notre prochain, nous nous condamnerions nous-mêmes. Si nous ne pouvons arrêter nos jugements, soyons au moins sur nos gardes pour retenir notre langue; afin que cette malignité, demeurant cachée, ne scandalise personne.

Ceux qui sont obligés par le devoir de leur charge, de juger et de corriger les autres, doivent auparavant s'humilier sincèrement et se condamner eux-mêmes dans leurs cœurs, afin de ne juger ensuite leurs frères qu'avec la crainte de Dieu, et en sa présence.

Sachons enfin nous mettre au-dessus des jugements humains (on ne peut les éviter; la sainteté même de Jésus-Christ n'en a pas été exempte). Persuadons-nous bien aussi que si le monde n'a point épargné le maître sur ce point, il ne ménagera pas les serviteurs.

En discréditant la vertu, le monde veut lui faire perdre l'estime qu'elle a parmi les hommes, afin qu'il n'y ait point de honte à être vicieux.

Ames chrétiennes! estimez-vous bienheu-

reuses d'être jugées injustement par ceux que Jésus-Christ a déjà condamnés, parce qu'une grande récompense vous est réservée dans le ciel.

Entretien avec Jésus-Christ sur les jugements injustes qu'on faisait de sa personne adorable.

O Juge infiniment sage! qui pénétrez le fond des cœurs, à qui rien n'est caché, et dont les yeux sont toujours ouverts sur les bons et sur les méchants, vous voyez mon intérieur, et tout ce qui peut en moi vous déplaire!... « Si je monte au ciel, vous y êtes; si je descends dans les entrailles de la terre, je vous y trouve... vos yeux m'ont vu lorsque j'étais encore tout informe : et tous les hommes sont inscrits dans votre livre. » Pourquoi voudrais-je donc me dérober à votre vue? Il est vrai que j'ai mille raisons de vous craindre; mais où fuirai-je, ô justice adorable! pour me mettre à couvert de vos jugements?... Quand je rentre en moi-même, ô divin Jésus! et que je me vois si rempli de malignité, n'ai-je pas raison d'appréhender votre présence, et de vous dire avec David : « Seigneur, détournez vos yeux de mes péchés. » Mais si je considère que vous seul pouvez me guérir, je crains que vous ne daigniez pas abaisser sur moi vos re-

gards, et je vous dis avec le même prophète : « créez en moi un cœur nouveau, » et tout le reste sera purifié. Souvenez-vous, ô mon Dieu ! que vous avez dit autrefois à Noé que le sentiment et la pensée du cœur de l'homme sont portés au mal dès la jeunesse. Vous seul, Dieu de bonté ! pouvez redresser ces mauvais penchants d'une nature corrompue, et me rendre les biens qu'ils m'ont fait perdre !...

Vous avez vécu parmi les contradictions des hommes et vous avez supporté avec douceur et patience la malignité de leur cœur, Vous avez souffert leurs jugements injustes ; néanmoins, ils ne pouvaient trouver, ni dans vos paroles, ni dans vos actions, aucun fondement de juger mal de vous.

Que votre patience est admirable, ô souverain Juge des vivants et des morts, de souffrir une telle injustice ! ce monde pervers vous a-t-il jamais entendu dire seulement une parole inutile ? a-t-il vu dans votre conduite et dans vos démarches la moindre légèreté ? Il n'a rien trouvé que de divin dans votre doctrine, rien que de vrai dans vos miracles, rien que d'édifiant dans votre vie. Vous n'avez jamais recherché ni ses biens, ni ses honneurs, et vous les avez même refusés, quand il vous les a offerts. Pourquoi donc pense-t-il mal de celui qui est la sainteté même ?...

Soyez béni à jamais, ô mon Sauveur ! d'avoir voulu souffrir, par amour pour moi, les faux jugements du monde ! Vous avez voulu

être mon modèle, et me consoler par vos exemples : mais hélas ! que mes sentiments sont différents des vôtres ! Que deviendrai-je, si la bonté avec laquelle vous supportez mes misères ne s'étend encore jusqu'à les guérir ?

Oh ! que je suis à plaindre ! je veux passer parmi les hommes pour autre que je suis, et je ne puis souffrir qu'ils fassent de moi aucun jugement désavantageux, quoiqu'ils ne puissent jamais me croire aussi méchant que vous me voyez. Vous seul, ô divin scrutateur des âmes, connaissez les misères de mon cœur : elles sont plus grandes et plus nombreuses qu'on ne peut jamais penser ! Guérissez, ô médecin charitable ! par votre vertu toute puissante, des plaies si funestes, et accordez-moi la grâce de vous imiter.

Puissé-je, ô mon Dieu, ne plus me tromper à l'avenir dans mes jugements : faites que je voie les choses du monde telles qu'elles sont en réalité, que je me juge tel que je suis ; afin que je me méprise, que je me condamne, que je me haïsse, et que je n'estime, et ne craigne que vous...

Une des plus dangereuses illusions de mon orgueil, est de faire trop d'état de l'opinion des hommes. Vous voyez, Seigneur, jusqu'où va cette pitoyable vanité et combien elle m'est nuisible. Quel bien ou quel mal en effet me peuvent faire les jugements humains ? Ne suis-je pas véritablement tel que vous me jugez ?

deviens-je meilleur par l'estime des hommes, ou pire par leur mépris?

Insensé que je suis, toute mon attention est de chercher à plaire au monde. En tout ce que je fais, je songe à ce qu'on pensera de moi, j'observe ma conduite, je mesure mes mouvements, je pèse mes paroles, afin de plaire à ce monde frivole, d'éviter ses jugements et d'obtenir ses suffrages. Mais, hélas! que cette prétention est vaine, et qu'elle m'éloigne de vous, ô mon Dieu!... Oh! heureuse l'âme fidèle qui est assez pure pour négliger toutes ces vues mondaines, et qui n'a d'autre attention que de vous plaire, et de vous servir uniquement!

Attirez à vous, ô mon aimable Sauveur! toutes mes pensées, tous mes sentiments et toutes mes intentions. Ayez pitié de mon pauvre cœur dissipé par la multiplicité de ses désirs; arrachez-en l'estime des jugements humains, soit qu'ils soient bons, ou qu'ils soient mauvais. Ne permettez pas que je veuille contenter un monde que vous n'avez jamais satisfait, ni que j'écoute les jugements de celui qui vous a si mal jugé : je ne veux désormais contenter que vous seul. Je vous offre tout ce que je suis : établissez en moi votre divine présence; élevez mon esprit vers vous; afin que, dégagé de tout ce qui ne peut me remplir de votre amour, je vive pour vous, je parle de vous, et je me repose en vous, ô mon souverain juge!

O mère de Dieu, pleine de grâce, que vous étiez riche devant les yeux de celui qui avait fait en vous de si grandes choses; cependant vous étiez inconnue au monde! Je vous en conjure par ces chaînes du pur amour, qui vous ont si étroitement unie à votre Dieu, obtenez-moi la grâce de mépriser le monde, et de me mettre peu en peine de ses faux jugements. Faites que mon cœur demeure attaché à Jésus votre Fils, et que nulle créature ne m'en sépare jamais. Ainsi soit-il.



CHAPITRE XXI.

Sur les murmures et les médisances qu'endura Notre Seigneur Jésus-Christ.

Des mauvais jugements naissent ordinairement les médisances et les murmures. Les murmures et la médisance sont comme les exécuteurs des jugements injustes; car un méchant cœur ne peut guère nuire, s'il ne confie à la langue l'exécution de ses desseins. Comme tous les hommes sont plus ou moins sujets à ce vice odieux, on ne doit pas espérer de pouvoir échapper à la médisance et aux

murmures, puisque la sainteté incomparable et toute l'innocence de la vie du Sauveur ne l'en ont pas garanti.

Il a souffert cette persécution avec la même patience que toutes les autres. On murmurait contre lui sans aucune retenue, dans les rues et sur les places publiques, dans les synagogues et dans les conseils des Juifs, parmi les Docteurs de la loi et les principaux de la nation. Si quelqu'un osait le défendre, on lui imposait silence, et ce zèle ne faisait qu'irriter, et aigrir les Pharisiens qui cherchaient à le décrier, et à le perdre.

Ils disaient qu'un pécheur ne pouvait faire des miracles, et que celui-là était véritablement ennemi de Dieu, qui n'observait pas le jour du Sabbat. Les prêtres assuraient qu'il était méprisé des plus considérables, et qu'il n'y avait que la populace pour l'écouter et le suivre. Les Docteurs murmuraient de ce qu'il se disait le Fils de Dieu. Les Pharisiens, qui se croyaient eux-mêmes des saints, le faisaient passer pour un imposteur. Ces orgueilleux ne pouvaient souffrir qu'il eût aucun rapport avec les pécheurs. On se moquait de ses disciples, parce qu'ils étaient presque tous pauvres et d'une naissance obscure. La malice des Juifs jointe à une infinité de fausses circonstances, qu'on ajoute presque toujours à ces sortes de discours, était la cause de tant de médisances et de calomnies. Elle causait une peine si sensible au Sauveur, que nous ne lui devons

guère moins de reconnaissance, pour avoir voulu être déchiré et meurtri par ces langues cruelles, que pour l'ouvrage même de notre rédemption.

On ne peut comprendre sans l'avoir éprouvé combien cette sorte de contradiction a de force pour ébranler la volonté, et pour ôter l'envie de répandre des grâces sur ceux qui murmurent. Quoique Dieu, toujours fidèle dans ses promesses, ait accompli exactement celle qu'il avait faite à Abraham de donner à sa postérité une terre abondante en toutes sortes de biens, il voulut néanmoins, pour punir les murmurateurs de son peuple, que, de cette multitude innombrable d'hommes qu'il avait tirés de la captivité d'Égypte, il n'en entrât que deux dans la terre promise.

Le fils de Dieu, s'étant fait homme, souffrait tous les murmures, sans cesser de faire du bien à ceux mêmes qui ne cessaient de le décrier. Il ordonna à ses Apôtres d'en user ainsi dans la prédication de l'Évangile. Il les avertit de se mettre au-dessus des persécutions en leur disant : « qu'il suffit au disciple d'être traité comme son Maître, et au serviteur comme son Seigneur; que, s'ils avaient appelé le Père de famille Béelzébut, combien plutôt donneraient-ils ce nom à ses serviteurs. »

C'est une grande consolation pour les amis de Dieu, lorsqu'ils souffrent injustement la médisance, de savoir qu'ils deviennent par là les disciples de celui qui la souffrait avant eux.

Mais afin de conserver cet honneur et ce glorieux privilége, ils doivent être fidèles à imiter leur maître en ce point, et être disposés à endurer la médisance avec patience et soumission à la volonté divine. Le monde étant un lieu de misères et de peines, il n'y a personne qui ne soit exposé à celle-ci, comme aux auautres; mais la patience distingue les serviteurs de Dieu des hommes du siècle. Ceux-ci ne souffrent que malgré eux, et avec un cœur si plein d'aigreur et d'impatience, qu'ils se rendent souvent plus coupables que ceux qui les font souffrir : les serviteurs de Dieu, au contraire, reçoivent avec humilité, pour l'expiation de leurs péchés, les contradictions qui leur arrivent.

Le moyen le plus chrétien et le plus efficace de confondre les médisants, c'est de les instruire dans la vertu par la patience, par la douceur, et par des bienfaits. Le silence et une sainte dissimulation sont les plus fortes armes qu'on puisse opposer à la médisance; car si elle vient de malice, elle est assez punie par le déplaisir de ne pouvoir se satisfaire contre un ennemi qui ne se défend point. Si elle vient d'ignorance, ou de mauvaise habitude, elle est bientôt arrêtée par le silence.

Les anciens philosophes conseillaient sagement de regarder les médisances comme des avis salutaires, et comme un miroir qui nous représente nos défauts. Car ce qu'un ami excuse par amitié, ou dissimule par considéra-

tion, ou ne voit pas par négligence, le médisant le dit avec liberté, et nous marque les vices que nous devons craindre. S'il y a quelque remède au mal qu'on dit de nous, ce n'est pas de régler notre conduite sur les discours des hommes; mais plutôt de ne donner aucune raison de la blâmer. C'est pourquoi Jésus-Christ avertit si souvent ses serviteurs de s'attacher constamment et fidèlement à leurs devoirs sans considérer ce qu'on dit d'eux. Il n'y a point de temps plus inutilement employé que celui qu'on passe à empêcher les hommes de parler : le meilleur parti est d'imiter Notre Seigneur, et de lui abandonner le reste. Car si Dieu est pour nous, qui sera contre nous?... Cependant il est quelquefois nécessaire de rendre raison de sa conduite, soit en public, soit en particulier, lorsqu'il y va du salut du prochain, de l'honneur de l'Église et de la gloire de Dieu. Mais alors il faut le faire avec une telle modération, qu'en satisfaisant précisément à ce que nous devons, il n'y entre point de passion, et que nous ne murmurions jamais contre ceux qui murmurent: autrement, en nous justifiant d'un côté, nous tomberions de l'autre dans le crime de nos accusateurs.

Prenons donc bien garde, en nous justifiant, de nous plaindre trop de ceux qui nous maltraitent : n'exagérons jamais le tort qu'ils nous font; car plus les plaintes paraissent justes, plus elles sont dangereuses à l'âme. Elle

perd, en se plaignant ainsi, la pureté de la patience; elle tombe dans la présomption; elle scandalise le prochain. Il vaut beaucoup mieux se confier à Dieu qui voit tout, répandre son cœur devant lui, et se souvenir qu'il y a dans le silence, et la tranquillité d'esprit, un trésor caché de biens spirituels, qu'il ne tient qu'à nous de trouver. Heureux celui qui le possède, et qui jouit en secret de ce don précieux que les murmurateurs et les médisants ne connaissent point!

Entretien avec Jésus-Christ sur les murmures et les médisances.

Je vous adore, ô bonté infinie! je vous rends mille actions de grâces de tous les moyens dont vous vous servez, et de toutes les peines que vous souffrez pour m'instruire et me détacher de l'estime et de l'amour du monde. Ah! si j'avais les yeux bien ouverts, comment pourrais-je l'aimer encore?... Conduisez-moi, Seigneur, dans la compagnie des bienheureux qui vous voient, qui vous aiment, et dont toute l'occupation est de vous adorer, et de glorifier votre saint nom: mais en attendant cette inestimable faveur, rendez mon cœur insensible aux louanges et aux mépris des hommes.

Y a-t-il quelque chose en vous, ô mon Dieu!

qu'on ne puisse et qu'on ne doive bénir et louer?... Pourquoi donc les Pharisiens ont ils murmuré contre vous? Est-ce parce que vous mangiez avec les pécheurs, que vous conversiez avec les pauvres et le petit peuple, plutôt qu'avec les superbes et les riches du siècle?... Est-ce parce que vous n'avez point fait de bien aux hommes; qu'ils n'ont rien trouvé de louable en vous, et qu'ils n'ont pas éprouvé les effets de votre divine vertu?... Ces ingrats ne sentaient donc pas votre miséricorde et votre douceur!... Vous étiez leur libérateur, leur consolateur et leur Père; vous guérissiez les malades, vous chassiez les démons, et ces malheureux vous traitent comme un imposteur!... Comment donc, ô mon Jésus! puis-je vouloir que le monde découvre en moi ce qu'il n'a pas vu en vous, et qu'il dise de moi ce qu'il n'a pas dit de votre bonté suprême?...

Que les Scribes et les Pharisiens disent ce qu'ils voudront! Vous êtes, Seigneur, mon salut, ma consolation, et mon refuge. Puisque la société des pécheurs ne vous convient pas moins que celle des Anges, venez chez moi, ô Dieu de bonté, malgré la dureté de mon cœur: le feu de votre amour fera mieux connaître sa force dans une matière difficile à brûler... Souvenez-vous qu'après avoir dit « que vous établiriez votre demeure chez ceux qui vous aiment et qui gardent votre parole » vous n'avez pas laissé de prendre soin des pécheurs, de

les rechercher, de les visiter, quoiqu'ils ne vous aimassent, et qu'ils ne vous connussent point. Venez donc, ô Dieu d'amour! prendre possession de mon âme. Vous savez comment vous y serez reçu, et le peu que je puis vous présenter; vous daignerez supporter, je l'espère, la misère de cette pauvre maison. A la vérité, tout y est froid et rebutant : vous n'y trouverez, ô mon Sauveur! que des désirs languissants, des œuvres corrompues et capables de vous dégouter; néanmoins, vous y viendrez, ô mon Jésus! et vous apporterez avec vous tous les biens. Vous ferez de cette caverne de voleurs une maison d'oraison, et de cet abîme de misère la demeure de votre divin esprit. Si vos ennemis en murmurent, les Anges s'en réjouiront : N'avez-vous pas dit, Seigneur, qu'il y aurait plus de joie dans le ciel, pour un seul pécheur qui fait pénitence, que pour quatre-vingt-dix-neuf justes qui n'ont pas besoin de pénitence?

Ceux qui murmuraient contre vous, Bonté suprême, aveuglés par la malice de leur cœur, ne savaient ce qu'ils disaient; mais moi, qui connais votre divine vérité, je vous rends grâce de me l'avoir fait comprendre. Je vous bénis, ô mon Sauveur! et j'adore en vous cette grande et ineffable miséricorde que vous avez témoigné aux pécheurs; à Zachée, à la Madeleine pénitente, et à tous ceux qui désiraient venir à vous... Est-il possible que les désirs des pécheurs repentants, tout imparfaits qu'ils

sont, soient si précieux devant vous que vous vouliez les exaucer!

Je suis, ô mon Dieu! un de ces pauvres pécheurs. Je vous désire, comme Zachée vous désirait, ô mon souverain bien! Vous êtes mon Rédempteur et mon Père! Je languis du désir de vous voir, car vous êtes toute ma gloire et mon bonheur : mais hélas! Seigneur, je suis si petit que la foule qui m'environne m'empèche de vous apercevoir. Regardez-moi, comme vous avez regardé Zachée, avec des yeux de bonté et de miséricorde : défendez-moi de la contradiction des langues, et rendez-moi insensible à tous les vains discours des hommes. Cachez-moi dans le secret de votre visage : oh! que c'est un charmant asile et une heureuse retraite, où l'âme goûte à loisir la douceur de votre amour, et les charmes de votre bonté infinie.

Si vous ètes, ô Dieu de paix, ma nourriture et ma vie, que m'importe qu'on dise que je suis pauvre et misérable? Si je suis tout occupé de votre amour, dois-je m'affliger quand on dira que je ne suis bon à rien? Ah! que je sois inutile au monde, pourvu que je vous serve, et que je sois possédé de vous! Que les hommes disent ce qu'il leur plaira, pourvu que je vous écoute! Qu'ils murmurent de moi, pourvu que je jouisse de vos inénarrables consolations! Qu'ils me rebutent, pourvu que je vous trouve! Qu'ils me déchirent, pourvu que je vous contente! Quel tort me feront leurs

critiques, ou plutôt quel avantage n'en retirerai-je pas, si je vous aime, ô le Dieu de mon cœur!...

Puisque « la mort et la vie sont, dit l'écriture, au pouvoir de la langue » et que le monde n'a dit de vous, qui êtes la véritable vie, que des paroles de mort : ouvrez mes lèvres, Seigneur, et ma bouche annoncera vos louanges. » Je louerai vos grandeurs, et je vous rendrai grâces des biens sans nombre que vos ennemis n'ont point voulu reconnaître en vous. O Dieu d'Israël! je vous bénirai tant que je vivrai, parce que ces ingrats ont murmuré contre vous, même des faveurs que vous leur faisiez...

O modèle de la charité éternelle! vous nous avez ordonné de prier pour ceux qui nous calomnient, et vous ne voulez être prié, qu'afin de nous exaucer : je vous conjure donc, ô Dieu de bonté! de pardonner à tous ceux qui disent du mal de moi. Vous savez, Seigneur, qu'ils en disent beaucoup moins qu'il n'y en a, et que la malice, avec laquelle ils me méprisent, n'égale pas la bonté, avec laquelle vous daignez me supporter; mais vous pouvez, ô mon Dieu! remédier à tout, en me donnant la grâce de me corriger, et aux détracteurs celle de ne plus médire. Faites, ô miséricordieux Jésus! que personne ne périsse à mon occasion. Apprenez aux langues criminelles à chanter vos louanges, afin qu'elles vous honorent après vous avoir offensé. Répandez votre

charité dans les cœurs médisants, pour qu'ils m'aident à corriger en moi ce qu'ils y trouvent à redire : unissez-nous tous, ô bon Jésus ! d'un amour sincère, afin que nous ne cessions de vous bénir à jamais.

O douce, ô clémente Mère de Dieu ! obtenez-moi et à tous ceux qui parlent mal de moi l'esprit de charité, de patience et de douceur. Faites que ma langue loue sans cesse, ici-bas, celui que vous glorifiez éternellement, et qu'un jour j'aie le bonheur d'occuper dans le ciel une place parmi les serviteurs de votre fils bien-aimé.

Ainsi soit-il.



CHAPITRE XXII.

On contredit la doctrine de Jésus-Christ et on blâme ses œuvres.

Un péché qui passe en habitude, en attire ordinairement beaucoup d'autres après lui, qui souvent sont même plus grands et plus dangereux que le premier. Quels désordres, par exemple, ne cause point l'habitude de murmurer ou de médire ! Ce défaut semble n'être d'abord qu'un divertissement,

une saillie d'esprit; mais de là naissent les jugements téméraires, les mensonges, les calomnies, les faux témoignages, la colère, l'indignation, le mépris, la moquerie, et ensuite l'obligation de restituer l'honneur.

C'est pour cela que le démon s'applique surtout à entretenir en nous ce penchant; et, pourvu qu'il obtienne là-dessus ce qu'il désire, il se met peu en peine de s'opposer au bien que nous faisons d'ailleurs, assuré que, tandis que cette porte lui sera ouverte, il trouvera toujours l'occasion et les moyens de nous nuire. Il lui importe même assez peu que ces péchés soient grands ou petits, pourvu qu'ils soient habituels : car quoiqu'on ne tombe pas souvent dans des fautes considérables, les plus légères deviennent dangereuses, dès qu'elles sont négligées; et selon la parole du sage, « celui qui méprise les petites choses, tombera infailliblement dans les grandes. »

Il n'en faut point d'autres preuves que les excès, où tombèrent ceux qui murmuraient contre Jésus-Christ; puisqu'ils en vinrent bientôt jusqu'à contredire sa doctrine, et à blâmer ses œuvres. Plus sa doctrine était claire, plus il cherchait à l'obscurcir: et plus ses œuvres étaient admirables, plus ils s'attachaient à les décrier.

L'esprit de murmure, pour n'avoir pas été étouffé dans sa naissance, causa tous ces maux, et, outre le tort qu'il fit à ceux qui s'y abandonnaient, il affligea encore extrêmement le

Sauveur, parce qu'il l'offensait en ce qui lui était le plus sensible. En effet, on empêchait par là le progrès de l'Évangile, on scandalisait les faibles, on ébranlait les forts, on encourageait les méchants, on endurcissait les incrédules, et on donnait à Jésus-Chist le déplaisir de se voir obligé d'employer à résister au mal le temps, qu'il avait destiné à faire du bien, et à sanctifier les âmes.

Quand il leur faisait espérer le pardon de leurs péchés, les Pharisiens l'accusaient de blasphême. Quand il prouvait qu'il était le Fils de Dieu, ils disaient qu'il se rendait témoignage à lui-même, et ils éludaient ainsi la vertu des prodiges qu'il opérait, pour confirmer sa parole. Ils lui demandaient en public, afin de lui ôter la créance qu'il avait parmi le peuple, par quelle autorité il osait prêcher, et faire des miracles. Quand il en opérait dans les synagogues, pour autoriser la doctrine qu'il annonçait, ils en chassaient le monde, prétendant que c'était le jour du Sabbat. Ils s'assemblaient souvent, pour chercher les moyens de l'en empêcher, sous prétexte du bien public, et de peur, disaient-ils, que les Romains ne crussent qu'il voulait soulever le peuple. Si quelques-uns de ses disciples osaient prendre sa défense, ils étaient accablés par les cris de la multitude.

Le voyant un jour suivi d'une grande foule de peuple, qui portait des palmes à la main, et qui lui donnait mille louanges et mille béné-

dictions, ils en furent transportés de rage, et ils se plaignirent hautement de ce qu'il ne faisait pas taire cette multitude. Souvent, pour le confondre, ils lui proposaient, en présence de tout le monde, des questions captieuses et qu'ils croyaient difficiles à résoudre : mais se trouvant eux-mêmes confondus par la sagesse divine de ses réponses, ils étaient contraints d'avoir recours, pour le perdre, à des artifices plus noirs et mieux cachés.

Jésus-Christ passa ainsi dans des contradictions continuelles, les trois années de sa prédication, jusqu'à ce que ses ennemis, voyant tous leurs efforts inutiles, résolurent de l'arrêter : mais les ministres qui en furent chargés, revinrent sans avoir exécuté cet ordre, charmés de sa doctrine. Ils défendirent alors au peuple de le suivre, sous des peines sévères ; et comme on leur rapportait tous les jours de nouveaux prodiges qu'il avait opérés, ils prirent soin d'examiner à la rigueur ceux qui avaient été guéris, afin de trouver, même dans ses miracles, quelques sujets de le condamner.

C'est ainsi qu'ils en usèrent à l'égard du paralytique guéri auprès de la piscine, et à l'égard de l'aveugle-né, lequel, pour avoir trop bien satisfait à toutes leurs demandes, fut chassé honteusement de la synagogue. Ils voulurent même faire mourir Lazare, qui venait d'être ressuscité; parce qu'à l'occasion de sa résurrection, plusieurs croyaient en Jésus-

Christ. Enfin, ils persécutaient, en toute occasion, ce divin Agneau. Notre Seigneur se retirait quelquefois de la Judée pour céder à l'orage, ou bien il demeurait caché pendant quelques jours, et il revenait ensuite voir s'ils ne s'étaient point un peu radoucis. Mais, dès qu'il disparaissait, ils exigeaient avec sévérité qu'on vînt leur dire où il était; et lorsqu'il se montrait, ils étaient au désespoir de ne pouvoir le saisir. Ils le suivaient partout, afin de trouver des occasions de le traverser ; et, c'est ainsi qu'ils ne cessaient de causer mille peines à celui qui ne cherchait que leur salut.

Mais, qui pourrait dire jusqu'où va la malignité du cœur humain, quand il s'est obstiné à contredire la vérité connue et les œuvres de Dieu? car, quel sujet avaient les Juifs de persécuter ainsi Jésus-Christ? Il ne fuyait point leur compagnie; il ne méprisait pas de manger avec eux ; il allait dans leurs maisons, quand il était invité; il ne dédaignait personne; il guérissait leurs malades, et il leur enseignait les vérités célestes avec une douceur et une patience admirables.

Il ne chercha jamais à diminuer leur crédit, leur réputation, leurs biens, leur liberté. Il déclara même publiquement qu'on devait obéir aux Scribes et aux Pharisiens, et faire tout ce qu'ils disaient, quoiqu'ils lui fussent opposés en toutes choses... L'obstination à contredire la vérité n'a pas fini avec ce peuple ingrat; c'est une persécution que les gens de bien.

pour l'épreuve de leur vertu, souffrent encore aujourd'hui et souffriront toujours non-seulement des inconnus, mais, quelquefois même, de leurs amis, de leurs parents, de leurs frères, de ceux qu'ils ont obligés en maintes circonstances, et qui plus est des personnes qui ont le plus de réputation et d'autorité dans le monde. Hélas! une jalousie secrète en est souvent l'origine!

Telle était la malice des Juifs : rien ne leur pouvait être plus glorieux, ni plus utile que de s'attacher à Jésus-Christ, le Dieu du ciel et de la terre; cependant, de peur qu'on ne crût qu'ils avaient pour lui quelqu'estime, ils résolurent de le traverser en toutes choses. Quand le poison de l'envie s'est une fois insinué dans le cœur de ceux qui font profession de vertu, ils deviennent de cruels persécuteurs.

Il y aurait ici plusieurs choses à dire pour la consolation des justes qui souffrent de semblables contradictions; mais, puisque le Seigneur qu'ils servent, le permet ainsi pour enrichir leur couronne, il suffit de les engager à jeter les yeux sur Jésus-Christ, et à lui rendre grâces de ce qu'ils sont jugés dignes d'être traités comme celui qui est leur modèle et leur juge.

Plaignons ceux qui ont l'habitude de contredire le bien, ils pèchent contre le Saint-Esprit et ils mettent un obstacle presqu'invincible à

leur salut. Contredire la vérité connue, c'est s'opposer à Dieu même.

C'est pourquoi le sage nous avertit de ne contredire, en aucune manière, la parole de la vérité, et de souffrir plutôt la confusion de notre ignorance, car il n'y a point de marque plus certaine d'un esprit faible et orgueilleux, que de ne pouvoir ni souffrir la vérité, ni renoncer à l'erreur. La vérité est si belle et si conforme à notre nature, qu'elle perfectionne l'homme, en le rendant véritablement libre, selon la parole de la sagesse éternelle. Aimons-la donc, et nous serons heureux !

Entretien avec Jésus-Christ sur les contradictions qu'il souffre dans sa doctrine.

O Verbe divin, Fils du Dieu vivant, je vous bénis avec tous les Anges et tous les Bienheureux ! Vous êtes ma voie, ma vérité et ma vie : voie sans péril, vérité sans tromperie, vie sans mort. Celui qui ne marche pas avec vous s'égare; celui qui ne voit pas par votre lumière est aveugle, et celui qui ne vit pas en vous, meurt toujours. Seigneur, soyez mon guide, éclairez-moi et vivez toujours en moi.

Comment pourriez-vous, ô mon Jésus ! me refuser ce que je vous demande ? N'êtes-vous

pas ce miséricordieux Sauveur! celui qui tendiez tout le jour vos mains remplies de grâces à un peuple incrédule, rebelle et contradicteur? Puisque vous êtes le même, et que votre bras n'est point raccourci, ni votre amour diminué; secourez-moi, exaucez-moi, et faites-moi sentir vos miséricordes. Souvenez-vous avec quelle bonté vous avez traité cette nation infidèle, avec quelle douceur vous l'avez supportée et avec quelle patience vous avez dissimulé ses contradictions continuelles...

Votre lumière, ô divine clarté! l'avait aveuglée de telle sorte, qu'elle ne pouvait souffrir que les autres en fussent éclairées. Ce peuple ingrat tâchait d'obscurcir vos vertus par ses calomnies, et d'éloigner les hommes de votre amour. Pauvres aveugles! ils combattaient les vérités les plus claires; ils affaiblissaient, autant qu'il leur était possible, l'autorité de vos miracles, et ils s'opposaient, en présence de tout le peuple, à votre céleste doctrine. Insensés qu'ils étaient, ils s'élevaient partout contre vous : le bien que vous leur faisiez les rendait plus méchants, votre patience plus coupables, votre tendresse plus endurcis, votre lumière plus aveugles et vos remèdes plus malades.

Il vous eût été beaucoup plus doux, ô divin Agneau! de mourir tous les jours, que de voir les contradictions misérables de ces cœurs endurcis. Le Larron converti sur la croix obtint le paradis, et ces malheureux au milieu du

temple, où ils passaient pour des saints, méritèrent un enfer éternel. Cependant, ô mon Jésus! vous les supportiez; vous tachiez de vaincre leur dureté par votre inaltérable douceur, et leur haine par vos innombrables bienfaits. Mais hélas! vous ne pûtes rien obtenir; ils se perdirent malgré vos bontés...

Mais, Seigneur, l'incrédulité des Juifs s'est perpétuée parmi nous. Qui pourrait compter les contradictions où sont tombés, et où tombent encore tous les jours, les ennemis de votre Église! Ces aveugles et ces insensés accusent votre religion sainte d'avoir des mystères incompréhensibles. Or ces mystères ne sont-ils pas la marque et le cachet de votre sagesse?... La nature elle-même n'est-elle pas, ô mon Dieu, remplie de choses que la raison humaine ne peut expliquer, et que nous devons admettre? Ce que débitent les impies eux-mêmes avec tant d'assurance, et sans preuve, ne sont donc, ô roi de gloire, que des paradoxes plus incompréhensibles que les secrets de votre sagesse. Eh quoi! une matière qui pense; un monde et des êtres raisonnables créés pour un moment et sans aucune destination; un Dieu infiniment parfait, qui ne montre dans son ouvrage ni sagesse, ni bonté!!! oh! que l'homme impie prend de peines inutiles pour fuir la vérité!... Vous me la présentez, ô mon divin maître, cette vérité immuable dans votre doctrine, d'une manière si évidente et si

sensible, qu'il nous est impossible de la contredire.

Continuez donc, Seigneur, de tourner vers nous vos aimables soins; ayez pitié de notre faiblesse; peut-être serai-je plus fidèle que les Pharisiens et les impies! Je confesse la vérité qu'ils n'ont point voulu croire; j'adore la vertu qu'ils ont persécutée : je loue les œuvres qu'ils ont contredites. Puisque vous avez tant fait pour ceux qui vous rebutaient, venez, ô mon Dieu! venez vers ceux qui vous appellent, et qui soupirent après vous comme le cerf altéré des fontaines. Oh! que je serais heureux, Seigneur, si, touché de mes larmes, vous exaucez mes désirs : toutes les puissances de mon âme, et toutes les parties de mon corps se changeraient en autant de bouches pour chanter vos louanges, et publier vos miséricordes...

Je sais bien que si vous examinez mes mérites, selon la rigueur de votre justice, vous détournerez les yeux, de peur qu'ils ne voient la vanité de mes œuvres; vous vous boucherez les oreilles pour ne pas entendre ma voix, et vous me priverez de votre douce présence, puisque je ne suis pas moins coupable que ceux qui ont si opiniâtrement contredit votre doctrine et vos œuvres; car, en croyant ce qu'ils niaient, et en adorant ce qu'ils contredisaient, je ne laisse pas d'être rebelle à votre lumière, et sourd à votre voix. Que dis-je, Seigneur, ne suis-je pas un de ceux dont vous

vous plaignez si justement, qui vous tournent le dos et non le visage? Vous aviez les yeux attachés sur moi, et je ne regardais que la terre; vous me cherchiez, et je m'éloignais de vous; vous m'aimiez, et je n'aimais que les créatures; vous étiez tout en moi, et j'étais tout hors de vous.

Mais, ô Père charitable! vous n'êtes pas, comme ce mauvais riche qui voyait Lazare couché à sa porte, sans être touché de sa misère : vous n'êtes pas si avare de vos faveurs : faites-moi donc part de vos trèsors! O mon Dieu! si je suis si indigne, accordez, par aumône, à ce pauvre pécheur le pardon de ses fautes, la lumière à cet aveugle, la santé à ce malade, et la vie à ce mort. Pour recevoir l'aveugle-né, au nombre de vos disciples, vous n'avez rien exigé, sinon qu'il crût en vous, et qu'il désirât vous voir : il crut, et il fut guéri. Me voici, Seigneur, dans la même disposition. Je crois en vous : oui, je crois; vous êtes la vérité même, je désire de tout mon cœur vous voir, et je veux vous aimer éternellement...

O très-douce et humble Vierge, qui avez toujours été soumise au Seigneur, faites que mon cœur s'humilie sans cesse, et qu'il se détrompe enfin des illusions du monde; afin, qu'étant dégagé des affections basses et terrestres qui éteignent la foi, je vive comme vous perpétuellement en Dieu. Ainsi soit-il.



CHAPITRE XXIII.

L'ingratitude des Juifs.

Il y a tant de liaison entre les péchés, qu'il semble que chaque vice soit l'origine de tous les autres ; de là vient que les saints disent, tantôt que l'orgueil est la source de tous les maux, tantôt que c'est la désobéissance. Il y en a qui assurent que c'est l'amour déréglé de soi-même; d'autres, que c'est l'envie, et quelques-uns disent que c'est l'ingratitude. Saint Bernard nomme ce dernier vice « l'ennemi de l'âme, l'anéantissement des mérites, la dissipation des vertus, la perte des grâces ; un vent brûlant qui dessèche la source de la piété, la rosée de la miséricorde, et le canal des communications divines. » C'est ainsi qu'il attribue tous les maux à l'ingratitude. Mais, quoique les Juifs eussent plusieurs autres vices, dont un seul était capable de les perdre, il est certain que l'ingratitude était un des plus dangereux. Quoi qu'il en soit, on peut assurer qu'elle causa à Notre Seigneur, durant plusieurs années, des peines qui demandaient une patience invincible.

Il est aisé de comprendre d'abord, combien il est fâcheux et insupportable de ne recevoir que des mauvais traitements de ceux qu'on a comblés de bienfaits. Les Prêtres et les chefs du peuple, non-seulement n'en avaient nulle reconnaissance, mais, de peur qu'on ne crût qu'ils lui étaient obligés, ils le décriaient partout, et leur haine croissait à proportion de ses grâces. D'autres, qui le suivaient, dans la vue de quelqu'utilité temporelle, se retiraient, quand il ne leur parlait pas selon leurs désirs, comme firent ceux qu'il avait nourris miraculeusement avec cinq pains d'orge et trois poissons. Car, ayant voulu le faire roi, dans l'espérance de vivre doucement et paisiblement sous son règne, ils l'abandonnèrent, dès qu'ils entendirent parler d'un pain céleste qu'il devait donner au monde. Quelques-uns, après avoir été guéris, ne l'en remercièrent seulement pas, comme les neuf lépreux; plusieurs même de ceux qui l'avaient suivi devinrent ses persécuteurs. Enfin, ces misérables qu'il avait prévenus de ses faveurs, après l'avoir reçu, avec des cris de joie et de grands applaudissements, comme le Messie, se joignirent à ses ennemis, lui préférèrent un homicide, et demandèrent qu'il fût crucifié.

Mais, ce qu'on ne peut jamais assez admirer, c'est que le Sauveur, connaissant leurs intentions, et prévoyant leur ingratitude, ne laissa pas de les instruire de ses divines vérités, et de leur faire mille biens, jusqu'à donner à Ju-

das, qui le trahissait, des marques de la plus affectueuse tendresse.

Des lois humaines déclarent que l'ingratitude est pour les parents une raison légitime pour déshériter leurs enfants, et aux maîtres pour refuser la récompense à leurs serviteurs. En effet, ce vice honteux détruit de telle sorte l'ancienne amitié, que ceux qui se réconcilient ensuite, n'en apportent point d'autre raison, sinon qu'il est de la vertu d'oublier le mal, et de faire du bien à ceux mêmes qui en sont les plus indignes. Car rien ne peut excuser l'ingratitude; plus on tâche de la justifier, plus elle devient insupportable; et la meilleure excuse est de bien reconnaître qu'on n'en a aucune. Mais, quoi qu'on fasse, les amitiés humaines en sont presque toujours affaiblies; il n'y a que l'amour divin, dont Jésus-Christ était rempli, qui pût croître par l'ingratitude : car loin de s'éteindre par là, ou de se changer en haine, comme il arrive ordinairement parmi les hommes, il en devenait plus ardent. L'ingratitude des Juifs, au lieu de resserrer le cœur de Jésus, faisait couler avec plus d'abondance les trésors de la sagesse et de la miséricorde; et ceux qui ensuite reconnurent leur faute, furent reçus avec autant de bonté que s'ils n'avaient jamais été ingrats.

Mais nous qui sommes nés dans l'Église, qui sommes nourris dans le sein de la foi et de la charité de Jésus-Christ, qui voyons les ef-

fets merveilleux de sa puissance, qui entendons les vérités divines, par lesquelles il nous a enseigné le chemin du ciel, qui pouvons puiser en abondance des eaux salutaires dans les fontaines du Sauveur, sommes-nous moins ingrats que les Juifs ? Nous rejetons toutes ces grâces, nous courons après l'image trompeuse des plaisirs terrestres avec autant d'avidité et d'ardeur, que s'ils étaient solides et éternels, et nous vivons dans un entier oubli de ce que nous devons à Dieu. Quelle ingratitude !.. Si nous ajoutons à ces infidélités l'abus que nous faisons des biens temporels, qui nous ont été donnés pour mériter le paradis, et dont, hélas ! nous nous servons si souvent pour mériter l'enfer, notre ingratitude devra nous paraître monstrueuse et incompréhensible. Que dis-je ? Dans un pareil état, nous osons même nous présenter devant le Seigneur. Nous traitons avec lui dans la prière, et nous demeurons dans sa maison avec autant de tranquillité que si nous lui étions fidèles. Nous entrons dans son temple, comme s'il ne voyait que du bien en nous, et nous n'exerçons pas moins sa patience, que firent les Juifs ingrats qui le crucifièrent.

La miséricorde dont Dieu use à notre égard ne doit pas être pour nous, seulement un sujet d'étonnement et de consolation, c'est un exemple qu'il nous donne, afin que nous fassions du bien à ceux qui sont ingrats envers nous. C'est pourquoi il nous commande d'aimer nos

ennemis, de leur rendre service; et il nous promet que, si nous agissons de la sorte, notre récompense sera grande, et que nous serons les enfants du Très-Haut.

Les païens eux-mêmes ont reconnu que celui qui refuse d'obliger un ingrat se fait plus de tort qu'à lui, parce qu'il perd le mérite de bien faire, qui est beaucoup plus précieux que le bienfait qu'il refuse. En faisant du bien à un homme injuste, on ne le rend pas plus méchant, on peut même le rendre meilleur; mais en refusant une grâce, on devient toujours moins bon; et parce que l'autre est ingrat, on ne veut pas être généreux : cependant il est certain, qu'il n'est pas de la véritable vertu de négliger le bien, parce que les autres font le mal.

Puisque l'exemple de Dieu et la raison humaine nous portent à obliger les ingrats, il suffit d'ajouter ici qu'il n'y a presque rien en ce monde, qui soit plus digne d'une sainte envie, que de rendre le bien pour le mal, à cause des grâces intérieures dont Dieu comble toujours ceux qui souffrent le mal, en faisant le bien : éprouvez ce que je dis, et vous en conviendrez.

Entretien avec Jésus-Christ sur l'ingratitude des Juifs.

Si c'est une chose vraiment cruelle et qui brise le cœur, d'aimer quelqu'un avec une vive affection, et de s'en voir détesté; de le combler de bienfaits, et d'être l'objet de sa haine; combien votre tendre cœur, ô très-aimable Jésus, a-t-il dû souffrir de l'ingratitude d'un peuple que vous avez tant aimé!... Est-il possible, o mon Sauveur, qu'après tant de peines endurées pour eux, les hommes puissent se servir de vos faveurs pour vous offensèr!... Béni soit l'amour infini qui vous a fait supporter de si monstrueuses ingratitudes! cependant, ô bon Jésus, qui mérite mieux que vous notre reconnaissance!!!

Les malades que vous avez guéris, et les ignorants que vous avez instruits s'élèvent contre vous; et loin d'ôter à ces ingrats l'espérance de vos faveurs, vous leur en offrez encore de nouvelles... Lorsqu'ils n'ont point de quoi manger, vous les rassasiez. S'il leur manque quelque chose, vous n'attendez pas qu'ils le demandent pour le leur donner. Ils trouvent en vous le médecin et le remède pour l'âme et pour le corps. Vous apaisez les tempêtes, vous chassez les démons, vous guérissez les malades, vous ressuscitez les morts, vous enseignez le chemin du ciel, vous par-

donnez les péchés, et vous en prenez sur vous toute la peine.

La Reine du midi aurait pu vous dire, avec bien plus de sujet qu'à Salomon; « heureux vos domestiques et vos serviteurs qui sont toujours auprès de vous, et qui entendent votre sagesse; le Seigneur vous a établi Roi et Juge, parce qu'il a aimé Israël. » Cette Reine n'avait vu en Salomon que des qualités extérieures et bornées qu'elle admirait; et elle eût trouvé en vous une puissance divine et une sagesse infinie. Si Israël a été aimé de Dieu, parce que Salomon le gouvernait, combien devait-il s'estimer plus heureux de vous avoir pour roi? Cependant ce peuple ingrat n'a point senti ce bonheur. Ses rues, ses maisons, ses campagnes sont encore remplies de vos faveurs, et il ne peut vous souffrir; il vous persécute sans cesse, et il ne sera satisfait que lorsqu'il vous aura fait mourir. O ciel! qui pourrait comprendre une si noire ingratitude!!!

Mais, hélas! Seigneur, en admirant votre patience à supporter l'ingratitude des Juifs, n'ai-je pas sujet de pleurer devant vous mes misères anciennes et nouvelles, et de vous découvrir ces vieilles plaies que vous seul pouvez guérir? Que ne dois-je point craindre, si vos miséricordes s'élèvent contre moi, si vos bienfaits me condamnent, et si votre bonté me confond!... Quel service, en effet, vous ont rendu mes yeux, ma langue, mes oreilles, tout mon corps, mon entendement, ma vo-

lonté, ma mémoire, mon âme et tout ce que je suis... Quelle a été ma reconnaissance envers vous, pour le ciel, la terre, les éléments, l'être, la vie, et tous les biens temporels que vous m'avez donnés; ou plutôt, quand n'en ai-je pas abusé pour vous offenser, ô le meilleur et le plus tendre des pères!...

Quand je considère, ô mon Dieu, cette multitude de biens spirituels que vous m'avez accordés, que j'ai perdus, et que j'ai négligés, je redoute votre justice. Que deviendrai-je en effet, ô mon Jésus! si vous entrez en jugement avec moi?... Quand vous m'avez visité par les douceurs de votre présence, quand mon âme était charmée de votre beauté, quand tout ce qui l'éloignait de vous lui a paru insupportable, que voyait-elle en vous, Seigneur, pour vous abandonner sitôt, et pour rejeter vos vérités saintes, après les avoir goûtées avec une joie si pure? Aviez-vous perdu quelque chose de vos attraits, ô beauté éternelle, ô bonté infinie! et les choses que je cherchais hors de vous cessaient-elles d'être viles et périssables? Quel sujet avais-je donc de vous quitter pour elles?...

Lorsqu'ensuite, touché de mes tristes égarements, je suis revenu à vous, ô mon Père, vous m'avez reçu, vous m'avez consolé, vous m'avez pardonné; j'ai connu alors que vous étiez ma seule ressource, et que je ne pouvais trouver le bonheur qu'en m'attachant à vous. Vous m'avez révélé les secrets de votre

sagesse divine, qui a trouvé les moyens de m'élever par vos humiliations, de m'enrichir par vos mérites, et d'effacer mon ingratitude par vos souffrances. Oh ! soyez-en, Seigneur, Dieu de miséricorde, éternellement béni !

Puissante Reine du Ciel et de la terre, en qui la grâce n'a jamais été inutile, et qui avez acquis par votre fidélité un trésor immense des biens célestes, Dieu a voulu que vous fussiez notre refuge ; hâtez-vous de me secourir, assistez un ingrat indigne de votre faveur. Faites, ô bonne et tendre Mère! que je demeure enfin constamment fidèle dans le service et l'amitié de votre divin Fils, et que je n'oublie jamais ses miséricordes.

Ainsi soit-il.



CHAPITRE XXIV.

Les piéges qu'on tendit à Jésus-Christ pour le faire mourir.

La douleur que les contradictions continuelles qu'on suscitait au Sauveur était encore augmentée par les intrigues des chefs du peuple, des prêtres, des docteurs de la loi, et des Pharisiens. Sans cesse ils tâchaient de le sur-

prendre en ses paroles, afin d'avoir quelque prétexte pour le persécuter. Cette persécution n'a pas été une des moindres peines de Jésus-Christ : plusieurs circonstances la lui rendaient très-sensible, et le prophète ne parle qu'avec amertume des piéges qu'on lui tendait pour le faire mourir. « Le peuple, dit-il, demeure en embuscade avec les riches ; ils se cachent pour tuer l'innocent. Leurs bouches sont pleines de malédictions, d'amertume et de tromperie... Ils ont préparé un piége à mes pieds, et ils y ont fait pencher mon âme... ils ont résolu de me faire tomber... Les filets de la mort m'ont enveloppé. » Or le prophète parle ainsi, parceque tous les desseins des chefs de la nation ne tendaient qu'à ôter la vie au Sauveur.

Ils le suivaient partout où il allait, afin de ne perdre aucune occasion de le traverser. Quand ils voyaient le peuple assemblé autour de lui, ils venaient, par derrière, comme saint Luc l'a remarqué, lui faire mille questions captieuses : lui dressant des piéges, et cherchant dans ses paroles quelque sujet de l'accuser. Les Sadducéens et les Pharisiens paraissaient quelquefois eux-mêmes, et d'autres fois ils envoyaient leurs disciples. Ils agissaient tantôt avec dissimulation, comme lorsqu'ils lui demandèrent si on pouvait se dispenser de payer le tribut à César : et tantôt avec éclat, comme quand ils lui amenèrent la femme surprise en adultère.

Il y a lieu d'admirer ici l'opiniâtre malice de ces ingrats; car, voyant que toutes leurs ruses devenaient inutiles, qu'ils étaient souvent convaincus par leurs propres réponses, jusqu'à n'avoir pas le mot à dire, et qu'ils s'attiraient par là le mépris du peuple, ils ne se rebutèrent point; et perdant toute honte, ils persécutèrent ouvertement le Sauveur jusqu'à la mort; mais ils ne purent jamais le confondre.

C'est pour cela que Notre Seigneur rend grâces à Dieu son Père par la bouche de David, en exposant l'injustice de ses ennemis; « vous m'avez protégé, dit-il, contre l'assemblée des méchants, et contre la multitude des impies. Car ils ont aiguisé leurs langues comme une épée. Ils ont bandé l'arc avec un cœur plein d'amertume, pour percer l'innocent... Ils ont cherché des iniquités, et ils se sont lassés dans leurs recherches; leurs coups ont été comme les flèches des enfants, et ils sont retombés sur eux. » En effet la vertu n'a besoin que d'elle-même pour se défendre contre la malice.

C'est une vérité que les philosophes payens ont reconnue, quand ils ont dit que la forteresse de la vertu ne pouvait être emportée, ni par la force, ni par surprise; que, comme le soleil obscurcit les petites lumières, la vertu surmonte la douleur et l'injustice; et que l'adversité a moins de pouvoir sur la vertu, que les tempêtes n'en ont sur la mer. Les

tempêtes peuvent agiter la mer; mais bien loin de la détruire, elles ne font que la purifier : et la mer se rend toujours à elle-même son premier calme; ainsi la patience apaise enfin la colère; la vérité dissipe le mensonge; l'humilité confond l'orgueil; et « le Seigneur, selon l'expression du prophète, ne laissera point la verge des pécheurs sur l'héritage des justes, de peur que les justes ne portent leurs mains à l'iniquité. »

Mais observons bien que la malice des Juifs a été pour Notre Seigneur l'occasion de nous révéler plusieurs secrets divins, qui ont éclairé notre foi, allumé en nous l'amour de Dieu, et qui sont la plus solide consolation de ses serviteurs.

Par exemple, quand on accusa Jésus-Christ de ne pas observer le Sabbat, parce qu'il guérissait les malades ce jour-là, il nous apprit que l'homme n'était pas fait pour le Sabbat, mais que le Sabbat avait été institué pour l'homme, afin que l'homme le passât à servir Dieu avec plus de soin : Et il nous détrompa ainsi de la vaine superstition des Juifs.

Lorsqu'on le tenta, en lui demandant quelque prodige céleste, il nous enseigna cette terrible vérité, que les incrédules, qui ne profitent ni des grâces qu'ils reçoivent, ni des signes qu'ils voient n'en auraient point d'autres que celui de Jonas, qui, après avoir été trois jours dans le ventre de la baleine, convertit la ville de Ninive par sa prédication, et

devint la figure du Sauveur mis dans le tombeau et sorti de ce lieu plein de vie.

Quand on lui demanda si un homme marié pouvait répudier sa femme; il marqua en quoi consistait la loi du mariage, qui avait été altérée par les interprétations des Juifs; et il leur enseigna ce qu'ils n'avaient jamais entendu, que les personnes chastes seraient semblables aux anges de Dieu.

Interrogé par quel pouvoir il faisait des miracles, il *déclara sa divinité*, en disant que le Messie était plus qu'homme, puisqu'il était Seigneur de David; quoiqu'il tirât de lui son origine selon la chair.

Pressé sur le tribut que les Juifs payaient à César, il nous apprit cette belle maxime, que le moyen de conserver la paix intérieure était de rendre à Dieu ce qui est à Dieu et au monde ce qui appartient au monde.

Si on lui reproche que ses disciples ne jeûnent point, et qu'ils ne se lavent pas les mains avant les repas; il répond au premier reproche, qu'on ne jeûne point en présence de l'époux, et que la conversation qu'on a avec lui, peut suppléer au jeûne, c'est-à-dire au défaut des grandes austérités : et il répond au second, qu'on doit se mettre beaucoup plus en peine de la pureté du cœur, que de la netteté du corps.

Accusé de manger avec les pécheurs, il apporta l'exemple de l'enfant prodigue, reçu par son père; de la brebis égarée rapportée à la

bergerie par le bon Pasteur; et de la dragme perdue, recherchée avec tant de soin : ajoutant que la miséricorde était plus agréable à Dieu que le sacrifice.

Lorsqu'on lui amena la femme adultère, pour voir s'il la condamnerait à être lapidée, selon la loi de Moïse, ou s'il lui pardonnerait contre la défense expresse de la loi, il nous donna cette admirable instruction, que pour bien juger le prochain, il faut se connaître soi-même, et que celui qui se sent coupable ne doit condamner les autres qu'avec une extrême retenue. Il voulut nous faire ensuite voir avec quelle facilité il pardonne aux pécheurs, en disant à cette pauvre femme ces paroles si consolantes : « Femme, puisque personne ne vous a condamnée, je ne vous condamnerai pas; allez en paix et ne péchez plus. »

Que dirai-je de ce qu'il répondit à ceux qui lui demandèrent quel était le plus grand commandement de la loi? « vous aimerez, leur dit-il, le Seigneur votre Dieu, de tout votre cœur, de toute votre âme, et de tout votre esprit : voilà le plus grand et le premier commandement. Et voici le second, qui est semblable à celui-là : vous aimerez votre prochain comme vous-même. » On lui proposa encore bien d'autres questions artificieuses sur la résurrection des morts, sur ses miracles et sur sa personne, auxquelles il satisfit de la même manière, pour l'instruction de son Église.

C'est ainsi que les serviteurs de Dieu, lors-

qu'ils sont persécutés, contents du témoignage de leur conscience, doivent travailler avec crainte et amour, non à chercher les moyens de résister aux méchants, mais à les réconcilier, en demeurant toujours fermes dans la foi et fidèles imitateurs de Jésus-Christ : c'est par là enfin qu'ils deviennent victorieux des piéges du démon et de la malice du monde.

Entretien avec Jésus-Christ sur les piéges que lui tendirent ses ennemis.

O doux Jésus, ô amour de mon âme, comment peut-on résister à votre douceur ? vous aimez, ô aimable Sauveur, et vous n'êtes pas aimé ! Vous brillez, ô lumière divine, et vous n'êtes point connue ! Vous recevez tout le monde, ô source de tous biens, et on ne va point à vous ! D'où vient celà, ô divin Jésus ! peut-on trouver en vous quelque chose qu'on puisse haïr?... Oh ! que l'homme est ingrat !... Quand viendra, Seigneur, cet heureux moment où je commencerai à vous aimer pour toujours, et à vous dire avec vérité, comme votre Apôtre : « qui me séparera de la charité de Jésus-Christ. » Que celui-là est à plaindre qui ne vous aime point, ô mon aimable Sauveur ! Il ne vit que pour son malheur et pour sa perte...

Quand l'homme est privé de votre amour, il tâche de vous obscurcir, ô lumière éternelle! de vous accuser, ô pureté divine! de vous tromper, ô sagesse infinie. Il veut vous obliger à vous rétracter, ô vérité immuable. Il cherche à vous surprendre dans vos discours, ô parole incréée! Mais pourquoi voudrais-je pénétrer plus avant dans votre cœur, ô mon Jésus! ne me suffit-il pas de savoir que vous connaissez l'aveuglément des Juifs, et que vous le souffrez; que vous demeurez dans le silence, et que vous permettez que chacun vous traite comme il lui plaît.

Vous voyez, ô mon Dieu, toutes les pensées de ces ingrats, leur haine contre votre personne, leurs entreprises contre votre vertu, leurs artifices contre votre innocence, leurs desseins contre votre sagesse. Vous voyez ce qu'ils sont, contre qui ils s'élèvent, ce qui les fait agir, quelle fin ils se proposent : vous les voyez et vous vous taisez, ô patience admirable! ô bonté seule digne d'être aimée!...

Ah! si ces misérables ne vous avaient tendu des piéges que pour vous attirer à eux, que vous leur eussiez fait de grâce! Oh! combien vous eussiez été heureux de leur découvrir vos divins secrets, s'ils n'eussent examiné vos paroles que pour en pénétrer la profondeur! N'est-ce pas, Seigneur, votre coutume d'en agir ainsi? car je vous appelle, et vous venez; je vous demande pardon, et vous me l'accor-

dez, malgré la prévoyance que vous avez de mon inconstance, et de mes infidélités.

Eh ! qui a le plus de stratagèmes, ô divin Jésus! ou les hommes pour vous surprendre, ou vous pour les gagner? Malheureux que je suis ! est-il possible que je sois une créature si faible, et que vous fassiez tant d'efforts pour m'assujettir à vous. Les Juifs, tout misérables qu'ils sont, osent attaquer votre divine vertu, contre laquelle ils ne peuvent rien; et vous, Seigneur, étant ce que vous êtes, comment ne m'enlevez-vous pas tout d'un coup, moi qui ne suis que cendre et poussière. Comment puis-je éviter les filets de votre charité, que je trouve tendus de tous côtés pour me prendre? Il y en a dans la tribulation, dans la tentation, dans vos enseignements, dans les menaces de votre justice, dans les dons de votre miséricorde, et je les évite tous. D'où vient que mes misères m'empêchent de tomber dans ces aimables piéges !...

Rompez donc enfin mes liens, Seigneur, afin que je tombe dans les vôtres; alors, ô mon Dieu, je vous sacrifierai une hostie de louange et j'invoquerai votre saint nom.

O Mère très-pure, dispensatrice des trésors célestes! vous dont le Seigneur était la consolation et la vie, attirez-moi après vous, fortifiez-moi dans son amour, puisqu'il est mon espérance et mon bonheur. Ainsi soit-il.



CHAPITRE XXV.

L'ardeur avec laquelle Jésus-Christ désirait sa passion et la crainte humaine qu'il en avait.

Le Fils de Dieu, en se faisant homme, s'est proposé principalement trois choses, comme la fin de tous ses travaux. La gloire de son Père, l'établissement de la loi de grâce, et la rédemption des hommes. Mais parce que la gloire de Dieu devait être connue de tout l'univers par la mort du Sauveur; que la loi de grâce, qu'il avait annoncée, devait être confirmée par ses souffrances; et que la rédemption des hommes devait être assurée par l'effusion de son sang; le désir qu'il avait de voir son Père glorifié, la loi nouvelle établie et les hommes rachetés, était si ardent, qu'on peut dire, sans crainte d'exagérer, que ce saint désir a été la plus vive de toutes ses souffrances.

Le zèle de la maison de Dieu, dont le cœur de Jésus était dévoré, le pressait vivement d'accomplir son ouvrage, et ne lui laissait aucun repos. Les tourments qu'il devait endurer pour nous furent sans cesse présents à son esprit, pendant tout le cour de sa vie, et sa sainte humanité en était continuellement oc-

cupée. Le Sauveur le voulait ainsi, afin que cette peine, étant plus longue pour lui, fùt plus remplie de grâces et de mérites pour nous. Il voulait encore nous faire comprendre par là, qu'une mort si douloureuse, bien loin d'être l'effet du hazard, ou de la malice des hommes, venait d'une profonde sagesse et d'une charité qui ne pouvait souffrir de retardement.

Il témoigna le désir et la crainte qu'il avait de souffrir par ces paroles si pleines d'amour; « Il y a un baptême dont je dois être baptisé; oh! qu'il me tarde qu'il ne s'accomplisse. » Il appela encore sa passion un baptême, lorsqu'il demanda aux enfants de Zébédée, qui voulaient avoir les premières places de son royaume, « s'ils pourraient boire le calice qu'il boirait, et souffrir le baptême dont il devait être baptisé. » Si les termes de calice et de baptême marquent quelque chose d'agréable, c'est parce que l'amour du Sauveur ne pouvait trouver de soulagement que dans ce calice et dans ce bain de sang, où il devait laver toutes nos iniquités.

L'Écriture Sainte est remplie de louanges de ce sang précieux; elle dit qu'il est le sang du Nouveau Testament dans lequel nous serons purifiés; qu'il intercède pour nous auprès de Dieu : « que c'est par ce sang que le grand Prêtre est entré dans le saint des saints; que c'est par lui que nous sommes réconciliés avec Dieu, et que nous obtenons la rémis-

sion de nos péchés » ; que, si dans l'ancienne loi, « le péché ne se remettait point sans effusion de sang, nous n'obtenons aussi, dans la nouvelle, le pardon de nos péchés que par le sang de l'agneau sans tâche. » Et, comme Jésus-Christ a voulu être baptisé dans le Jourdain, afin de donner aux eaux la vertu de sanctifier nos âmes, il a voulu aussi être lavé dans son sang, pour nous apprendre que ce sang n'est pas un signe de colère et de mort, mais une source de vie et de grâces.

Lorsque le Sauveur guérissait les malades, rendait la vue aux aveugles, la parole aux muets, la vie aux morts, et voyait le peuple rempli de joie et de surprise, il pensait que toutes les nations du monde trouveraient un jour dans la vertu de son sang les grâces de réconciliation et de salut. Son cœur rempli d'amour souhaitait, avec une vive ardeur et une sainte impatience, que ces biens célestes fussent enfin communiqués à tous les hommes; il en parlait sans cesse, parce qu'il en était toujours occupé.

En considérant l'ingratitude des Juifs, il prédisait que les Gentils entreraient dans la possession de ces biens qu'ils avaient refusés. En parlant de boire et de manger, il tombait ordinairement sur la participation de son corps et de son sang, qui devait donner la vie au monde. Il s'entretenait, tantôt de brebis qu'il réunirait dans sa bergerie de toutes les parties de l'univers, tantôt de ceux qui viendraient

d'Orient et d'Occident s'asseoir à sa table. Il exhortait ses disciples à lever les yeux, pour voir les campagnes déjà blanches et prêtes à moissonner. Il assurait que, quand il serait élevé sur la croix, il attirerait tout à lui, et il ne manquait aucune occasion de témoigner l'extrême désir qu'il avait de notre salut. Voilà le baptême qu'il avait tant d'impatience de voir s'accomplir. Voilà le feu sacré qui embrasait son cœur.

Quel zèle! quel amour! quelle tendresse! A quoi pensent les hommes de ne pas converser sans cesse avec un Dieu si bon, un ami si tendre, un père si charitable, qui, s'oubliant lui-même, n'est occupé que de nos besoins!...

Voilà le modèle d'après lequel nous pouvons reconnaître si nous sommes loin, ou proche de Dieu, et si nos vues sont pures et désintéressées. Jésus-Christ s'est constamment occupé de notre salut; cependant la plupart des hommes y pensent à peine. J'ose même dire que, s'ils jetaient les yeux sur leur vie passée, peut-être ne trouveraient-ils pas, dans un grand nombre d'années, un seul jour où ils aient travaillé à leur salut éternel avec autant d'application qu'ils en ont habituellement pour ce qui cause la perte de leurs âmes.

Que ceux-là sont insensés qui rejettent à la dernière heure de leur vie, tout le soin de leur éternité, et qui croient que, dans les

frayeurs des jugements de Dieu, devant qui il faudra paraître bientôt, à la vue des supplices de l'enfer, où ils seront prêts de tomber, et parmi les douleurs qui séparent l'âme du corps, ils pourront penser, comme ils doivent, à l'affaire si importante de leur salut! Comment ces âmes indolentes aimeront-elles de tout leur cœur, au moment de la mort, celui qu'elles n'ont point aimé pendant la vie, et sans l'amour duquel elles ne peuvent être sauvées?... Ce n'est pas ainsi qu'en usait Jésus-Christ, le fidèle ami de nos âmes. Il avait marqué une heure, où il devait mourir pour nous, il y pensait à tout moment, et il mourait tous les jours, parce que cette heure ne venait pas assez tôt.

Cet amour de la croix lui causait encore une autre peine : c'était la crainte naturelle, et le sentiment continuel des douleurs qu'il devait souffrir. Le même amour qui les lui avait fait choisir, les rendait toujours présentes à son esprit; et malgré l'horreur que la nature en avait, ils les désirait ardemment.

Les hommes courageux, quoiqu'ils connaissent le péril, ne laissent pas de chercher, dans l'occasion, les endroits les plus dangereux pour faire paraître leur valeur. La crainte naturelle dont ils sont souvent saisis, en prenant les armes, ne les empêche pas de bien combattre, ni de vaincre l'ennemi, après avoir vaincu leur crainte; cette terreur ne dure en eux que peu de temps; mais le Sauveur vou-

lut toujours la sentir. Il fut toute sa vie partagé, pour ainsi dire, entre la crainte des tourments, dont il prévoyait jusqu'aux moindres circonstances, et le désir ardent d'accomplir, par la mort de la croix, l'ouvrage de notre rédemption.

Voilà un bel exemple pour les serviteurs de Dieu, qui, pressés intérieurement par son amour d'accomplir ses desseins, gémissent de se voir arrêtés par l'infirmité de la nature. Mais quand, malgré les craintes de la chair et du sang, l'âme fidèle persévère à désirer, à toute heure, de pouvoir sans empêchement se donner à Dieu, les efforts de sa volonté embrasée de l'amour divin, n'en sont que plus agréables à Jésus-Christ, ses combats plus glorieux et plus méritoires : l'esprit ne remporte jamais de plus grandes victoires, sous ce chef divin, que lorsque la nature est soumise et réduite à la servitude.

Entretien avec Jésus-Christ sur l'ardeur avec laquelle il désirait sa passion, et la crainte humaine qu'il en avait.

Je vous rends mille actions de grâces, ô mon Sauveur ! de ce que, pendant le cours de votre vie mortelle, vous n'avez cessé d'être cons-

tamment occupé de l'œuvre de notre rédemption. L'ardeur avec laquelle vous désiriez voir cette œuvre s'accomplir vous obligeait de vous en entretenir souvent avec vos disciples. Il y a, leur disiez-vous, un baptême dont vous devez être baptisé : mais quel est donc ce baptême? Ce baptême, ô mon aimable Jésus! c'est votre passion, ce sont les souffrances, c'est la mort ignominieuse que vous devez endurer pour nous.

Ce baptême, c'est la trahison qui vous livrera, ô Jésus! entre les mains de vos ennemis. Eh! qui vous livrera, ô mon Sauveur? hélas! un de ceux qui ont entendu ces paroles et qui ont été mille fois témoins de la grandeur de votre pouvoir. Qui vous livrera? Vous-même, votre obéissance aux ordres de votre Père, et votre amour infini pour nous. Qui vous livrera? Mes péchés,... moi-mème,... et la tendresse que vous avez pour moi. Voilà les ministres de ce baptême mystérieux. Oh! quel abîme de sagesse et d'amour!... Faites, Seigneur, que je comprenne bien ce touchant et profond mystère : imprimez-le dans mon cœur, afin qu'il soit sans cesse présent à mon esprit, et qu'il entretienne en moi votre saint amour.

Vous êtes venu, ô Dieu d'amour! apporter sur la terre le feu sacré du salut des âmes; que voulez-vous, sinon qu'il brûle sans cesse dans nos cœurs! Vous saviez que ce foyer mystérieux ne pouvait être allumé que par le

baptême de votre sang, voilà pourquoi, ô mon Jésus! en voyant le retardement de ce bain salutaire, vous ne pouvez vous empêcher de vous écrier en soupirant : « oh! qu'il me tarde que ce baptême s'accomplisse! Je suis venu apporter le feu sur la terre, que puis-je désirer, sinon qu'il s'allume! » et qu'il croisse dans les cœurs!...

L'ardeur avec laquelle vous désirez notre salut, ô mon Sauveur! est si grande et si pressante, qu'elle vous rend pénibles et ennuyeux tous les moments qu'il vous reste à attendre. Mais hélas! Seigneur, combien nos sentiments sont contraires! La tendresse que vous avez pour les hommes vous presse et ne vous laisse aucun repos; et nous ne nous lassons pas de nous livrer à des désirs tout opposés à vos charitables desseins.

Ah! Seigneur, puisque c'est pour arracher ces désirs déréglés de nos cœurs corrompus que vous avez apporté le glaive, tranchez et coupez ces liens qui nous retiennent et nous empêchent de profiter de vos bienfaits. Envoyez-nous votre divin esprit et vous renouvellerez la face de la terre... Si, malgré les répugnances de la nature, et l'horreur que vous aviez de la mort, vous nourrissiez sans cesse en vous-même, ô mon Dieu! la pensée et le désir de vous voir couvert de sang et d'ignominie pour notre sanctification et le salut de nos âmes, n'est-il pas de notre devoir, et

de nos intérêts les plus chers, de nous en occuper nous-mêmes?...

O Sauveur de mon âme, aimable Jésus, allumez dans mon cœur le feu sacré de votre amour. Vivez et régnez en moi! Faites que désormais, embrasé de cette céleste flamme, je vive et je meure en vous. Vous êtes mon bien-aimé, mon unique bien, et tout mon bonheur.

Et vous, sainte Mère de Dieu, du haut du ciel, abaissez sur moi vos regards, montrez que vous êtes notre Mère, secourez-nous, élevez mon cœur au-dessus des choses de ce monde, purifiez-le, sanctifiez-le, afin que délivré des liens terrestres, je parvienne un jour au bonheur de vous voir dans le ciel.

Ainsi soit-il.



CHAPITRE XXVI.

De la transfiguration de N. S. Jésus-Christ.

Le vif désir que le Fils de Dieu avait de souffrir parut clairement dans le mystère de la transfiguration, où il voulut faire voir à ceux qui l'aiment, et qui sont crucifiés pour son amour, un rayon de la gloire qu'il leur prépare. Car huit jours après qu'il eût déclaré à ses disciples que le chemin royal de la croix était celui par où il fallait marcher, et qu'il ne reconnaîtrait pour les siens que ceux qui porteraient la croix après lui, brûlant du désir d'y être bientôt attaché, il se transfigura devant eux, afin de leur dilater le cœur par la vue de sa gloire, et de leur faire goûter par avance les faveurs qui sont cachées dans les souffrances.

Il choisit pour témoins de ce mystère, trois de ces Apotres, Jacques, qui devait le premier de tous souffrir le martyre, Pierre, qui devait mourir en croix, et Jean qui, après avoir vu expirer son maître, ne devait plus vivre que du pur amour. Il se retira avec eux sur la montagne du Thabor : dès qu'il y fut arrivé il

se mit en prières, afin de nous apprendre qu'il y a plus de force dans l'oraison, pour nous faire supporter la croix, qu'il n'y a de faiblesse dans le cœur humain pour la craindre; que la prière purifie notre amour, et qu'elle rend l'homme, de terrestre qu'il était, tout spirituel et tout céleste.

Pendant son entretien avec Dieu son Père, le Sauveur laissa, pour quelques instants, échapper de son corps un rayon de la gloire de son âme qu'il avait retenu jusqu'alors, afin de pouvoir souffrir. « Son visage devint brillant comme le soleil, et ses habits blancs comme la neige. » Si une chair corruptible est capable d'un si grand éclat, quelle sera la gloire d'une âme qui a vécu sur la terre dans la pratique continuelle de l'amour divin ?

On vit paraître à ses côtés Moïse et Elie qu'il avait choisis parmi tous les saints de l'Ancien Testament, pour être témoins de son amour et de ses souffrances. Il choisit Élie, qui, après avoir été toute sa vie persécuté par les méchants pour la cause de Dieu, fut élevé dans un char de feu, afin d'apprendre à ceux qui souffrent, qu'ils ne trouveront la fin de leurs peines et leurs véritables consolations que dans les ardeurs de l'amour divin, qui seul peut les élever au-dessus des pensées et des misères de ce monde. Il choisit Moïse, qui, accoutumé à converser familièrement avec Dieu et à vivre en sa présence, méprisa les délices de la maison de Pharaon, et aima

mieux être affligé avec le peuple, que de goûter les plaisirs d'une cour licencieuse et corrompue.

Jésus-Christ étant donc ainsi placé entre ces deux fidèles amateurs de la croix, qui pourrait exprimer quels furent leurs sentiments, lorsqu'ils virent revêtu de notre chair, celui qu'ils avaient si ardemment désiré? Ils voyaient de leurs yeux corporels la beauté de son visage, et des yeux de la foi, la pureté et la beauté de son âme toute brûlante d'amour, et remplie des trésors de la sagesse et de la science de Dieu.

Mais, quoiqu'ils fussent charmés des merveilles qu'ils découvraient en lui, ces heureux prophètes ne s'entretinrent que des excès qu'il devait souffrir à Jérusalem, persuadés qu'ils ne pouvaient rien lui dire de plus agréable. Et comme le Sauveur entretenait souvent lui même ses disciples de ses opprobres et de sa croix, qui étaient l'objet de ses plus ardents désirs, ils ne lui parlèrent que des épines dont il devait être défiguré, des opprobres dont il devait être rassasié, des larmes qu'il devait répandre, de tous les tourments qu'il devait endurer et du triomphe de son amour dans la mort de la croix.

Ils remarquèrent l'empressement de son cœur pour les souffrances, et la parfaite soumission de sa sainte humanité à toutes les volontés du Père éternel. Ils savaient que le Sauveur les avait appelés auprès de lui, afin

de modérer un peu, en leur parlant, l'ardeur qui le consumait; car ses disciples n'étaient pas encore capables de goûter un si grand mystère. Tel fut le sujet de ce sublime entretien, après lequel le Sauveur renvoya Moïse et Élie comblés des plus douces consolations.

Il y a ici deux choses à considérer : premièrement la voix du Père éternel, qui sortit d'une nuée lumineuse et qui fit entendre ces paroles: « Celui-ci est mon fils bien-aimé, en qui je me plais uniquement, écoutez-le. » Le Père éternel déclare par là, non-seulement qu'il approuve les desseins de son Fils et l'amour qu'il a pour les hommes, mais encore que nul homme ne sera agréable au Père, s'il n'écoute et s'il n'imite le Fils. Car de même qu'en nous donnant son Fils, il nous a tout donné en lui, ainsi nous devons trouver en Jésus-Christ tout ce qui nous manque, et le regarder en même temps comme le remède de nos péchés et comme le modèle de nos vertus. Écoutons donc uniquement ce Fils bien-aimé et fermons les oreilles à tout le reste.

Il faut remarquer en second lieu, que Jésus, descendant de la montagne, défendit à ses Apôtres de rien dire à personne de ce qu'ils avaient vu, jusqu'à ce que le fils de l'homme fût ressucité; parce que le monde n'était pas encore capable de comprendre ce mystère, ni les secrets de son amour et de sa croix. Cette faveur ne devint publique que lorsque les

hommes, instruits des vérités célestes, fortifiés par la vue de sa résurrection, et confirmés par la communication du Saint-Esprit, furent assez éclairés pour comprendre les choses surnaturelles et divines.

N'attendez donc pas, ô âme chrétienne! la fin ou l'adoucissement de vos souffrances, tandis que vous vivez sur la terre; ce n'est pas le lieu de votre repos. Le bonheur des élus, pour lesquels Dieu conserve ce monde, est de n'y pouvoir trouver de joie, et de craindre de s'y attacher. Cherchez donc, lorsque vous souffrez, la consolation et la paix où elles se trouvent réellement, c'est-à-dire, dans l'amour divin et dans la communication, et l'union intime avec Jésus-Christ.

Entretien avec Jésus-Christ sur les mystères de sa transfiguration.

O aimable Jésus! je m'unis aux saints prophètes et aux bienheureux disciples qui eurent le bonheur de vous contempler dans ce mystère, pour vous adorer et vous témoigner mon amour. Vous êtes le véritable époux de mon âme. Ne souffrez pas qu'oubliant ce qu'elle vous doit, elle s'abandonne jamais à l'amour des créatures : vous êtes, ô mon Dieu, tout son bonheur et toute sa gloire!...

L'éclat extérieur et ravissant qui vous environne, Seigneur, fait l'admiration de mon esprit, et saisit mon cœur; la gloire que les

hommes se procurent n'a rien de semblable; la lumière divine qui rayonne autour de votre personne adorable est pleine d'une douceur qui charme les yeux sans les éblouir. O heureux les yeux qui vous ont vu, ô mon Jésus!... Beautés terrestres, qu'avez-vous de comparable?... C'est en vain que le luxe s'épuise en frais et en recherches pour éblouir nos regards et surprendre nos cœurs. Qu'aux couleurs les plus brillantes, il joigne la richesse de l'or et l'éclat des pierreries en comparaison de votre beauté divine, qu'est-ce que tout cela, ô mon Dieu! qu'un amas de matière grossière et corruptible, qu'une parure frivole et puérile qui ne peut que corrompre le cœur qui s'y complaît, et celui qui l'admire! O mon âme! si l'éclat et la beauté ont pour toi des charmes, attache-toi à Jésus, aime uniquement Jésus. Jésus est le plus beau des enfants des hommes, la splendeur du Père, le soleil de justice et l'éclat de la lumière éternelle. Qu'insensé est celui qui fixe ses regards sur la gloire mondaine et y attache son cœur!... En effet, hors de vous, ô mon Dieu! tout est vanité, illusion, et mensonge!...

Vous vous entretenez, ô divin Maître! avec Moïse, le législateur des Juifs, et avec Élie, le père des Prophètes. Quel est donc le sujet de ce mystérieux entretien? Ils vous parlent, Seigneur, de la mort que vous devez souffrir à Jérusalem : mais était-ce donc là un sujet qui pouvait vous plaire au milieu même de

votre gloire? Ah! je le conçois, ô mon aimable Sauveur! vous parlez de vos opprobres, c'est vous parler de votre amour?... Eh! pourquoi donc, ingrat que je suis, ai-je pensé si peu jusqu'ici aux peines extrêmes que vous avez endurées pour moi? Pourquoi, lorsque j'assiste au saint sacrifice qui est un mémorial de votre mort, n'en suis-je pas tout pénétré?... O excès d'amour de mon Dieu, ne vous paierai-je donc jamais que d'ingratitude!!!

Qui pourrait, Beauté suprême, exprimer la joie et l'admiration de vos Apôtres, lorsqu'ils virent la gloire dont vous étiez resplendissant sur le Thabor! Seigneur, s'écria Pierre, nous sommes bien ici, consentez que nous élevions trois tentes, l'une sera pour vous, la seconde pour Moïse et la troisième pour Élie. Mais la terre, ô bienheureux disciples! n'est pas le lieu du repos, la faveur dont vous jouissez ne sera que passagère. Un nuage lumineux va bientôt faire disparaître à vos regards un spectacle si ravissant. Une voix céleste va se faire entendre et porter dans vos cœurs le trouble et l'effroi. Ah! Seigneur, si votre voix est si redoutable à vos amis qu'elle vient instruire, que sera-t-elle pour vos ennemis lorsqu'elle viendra les condamner!...

Vous êtes, ô bon et admirable Jésus! ce fils bien-aimé en qui Dieu le Père a mis toutes ses complaisances, ce Verbe incarné à qui nous devons l'obéissance et le respect: cependant, vous ai-je toujours écouté? Ne me suis-je

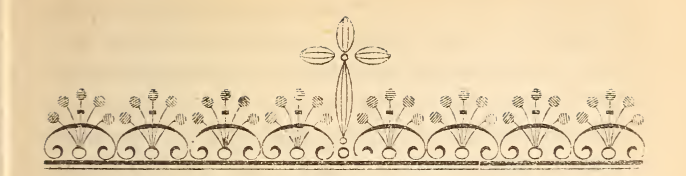
pas bien souvent laissé séduire par la voix enchanteresse d'un monde pervers, et de mes funestes passions? O mon Dieu, ne permettez plus que je sois désormais assez ennemi de moi-même pour étouffer votre voix!

Vous êtes notre Maître, notre Pasteur, et mon Père : quel bonheur n'est-ce pas pour moi d'être votre disciple! Faites que je vous écoute toujours avec docilité; rendez-moi soumis et obéissant envers la sainte Église notre Mère, par laquelle vous me parlez. Oh! que je serais à plaindre si j'écoutais jamais une voix opposée à cette vérité éternelle et à ses divins enseignements!

O reine des anges! qui êtes attachée à Jésus, votre adorable Fils, par les liens d'un éternel amour, faites que j'entre avec vous en société d'une si douce servitude; car hélas! que deviendrai-je, si je n'y entre pas? Assistez-moi, afin qu'en attendant la possession de ce bonheur, je sois ici-bas le serviteur fidèle de ce roi de gloire que vous voyez, que vous aimez et que vous adorez toujours.

Ainsi soit-il.

FIN DE LA DEUXIÈME PARTIE.



TROISIÈME PARTIE.

Souffrances de Notre Seigneur Jésus-Christ pendant sa Passion.

CHAPITRE XXVII.

Tristesse de Jésus-Christ au jardin des Olives.

La Passion du Sauveur commença comme sa vie par le sentiment de la mort cruelle qu'il devait souffrir, et des péchés du monde qu'il devait expier. Ainsi quand il vit approcher le moment où il avait résolu de mourir, il voulut souffrir la mort de telle sorte, qu'il pût en même temps satisfaire en toute rigueur à la

justice de Dieu, et exciter nos esprits à le connaître et nos cœurs à l'aimer. C'était en cela que consistait tout le fruit qu'il prétendait recueillir de ses travaux.

Il n'attendit donc pas que ses bourreaux vinssent répandre son sang; car ne pouvant plus souffrir de retardement, il s'abandonna lui-même à une si profonde tristesse, que tous les efforts de ses ennemis n'eussent jamais pu lui en causer de pareille : mais la haine qu'ils avaient pour lui ne pouvait égaler l'amour qu'il avait pour nous. Il voulut donc nous faire comprendre, dès le commencement de sa Passion, qu'elle était plutôt l'effet de son choix et de son amour que de la violence des Juifs. C'est pour cela qu'il se retira dans un lieu où il avait coutume d'aller prier, afin que ses ennemis le trouvassent plus aisément. Avant leur arrivée, ayant privé son humanité sainte du soutien qu'elle recevait de la divinité, et lui découvrant en même temps tout ce qu'elle aurait à souffrir, il la réduisit à une cruelle agonie.

Car, ayant lavé les pieds à ses Apôtres, institué en leur présence le sacrement de son corps et de son sang, et leur ayant adressé un discours touchant et sublime, il s'en alla à la montagne des Oliviers, accompagné de ses disciples. Lorsqu'il fut arrivé en ces lieux, il leur dit : « priez, afin que vous n'entriez point en tentation. » Et, ayant pris avec lui, Pierre, Jacques et Jean il commença à être saisi de

frayeur; s'étant un peu éloigné de leur présence, il se représenta vivement tout ce qu'il devait endurer pendant sa passion, les douleurs, les tourments, les ignominies, le triomphe de ses ennemis, le mépris de sa personne et de sa sagesse, de ses miracles, les nouveaux genres d'opprobres, et les cruautés qu'on lui préparait : cette vue affreuse le fit tomber dans un abattement qui lui eût ôté la vie, si elle n'eût été miraculeusement conservée; il le témoigna lui-même, en disant : « Mon âme est triste jusqu'à la mort. » Dans cette terrible extrémité il revint à ses disciples, afin de trouver auprès d'eux quelque soulagement, mais ils étaient eux-mêmes si abattus de la tristesse de celui qui avait coutume de les fortifier dans leurs peines, que le Sauveur retourna à la prière, sans avoir reçu d'eux aucune consolation : levant donc vers le ciel ses yeux mouillés de larmes, il dit à son Père dans l'excès de sa douleur : « Mon Père, que je ne boive point ce calice, s'il est possible, toutefois que ma volonté ne se fasse pas, mais la vôtre. »

Il trouva son Père inexorable; et sa tristesse s'augmenta de telle sorte, qu'elle ressemblait plus à l'agonie d'un homme mourant, qu'à la douleur ordinaire d'un homme qui souffre. Malgré sa peine, il continua sa prière, ce qui a fait dire à l'évangéliste : « qu'étant entré dans cette agonie, il en priait plus longtemps. » Le combat qui se fit alors entre la partie inférieure et la supérieure, lui

causa une sueur de sang si abondante, qu'après avoir baigné ses habits, elle mouilla encore la terre où il priait.

Alors un ange descendit du ciel pour le consoler; non qu'il manquât de la vertu nécessaire pour combattre la faiblesse de la nature, mais afin d'apprendre à tous ceux qui souffrent que leur consolation et leur force doit venir du ciel. Ainsi l'ange, qui n'ignorait pas quel était cet homme affligé, ne s'arrêta point à lui proposer divers motifs de consolation; mais il le supplia seulement, au nom de tous les pécheurs, d'apporter à leurs maux par son amour infini ce remède souverain qu'ils ne pouvaient recevoir que de lui seul, et de préférer aux opprobres et aux tourments d'un jour, la gloire éternelle qui lui en devait revenir. Il n'y a point de paroles qui puissent exprimer, ni d'esprit capable d'apprécier, sans un don particulier, ce que, par une soumission volontaire et sans aucune consolation, a dû souffrir, en cette circonstance, celui qui est la joie du ciel et de la terre.

C'est ainsi que celui qui soutient les autres dans l'affliction s'y abandonna lui-même, que la consolation de tous les hommes tomba dans la désolation la plus extrême, et que le Fils de Dieu, pour gagner nos cœurs, voulut se charger de toutes nos infirmités.

Deux choses causèrent au Fils de Dieu cette douleur mortelle : la première fut la grandeur et la multitude infinie des péchés du monde

qui étaient tous représentés à son esprit, avec une claire vision de la majesté divine offensée par tant de crimes; et la seconde, la vue du grand nombre de ceux auxquels sa mort serait inutile. Comme il était consolé, d'un côté, par l'espérance certaine des fruits qu'il devait tirer de sa Passion, il était infiniment affligé, de l'autre, en pensant combien peu d'hommes profiteraient de ce divin remède que son amour avait préparé pour tout le genre humain. L'acquiescement aux décrets immuables de son Père, qui voulait qu'il souffrît pour ceux mêmes qui ne profiteraient point de ses souffrances, fut sa seule consolation.

Son combat et sa prière durèrent environ trois heures, pendant lesquelles ce bon Pasteur, qui, dans ses plus grandes douleurs, n'oubliant pas son troupeau, visita trois fois ses disciples. Les ayant trouvés endormis la première et la deuxième fois, il les exhorta à veiller et à prier; et la troisième, sentant que celui qui devait le trahir, n'était pas loin, il leur dit : « dormez maintenant, et vous reposez; » et peu après, « levez-vous, allons, celui qui doit me trahir approche. » J.-C. nous enseigne par ces paroles que nous ne devons pas attendre, selon l'interprétation de saint Hilaire, pour veiller et pour prier, que l'ennemi soit proche; mais qu'il faut être sur ses gardes, lors même qu'il est éloigné, de peur d'en être surpris; que la crainte du péril ne permet pas le repos, mais que l'heure étant ve-

nue, où l'ennemi nous attaque, nous devons être sans crainte, et nous reposer sur la valeur et l'expérience de notre chef qui s'est chargé de nos périls, et qui combat pour nous.

Enfin cet amour monta à un tel excès, qu'il ne put être satisfait qu'en réduisant Jésus-Christ à un état de désolation intérieure qui est sans exemple, et en nous faisant voir par là que nous trouverions en lui seul le remède de toutes nos craintes et de toutes nos faiblesses.

Ce mystère est rempli d'une admirable instruction pour nous. Le Sauveur voulut sentir cette peine extrême , afin que nous ne croyions pas tout perdu, lorsque la partie inférieure fait ce qui lui est contraire; et pour nous apprendre que nous ne serons pas jugés sur l'infirmité de notre chair, mais sur la disposition de notre volonté. Il souffrit à la vérité une tristesse mortelle; mais elle était proportionnée à sa vertu divine, afin de nous persuader que Dieu qui dispense, comme il lui plaît, les misères de cette vie, ne permettra jamais qu'elles soient au-dessus de nos forces.

Il descendit un ange du ciel pour consoler Jésus-Christ, afin de montrer à tous ceux qui souffrent, que Dieu ne les oublie pas dans la tribulation; que leurs travaux sont connus dans le ciel, et que c'est de là qu'ils doivent attendre leur véritable consolation.

Enfin le Fils de Dieu demanda à son Père

d'être dispensé de boire le calice d'amertune qu'il lui présentait, quoiqu'il sût bien que cette faveur ne lui serait pas accordée, pour nous faire comprendre que le secours divin ne consiste pas toujours à nous délivrer des peines que Dieu nous envoie, mais à nous les faire supporter avec une humble soumission et une entière conformité à ses desseins, en demeurant sans cesse unis à lui par amour.

Entretien avec Jésus-Christ sur sa tristesse au jardin des Olives.

O Jésus! que vous êtes admirable dans votre tristesse! Le désir que vous avez de souffrir pour nous ne vous laisse aucun repos. Vous n'attendez pas que les soldats vous chargent de chaînes; que les Juifs et les Gentils vous couvrent d'opprobres; que les bourreaux inhumains déchirent votre chair innocente, et l'attachent à la croix. Dès votre entrée dans le jardin des Oliviers, vous vous abandonnez vous-même à une douleur si amère que vous devez vous en plaindre, et chercher quelque soulagement parmi des hommes incapables de compatir à vos douleurs.

Hélas! que ma conduite est différente, ô mon Dieu! la moindre peine m'abat le courage, et m'ôte le repos. D'où vient que je n'apprends

pour l'amour de moi, sentir la faiblesse de la nature, craindre les tourments avant qu'ils arrivent, comme je l'éprouve, moi qui ne suis que misère et infirmité, vouloir que la douleur commence en vous comme en moi, par la crainte et par la tristesse, c'est, ô divin Jésus, ce qui ne peut venir que de votre amour. C'est lui qui est votre bourreau, mille fois plus cruel que les Juifs et les Gentils qui se préparent à vous tourmenter. Il ne paraît encore ni fouets, ni clous, ni ennemis, et vous êtes déjà tout couvert d'une sueur de sang dont la terre est inondée. Qui fait couler ce sang? sinon l'amour incomparable que vous avez pour moi.

Voici donc, ô mon divin modèle! comment vous avez voulu m'assurer, par votre exemple que, dans mes faiblesses et mes infirmités, je ne dois pas être sans espérance; que je ne suis pas abandonné de vous, lorsque je suis accablé de tristesse; et que, pour être sensible aux maux qui m'arrivent, je ne cesse pas d'être à vous, puisque vous-même, ô mon Dieu, tout fort et tout invincible que vous êtes, n'avez pas voulu être exempt de ces faiblesses.

Vous savez aussi, ô divine Sagesse! combien il est fâcheux à une âme qui veut être toute à vous de se voir accablée de désolation intérieure, et combattue de tentations quelquefois si violentes, qu'elle ne sait plus à qui avoir recours. Dans ces pénibles épreuves, c'est de

vous, ô repos de mon âme, que j'attends la victoire et la paix. Faites de moi ce qu'il vous plaira, je m'abandonne à vous sans réserve.

Mais, Seigneur, puisque la vue seule de mes péchés vous a causé tant de peines, pénétrez mon âme d'une crainte salutaire; si la vue de ceux qui doivent périr a redoublé votre tristesse, ne permettez pas que je vienne à me perdre : votre douleur est assez grande, sans être augmentée par la prévoyance de ma damnation. Je vous en conjure, ô mon Dieu, par l'agonie mortelle que vous souffrez, par le sang que vous répandez, et par l'amour que vous me portez, inspirez-moi le désir de souffrir quelque chose pour vous. Donnez-moi, ô Dieu d'amour, une éteincelle de ce feu dont vous brûlez pour nous, afin que je me connaisse, que je me haïsse, et que je venge sur moi ce que j'ai fait contre vous.

O très-sainte Mère de Dieu! qui avez senti si vivement tous les tourments qu'on préparait à votre Fils bien-aimé, et qui en avez dévoré l'amertume, faites-moi part des sentiments dont votre cœur fut rempli, afin que je déteste souverainement en moi la cause de ses douleurs.

Ainsi soit-il.



CHAPITRE XXVIII.

Trahison de Judas.

Tandis que Jésus-Christ, après la dernière Cène, enseignait à ses disciples une doctrine toute céleste et remplie de l'amour le plus tendre; pendant qu'il priait dans le Jardin des Olives, et qu'accablé de tristesse il était couvert d'une sueur de sang, Judas, ce faux ami, conspirait contre lui, et ne pensait qu'à exécuter la résolution odieuse qu'il avait prise de le trahir. Le Sauveur voulut bien souffrir cette infamie de la part d'un homme à qui il n'avait cessé de donner des marques d'amitié; mais, comme il ne pouvait s'assujettir à toutes les peines auxquelles nous sommes exposés, parce qu'il y en a plusieurs qui sont incompatibles avec la dignité de sa personne, il choisit celles qui se font sentir le plus vivement, telles que sont la trahison et la fausse amitié. L'Écriture Sainte compte parmi les plus grands biens de la vie le bonheur d'avoir trouvé un ami fidèle. « L'ami fidèle, dit le sage, est une puissante protection; celui qui l'a trouvé, a trouvé un trésor. Rien n'est égal à un ami fidèle; sa fi-

délité ne doit pas être mise en comparaison avec l'or et l'argent. » Mais s'il n'y a rien de plus précieux pour un bon cœur qu'une amitié sincère, en abuser c'est le blesser dans l'endroit le plus sensible.

La parole de Dieu regarde l'amitié trahie comme une grande calamité, surtout lorsqu'elle cause à un ami (ce qui n'est que trop ordinaire), une ignominie publique, et un préjudice considérable. Cette injure de la part de celui qu'on regardait comme un autre soi-même est si pénible à la nature, que celui qui la souffre sans se plaindre, et qui la pardonne de bon cœur, doit passer pour un miracle de patience.

Ce que Jésus-Christ a souffert sur ce point est sans exemple. Je ne dis rien ici de la fausseté des Pharisiens, qui, en l'invitant à manger, en lui donnant des louanges, en le traitant avec toutes les marques extérieures de respect et de vénération, cherchaient à le surprendre dans ses paroles, et à lui tendre des piéges pour le faire périr, quoiqu'il ne leur eût jamais fait que du bien. Mais, que parmi les Apôtres qu'il avait choisis pour être les colonnes de son Église, qu'il avait comblés de ses faveurs, qu'il regardait comme ses amis intimes et ses plus secrets confidents, il s'en soit trouvé un qui l'ait trahi, vendu, et livré à ses ennemis, c'est ce qui doit être le sujet de notre étonnement : car, peut-il exister une plus noire perfidie?...

Quelques jours avant sa trahison, Judas, voyant Magdeleine répandre sur la tête du Sauveur un parfum précieux, avait murmuré tout haut de ce qu'on n'avait pas vendu plutôt ce parfum trente deniers pour les donner aux pauvres,» non qu'il se mît en peine des pauvres, dit l'Évangile, mais parce qu'il était larron, et qu'il gardait la bourse. » Aussi pour se dédommager de la perte qu'il venait de faire, ce malheureux résolut de vendre Jésus-Christ aux Juifs qui cherchaient le moyen de le saisir.

Pour justifier devant les Juifs une action si infâme, il est vraisemblable qu'il leur dit beaucoup de mal de son maître, par exemple, qu'en prêchant le mépris du monde et des richesses, il mangeait avec les riches et les mondains, qu'il usait de parfum précieux, qu'il était souvent avec les pécheurs, et d'autres choses semblables que sa malice lui suggérait, et qui flattait les sentiments de ceux à qui il parlait. Il leur offrit donc de le leur mettre sans bruit entre les mains. Les Juifs acceptèrent l'offre, louèrent son zèle pour le bien public, et lui promirent trente pièces d'argent.

Après cet indigne traité, Judas les avertit de se tenir prêts à venir surprendre Jésus dans l'endroit qu'il leur indiquerait. Il leur marqua le temps et le lieu, où le Sauveur avait coutume de se retirer seul pour prier. Il vint ensuite se mettre à table avec son divin Maître. Jésus

ayant dit pendant le repas qu'il serait trahi cette nuit-là même par un de ses disciples, Judas, quoiqu'il se sentit coupable, ne laissa pas de demander avec les autres, quel était ce traître. Il permit que le Seigneur lui lavât les pieds, il entendit sa doctrine céleste; mais rien ne le toucha. Dans ce pitoyable état, ce perfide reçut le corps et le sang de son Maître, avec la dignité sacerdotale : ce doux Agneau ne le distingua point des autres dans la communication de tant de biens. Voyant que la dureté de ce mauvais cœur n'était point amollie par toutes ces marques de tendresse, et souffrant d'ailleurs avec peine le retardement de sa Passion, il lui dit : « Faites promptement ce que vous avez à faire. » Les autres disciples, qui entendirent ces paroles, crurent que Jésus-Chist l'envoyait quelque part; car Judas partit sur l'heure pour aller consommer sa perfidie.

David, persécuté et trahi par son fils Absalon, exprime d'une manière très-touchante combien N. S. Jésus-Christ dut sentir vivement la trahison de son Apôtre. « Encore, dit-il, si c'était mon ennemi qui m'eût fait cette injure, je l'aurai soufferte; et si un homme, qui m'aurait haï, s'était déclaré contre moi, je me fusse peut-être défié de lui : mais vous, avec qui je vivais dans une si grande union, qui étiez mon guide et mon âme, qui preniez avec moi de si doux repas. Nous

avons marché ensemble dans la maison de Dieu. »

Enfin pour marquer quelle fut la douleur de Jésus Christ en cette occasion, il suffit de dire que celui qui a souffert depuis de si grandes peines sans se plaindre, s'est plaint de celle-ci à ses disciples et à Judas lui-même.

La Passion du Sauveur commença par cette infidélité qui lui perça le cœur, et dans laquelle il nous donne de merveilleux exemples de patience et de douceur. Plût à Dieu que Judas fût le seul qui eût trahi son divin Maître! Mais, hélas! cet apôtre perfide a une infinité d'imitateurs. Nous vendons encore tous les jours Jésus-Christ, et nous sacrifions ses grâces et son amitié pour des plaisirs d'un moment, et pour une fumée de gloire mondaine. Si Jésus-Christ ne sent plus maintenant cette indigne préférence, il est certain qu'il la sentait alors; et que, tandis que Judas le trahissait d'une manière si odieuse, sa sagesse divine prévoyait tous les faux-frères et tous les chrétiens prévaricateurs, qui devaient dans la suite s'élever contre lui.

Si nous ne croyons pas avoir une si noire perfidie à nous reprocher, rentrons néanmoins en nous-mêmes, pour voir si nous avons autant de zèle pour la gloire de Dieu et le salut de notre âme, que de passion pour les honneurs du monde. Si nous nous jugions bien, nous verrions que nous sommes encore plus rem-

plis que nous ne pensons de l'esprit de Judas, et que nous n'avons peut-être pas moins de sujet de nous haïr nous-mêmes que de l'avoir en horreur.

Si nous considérons en effet combien de fois nous sommes entrés dans le temple du Seigneur, chargés de mille péchés que nous avons commis contre lui; combien de fois nous avons fléchi le genou devant lui, l'appelant notre père, notre roi, notre ami, quoique notre cœur fût très-éloigné de lui; combien de temps nous sommes demeurés dans sa maison, en entretenant des liaisons contre lui et contre sa loi avec le démon, le monde et la chair, qui sont ses ennemis; en combien d'occasions nous lui avons manqué de parole, après lui avoir juré une fidélité inviolable, nous ne pourrons douter qu'il ne puisse avec justice nous regarder comme de faux amis et de véritables prévaricateurs.

Ce ne fut pas seulement pour notre instruction, et pour expier nos infidélités que le Sauveur a bien voulu souffrir celle de son disciple; mais encore pour la consolation de ses fidèles serviteurs qui ont si souvent de pareilles persécutions à souffrir de leurs faux amis, dès qu'ils veulent être sincèrement à Dieu. Car, ils passent alors pour fâcheux et pour bizarres; on les accuse d'hypocrisie ou de singularité; on exagère leurs moindres défauts; on interprète mal leurs actions les plus innocentes : leur zèle est traité d'impru-

dence, la crainte qu'ils ont d'offenser Dieu, de scrupule et de petitesse d'esprit; leur éloignement du monde, d'incivilité et de mélancolie. Enfin, on tourne tout en poison à leur égard, et on se sert de leurs propres vertus pour les persécuter.

Dieu seul connaît combien cette sorte de peine est sensible à ses serviteurs, et le besoin qu'ils ont alors de son secours. C'est pourquoi il élève leur cœur et leur esprit au-dessus des amitiés humaines, il leur inspire la volonté de vaincre le mal par le bien, en mettant toute leur affection en Celui en qui les amis sont aimés avec pureté, et les faux amis et les ennemis sont soufferts avec patience et une charité sincère. L'âme vertueuse qui goûte ces vérités trouve dans le cœur de Jésus sa paix et sa consolation.

Entretien avec Jésus-Christ sur la trahison de Judas.

Vous avez donc voulu éprouver, ô bon Jésus, combien un faux ami est une croix bien pénible! Vous avez reçu Judas à votre table, vous l'avez comblé de vos faveurs, et comme un ami sincère, vous lui avez communiqué vos plus secrètes pensées, lors même qu'il

avait conçu le dessein de vous trahir, et de vous livrer à vos plus cruels ennemis. O sagesse divine! qui connaissiez l'âme de ce perfide, comment avez-vous pu le regarder de bon œil, au milieu de vos disciples fidèles? comment pûtes-vous souffrir à vos côtés un traître, un perfide, dont vous connaissiez toutes les pensées, tous les desseins? un espion qui, vous ayant vendu à vos ennemis, ne demeurait plus auprès de vous que pour observer toutes vos démarches et saisir le moment de vous livrer?... mais que vois-je, Seigneur! vous lui lavez les pieds, vous lui faites part de votre divin sacerdoce, vous lui donnez votre corps et votre sang, et vous dissimulez sa perfidie pour lui en épargner la confusion. O bonté incompréhensible de Jésus!...

C'est ainsi que vous en usez envers nous, ô mon Dieu! voilà quelle est la constance de votre inaltérable charité. Vous voyez nos trahisons et vous nous recherchez encore.

C'est le propre de votre amour de ne se rebuter jamais, et de nous poursuivre, lors même que nous vous fuyons... Mais quel avantage pouvez-vous donc tirer de notre amitié, pour rechercher avec tant de sollicitude ceux mêmes qui vous trahissent?... Hélas! Seigneur, la trahison de Judas devrait me faire trembler; car je trouve en moi cette même nature corrompue qui a produit une si horrible ingratitude et une si noire perfidie...

Si le démon, en votre présence, a persuadé un si grand excès à un de vos apôtres, quelle sûreté me puis-je promettre!... Si saint Pierre vous a renoncé, pour avoir eu trop de confiance en lui-même, que deviendrai-je, si vous ne fortifiez ma faiblesse? Soutenez-moi, Seigneur, de votre main puissante, et tenez-moi tout proche de vous : car, hélas! sans vous je demeurerai tel que je suis; toujours capable de vous abandonner et de vous perdre. Je ne suis, en effet, jamais plus près de vous trahir, et d'être infidèle à votre amour, que quand je me crois le plus en assurance...

Je regarde avec étonnement et avec indignation le perfide Judas, qui vous a trahi sans honte par une marque de tendresse, en préférant un vil intérêt à celui en qui sont renfermés tous les trésors de la sagesse et de la science de Dieu; mais je ne me considère pas moi-même... car, hélas! combien de fois, Seigneur, ai-je caché un cœur corrompu sous des apparences de piété? Combien de fois ai-je abusé de vos innombrables bienfaits pour contenter mes passions? Combien de fois ai je résisté à vos grâces pour me livrer à des plaisirs vils et terrestres? Combien de fois ai-je préféré la faveur des hommes à vos divins entretiens? Combien de fois vous ai-je vendu pour des choses de néant, sans écouter vos saintes inspirations, sans avoir égard à votre loi, et sans être touché de vos bontés?... Pardonnez-moi, ô miséricorde infinie! et mes in-

fidélités passées, et le peu de confusion que j'en ai présentement encore : ne permettez pas que j'y retombe jamais. N'avez-vous pas assez d'un Judas, ô mon Dieu! faut-il que je sois encore le compagnon de sa perfidie!...

Je me jette à vos pieds, ô mon Seigneur et mon Maître! je reconnais devant vous mon ingratitude et mes infidélités, punissez ce perfide, ô Père très-justement irrité! mais ne permettez pas que je perde votre amour ; vous êtes mon père, mon frère , mon ami, mon trésor, ma nourriture : vous seul me tenez lieu de tout. Avec vous je suis riche, sans vous je suis pauvre; avec vous je suis comblé de biens, sans vous tout me manque...

Vous savez, ô fidèle ami de mon âme! que le trop grand attachement qu'on a pour ses amis affaiblit votre amour et diminue vos faveurs : en m'ordonnant d'être fidèle à l'égard de tous, vous voulez que je ne mette qu'en vous seul mon espérance, ma consolation et toute la douceur de ma vie. Je le veux, ô mon Dieu! de tout mon cœur : mais puisque vous avez souffert pour mon amour la trahison d'un ami perfide, donnez-moi la force de supporter patiemment ce qui m'arrivera de semblable, et faites que je ne me laisse jamais, ni enivrer par l'affection des hommes, ni abattre par leur infidélité.

Si vous voulez, Seigneur, qu'ils me haïssent et qu'ils me persécutent, que votre volonté soit accomplie... Eh! comment puis-je vouloir, ô

mon Dieu, que tout le monde m'aime, et que personne ne manque à mon égard, en voyant que vous recevez à votre table celui qui devait vous trahir!...

O bon et très-doux Jésus! que ne puis-je vous dédommager par mon respect et mon amour des outrages que vous avez reçus de vos ennemis! Ah! désormais, ô mon Sauveur, je viendrai aux pieds de vos autels vous donner le baiser de paix, non pour vous trahir comme Judas, mais pour vous introduire dans mon cœur; j'y viendrai affamé de votre chair adorable et altéré de votre sang; j'y viendrai m'en rassasier, m'en nourrir, vous prier de vivre en moi, et d'y établir votre saint amour. Oh! si je pouvais passer tout le reste de ma vie dans cette sainte union, dans ces chastes et doux embrassements, quel serait mon bonheur!!! Il n'y a que votre amitié, ô mon Dieu, qui soit solide, constante et véritable: je donne sans regret tout le reste pour la mériter.

Reine des Anges, sincère et fidèle amante de Jésus, Mère et refuge des pécheurs; ne permettez pas que j'afflige jamais votre tendre cœur, en trahissant par le péché votre Fils bien aimé; obtenez-moi la crainte de lui déplaire, et détruisez en moi toute affection déréglée aux choses de la terre.

Ainsi soit-il.



CHAPITRE XXIX.

Prise de Jésus-Christ dans le Jardin des Olives.

Le premier effet de la trahison de Judas fut la prise du Sauveur dans le Jardin des Olives. Ce traître ayant déjà perdu toute honte, parut à la tête des soldats comme le chef de l'entreprise. Il ne faut pas s'étonner qu'un Apôtre qui a quitté Dieu, soit tombé en peu de temps dans un si grand excès, car l'expérience nous démontre qu'il n'y a point d'hommes plus méchants que ceux qui, après avoir été éclairés, ont abandonné la pureté de la foi et la perfection de la vie évangélique. Quand ils ont une fois méprisé la maison de Dieu et secoué le joug du Seigneur, ils ne gardent plus de mesure : dégoûtés des eaux vives, ils vont boire avec avidité dans les ruisseaux empoisonnés de la chair et du monde, et l'on doit être bien plus surpris des crimes qu'ils ne font pas, que de ceux qu'ils commettent.

C'est ainsi que Judas, après avoir fermé les yeux à la lumière divine et les oreilles aux paroles de la vie éternelle, après avoir éteint l'amour de Dieu dans son cœur, se livra au démon, et devint en peu d'heures, d'apôtre de

Jésus-Christ, le conducteur de ceux qui cherchaient à le faire mourir. Il les avertissait même de se conduire avec beaucoup de précaution, de peur qu'il ne leur échappât.

Sachant que Jésus-Christ avait coutume de se retirer le soir dans le jardin de Gethsémani et d'y passer seul la nuit en prières, il jugea que le temps et le lieu étaient propres à l'exécution de son dessein. Il sortit donc secrètement de la ville avec quelques Pharisiens, et un grand nombre de soldats armés. Prévoyant que toutes les précautions et la force même pourraient être inutiles, si Jésus-Christ ne voulait bien se laisser prendre, il les avertit qu'il s'acquitterait de sa promesse, pourvu qu'il le leur mît entre les mains; mais comme plusieurs d'entre eux ne connaissaient point Jésus-Christ, et que ceux mêmes qui le connaissaient pouvaient se méprendre dans les ténèbres, il marcha devant eux, en les avertissant que l'homme qu'il baiserait était celui qu'il fallait arrêter. Voilà quelles étaient les vues et les pensées de Judas, tandis que ce doux Agneau, les yeux baignés de larmes, tout couvert d'une sueur de sang, et brûlant d'amour pour celui même qui le trahissait, traitait avec le Père éternel du salut et de la rédemption du genre humain.

Le Sauveur voyant que son heure était venue, et qu'il allait tomber entre les mains des pécheurs, voulant donner à ses disciples qui n'étaient pas loin de là, un exemple illustre de

la constance avec laquelle ils devaient un jour souffrir, et de la soumission qu'ils devaient avoir aux ordres de Dieu, quelque difficiles qu'ils leur parussent, sans attendre Judas ni les soldats que ce traître amenait, marcha au-devant d'eux avec assurance et leur demanda qui ils cherchaient.

Quoiqu'il eût résolu de se laisser prendre, il jugea qu'il fallait auparavant manifester sa puissance divine à ses Apôtres encore faibles dans la foi, et apprendre par eux à tout l'univers que la malice humaine ne pouvait rien contre lui ; qu'il était plus lié par les chaînes de sa charité que par celles de ses ennemis, et que sa passion était l'effet de son amour, plutôt que de la violence des hommes.

Enfin, pour rendre inexcusables ceux qui étaient venus le prendre, pour les contraindre d'avouer l'inutilité de leurs efforts, pour les porter à reconnaître le crime qu'ils commettaient et à s'en repentir, dès qu'ils eurent dit qu'ils cherchaient Jésus de Nazareth, Jésus-Christ leur répondit : « *C'est moi...* » Cette parole fut si puissante, que Judas, les Pharisiens, et les soldats tombèrent à la renverse, comme s'ils eussent été frappés d'un coup de foudre.

Jésus-Christ pouvait bien alors se retirer, s'il eût voulu, ou opérer encore quelque miracle; mais, content de leur avoir fait sentir sa puissance, il leur permit de se relever. Leur ayant

demandé une seconde fois qui ils cherchaient, et les juifs lui ayant répondu que c'était lui, il leur défendit de toucher à aucun de ses apôtres. En effet ceux-ci ne reçurent aucun mauvais traitement : on ne les menaça même pas de les arrêter; ce qui doit paraître extraordinaire dans une pareille circonstance. C'est ainsi que ce divin Pasteur n'abandonna pas, dans son propre péril, le soin de son cher troupeau.

Avant de se laisser garotter, il voulut parler avec sa douceur ordinaire aux principaux des Pharisiens et aux Prêtres, qu'il voyait mêlés avec les soldats dans une action si indigne de leur caractère. il leur demanda pourquoi ils venaient le prendre pendant la nuit, comme un voleur, avec des armes et des flambeaux, puisqu'il était tous les jours dans le temple, où il enseignait publiquement. Ils ne savaient que répondre au Sauveur, et ils n'osaient mettre la main sur lui, lorsque Malchus, serviteur du Grand-Prêtre, s'étant avancé avec plus de hardiesse que les autres, Pierre demanda à Jésus permission de se servir de l'épée, et sans attendre de réponse, frappa Malchus, et lui coupa l'oreille droite; mais le Sauveur la lui remit aussitôt, et défendit à Pierre d'user de violence.

« Ne voulez-vous pas, lui dit-il, que je boive le calice que mon Père m'a donné? comment donc s'accompliront les Écritures ? » et que deviendra le genre humain, si je ne le rachète

par ma mort? « Remettez votre épée dans le fourreau, et souvenez-vous que celui qui frappe de l'épée périra par l'épée. » Si je voulais employer une force étrangère pour ma défense, « ne me serait-il pas aisé de demander du secours à mon Père, qui m'enverrait plus de douze légions d'anges? » Alors Pierre se retira, et tous les autres disciples s'enfuirent. Cette fuite ne fut pas seulement un effet de leur faiblesse, mais encore une disposition du conseil éternel qui voulait que Jésus-Christ souffrit seul.

Le divin Sauveur, s'étant alors tourné vers les Pharisiens, leur permit de faire ce qu'ils voudraient, en leur disant : « Voici votre heure, et la puissance des ténèbres. » Aussitôt Judas, s'approchant de Jésus, lui dit : « Je vous salue, Maître, et il le baisa. » C'est ainsi que les amis avaient coutume de s'entre-saluer dans la Palestine. Le Sauveur, ayant reçu ce traître au nombre de ses disciples, ne le rebuta point; mais il lui dit avec une douceur admirable : « Mon ami, pourquoi êtes-vous venu, vous trahissez le Fils de l'homme par un baiser. » Jésus-Christ, en ce peu de mots, témoigne à Judas toute son affection, le rappelle à lui-même, lui découvre la grandeur de son crime, et lui fait sentir toute l'horreur de sa conduite.

Cependant ce traître ne fut point attendri par ces paroles si pleines de bonté, et les ministres des Juifs, qui n'attendaient que ce signal, se jetèrent avec fureur sur cet innocent

agneau : ils le chargèrent de coups, le foulèrent aux pieds, lui lièrent étroitement les mains derrière le dos, en lui disant mille injures, en l'appelant imposteur, magicien, et en lui faisant souffrir plusieurs autres indignités, que leur rage leur suggérait, et qu'il est aisé de se figurer.

Ils le traînèrent ensuite, avec une extrême violence, à la maison du Grand-Prêtre, déchargeant contre lui, sans aucune retenue, toute la haine qu'ils avaient dans le cœur. Ce divin agneau, parmi tous ces mauvais traitements, n'ouvrait pas la bouche pour se plaindre, et tandis qu'il marchait au milieu de ces loups affamés de sang, son cœur était dans le ciel. Il invoquait, par des gémissements inénarrables la miséricorde de son Père pour les pécheurs, et il lui offrait pour eux les outrages qu'il endurait. Rien ne troublait la sérénité de son âme. Celui qui tremblait avant le combat, qui était triste jusqu'à la mort, tirait une nouvelle force des plaies qu'il recevait en combattant, plus vivement pressé que jamais du désir de consommer son sacrifice.

Les âmes pieuses peuvent trouver ici, et dans les autres mystères de la Passion du Sauveur, une ample matière de contemplation, non-seulement en considérant ses souffrances extérieures; mais surtout en pénétrant dans les sentiments de son cœur. A la vue des richesses infiniment précieuses qu'elles y décou-

vrent, elles sont si surprises d'admiration, et si transportées d'amour qu'elles ne se connaissent plus elles-mêmes : elles éprouvent avec une douceur ineffable que ces divines mains garottées si étroitement distillent la myrrhe en abondance.

Mais, si nous ne comprenons pas encore les trésors qui sont renfermés dans la captivité de Jésus-Christ, comparons au moins notre vie avec la sienne, et son innocence avec nos péchés. Considérons ce qu'il souffre, et ce que nous avons mérité; alors nous trouverons, que si, pour nous pardonner nos péchés, ce divin Sauveur exigeait de nous de pareilles peines, nous aurions encore sujet de bénir à jamais ses miséricordes.

Entretien avec Jésus-Christ sur sa prise au Jardin des Olives.

O Roi de gloire, quel est l'homme qui peut oser vous arrêter? Qui peut, Seigneur, lier votre puissance?... Est-il possible qu'il y ait des cœurs assez aveugles et assez barbares pour traîter votre personne divine avec tant d'indignité? Votre douceur, ô mon Jésus! convertit les âmes, votre modestie enlève les

cœurs, votre aimable présence charme les yeux de ceux qui vous regardent, et vos bienfaits remplissent toute la terre; et il se trouve des hommes assez ingrats, assez cruels et assez téméraires pour oser mettre la main sur l'oint du Seigneur, pour l'accabler d'injure et d'outrages, et le charger de chaînes, comme si vous étiez un voleur et un scélérat! Oh! qui pourrait comprendre une pareille horreur!...

Et vous, ô Divin agneau! non-seulement vous ne fuyez pas, et vous ne vous cachez pas, mais vous allez au-devant de vos cruels ennemis, vous leur abandonnez votre corps, et vous défendez à vos disciples toute résistance. Mais, ô douceur de mon Dieu! ne dirait-on pas que votre patience est blessée du zèle de Simon Pierre, quand, par l'attouchement de vos mains, vous vous hâtez de guérir l'oreille de Malchus, qui s'était avancé audacieusement pour se saisir de votre personne adorable? Quelle bonté, quelle charité admirables! Malchus qui reçut ce bienfait, ses complices qui en furent les témoins, en furent-ils touchés et convertis? Des barbares l'auraient été, ces impies ne le furent pas. Ils n'ignoraient pas, cependant, ô mon Sauveur, que vous faisiez des miracles, qui prouvaient votre puissance; mais ces malheureux s'étaient raidis contre cette preuve de votre divinité.

Figure-toi, ô mon âme, avec quelle furie ces loups ravissants se jetèrent sur ton aimable

Sauveur, avec quelle violence ils serrèrent les cordes dont ils le lièrent; en combien de manières ils le tirèrent, le pressèrent; avec quelle inhumanité ils le bousculèrent... O mon Jésus, quel prélude de ce que vous voulez endurer pour moi! Que ferais-je pour un ami qui se laisserait ainsi charger de chaînes par amour pour moi! Qu'exigerais-je d'un ami, dont j'aurais pris la place, pour le délivrer de ses chaînes?...

Soyez béni et glorifié éternellement, ô mon Dieu! de m'avoir témoigné tant d'intérêt! car les chaînes qui vous lient, sont celles de votre amour. C'est avec ces liens célestes que vous êtes garrotté, traîné, jeté à terre, et exposé à tant d'outrages. Que ne me faites-vous part de ces chaînes précieuses, que ne me liez-vous intérieurement à vous, ô mon amour, tandis que vous êtes enchaîné pour moi! Si vous voulez, ô mon Dieu, souffrir seul la captivité que je mérite, afin que je sois libre, ah! du moins ne permettez plus que j'abuse de ma liberté, pour commettre les crimes que je vous vois expier par de si cruelles humiliations...

Je vous adore, ô divines mains, qui n'êtes si étroitement serrées que pour lier mes ennemis. Je vous adore, ô chaînes précieuses, qui attirez sur moi de si grands biens. Hélas! ne vaudrait-il pas mieux pour moi que je fusse enchaîné, que d'être libre comme je l'ai été jusqu'ici? Vous voyez ma misère, ô mon

Dieu! Par ces liens sacrés qui vous enchaînent, délivrez-moi de cette dangereuse liberté, ou plutôt de ce véritable esclavage, qui ne me permet pas de vous suivre et de vous aimer. Ah! Seigneur, rompez les liens charnels qui me tiennent attaché à mes funestes passions, et séparé de votre amour!

Oh! si je n'avais jamais donné mon cœur qu'à vous seul; mais, hélas! non content de m'être éloigné de vous, et de m'être lié moi-même aux créatures par des affections déréglées, j'ai lié vos mains divines avec des chaînes beaucoup plus rudes que celles dont les Juifs vous ont chargé. Cependant, ce sont ces mains garottées, ô divin Jésus! qui tiennent le démon captif, qui rompent les chaînes de mes vices, qui m'assujettissent mes ennemis, et qui sont toujours ouvertes pour me combler de vos grâces et de vos richesses éternelles. Comment puis-je donc être assez ingrat pour resserrer ces mains libérales, et les contraindre de demeurer fermées?...

Ne vous retirez pas de moi, ô mains miséricordieuses de mon Sauveur. Vous êtes mon espérance : quelqu'indigne que je sois de vos faveurs, votre libéralité est encore infiniment plus grande que mon indignité. Les chaînes qui vous lient, ne lient pas votre puissance, ô divin libérateur ! Faites-la paraître cette puissance souveraine sur cette âme ingrate,

puisque vous n'êtes lié que pour me procurer la véritable liberté.

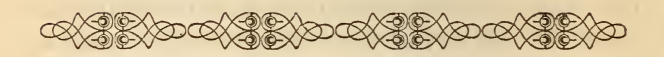
Fermez donc mes yeux, ô divines mains de mon Jésus! afin qu'ils ne voient plus la vanité. Conduisez ma langue et tous mes sens, afin qu'ils demeurent soumis à votre loi. Retenez ce cœur dissipé, afin qu'il ne s'égare plus parmi les créatures. Si je vous ai fui jusqu'ici, ô tendre Père, je viens aujourd'hui sincèrement à vous. Si j'ai brisé votre joug, si j'ai rompu mes chaînes, si j'ai dit: « je ne servirai point, » je change en ce moment de sentiment et de langage, et je me donne tout à vous dans la simplicité de mon cœur. Prenez-moi, liez-moi à vous pour jamais, ô mon Jésus, mon amour, et mon tout!...

Hélas! si ma misère m'empêche encore d'être l'esclave de votre amour, que je le sois du moins de l'espérance! Vous êtes, ô mon Sauveur! un port assuré, où l'âme fatiguée des orages de ce monde, trouve toujours une douce retraite. Vous êtes véritable dans vos promesses, riche dans vos miséricordes, libéral dans vos grâces, constant dans votre amour. Prenez-moi donc, Seigneur, et enlevez-moi avec toutes mes espérances. Faites que j'aie toujours les yeux tournés vers vous, ô bonté suprême, que je tende sans cesse à vous, que je ne soupire que pour vous, et que je ne trouve de repos qu'en vous seul.

Vierge très-pure, qui avez toujours été captive de l'amour ineffable de votre adorable Fils,

obtenez-moi la grâce de porter constamment ses douces chaînes, et d'être comme vous éternellement esclave de ce céleste amour, qui vous unit si intimement à lui.

Ainsi soit-il.



CHAPITRE XXXI.

Jésus-Christ traîné devant les tribunaux.

Notre Seigneur étant entre les mains de ses ennemis, voulut souffrir toutes les peines dont il était alors capable. Celle de se voir traîné avec ignominie, par les divers tribunaux de ses juges injustes et passionnés, ne fut pas une des moins considérables. En effet, n'était-ce pas une bien grande indignité, de voir le souverain Juge des vivants et des morts paraître devant les hommes criminels et soumis au jugement de ses créatures? fallait-il le voir encore traîné de tribunal en tribunal, et abandonné à toute la haine et à toute l'injustice de ses ennemis déclarés?

Peut-on considérer sans étonnement le Fils unique de Dieu, le soleil de justice, et la sainteté même, devant qui toute la nature tremble, à la voix duquel les sépulcres rendent leurs morts, les démons sortent des énergumènes, la mer calme ses flots; à qui la lèpre et toutes les maladies obéissent sans résistance; en qui tout attire le respect, dont la modestie, la gravité et la douceur admirables brillent même au milieu des chaînes; peut-on, dis-je, regarder cet homme-Dieu, après avoir donné tant de preuves de sa divinité, les mains liées derrière le dos, la corde au cou, conduit comme un vil criminel devant ses juges, traîné de l'un à l'autre, afin qu'il s'en trouve quelqu'un qui le condamne, et ne pas admirer la profondeur des conseils divins?

Jésus-Christ parut devant tous ces tribunaux, avec une patience et une tranquillité d'esprit inaltérables. Il ne chercha point à se soustraire à la justice, ou pour mieux dire, à la mauvaise volonté de ses accusateurs et de ses juges. Il fut traîté avec tant de mépris, qu'il ne fut pas seulement jugé digne qu'on observât à son égard aucune forme de jugement. « Nous l'avons vu, dit le prophète Isaïe, on ne le regardait seulement pas, il était le dernier et le plus méprisé des hommes; on ne reconnaissait plus son visage, tant il était couvert de confusion. » On ne s'appliquait à rien moins qu'à lui faire justice. Ces juges d'iniquité ne pensaient qu'à sa-

tisfaire la haine dont ils étaient tous animés contre lui, et il ne recevait partout que des outrages.

Il fut conduit devant quatre juges, Anne, Caïphe, Pilate et Hérode; les deux premiers étaient juifs et les autres gentils. Quelques Pères assurent qu'en allant du Jardin des Olives à Jérusalem, il fut traîné si rudement qu'il tomba dans le torrent de Cédron, par où il fallait passer; et ils lui appliquent en cette occasion ces paroles de David : « Il boira en chemin de l'eau du torrent, c'est pourquoi il élèvera la tête. » Quoiqu'il en soit, il est certain que cette violence était bien en rapport avec la malice des Juifs.

Il était environ minuit quand ils entrèrent dans la ville, dont ils troublèrent le repos; dès que le jour parut, elle se trouva remplie du bruit de cet événement. Les uns s'étonnaient qu'on eût arrêté un homme puissant en œuvres et en paroles, qui faisait du bien à tout le monde; les autres blâmaient ouvertement sa conduite, et tous attendaient la fin de cette singulière tragédie.

On alla d'abord à la maison d'Anne, par l'ordre de Caïphe, qui voulut avoir cette déférence pour son beau-père. Anne interrogea premièrement Jésus-Christ sur ses disciples; il lui demanda, d'un ton moqueur, pourquoi ils le laissaient ainsi seul, ayant l'habitude de le suivre en foule. Il ajouta avec dérision que le monde verrait bientôt quelle opinion on

devait avoir du maître et des disciples : « cependant Jésus gardait le silence, » et abandonnait intérieurement sa justification au Père éternel, qui devait faire connaître au monde, quand le temps en serait venu, l'innocence de son Fils.

On le questionna ensuite sur sa doctrine d'une manière artificieuse; mais il répondit qu'il était inutile de l'interroger là-dessus, qu'il avait parlé publiquement dans le temple, et que ceux qui l'avaient entendu pouvaient rendre témoignage de sa doctrine. Voilà quelle est la sûreté de la bonne conscience; comme elle est simple et sincère dans ses actions et dans ses paroles, elle ne croit pas avoir sujet de craindre, ni besoin de parler beaucoup pour sa défense, parce que sa conduite et la vérité parlent pour elle.

Ceux qui se défendent avec tant d'appareil ne se trouvent pas ordinairement aussi justes devant Dieu qu'ils veulent le paraître devant les hommes; et tout ce qu'ils emploient pour se justifier ne sert souvent qu'à faire croire qu'ils sont coupables. Comme les bonnes actions et les intentions pures sont seules capables de nous justifier devant Dieu, lorsqu'elles nous manquent, Dieu permet que l'éloquence humaine nous devienne inutile, même devant les hommes, et qu'ils jugent selon leurs vues, et non selon celles qu'on veut leur inspirer. Aussi ce qu'il y a de mieux à faire ordinairement pour se disculper, est de se

confier en Dieu, et d'attendre de lui seul sa justification.

Un des soldats ayant entendu la réponse de Jésus, lui donna un soufflet, en disant : « Est-ce ainsi que tu réponds au Grand-Prêtre. » Alors Jésus sans s'émouvoir dit à cet homme : « Si j'ai mal parlé, rendez témoignage du mal que j'ai dit; mais si j'ai bien parlé, pour quelle raison me frappez-vous? » Voilà comme on rendait justice au Sauveur : il ne lui était pas permis de dire la vérité, et un soldat osait le frapper en présence du juge, qui, au lieu de le reprendre, approuvait une action qu'on n'aurait pas soufferte parmi les peuples les plus barbares.

Jésus souffrait tout cela sans se plaindre; il regardait ce qu'ils faisaient contre lui, comme leurs maux, plutôt que comme les siens; et le comble de sa douleur était de prévoir que ce qu'il endurait pour leur salut, ne servirait qu'à rendre ceux qu'il aimait si tendrement plus coupables et plus malheureux.

Il connaissait qu'en qualité de Juge souverain des vivants et des morts, il serait un jour contraint de prononcer contre ces juges iniques une sentence terrible, et de condamner à la mort éternelle ceux qu'il voulait sauver par son sang. Il les voyait fermer, avec une extrême obstination, les yeux à la lumière, et les oreilles à toutes les vérités qu'il leur enseignait. Il n'y a que celui qui a connu le cœur de Jésus, et la perfection de son amour, qui

puisse comprendre combien il lui eut été plus doux de souffrir leur injustice, que de se voir obligé de les condamner un jour, pour les crimes qu'ils commettaient alors, et qu'ils ne devaient pas expier par la pénitence.

Mais le Sauveur qui sait faire naître le bien du mal, tira de ces tribunaux corrompus un merveilleux avantage pour la confirmation des vérités saintes qu'il avait enseignées. Car ces juges, par la mauvaise disposition de leur cœur, ajoutant foi aux mensonges, aux calomnies, et aux faux témoignages dont on voulait noircir sa divine innocence, l'insigne méchanceté de ses ennemis ne servit au contraire qu'à faire éclater davantage la pureté admirable de sa doctrine et l'incomparable sainteté de ses œuvres.

On voyait la malice se déchirer elle-même, l'envie répandre son poison, la haine se repaître d'injures, d'outrages, de cris et de murmures. Cependant Jésus souffrait tout avec une douceur toujours égale; et la rage de ces impies était la preuve de son innocence. La vérité paraissait sans qu'il parlât, et son silence seul confondait la perfidie. Que peuvent en effet les ténèbres contre la lumière, la malice contre la parfaite sainteté, et le mensonge contre la vérité éternelle? Mais le Fils de Dieu voulut passer par tous ces tribunaux, et être jugé avec une extrême rigueur, afin de faire voir à tout l'univers qu'il n'y avait rien en lui qui ne fut pur, saint, parfait et de nous con-

firmer par ses ennemis eux-mêmes dans la vérité de sa céleste doctrine.

Voilà une grande instruction pour tous ceux qui, à cause du rang qu'ils tiennent dans le monde, ou par la bonne opinion qu'ils ont de leur propre mérite, ou par quelqu'autre raison humaine, ne peuvent souffrir que celui qu'ils croient au-dessous d'eux, entreprenne de les juger. C'est de ces personnes que Notre Seigneur disait : « tout homme qui fait mal, hait la lumière, et il ne se présente point à la lumière, de peur d'être convaincu de ses mauvaises actions. » En effet, celui qui ne veut point être jugé par ses inférieurs, donne lieu de croire qu'il se confie plus en la dignité de sa personne, qu'en la bonté de ses œuvres. Si vous n'êtes pas justes reconnaissez-le devant Dieu, et ne cherchez pas à le paraître devant les hommes; parce que vous avez un juge qui sonde les cœurs, et qui voit avec combien peu de justice vous passez pour un homme vertueux. Que si vous êtes justes, ne trouvez pas mauvais qu'on vous juge. Si vous méritez quelque reproche, ne pensez point à vous disculper pour vous satisfaire, et si vous n'en méritez point, attendez avec patience que la vérité se manifeste.

Jésus-Christ nous enseigne encore par son silence, que tous admirent, que peu comprennent, et que presque personne n'imite, à nous abandonner tellement en Dieu, que pour l'amour de lui, nous ne voulions point, quand

on nous accuse, d'autre justification que le silence. Je sais que la loi de Dieu ne nous oblige pas à cette perfection; mais nous devons savoir néanmoins quel est le bonheur de l'homme qui cherche simplement à imiter Jésus-Christ.

Oh! si Dieu découvrait à tous les hommes cette vérité; s'il nous faisait sentir la paix et les richesses de l'âme qui entre de bonne foi dans la voie de cette parfaite mortification, nous trouverions le paradis sur la terre! Mais, si nous ne sommes pas encore bien éclairés, et si nous regardons le silence dans la persécution, comme une difficulté insurmontable, tâchons au moins d'être tranquilles et modérés en parlant pour notre défense, confions-nous toujours plus en Dieu qu'en notre propre justice, et nous serons en paix.

Entretien avec Jésus-Christ traîné devant les tribunaux.

Où allez-vous ainsi, ô mon Jésus, au milieu de cette troupe de scélérats qui vous entraîne? Vous ne parcourez donc plus les bourgades de la Judée pour y enseigner votre céleste doctrine, et pour y faire des miracles. Mais ne vous serait-il pas au moins plus convenable de ve-

nir dans nos cœurs, pour y être aimé, reconnu, adoré, que de parcourir ainsi ces tribunaux impies, où vous ne recevez que des outrages?

Que le ciel et la terre vous louent, ô mon Dieu, que toutes les créatures vous bénissent, que tous les cœurs vous fassent amende honorable de vous être humilié si profondément! C'est nous qui sommes coupables, et c'est vous qui êtes accusé, jugé, condamné. J'adore, ô mon Sauveur, les excès inconcevables de votre amour. Vous êtes le souverain juge des vivants et des morts, et vous vous soumettez à tous les jugements injustes du monde. Tout innocent que vous êtes, vous voulez, ô pureté sans tàche, souffrir ce que nous méritons.

C'était à moi, ô divine bonté! et non pas à vous à comparaître devant ces juges: ils déchargeraient sur moi sans injustice toute la haine dont ils sont animés. Ils trouveraient en moi tout ce qu'ils cherchent en vous, et ils exécuteraient sans crime contre moi ce qu'ils entreprennent si injustement contre votre sainteté infinie. Ils pourraient m'arracher les yeux pour punir la liberté de mes regards, me couper la langue qui a si mal parlé, déchirer en pièces ce corps chargé de péchés, percer ce cœur qui ne vous a point aimé, souffleter ce visage que j'ai tant flatté, condamner mille actions contraires à votre loi que j'ai commises, et m'ôter une vie que je n'ai point employée à votre service.

S'ils cherchaient un sacrilége, qui ait abusé de tout ce qu'il y a de plus saint, un malfaiteur, dont il faille délivrer le monde, ils le trouveraient en moi. Mais vous, ô Miséricorde infinie! par amour pour moi, vous vous livrez à la haine de ces juges impies, qui ont résolu votre perte, et vous voulez être condamné, afin que je sois absous.

Que dirai-je, ô mon souverain Juge, de cet échange qui ne peut venir que d'une bonté ineffable? Vous savez pour qui vous le faites; ne permettez pas, Seigneur, qu'une si grande indulgence me soit inutile. Conduisez mon cœur ingrat avec vous devant les tribunaux de ces mauvais juges; éclairez-le des vérités saintes que vous y enseignez; communiquez-lui les divines vertus que vous y pratiquez; enflammez-le de votre amour, afin qu'il vous adore, et qu'il vous aime, au milieu des blasphèmes et des outrages inouis que vous y souffrez...

Juges cruels et injustes! Ah! si vous connaissiez celui que vous avez entre les mains, vous quitteriez bientôt votre place pour prendre la sienne, vous le regarderiez vous-mêmes, comme votre juge; et prosternés à ses pieds, vous imploreriez sa miséricorde. Mais il n'y a point de justice pour vous, ô mon Dieu! Pour vous toutes les lois sont violées et tous les juges corrompus.

O ciel! quelle horreur! Un valet en plein tribunal, sans ordre et contre toutes les rè-

gles de la justice, ose vous donner un soufflet! Comment, cette main téméraire ne s'est-elle pas desséchée à l'instant... O justice de mon Dieu! Comment ce malheureux n'a-t-il pas été écrasé sur le champ par la foudre! Comment le palais et la ville entière de Jérusalem ne furent-ils pas abîmés!!! O divine et suprême Majesté! pourquoi souffrez-vous un si indigne traitement? Vous le souffrez, ô Jésus, pour expier mon orgueil, pour m'apprendre l'humilité, pour arrêter mes plaintes, mes murmures, et vous l'eussiez souffert en silence, si cet affront n'eût pas été accompagné d'un reproche qu'il était de votre sagesse de repousser.

Je m'indigne, ô mon Sauveur, contre vos juges et ceux qui vous maltraitent; mais je suis pire qu'eux : car enfin, ils ne vous connaissaient pas; ils ne vous adoraient pas : et moi qui vous connais, qui vous adore, qui crois votre doctrine, qui loue, et qui admire vos œuvres, je résiste sans cesse à votre adorable volonté, je méprise votre loi, je vous soumets au jugement d'autant de méchants juges que j'ai d'affections coupables! N'était-ce pas, ô mon Dieu! vous donner des soufflets, comme fit ce soldat impie, que d'étouffer votre voix qui me parlait au cœur, et de vous obliger à vous taire, pour laisser parler mes convoitises?... Combien de fois, ainsi qu'Anne le Grand-Prêtre, ai-je condamné votre doctrine pour justifier mes passions! Combien de fois ai-je regardé, comme une folie, ce que vous

enseignez sur le mépris du monde, et déshonoré par de faux jugements des vérités si pures, pour suivre aveuglément la corruption de mon cœur...

Mais, Seigneur, vous vous taisez! ah! que votre silence est noble, qu'il est éloquent; avec quelle force ne nous prêche-t-il pas la nécessité de réprimer nos impatiences et nos murmures! En cela, comme dans tout le reste, vous accomplissez les prophéties qui vous comparent à un agneau muet devant celui qui le tond; et votre sagesse ne brille pas moins dans votre silence que dans vos paroles. Car pourquoi parleriez-vous, ô mon Dieu, lorsque vos accusateurs se contredisent eux-mêmes, et ne vous opposent rien que de faux et de frivole. Pourquoi vous justifieriez-vous, lorsque vous êtes chargé d'expier nos fausses justifications, et les vrais crimes dont la justice de Dieu, votre Père, nous accuse? Faites-moi la grâce, ô mon Sauveur, d'imiter votre exemple : vous souffrez sans vous plaindre toute l'injustice de vos ennemis, et je m'impatiente des moindres injures. Vous permettez que tout le monde vous juge, et je ne veux être jugé de personne. O l'époux de mon âme, quand vous aurai-je sans cesse devant les yeux, afin de vous imiter en toutes choses !...

Si le fruit d'une sentence injuste prononcée contre vous, et reçue de vous avec tant de douceur et d'humilité, doit être de trouver, selon la promesse d'Isaïe, plusieurs brebis per-

dues, plusieurs âmes égarées, considérez, Seigneur, que je suis la plus égarée et la plus perdue de vos brebis. Cherchez-moi, ô bon Pasteur, rappelez-moi, remettez-moi dans la voie, tenez-moi proche de vous. Recevez-moi entre vos bras ; enfermez-moi dans votre cœur, afin qu'à l'avenir je ne vive qu'en vous et pour vous, et que je puisse dire avec votre épouse des cantiques : j'ai trouvé celui que mon cœur aime, je ne le quitterai plus.

O Mère du Souverain Juge des vivants et des morts ! un jour viendra où nous paraîtrons tous devant le tribunal de votre divin Fils. C'et alors que ces impies qui l'ont persécuté s'écrieront : Est-ce donc là celui que nous avons traité comme un misérable, que nous avons méprisé et outragé ? Il est maintenant le roi de gloire, le juge et le maître de l'univers. Hélas ! il est armé de toutes les foudres de sa justice pour nous punir... Vierge puissante, rompez les liens qui nous attachent au crime, vous êtes l'avocate des pécheurs; assistez celui qui se présente devant vous ; ouvrez-lui votre cœur maternel, et obtenez-lui le pardon de ses péchés avant qu'il soit cité devant ce tribunal redoutable.

Ainsi soit-il.



CHAPITRE XXXII.

Les faux témoignages.

Notre Seigneur ne fut pas mieux traité dans la maison de Caïphe, qu'il ne l'avait été chez Anne. Il y souffrit plusieurs injustices, par les fausses accusations dont on le chargea. On ne peut comprendre, sans l'avoir éprouvé, combien cette peine est sensible à un cœur droit et innocent. Les Juifs s'étaient assemblés chez le Grand-Prêtre, où ils attendaient avec inquiétude des nouvelles de ceux qu'on avait envoyés pour prendre le Sauveur, craignant toujours qu'il ne leur eût échappé. Mais lorsqu'ils surent le succès de cette entreprise, ils éprouvèrent une grande joie, qui augmenta sensiblement à la vue du prisonnier qu'on leur amenait; ils la témoignèrent par leurs clameurs.

Ils l'interrogèrent d'abord sur sa vie et sur sa doctrine; mais l'une et l'autre étaient si saintes et si irréprochables, que toute la malice de ses ennemis n'y pouvait rien trouver à reprendre. C'est pourquoi ils lui suscitèrent

de faux témoins, afin de donner, par le mensonge et la calomnie, quelque couleur de justice à la sentence de mort qu'ils avaient résolu de prononcer contre lui.

On lui imputa plusieurs faussetés, comme d'avoir blasphémé contre le temple de Dieu, en disant qu'il le détruirait, et qu'il le rétablirait en trois jours, « quoiqu'il ne parlât que du temple de son corps, » et qu'ils l'eussent eux-mêmes bien compris, puisqu'ils demandèrent dans la suite des soldats à Pilate pour garder le sépulcre de Jésus-Christ, attendu qu'il avait promis de ressusciter le troisième jour.

Les autres lui reprochèrent d'avoir défendu de payer le tribut à César, quoiqu'il eût au contraire déclaré nettement, « qu'il fallait rendre à César, ce qui appartient à César, » et qu'il eût fait trouver à saint Pierre, dans le corps d'un poisson, l'argent dont il avait besoin pour satisfaire à cette obligation. Il y en eut qui l'accusèrent de s'être fait Roi, quoique tout le monde sût qu'il s'était caché, lorsque cinq mille hommes, qu'il avait nourris miraculeusement dans le désert, lui voulurent donner cette qualité.

Ils lui imputèrent encore plusieurs crimes semblables, sans aucune apparence de vérité. Mais, moins ils le trouvaient coupable, plus ils avaient envie de le perdre. Ne pouvant découvrir aucune tâche dans une lumière si pure, ni le moindre déréglement dans des actions

si saintes, ils tâchèrent, en l'interrogeant malicieusement, de le surprendre dans ses paroles. « Ne répondez-vous rien, disait Caïphe, à ce que ces gens déposent contre vous? » Mais *Jésus se taisait*, parce qu'il savait combien il eût été inutile de parler, et qu'il ne voulait rien dire, ni rien faire, qui pût empêcher l'accomplissement du sacrifice, après lequel il soupirait. Il voulait encore nous enseigner par son exemple, que nous devons mépriser la malice des hommes, quand la pureté de notre conscience met de notre côté celui qui est la défense invincible et le refuge assuré de ses serviteurs.

Caïphe, voyant qu'il ne pouvait obliger le Sauveur à rompre le silence, employa pour le faire parler le plus efficace de tous les moyens, qui est le nom de Dieu : « *je vous conjure, lui dit-il, par le Dieu vivant, de nous dire si vous êtes Christ, Fils de Dieu.* » Cette demande était telle, qu'il y avait lieu d'espérer que la réponse changerait en adoration la haine du Grand-Prêtre, et que loin de condamner Jésus-Christ, il se condamnerait lui-même à pleurer toute sa vie ce qu'il avait déjà commis contre lui. Mais quand le cœur humain est une fois déterminé au mal, il convertit en poison tout ce qui serait capable de le guérir. Dieu voulut néanmoins, par une sage disposition de son conseil éternel, se servir d'un instrument aussi indigne qu'était ce méchant pontife pour donner occasion

à Jésus-Christ de déclarer plus nettement qu'il n'avait encore fait, *la divinité de sa personne,* en présence de ses plus cruels ennemis, et de nous laisser avant sa mort une certitude et une affirmation si nécessaire de ce qu'il était.

A cette parole du Grand-Prêtre, le Sauveur ayant plus d'égard au nom de Dieu, par lequel on le conjurait de parler, et à l'utilité de son Église qu'il voulait instruire, qu'à tout le mal que pouvait lui attirer sa réponse, répondit clairement, et affirma qu'il était le Christ : « *oui, je suis le Christ, Fils de Dieu, vous l'avez dit, je le suis, et je vous déclare que vous verrez un jour venir dans les nuées du ciel le Fils de l'homme assis à la droite de la puissance de Dieu* (1). » En effet, quoique les impies ne soient pas destinés à voir jamais l'essence divine, ils verront tous un jour l'humanité de Jésus-Christ assise à la droite de Dieu, environnée de gloire et de majesté, venir juger ses propres juges, avec autant de confusion pour eux, que de joie pour les gens de bien.

Caïphe qui n'avait pas interrogé le Sauveur pour le croire, mais pour avoir occasion

---

(1) Après une réponse si claire et si précise de N. S. Jésus-Christ faite à Caïphe, qui l'adjure de déclarer juridiquement, *s'il est le Christ, fils de Dieu,* peut-on comprendre l'impudence éhontée de quelques impies, qui ont osé dire que nulle part, dans son Évangile, Jésus-Christ n'a affirmé sa divinité ?

de le condamner, ayant entendu cette réponse déchira ses habits selon la coutume des Juifs, quand ils éprouvaient une grande indignation, et s'écria : « *il a blasphémé, nous n'avons plus besoin de témoins, vous venez d'entendre le blasphème*; *qu'en pensez-vous?* » Tous opinèrent qu'il avait mérité la mort, à laquelle ils avaient résolu de le condamner longtemps auparavant.

Mais cette cause ne leur paraissait pas encore suffisante pour le crucifier. N'ayant pas le droit de faire mourir personne, selon la loi, ils avaient besoin de l'autorité de Ponce-Pilate, qui, étant gentil et idolâtre, se souciait peu de la religion des Juifs. Ainsi, voyant qu'ils ne pouvaient obtenir ce qu'ils désiraient que par des crimes supposés, et que celui d'avoir blasphémé, en se disant fils de Dieu, ne faisait pas grande impression sur l'esprit de Pilate, ils résolurent d'y en ajouter deux autres qui étaient manifestement capitaux. L'un était d'avoir défendu de payer le tribut à César, et l'autre d'avoir excité une sédition parmi le peuple, en voulant se faire Roi. Ils exagérèrent encore ces deux faussetés devant le président romain, avec de grands cris, sans que Jésus-Christ dit un seul mot pour sa défense, selon cette parole d'Isaïe. « Il sera conduit à la boucherie, comme une brebis; il demeurera muet, comme un agneau devant celui qui le tond, et n'ouvrira pas la bouche, » pour se défendre.

Que chacun juge par soi-même combien cette peine fut sensible à Jésus-Christ, et quelle fut sa patience. Car nous voyons souvent que celui qui a pu soutenir de grands travaux et des douleurs très-aiguës avec une constance invincible, ne peut s'empêcher de se révolter contre les faux témoignages. Il est rare de voir un homme qui les souffre sans se plaindre ; il y a très-peu de vertus qui soient à l'épreuve d'une grande calomnie.

Cette épreuve est si rude, que les personnes mêmes qui craignent Dieu, et qui ne voudraient pas se permettre le moindre désir de vengeance n'ont pas toujours la force de retenir leurs plaintes, quand on leur impute le mal qu'ils n'ont point fait.

Je sais bien que Jésus-Christ ne nous défend pas de nous justifier, et qu'il ne nous oblige pas à une si grande perfection, quoiqu'il l'ait pratiquée le premier, mais nous devons être persuadés, que ce divin Sauveur ne nous a donné aucun exemple de vertu, en ce qui regarde les mœurs, qui ne puisse être imité, quelque parfaite et quelque héroïque qu'il nous paraisse. Si nous ne nous croyons pas encore capables d'arriver à ce degré de perfection, humilions-nous devant Dieu, et estimons dans les autres ce que nous ne pouvons pratiquer.

Enfin, apprenons de notre divin Maître, que le véritable moyen de conserver notre honneur, est de mener une vie si sainte, que

nous ne donnions jamais au prochain aucun sujet de scandale. » Celui-là est cruel, dit saint Augustin, qui content du témoignage de sa conscience néglige sa réputation. »

Entretien avec Jésus-Christ sur les faux témoignages des Juifs.

O Jésus, la gloire des justes, et la consolation de ceux qui sont faussement accusés, il n'y a point d'injustice que vous n'ayez endurée pour notre amour. Eh quoi ! ô souveraine pureté, vous avez permis que de faux témoins s'élevassent contre vous ! Le monde pouvait-il trouver en vous quelque défaut? A-t-il pu dire contre vous quelque chose sans fausseté et sans blasphême?... Vos ennemis veulent qu'il y ait de l'erreur dans votre doctrine, et du déréglement dans vos actions : mais depuis plus de trois ans n'avez-vous pas enseigné publiquement dans le temple, et partout ailleurs? Depuis plus de trois ans vos accusateurs et vos juges ne vous ont-ils pas entendu, et n'ont-ils pas été forcés, avec tout le peuple, d'admirer votre sagesse ? vous êtes la sainteté même, et l'on ose vous accuser ! Oh que votre patience est admirable !... hélas ! que je me trouve différent de vous, ô mon Dieu ! je suis si sensible à tout ce qui se dit contre mon

honneur, et je vous perds sitôt de vue, dès qu'on m'accuse d'une faute que je n'ai point faite, et qui peut nuire à ma réputation!... Mon orgueil est si grand que je cherche toujours à me justifier devant les hommes; j'aime donc mieux, ô modèle de toute perfection, être estimé du monde que de vous ressembler... Le monde ne peut sans calomnie, vous accuser d'aucun défaut, parce qu'il n'y en a point en vous, mais vous en voyez en moi une infinité de véritables. O miséricorde infinie! quand trouverez-vous dans mon âme le changement que vous désirez! Ne suis-je pas bien misérable et bien aveugle d'estimer en cette vie ce que vous avez méprisé?...

Les princes de la synagogue, et le peuple d'Israël se sont ligués contre vous, ô mon Jésus! Ils ont dit : brisons les liens qu'il voudrait nous imposer : Il a blasphêmé, il *s'est dit le Fils de Dieu,* il a usurpé sacrilègement ce saint nom. Ecrasons-le, car il nous est contraire; mais celui qui habite dans les cieux, s'est moqué de leur projet : Il leur a parlé dans sa colère, et les a accablés de son courroux, parcequ'ils n'ont pas voulu reconnaître son Fils... Pour moi, Seigneur, tandis que ces impies d'autrefois, et ceux de nos jours jugent si mal de vous, je vous reconnais, et je vous adore comme le véritable Fils de Dieu. *Oui, vous êtes le Christ, le Fils du Dieu vivant?* Vous êtes ma béatitude, mon trésor et ma gloire. Quand viendra, ô mon amour, le moment

heureux où mon âme, charmée de votre beauté, ne pourra plus rien aimer hors de vous!

On vous juge digne de mort, ô la vie de mon âme, parce que vous vous êtes fait roi. Hélas! Seigneur, vous n'avez jamais eu sur la terre aucune marque extérieure de royauté, votre royaume n'était point de ce monde : vous vous êtes toujours caché, de peur de paraître ce que vous étiez véritablement... Mais quand la mer s'affermissait sous vos pieds, et qu'elle se calmait au moindre signe de votre volonté; quand la mort et les sépulcres obéissaient à votre voix; quand les démons sortaient par votre commandement du corps des énergumènes; quand les maladies cédaient à votre puissance, toutes ces créatures, quoiqu'insensibles, ne vous reconnaissaient-elles pas pour leur roi? Je vous reconnais aussi pour le mien, ô divin Jésus! et je vous adore comme mon souverain Seigneur et mon Dieu. Vous êtes le fils de David et le roi d'Israël.

Mais, puisque les prodiges que vous avez opérés n'ont pu suffire pour convaincre ces insensés, et qu'ils n'ont pas voulu que vous régniez sur eux, venez, ô mon Dieu! venez régner dans mon cœur, je me soumets entièrement à vous : agréez mes hommages et établissez en moi votre empire...

Ils vous accusent encore d'avoir défendu de payer le tribut à César. Quelle insigne fausseté! Avant que de naître, sans y être obligé,

(pour obéir au commandement de César), vous avez voulu être porté à Bethléem. Vous avez commandé à Pierre de payer le tribut pour vous, et pour lui, et vous avez enseigné publiquement qu'il fallait rendre à César ce qui appartient à César. Il est vrai que vous exigez aussi un tribut de moi, mais c'est le tribut de mon amour, et vous me défendez de le payer à d'autres qu'à vous. Si c'est là votre crime, ô mon Seigneur et mon roi ! on ne peut accuser les Juifs de fausseté ; car ce tribut vous est bien dû, ô le Dieu de mon cœur!

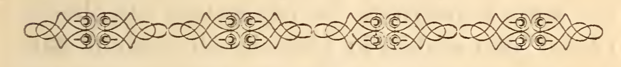
Enfin ces sacriléges osent dire que vous êtes un séditieux et un perturbateur du repos public, Vous, ô doux Jésus ! qui êtes l'Agneau de Dieu, le Prince de la paix ; Vous qui êtes descendu du ciel sur la terre pour réconcilier le monde avec votre Père, qui nous enseignez une doctrine si sainte, qui nous apportez une loi si pleine de douceur, et qui désirez si vivement réunir tous les cœurs dans l'unité de votre amour.

Quel tumulte avez-vous donc excité parmi le peuple, ô aimable Sauveur? Vous avez souffert avec patience les péchés du monde, vous avez reçu les pécheurs, vous avez guéri les malades, vous avez éclairé les aveugles, vous avez enseigné le chemin du ciel ; et on ose vous appeler perturbateur du repos public, (mais de tous temps les perturbateurs ont été vos ennemis !). Soyez béni, Seigneur,

du profond silence que vous gardez dans une calomnie si évidente contre la sainteté de vos œuvres et l'innocence de votre vie! Que ceux qui ne croient point en vous vous condamnent; c'est leur affaire : pour moi, je vous adore, et vous révère comme mon Roi, mon Sauveur et mon Dieu! Et vous, maintenant, rois de la terre, vous qui jugez le monde, instruisez-vous, servez le Seigneur, embrassez sa doctrine, de peur qu'il ne s'irrite et ne vous perde dans sa colère.

O très-douce consolatrice des affligés, qui partagez, avec votre Fils bien-aimé, les outrages qu'il endure; qui passez pour la mère d'un imposteur et d'un séditieux, obtenez-moi un désir ardent et sincère d'imiter son héroïque patience. Faites que toute ma joie soit de souffrir pour lui, et toute ma gloire de vivre avec lui dans l'abjection et le mépris.

Ainsi soit-il.



CHAPITRE XXXIII.

Jésus-Christ abandonné pendant la nuit à l'insolence des soldats.

Les crimes dont les Pharisiens et les principaux d'entre les Juifs accusaient Jésus-Christ, étaient si manifestement faux et supposés, son innocence était si connue, qu'ils crai-

gnaient, avec raison, de ne pouvoir obtenir sa condamnation, ni du peuple ni de Pilate, et de passer pour des scélérats et des calomniateurs. Car, au lieu que la vertu ne tremble point , parce qu'elle porte avec elle sa propre défense ; la malice au contraire se craint elle-même, surtout lorsque, pour cacher son poison, elle se couvre des apparences de zèle. Elle redoute autant la lumière que l'innocence la désire. Elle est toujours dans la défiance, et ne serait pas assurée, même sous le manteau de la vertu : ainsi elle n'est jamais en repos. Comme elle appréhende tout, elle cherche à tout moment de nouvelles ruses pour se défendre. Elle entasse crimes sur crimes, et souvent elle en vient à d'horribles excès. Aussi rien n'est plus vrai que cette parole du sage : « Une conscience déréglée a toujours des pensées cruelles. »

C'est pour cela que les Pharisiens et les Princes des prêtres s'appliquaient, avec tant de soin, à détruire la réputation de Jésus-Christ, et à établir la leur. Ils décriaient partout sa personne, sa vie, sa doctrine, ses miracles, et ils résolurent enfin, par une malice diabolique, de le rendre méprisable au peuple. Ils savaient combien la populace est inconstante dans ses jugements , qu'elle ne pénètre point le fond des choses, qu'elle se laisse toujours frapper par le bruit, entraîner par la multitude, et éblouir par les apparences.

Ces hypocrites ne gardèrent donc plus aucune mesure avec le Sauveur. Dès qu'ils se virent maîtres de sa personne, ils l'outragèrent ouvertement, et ils le traitèrent d'une manière si indigne que ce peuple grossier fut ébranlé dans ses premiers sentiments. Il commença à croire que si cet homme était si saint qu'on le disait, les prêtres qui étaient les dépositaires de la loi de Dieu, et les Pharisiens, qui faisaient profession de sainteté, ne le traiteraient pas si indignement; qu'ils avaient sans doute des raisons secrètes d'en user de la sorte, et qu'il y avait peut-être dans la conduite de Jésus-Christ des crimes, qu'il n'était pas à propos de publier. En effet, cette ruse leur réussit; car dès le lendemain ce même peuple qui avait suivi le Sauveur, qui avait été charmé de sa doctrine, et étonné de ses miracles, et qui l'avait reçu et acclamé comme le Messie, l'abandonna jusqu'à prendre le parti de ses ennemis.

Ce fut alors que leur haine commença à éclater ouvertement. Ils lui firent mille outrages, et par leurs mains, et par celles des soldats qui le gardaient. Ils le frappèrent rudement, et lui donnèrent des soufflets; son visage en devint tout enflé et tout livide; ils lui arrachèrent la barbe et les cheveux; et quoique cela se passât dans les ténèbres, tout le monde vit le lendemain ce qu'il avait dû souffrir pendant une nuit si cruelle. Cet artifice leur servit encore à ne plus garder aucune

forme de justice, et à corrompre le jugement de Pilate, qui, ne connaissant point Jésus-Christ, et qui l'ayant jugé innocent sur leurs accusations absurdes, n'eut pas la force de résister à l'émotion du peuple, et à la cabale des magistrats.

Le Sauveur avait déja reçu un soufflet dans la maison d'Anne, mais dès qu'il eût été jugé coupable de blasphème chez Caïphe, tous à l'envie commencèrent à le maltraiter. Ils lui attachèrent les mains derrière le dos; ils lui mirent une corde au cou, et ils le tenaient étroitement serré, afin qu'il ne pût détourner le visage lorsqu'on le frappait. Cette précaution était inutile; car, après nous avoir dit que « si l'on nous frappait sur une joue, il fallait encore tendre l'autre », il était résolu de confirmer par son exemple la doctrine qu'il nous avait enseignée; et, s'il ne le fit pas, lorsqu'il reçu un soufflet dans la maison d'Anne, c'est parce qu'il eût égard à notre faiblesse, et qu'il voulût nous consoler dans l'extrême répugnance que nous sentons à souffrir les outrages.

Jésus-Christ, par cette conduite admirable nous a donc appris, que, quoique nous sentions au-dedans de nous-mêmes une très-vive douleur lorsqu'on nous maltraite, nous devons néanmoins éviter l'impatience et l'indignation qui scandalisent toujours le prochain, et témoigner par nos paroles et par tout notre extérieur une modération chrétienne et édi-

fiante; car cette patience ne laisse pas de plaire à Dieu, quoiqu'elle ne soit pas encore parfaite.

Ce traitement inhumain était accompagné de tant de cris confus, de paroles si injurieuses, et d'actions si méprisantes, que pour en comprendre l'indignité, il ne faut que considérer quelle était la haine des Juifs contre le Sauveur, ou plutôt celle du démon, qui les excitait à l'outrager dans un temps, où il n'y avait personne dont le respect pût arrêter leur insolence et leur cruauté. « Il n'avait plus ni grâce, ni beauté, dit le prophète Isaïe, nous l'avons vu, et il n'était pas reconnaissable; nous l'avons cherché en lui-même, il était le plus méprisé et le dernier des hommes, un homme de douleurs, qui éprouvait l'infirmité; son visage était comme caché : ainsi nous ne l'avons point connu. » C'est pour cela que ce prophète avait averti un peu auparavant, qu'on ne croirait pas ce qu'il allait dire, et que le bras de Dieu, appesanti sur son Fils, était incompréhensible.

Le visage de Jésus-Christ était si beau, si grave, si modeste, qu'il attirait la vénération de tous ceux qui le regardaient; et, quelque haine que les Juifs eussent pour lui, ils se trouvaient toujours retenus, en le voyant, par un sentiment de respect. Ils savaient aussi, par leur expérience, qu'il pénétrait le fond des cœurs, et qu'il connaissait les pensées les plus secrètes. De là vient que pour satisfaire

leur haine avec plus de liberté, ils lui couvrirent le visage, et qu'après l'avoir frappé rudement, et lui avoir donné des soufflets, ils lui disaient en se moquant : « Christ, prophétise-nous qui est celui qui t'a frappé ? » Quelle malice ! quel outrage ! ! quelle horreur !!!

Celui qui comparera la majesté de cet homme-Dieu avec la bassesse de ceux qui le traitent de la sorte, ne sera capable que d'admiration et de silence, surtout s'il considère la patience avec laquelle ce roi de gloire a souffert de si grandes ignominies, et la compassion qu'il a eue pour ceux mêmes qui l'ont traité si indignement.

Mais ce qui doit redoubler notre étonnement, après un tel exemple, c'est que des chrétiens mettent encore aujourd'hui, dans les choses que Jésus-Christ a endurées, le comble du déshonneur et de l'infamie. Un soufflet est pour plusieurs une injure si atroce qu'ils croient ne la pouvoir laver que dans le sang de celui dont ils l'ont reçue; et qu'ils s'exposent à perdre leur âme pour ôter la vie à leur ennemi. Ce déplorable aveuglément ne peut venir que de la malice du démon, de la corruption de nos volontés, et de la fausseté de nos jugements, dont Jésus-Christ notre modèle est beaucoup plus offensé que de tous les outrages qu'il endura dans sa passion.

Le meilleur conseil qu'on puisse donner

aux personnes qui sentent, dans les injures qu'on leur fait, une répugnance extrême à la pratique de la douceur chrétienne, est de se prosterner aux pieds de Jésus-Christ, de considérer sa face adorable, et de lui demander instamment, par les outrages qu'il a soufferts, la pratique de cette vertu, et la force de résister au torrent des fausses maximes du siècle. Alors Jésus-Christ, qui n'a enduré toutes ces ignominies que pour établir en nos cœurs l'amour des vérités divines qu'il nous a enseignées, acceptera nos désirs, et opèrera en nous ces miracles de patience qu'il a coutume d'opérer dans ses fidèles serviteurs.

Entretien avec Jésus-Christ abandonné pendant la nuit à l'insolence des soldats.

Souffrez, ô aimable Jésus! que je considère la beauté de votre visage, avant qu'il soit défiguré par les mains sacriléges de ces impies. Je vous adore, beauté céleste, que les anges voient toujours et qu'ils veulent toujours voir. Je vous bénis, face adorable de mon Sauveur, qui êtes la joie du ciel, la gloire de ceux qui

vous aiment et le charme de tous ceux qui vous cherchent. Est-il possible que des scélérats aient osé porter leurs mains sur votre auguste visage? N'avez-vous pas déjà souffert assez d'outrages, Seigneur, sans y ajouter encore celui-ci? Ne permettez pas, ô mon céleste époux, ô l'amour de mon âme! qu'on efface votre beauté divine, de peur que les âmes qui en sont charmées, et qui ne vivent que des douceurs qu'elles y trouvent, ne puissent plus la reconnaître...

O bourreaux inhumains! ô cœurs plus durs que les rochers! si vous saviez qui est celui que vous avez entre les mains; si vous reconnaissiez la beauté divine que vous outragez, vous changeriez bientôt vos mépris en respect, et votre cruauté en amour. Mais il faut que je sois bien dur moi-même, ô mon Sauveur! de vous voir traité de la sorte, et de ne pas mourir de douleur à la vue d'une si horrible indignité.

Ne suffit-il pas à votre amour, ô mon Jésus! qu'on vous étende sur une croix, qu'on vous disloque les bras, qu'on vous perce les pieds et les mains, et qu'il n'y ait en votre corps aucune partie qui ne souffre? Que n'épargnez-vous au moins votre visage! Pourquoi voulez-vous qu'il soit meurtri et défiguré, dès le commencement de votre passion? Est-il possible qu'il y ait des hommes qui ne soient point touchés de la modestie et de la majesté qui y brillent! Ils en redoutent la dignité, Seigneur,

car, s'ils le couvrent, c'est pour étouffer les sentiments de vénération qu'il leur inspire, et pour vous frapper ensuite avec moins de retenue.

Insensés que vous êtes, ce n'est pas sur les yeux de Jésus que vous mettez le bandeau, c'est sur les vôtres. C'est vous-mêmes que vous aveuglez, et de là vient cette obstination inconcevable à demeurer dans l'erreur. Ce bandeau dont vous voilez les yeux du Sauveur est l'image de votre aveuglément et de l'impiété des Athés, des Déistes qui ne veulent point de Dieu, ou qui ne veulent qu'un Dieu aveugle. Hélas ! Seigneur, c'est aussi l'image de l'aveuglément où j'ai vécu si longtemps.

Et pourquoi donc, ô mon Sauveur ! voulez-vous être défiguré de la sorte ? Ah ! c'est pour guérir mon orgueil et ma vanité ? Vous voulez que votre face adorable soit voilée, meurtrie, ensanglantée, pour me délivrer de la confusion éternelle que j'ai méritée par des désirs déréglés de plaire, et de passer pour agréable aux yeux des créatures. Quand détruirez-vous en moi, ô mon Dieu ! ce fol amour qui me perd ? Quand serai-je, comme vous, véritablement doux et humble de cœur, chaste, modeste, et réservé dans mes regards ! Ah ! Seigneur, détournez mes yeux de la vanité, puisque un seul regard indiscret a corrompu le cœur du Roi prophète, et perdu Salomon...

Les lois du monde me suggèrent des raisons

pour me venger d'un affront, et elles veulent que je fasse plus d'état d'un honneur chimérique que de la vie de mon prochain. Il n'y a, dit-on, que les esclaves qui ne se vengent pas des soufflets qu'ils reçoivent de leurs maîtres. Mais que vos exemples sont contraires aux maximes du monde, ô mon Dieu! car je vous outrage sans cesse, et vous estimez toujours ma vie et mon salut plus que votre gloire! Vous souffrez, sans vous plaindre, qu'on vous meurtrisse le visage. Êtes-vous donc mon esclave, ô mon souverain Seigneur! Ne dirait-on pas que votre amour est aveugle? Car qui êtes-vous, et qui suis-je? O secret étonnant de la sagesse divine, ô amour qui opérez tant de merveilles dans le cœur de Jésus, pourquoi ne changez-vous pas le mien?...

O doux et miséricordieux Jésus, pardonnez-moi tout le mal que j'ai commis contre vous; car hélas! combien de fois vous ai-je voilé le visage, pour pécher avec plus de liberté! Combien de fois ai-je souhaité que vous ne vissiez point, afin de suivre sans aucune retenue mes appétits déréglés! Éclairez-moi, ô lumière divine! et faites que je découvre dans la cruauté de vos bourreaux les désordres de ma vie passée.

Les Juifs craignaient de voir le visage de Moïse, lorsqu'il descendait de la montagne, parce qu'ils ne pouvaient soutenir l'éclat qui lui venait de l'entretien qu'il avait eu avec le Seigneur, et ils demandaient que Moïse leur

parlât et non pas Dieu. Mais les âmes qui vous aiment, ô mon Sauveur! charmées de votre beauté, ne désirent rien tant que d'entendre votre voix, et de vous voir à découvert. Elles haïssent tout ce qui empêche un commerce si doux, elles ne peuvent souffrir de milieu entre vous et elles, ni aucun voile, qui leur puisse cacher votre visage.

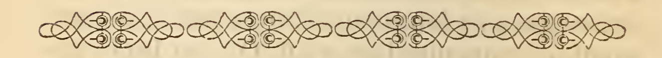
Moïse, qui vous connaissait, soupirait sans cesse après ce bonheur; il vous priait instamment de vous montrer à lui. O mon Dieu, faites-moi la même grâce, afin que je vous conconnaisse, que je vous adore et que je vous aime plus tendrement.

Souvenez-vous, Seigneur, que vos yeux, sur lesquels on avait jeté un voile, ne furent pas fermés pour saint Pierre qui vous renonçait alors; vous le considériez, et un seul de vos regards lui perça le cœur, et lui fit pleurer amèrement son péché. Vous êtes le même que vous étiez alors, ô Dieu de miséricorde! Regardez-moi avec la même tendresse, et je déplorerai toute ma vie, comme votre apôtre, le malheur de vous avoir offensé. Faites-moi voir, ô admirable Jésus! ce visage tout livide et tout meurtri qu'il est. Je le désire, je l'adore, je l'aime en cet état; et il m'est d'autant plus cher, et me paraît plus aimable, qu'il est plus défiguré pour mon amour.

O la plus tendre de toutes les Mères, qui avez été également sensible aux charmes du plus beau des enfants des hommes, et aux ou-

trages qu'il a soufferts; ayez pitié d'un misérable pécheur qui lui-même a défiguré la face adorable de votre très-cher Fils, et obtenez lui la grâce de l'aimer à l'avenir, et de le glorifier sans cesse.

Ainsi soit-il.



CHAPITRE XXXIV.

On lui crache au visage.

Quand Jésus-Christ eut souffert les coups, les soufflets, et les autres mauvais traitements, que la rage inspirait à ses bourreaux, ils lui découvrirent le visage; mais ce ne fut que pour le couvrir de crachats. Cette ignominie, qui est comme le dernier effort du mépris et de la haine, paraissait si grande au Sauveur, qu'il l'avait prédite clairement par la bouche de son Prophète, en disant : « Je n'ai point détourné mon visage de ceux qui m'ont outragé, et qui ont craché sur moi. » Il mit lui-même un affront si inoui au nom-

bre des principales souffrances de sa passion, lorsqu'il déclara à ses apôtres « que le Fils de l'homme serait livré aux gentils, qu'il serait moqué, flagellé, et qu'on lui cracherait au visage. » Les autres peines qu'il endura sont communes parmi les hommes, mais celle-ci est extraordinaire; et quoiqu'elle ne blesse ni ne tue, elle ne laisse pas d'être fort sensible, parce qu'elle est extrêmement honteuse, et qu'elle marque, dans celui qui la fait, beaucoup d'impudence et de brutalité; et un extrême mépris pour celui qui la souffre.

C'est une incivilité parmi nous de cracher devant une personne avec laquelle nous parlons; on se détourne d'ordinaire par respect; et il y a des peuples, qui, étant d'ailleurs grossiers et barbares, se croiraient outragés, si on avait craché dans leurs demeures. Mais les Juifs, bien loin d'avoir ces égards pour la personne divine du Sauveur, voulurent lui témoigner par cette injure, qu'ils ne jugeaient point de lieu plus propre à recevoir les ordures qui sortaient de leurs bouches, que ce visage sacré, qui est l'objet de la vénération et de la contemplation éternelle des bienheureux. Ils ajoutèrent encore à cet horrible mépris mille paroles injurieuses, l'appelant maudit, imposteur, blasphémateur, perturbateur du repos public, ennemi de la loi de Dieu, hypocrite, magicien, Samaritain, possédé du démon, ministre de Béelzébut, et ils lui donnèrent

plusieurs autres noms semblables, afin de justifier par là l'indignité avec laquelle ils le traitaient.

Voilà quelle fut leur occupation pendant une grande partie de la nuit. Ils ne se retirèrent que quand ils furent las de tourmenter le Sauveur, qui ne se lassait point de souffrir pour eux. C'est pour cela qu'il ne détourna même pas le visage, pour éviter leurs coups. Il ne se plaignit point, il ne leur fit aucun reproche, et il endura tous ces outrages avec autant de douceur et avec un visage aussi serein que s'il eût reçu des pécheurs à la pénitence.

On pourrait s'étonner que le Fils de Dieu ait voulu souffrir toutes ces ignominies si indignes de sa majesté; mais notre étonnement devra cesser, si nous élevons nos pensées jusqu'aux desseins éternels de Dieu, et si nous considérons, avec attention et avec respect, les raisons de cette conduite.

La première est que Dieu, pour dissiper nos erreurs, et éclairer notre aveuglément, à voulu que son Fils marchât devant nous, en s'humiliant jusqu'à l'excès, et jusqu'à pouvoir dire avec le prophète : « Je suis un ver de terre et non pas un homme, l'opprobre des hommes, et l'abjection du peuple. » Voilà le dernier degré de l'humiliation. Tel fut l'état où le Fils de Dieu fut réduit. Il ne s'est pas même contenté d'être foulé aux pieds, comme un ver de terre, mais il a voulu en-

encore que les derniers des hommes et les esclaves du démon lui crachassent au visage, et qu'on le couvrît d'un voile, comme s'il eût été un objet horrible et indigne d'être regardé.

La seconde raison d'un si prodigieux abaissement, est que le Sauveur voulait satisfaire, de la manière la plus parfaite, à la majesté divine offensée par les péchés des hommes.

Enfin Notre Seigneur voulait nous apprendre comment nous devons nous humilier devant son Père pour apaiser sa colère, et pour attirer sa miséricorde.

Il est certain que le Fils de Dieu eût mérité tous les tourments et tous les opprobres qu'on lui faisait endurer, s'il eût été véritablement coupable des crimes dont on l'accusait; puisque, tout innocent qu'il était, pour s'être seulement chargé volontairement de nos iniquités, il en a porté la peine, comme s'il les eût effectivement commises. C'est pour cela qu'il souffrit les chaînes, les fouets, les clous, la croix et la mort.

Mais, pour faire encore mieux comprendre à chaque pécheur, ce qu'il doit penser de son péché, et le jugement que Dieu en porte, Jésus-Christ a souffert qu'on lui crachât au visage : il nous a enseigné par là, que le pécheur qui n'a pas horreur de ses crimes, et qui n'en est pas confondu devant Dieu, est di-

gne de l'horreur, du mépris et de l'exécration de toutes les créatures.

Voilà pourquoi tant de saints personnages ont cherché les opprobres avec ardeur, et les ont reçus avec joie. Il s'en est même trouvé qui n'ont pas voulu fuir, lorsqu'ils le pouvaient, une mort cruelle et honteuse, dont ils étaient menacés. Ils s'estimaient indignes que la terre les soutînt, que le ciel les éclairât, qu'il y eût des créatures qui les souffrissent, quand ils considéraient que Jésus-Christ avait été si indignement et si cruellement outragé pour leurs péchés.

Que doivent donc penser d'eux-mêmes ceux qui s'abandonnent à toutes sortes de crimes, et qui n'ont d'autres soins que chercher à séduire les cœurs par les charmes trompeurs d'une beauté frivole. Qu'ils fassent au moins quelque fois cette réflexion, que le même Jésus, qui s'est réduit pour leur amour à un si prodigieux excès de mépris et d'abjection, les méprisera un jour dans sa colère, et les condamnera à un opprobre éternel, avec d'autant plus de rigueur qu'il leur a plus témoigné de tendresse. Ils verront alors clairement, mais trop tard, combien ce juste juge déteste le péché auquel nous sommes si attachés; puisque, pour le punir, il a condamné à des supplices éternels des âmes qu'il a aimées jusqu'à sacrifier son honneur et sa vie pour leur salut.

Enfin Notre Seigneur a voulu endurer tou-

tes ces ignominies pour la consolation de ses serviteurs, que le monde traite ordinairement avec tant de mépris. Il leur a préparé, pour ainsi dire, dans ce visage couvert d'opprobres, un asile assuré, où ils puissent se retirer, lorsqu'ils sont comme des vers de terre, foulés aux pieds des hommes mondains. C'est de ces gens de bien dont parle le Roi prophète, quand il dit: « Seigneur, vous les cacherez dans le secret de votre visage pour les mettre à couvert de la persécution. »... Puisqu'il n'y a rien de plus découvert en l'homme que le visage, d'où vient que David assure que Dieu cachera les siens dans le secret de son visage? C'est parce que les âmes fidèles et éclairées découvrent sous ce visage meurtri et outragé, une beauté toute divine; et quand elles l'ont une fois connue, elles s'y retirent, elles s'y attachent, elles s'y reposent, et ne craignent plus les persécutions du monde.

Car Jésus-Christ, tout défiguré qu'il est, n'est pas tellement caché, qu'il ne fasse sentir aux âmes fidèles, au travers de ses opprobres, les charmes de sa céleste beauté. Saint Pierre, après avoir protesté avec une confiance téméraire, qu'il mourrait plutôt que de renoncer son divin maître, étant interrogé dans la maison d'Anne, s'il était disciple de Jésus-Christ, répondit qu'il ne le connaissait même point. Il fit encore deux autres fois la même réponse chez Caïphe, dans

le temps où le Sauveur souffrait tous les outrages dont nous parlons.

Mais, quand cet apôtre éclairé d'une lumière divine, et prévenu d'une grâce sans laquelle il eût persévéré jusqu'à la mort dans son péché commença à rentrer en lui-même, pénétré de douleur et de confusion, il quitta l'occasion qui l'avait fait tomber, pleura amèrement, demanda pardon avec humilité, et sa pénitence fut le premier fruit des ignominies que le Sauveur endurait.

Cette chute, dans la personne de celui qui devait être le chef visible de l'Église, nous apprend que, si nous ne résistions pas à la lumière qui sort des yeux de Jésus souffrant et mourant, nous sentirions bientôt que toute notre gloire vient de ses opprobres; et qu'il a laissé dans l'abjection un trésor de grâces et de paix que le monde ne trouve point, et qui n'est réservé qu'à ceux qui sont doux et humbles de cœur.

Entretien avec Jésus-Christ méprisé et couvert de crachats.

O Dieu de toute pureté! pourquoi voulez-vous que votre face adorable qui ravit tous les saints soit couverte de crachats? Cet auguste

visage est-il donc la chose du monde la plus digne de mépris? Faut-il, ô mon Sauveur! que vous soyez traité comme le dernier de tous les hommes? Que vos ennemis sont méchants de haïr ce qui est bon, et d'avoir horreur de ce qui est aimable!... hélas! c'est moi qui suis la cause de ce traitement indigne que vous souffrez... Je regardais mes péchés comme peu de chose; mais vous, ô sagesse éternelle! vous avez vu la grandeur de mes plaies et vous avez voulu les guérir : c'est pourquoi vous avez voulu que ces péchés fissent en vous ce qu'ils devraient produire en moi.

J'ai défiguré votre image en moi-même : je me suis souillé de mille crimes, et il fallait, ô pureté divine! pour me laver, quelque chose de plus vil encore, et de plus honteux que tout ce que j'avais aimé contre votre loi. C'était donc à moi, ô mon Dieu! qu'était dû ce traitement infâme. Comme l'enfant prodigue, j'ai quitté l'abondance et les délices de votre maison, pour courir, insensé que j'étais, après la nourriture des pourceaux : j'ai préféré de vains amusements à votre douce conversation, et des plaisirs bas et périssables à votre amitié. C'est donc moi, Seigneur, qui mérite justement que tous les hommes me crachent au visage, et que toutes les créatures me traitent comme un pécheur abominable et indigne d'être regardé. Et cependant, ô Père miséricordieux! vous présentez votre visage sacré, pour recevoir les outrages qui me sont

dûs, et vous condamnez votre auguste Majesté aux humiliations que j'ai méritées. Ah! quel excès d'amour! ô mon Dieu. Il faut que votre gloire soit bien pure pour sortir de cette abjection plus brillante et plus aimable!

Vous aviez bien raison de dire, par la bouche de votre prophète : « Je suis un ver, et non pas un homme » ; car non-seulement vous vous êtes rèduit à l'état d'un ver de terre, que tout le monde foule aux pieds, qui est également méprisé des grands et des petits, des bons et des méchants, des hommes et des animaux; mais vous avez encore voulu que votre visage sacré fût couvert d'ordures et d'ignominies. O Roi de gloire! ô fils unique du Père éternel! pouviez-vous vous comparer à quelque chose de plus vile et de plus méprisable qu'un ver de terre? Oui, Seigneur, il ne fallait que vous comparer à moi; vous n'eussiez rien trouvé de si bas, ni de si digne de mépris dans toute la nature; car je ne suis qu'un fumier, et un amas de pourriture au dedans et au dehors.

Apprenez-moi donc, Seigneur, la manière dont je dois me traiter moi-même : apprenez-moi à me haïr; inspirez-moi un dégoût du monde et de ses plaisirs. Faites de moi ce qu'il vous plaira, brûlez, coupez, affligez, humiliez : gouvernez-moi selon votre volonté, puisque j'abuse de la mienne pour vous offenser.

Le pain mystérieux qui donna au prophète

Elie assez de force, pendant quarante jours et quarante nuits, pour arriver jusqu'à la montagne, où il vit le Seigneur, était un pain cuit sous la cendre. C'est ainsi, ô mon Dieu! que votre beauté est cachée sous les opprobres, votre puissance sous l'infirmité, votre gloire sous l'ignominie, et que vos fidèles serviteurs trouvent sous cette cendre, en apparence vile et méprisable, leur nourriture et leur force. Mais tous les opprobres, dont on vous couvre, ne peuvent pas vous cacher à mes yeux; je vous y reconnais, tout aveugle que je suis, je vous y adore comme mon Seigneur et mon Dieu, comme mon Roi, comme le plus beau et le plus aimable des enfants des hommes, et comme la nourriture la plus délicieuse de mon âme.

Quand serai-je assez heureux pour être rassasié de ce céleste aliment! Les viandes terrestres se convertissent en la substance de celui qui les mange; mais l'âme qui vous goûte, ô pain céleste! est toute transformée en vous. Vous êtes, ô mon Sauveur! l'arbre de la science du bien et du mal, dont le fruit ouvre les yeux et communique la lumière. Vous êtes l'arbre de vie dont la vertu salutaire répare toutes nos forces : il sort de l'écorce de cet arbre divin, toute dure et toute sèche qu'elle paraît, un baume infiniment précieux. Quand m'attirerez-vous, ô mon Dieu! par l'odeur d'un parfum si doux?...

O Reine des anges! humble servante du

Seigneur, qui connaissez par votre expérience, le bonheur qu'il y a d'être humilié pour son amour : obtenez-moi les lumières dont j'ai besoin pour connaître Jésus-Christ, et la grâce d'aimer et de rechercher ses souffrances et ses humiliations.

Ainsi soit-il.



CHAPITRE XXXV.

Jésus-Christ mis en prison.

Les Princes du peuple, les prêtres, les docteurs de la loi, et les pharisiens fatigués de tourmenter le Sauveur par de faux témoignages, des insultes et mille autres outrages, se retirèrent chez eux, pour se réunir le lendemain, et ordonnèrent aux soldats de le bien garder.

Il y a lieu de croire que la haine dont ils étaient animés, ne leur permit pas de prendre beaucoup de repos pendant la nuit, et qu'étant tout occupés du dessein de perdre Jésus-Christ, ils ne pensèrent qu'à ce qu'ils

pourraient faire ou dire contre lui dans l'assemblée. Car, comme la malice ne cède jamais, et ne se rend pas même à la vérité connue, aussi elle n'est contente que lorsqu'elle voit tout le mal qu'elle a désiré. Un cœur déterminé au crime et privé de la grâce de Dieu, est, selon l'expression de l'Écriture, « dur, opiniâtre, et inflexible comme l'enfer, » qui tourmente toujours, et qui ne dit jamais : c'est assez.

Ces juges passionnés avaient, non-seulement perdu tout sentiment de compassion humaine, mais les opprobres de Jésus-Christ, loin d'adoucir leur haine, ne faisaient qu'augmenter en eux le désir de la voir entièrement satisfaite. Aussi le reste de la nuit leur parut long, quoiqu'elle fût alors presque passée, car le coq avait déjà chanté trois fois, et saint Pierre, pénétré de douleur, s'était retiré pour pleurer son péché, ayant laissé son divin Maître entre les mains des soldats.

Mais, parce que Jésus-Christ avait été accusé de magie, à cause des œuvres merveilleuses qu'il avait opérées à leurs yeux, ils ne se contentèrent pas de lui donner des gardes, et de le lier étroitement ; ils l'enfermèrent dans un lieu sûr, craignant toujours qu'il ne leur échappât.

On était alors dans le temps de l'année, où le soleil se lève à six heures ; et cette heure était appelée par les Juifs la première heure du jour, parce qu'ils commençaient à compter

les heures par le lever du soleil. Quoique le jour dût venir bientôt, ce peu de nuit qui restait eût paru fort long à tout autre prisonnier; car, outre que le Fils de Dieu n'avait pas dans cette prison où reposer sa tête, il était extrêmement affaibli par la sueur de sang qu'il avait répandue dans le Jardin des Olives, par le chemin qu'on lui avait fait faire, en le traînant rudement dans les rues de Jérusalem, par les chaînes dont on l'avait chargé, par les coups, les soufflets, et les autres mauvais traitements qu'il avait reçus. D'ailleurs les soldats, poussés par le démon, et excités par la récompense que les prêtres leur avaient promise, ne donnaient pas au Sauveur un seul moment de repos, et ils se relevaient pour le tourmenter davantage.

Quand les maîtres se furent retirés, tous les valets, qui étaient alors quittes de leur service, accoururent à la nouveauté du spectacle, ils voulurent voir cet homme dont on parlait tant. S'étant joints à ceux qui le maltraitaient, ils renouvelèrent eux-mêmes les outrages qu'il avait déjà endurés, et en inventèrent encore de nouveaux. Nous savons par les prophètes, qu'il ne se trouva personne qui eût compassion de lui; et qu'au lieu de ces paroles consolantes qu'on adresse d'ordinaire à ceux qui souffrent, Jésus-Christ n'entendit que des injures et des blasphèmes.

Plusieurs saints personnages regardent cette cruelle nuit comme un des plus grands

tourments de la passion du Sauveur. Ils assurent que si les évangélistes n'ont pas marqué en détail tout ce qu'il souffrait alors, c'est parce qu'il était aisé à la foi et à l'amour des fidèles d'en conjecturer une partie, et que nous devons encore découvrir en Jésus-Christ, au jour du jugement général, un trésor infini de miséricordes qui nous sont inconnues en cette vie.

Parmi tous ces outrages le Sauveur se taisait : il les souffrait avec patience, par amour pour nous, et il s'abandonnait sans réserve à tout ce qu'il fallait endurer pour le salut des pécheurs.

C'est pourquoi les serviteurs de Dieu regardent les heures qui précèdent le lever du soleil, comme le temps le plus propre à l'oraison, afin de s'unir alors à Jésus souffrant et priant. Nous trouvons en Jésus-Christ un cœur si plein de bonté, que, quoiqu'il n'ait lui-même trouvé personne qui le consolât dans ses souffrances, celle que nous sentons aujourd'hui, en les méditant, ne lui est pas moins agréable que si nous l'eussions sentie dans le temps même où il souffrait.

Heureuses les âmes qui, cherchant en Dieu seul la lumière et les véritables consolations, s'adonnent dès l'aube du jour à la contemplation et à la prière. Oh! qu'elles sont bien dédommagées du petit sacrifice qu'elles font de leur sommeil! Elles ne prient point seules, Jésus-Christ prie avec elles. En s'entretenant ainsi

avec Dieu dans le silence de la nuit, elles puisent en abondance de célestes consolations dans les sources du Sauveur, et retirent de la méditation de sa vie et de sa doctrine les règles de leur conduite. C'est pourquoi dans toutes leurs épreuves, de quelque côté qu'elles viennent, elles reconnaissent, adorent et baisent avec amour la main paternelle qui les frappe, et regardent la croix comme le chemin royal qui conduit à la vie éternelle.

Entretien avec Jésus-Christ emprisonné.

Où êtes-vous, Seigneur! où vous a-t-on mis? ô la vie de mon âme! Eh quoi! un Dieu si pur placé au nombre des scélérats, et jeté dans une obscure prison! N'est-ce pas vous, ô mon Jésus, qui êtes ce Dieu fort et puissant en qui David se glorifiait? Ce Seigneur qui délivrez les prisonniers? Ce divin libérateur qui êtes descendu du ciel pour briser nos chaînes et nous mettre en liberté? N'êtes-vous pas celui que les Juifs ont si souvent voulu prendre pour vous lapider, sans y avoir pu réussir. Pourquoi donc êtes-vous à la place de ce pécheur? D'où vient qu'on vous charge de chaînes? Êtes-

vous devenu faible, ô puissance divine?... Comment a-t-on pu vous emprisonner?... Il n'y avait que l'amour que vous avez pour nous, ô mon Sauveur, qui fût capable de vous prendre, de vous lier, de vous enfermer. J'adore cet amour incompréhensible, qui ne peut être rassasié de souffrances, ni plainement satisfait, qu'il n'ait accompli l'œuvre de mon salut.

Mais, Seigneur, prenez au moins quelques heures de repos, respirez un moment après une nuit si pénible. Les hommes et les animaux ont le temps de la nuit pour se délasser, et vous, ô bon Jésus, vous la passez toute entière à souffrir. O mon amour, laissez-moi prendre votre place, et recevoir les outrages qu'on vous prépare encore. Si vous ne le voulez pas, jetez au moins sur moi du fond de votre prison, un de ces regards qui ont pénétré le cœur de votre apôtre. Le mien soupire vers vous du fond de sa misère, et implore votre miséricorde. Regardez-moi, ô Dieu de bonté, et répandez sur moi cet esprit qui fait sentir vos douleurs, et imiter vos vertus.

O tendre Père, le jour ne vous suffit-il pas, pour achever l'ouvrage de notre rédemption, sans y employer encore la nuit. Les voleurs se privent du repos pour parvenir à leur fin; et vous, Seigneur, vous êtes appliqué nuit et jour à chercher l'entrée de mon cœur. Ne perdez pas pour cela votre temps : voici ce cœur que vous souhaitez, arrachez-le aux

créatures qui le possèdent; emportez-le avec vous, établissez-y votre demeure; reposez-y au moins pendant le temps de votre captivité; vous y serez peut-être moins maltraité que vous n'êtes parmi ces barbares. Tout souillé et misérable qu'il est, vous l'avez éclairé des lumières de la foi, il voudrait pouvoir vous consoler et partager vos opprobres.

O divin prisonnier, je vous reconnais pour mon libérateur, et mon souverain Seigneur. Dans le peu de temps que vous avez à demeurer dans cette prison, vous pouvez me remplir de votre amour, et me conduire ensuite avec vous dans les autres lieux où vous devez souffrir. O mon Jésus, donnez-moi cet amour, et je vous suivrai partout où vous irez.

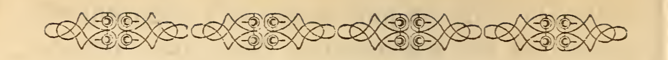
Je sais que je suis la cause de votre captivité, elle est l'effet de ma liberté criminelle : mais puisque vous m'avez laissé la pénitence comme un remède à mes maux, écoutez l'humble aveu que je fais de ma misère, pardonnez-moi tous les déréglements de ma vie, et souffrez que j'en porte la peine. Privez-moi, Seigneur, de cette liberté dont j'ai abusé si longtemps, et enchainez-moi par les liens de votre amour.

Il est, ô mon Jésus! une autre prison, où votre amour vous enchaîne, malgré notre indifférence et nos ingratitudes, ce sont nos tabernacles. O mon âme! si tu avais une foi bien vive, tu y apercevrais au travers des voiles qui le cachent ce prisonnier d'amour. Il

s'offre là nuit et jour pour toi, pleurant et gémissant sur tes misères. Mais que voulez-vous donc, ô aimable Sauveur! en continuant d'être ainsi notre prisonnier? Vous voulez des cœurs sensibles qui vous rendent amour pour amour : des cœurs qui vous dédommagent de l'abandon, de l'indifférence et de l'impénitence des pécheurs, des cœurs qui s'unissent au vôtre pour prier, se taire et souffrir. Ah! donnez-moi, Seigneur, ces sentiments d'amour!!! Ames pieuses et fidèles, entourons avec respect cet auguste prisonnier, et pleurons avec les anges qui l'environnent sur les douleurs et sur les plaies de son divin cœur.

O très-sainte Vierge, puisque ma liberté est la source de tous mes maux, par l'abus que j'en fais, obtenez-moi ces liens d'amour, afin que je demeure toute ma vie attaché à mon divin Sauveur, et que tout mon bonheur soit de m'unir à lui dans le très-saint Sacrement.

Ainsi soit-il.



CHAPITRE XXXVI.

Jésus-Christ trainé ignominieusement par les rues de Jérusalem.

Le vendredi, (jour le plus heureux qui ait éclairé le monde,) étant venu, trouva les hommes dans des dispositions bien différentes. Jésus-Christ ne pouvait voir un jour plus douloureux pour lui, ni plus désiré tout ensemble ; puisque c'était celui où son amour retenu tant d'années par l'obéissance, devait enfin se satisfaire par la consommation de son généreux sacrifice.

Il avait toute sa vie souhaité ce jour avec ardeur, et il le vit venir avec joie, parce qu'il était sur le point d'être victorieux de l'enfer, de réconcilier le ciel avec la terre, de racheter les pécheurs, et d'ouvrir à tous les hommes les trésors de sa miséricorde infinie. Mais le monde regardait ce jour fortuné avec indifférence, parce qu'il ignorait les biens immenses qui lui étaient préparés. Les ennemis du Sauveur, aveuglés par leur propre malice, abandonnés de Dieu, et devenus tout ensem-

ble les ministres du démon et les exécuteurs des desseins éternels qu'ils ne connaissaient pas, crurent qu'il ne fallait perdre aucun moment d'un jour si propre à contenter leur haine, quoiqu'elle dût être pour eux une source de malheurs, et un sujet de gloire immortelle pour Jésus-Christ.

Ainsi, sans qu'il fut nécessaire de les aller chercher, ils se rendirent chez Caïphe dès que le jour commença à paraître. Ils convinrent ensemble des points sur lesquels ils condamneraient le Sauveur. Ils résolurent de s'y arrêter, quelque chose qu'on pût dire en sa faveur; de l'accabler par leur cris, et par leur nombre, s'il entreprenait de se défendre; et de forcer Pilate à entrer dans leur sentiment. Ils avaient tant de peur que ce dessein ne réussît pas, qu'ils ne le confièrent à personne. Ils voulurent le conduire par eux-mêmes, persuadés qu'étant les maîtres du peuple, les prêtres du temple, les docteurs de la loi, et qu'ayant avec eux les Pharisiens, qui faisaient profession d'une vie sainte, rien ne serait capable de résister à leur volonté.

Or, avant que Pilate, qui était le gouverneur de la province, fut engagé dans d'autres affaires, et que le peuple, qui peu de jours auparavant avait reçu Jésus-Christ avec de grandes acclamations, eût le loisir d'exciter quelque sédition pour le sauver, ils ordonnèrent qu'on le traînât ignominieusement par les rues de Jérusalem, afin de le rendre odieux

et méprisable à la multitude, qui ne juge des choses que par les apparences, et qui passe si aisément de l'amour à la haine. Ils le tirèrent donc de la prison, en lui disant mille injures, en le traitant de maudit, de séducteur, de magicien.

Jésus-Christ sortit en cet état de la maison de Caïphe, environné d'une troupe de soldats, et des bourreaux qui empêchaient la foule d'approcher, de peur qu'on ne l'enlevât. On lui faisait mille outrages et mille violences par le chemin ; il n'entendait que des blasphèmes ; on le tirait d'un côté, on le poussait de l'autre, et on le pressait sans cesse de marcher, quoiqu'il fut accablé de lassitude, après une nuit où il avait tant souffert. S'il venait à tomber, on le chargeait de coups et d'injures, comme le plus vil et le plus méprisable de tous les hommes. Plus il méritait de vénération par sa modestie et par sa sainteté, plus il était traité indignement.

Au bruit de ceux qui le conduisaient, bientôt toute la ville accourut, et ne pouvait assez s'étonner de voir traîner par les rues, avec tant d'infamie, un homme qu'on avait reçu comme le Messie peu de jours auparavant. Son silence, ses chaînes, la présence des magistrats et des prêtres faisaient juger au peuple qu'il devait être coupable, et que tout ce qu'on avait admiré en lui n'était qu'imposture et hypocrisie. Aussi la plupart de ses amis eux-mêmes se déclarèrent contre lui ; ceux qu'il avait comblés

de bienfaits devinrent ses persécuteurs, et ses miracles ne servirent qu'à augmenter ses ignominies.

Parmi tous ces opprobres, on lui fit faire le matin quatre voyages. Il alla de Caïphe à Pilate, de Pilate à Hérode, d'Hérode il revint chez Pilate, et de là il fut conduit au Calvaire portant sur ses épaules la croix, où il devait être attaché; outre les deux voyages qu'il avait déjà faits pendant la nuit, du Jardin des Olives à la maison d'Anne, et de la maison d'Anne, à celle de Caïphe.

Les âmes qui aiment le Sauveur se plaisent à l'accompagner en esprit dans toutes ses stations, compatissant à ses peines, imitant les vertus qu'il pratique, baisant la terre sur laquelle il marche, et y ramassant les trésors de grâces qu'il y répand à pleines mains.

Dans ses six voyages, Notre Seigneur nous a laissé, en effet, de merveilleux exemples de toutes sortes de vertus, surtout de patience et d'humilité. Qui aurait jamais cru que ces voies humiliantes fussent le chemin le plus droit et le plus sûr pour arriver à la gloire, si le Fils de Dieu ne les avait suivies?

N'est-ce pas de ces voies que parlait David, quand il disait: « Seigneur montrez-moi vos voies, enseignez-moi vos sentiers puisque vous êtes mon Sauveur et mon Dieu; » car, quoique ce saint roi se vît élevé par la main de Dieu sur le trône de Judas; délivré de la persécution de Saül, pour être ensuite victorieux

des nations ennemies ; devenu de berger, général d'armée, du dernier d'une famille obscure, le chef du peuple de Dieu, et celui dont le Messie devait descendre selon la chair : néanmoins dans son élévation, il n'oublia jamais son premier état. Il se regardait intérieurement comme un homme méprisable, et toutes les fois qu'il prédisait les humiliations du Sauveur, il parlait en sa personne, et il se les appliquait à lui-même. Cette prévision des souffrances de Jésus-Christ, lui faisait souffrir les châtiments de Dieu et l'ingratitude des hommes, avec une soumission aussi parfaite, que s'il eût eu devant les yeux l'exemple d'un Dieu humilié : Il était heureux de pouvoir imiter sur la terre la majesté souveraine anéantie et crucifiée. A combien plus forte raison devons-nous donc être soumis à Dieu dans les maux de cette vie, nous à qui il a découvert si clairement ces voies divines consacrées par les vestiges de son Fils !

Entretien avec Jésus-Christ traîné par les rues de Jérusalem.

Réveillez-vous, ô mon âme, sortez de la langueur et de l'assoupissement où vous êtes !

venez voir, et contempler votre divin Sauveur, traîné ignominieusement par les rues de Jérusalem; considérez attentivement les humiliations où le réduit son amour! voyez ces yeux abattus et enfoncés par l'insomnie, ce visage livide et meurtri, ces cheveux arrachés, ces mains chargées de chaînes. Suivez-le en esprit, comptez ses pas, observez ses chûtes, unissez-vous à lui, et comprenez ce que vous lui coûtez. On le mène de Caïphe à Pilate, comme un perturbateur du repos public, de Pilate à Hérode, comme un rebelle qui a voulu se faire roi, d'Hérode à Pilate comme un insensé, et enfin de Pilate à la croix comme un voleur.

Reconnaissez, âme pécheresse, cet innocent agneau au milieu des loups, voyez les coups qu'ils lui donnent, les outrages qu'ils lui font! Écoutez les blasphèmes des soldats, les cris et les malédictions de la populace! Représentez-vous ces rues consacrées par ses miracles et par sa charité; elles étaient, il y à peu de jours, le chemin de son triomphe, et elles sont aujourd'hui le théâtre de ses ignominies! Admirez son silence dans le tumulte, sa douceur dans les outrages, sa tranquillité dans l'agitation! Ce doux Jésus ne murmure point, il ne se plaint de personne, et il a plus de patience pour souffrir, que ses ennemis n'ont de malice pour le maltraiter.

Que dites-vous à la vue de ce spectacle, âme ambitieuse? que dites-vous, homme de

boue et de poussière, et néanmoins si superbes? Voyez les démarches humiliantes que fait le Fils de Dieu, les opprobres qu'il endure, les injures qu'il reçoit, et les motifs qui l'animent. O divin agneau, qui effacez les péchés du monde! ouvrez mes yeux et touchez mon cœur, afin que je connaisse vos voies, et que je découvre le malheur de ceux qui en suivent d'autres...

Qui eût jamais cru, Seigneur, que le chemin que vous suiviez conduisît à la gloire? ô conseils impénétrables de la sagesse divine! Heureux celui qui vous suit dans la voie de vos humiliations! C'est par ces voies que vous fondez la glace de nos cœurs, que vous tirez les âmes de l'abîme du péché, que vous triomphez de vos ennemis, et que vous glorifiez votre Père « Que vos démarches sont belles » ô fils unique du Dieu vivant! que vos conseils sont profonds, ô sagesse éternelle! où vais-je donc, ô la vie de mon âme, lorsque je ne vous suis pas? Je vais tout droit et sans y penser à la mort éternelle.

Pour éviter ce malheur, souffrez, Seigneur, que je confesse ici mes misères et que je publie en même temps vos miséricordes. J'ai abandonné votre loi, j'ai été sourd à votre voix : j'ai rebuté vos caresses : je me suis éloigné de vous, pour suivre des sentiers détournés, qui me conduisaient à l'abîme. Cependant, ô mon Dieu, vous m'avez créé à votre image, vous m'avez fait naître dans le sein de l'église ca-

tholique, vous m'avez lavé de votre sang dans le saint baptême; vous m'avez enseigné les voies de la vie; vous avez répandu dans mon âme la foi, l'espérance et la charité, et vous m'avez donné l'assurance des biens éternels.

Quand j'ai été en âge de vous connaître, j'ai trouvé une infinité de secours préparés, et toutes les voies ouvertes pour aller à vous. Si je les eusse suivies dès lors avec fidélité, comme je l'avais promis dans mon baptême, que je serais maintenant proche de vous, ô mon Dieu! Mais hélas! misérable que je suis, j'ai méprisé tous ces avantages! Je me suis séparé de vous pour m'attacher au monde et à moi-même. J'ai suivi ma volonté au lieu de la vôtre. J'ai mis dans les créatures l'espérance qu'il fallait avoir en vous; et j'ai donné aux choses que vous haïssez un amour qui ne devait être que pour vous seul...

Voilà ce que je suis, ô mon Jésus! voilà les voies par où j'ai marché, après avoir vu celles que vous avez suivies. Cependant ne me confondez pas, Seigneur, mais délivrez-moi par les opprobres et les humiliations que vous endurez. « Donnez-moi pour loi la voie de vos commandements: » et faites-moi la grâce de la suivre toujours. Tenez-moi la main, Seigneur, afin que je coure après vous à l'odeur de vos parfums; car si vous me laissez aller seul, je tomberai comme un petit enfant incapable de marcher, ou je m'égarerai comme un voyageur qui ne sait pas le chemin qu'il doit suivre,

ou je m'enfuirai comme un déserteur. Mais si vous me menez avec vous, ô Sagesse éternelle ! j'irai partout sans rien craindre , car vous êtes la voie, la vérité et la vie.

O la plus affligée de toutes les mères! qui toujours pleine de foi, d'amour et de conformité à la volonté divine, avez suivi si fidèlement les voies douloureuses du Sauveur, obtenez-moi la grâce de suivre toujours à l'avenir, le chemin royal de la croix, et de quitter enfin le chemin de la perdition que j'ai malheureusement trop longtemps suivi.

Ainsi soit-il.



CHAPITRE XXXVII.

Jésus-Christ traité comme un fou à la cour d'Hérode

Les prêtres et les principaux d'entre les Juifs conduisirent Jésus-Christ chez Pilate, avec un éclat qui put faire croire à ce juge que le Sauveur avait commis quelque crime extraordinaire. Afin de donner plus de vraisemblance à cette opinion, par l'autorité de leurs per-

sonnes, et par le zèle de la religion, ils se rendirent eux-mêmes ses accusateurs ; mais par une fausse délicatesse de conscience, ils ne voulurent pas entrer dans le prétoire de Pilate, qu'ils regardaient comme un lieu profane, attendu que c'était la maison d'un Gentil, et qu'ils craignaient de se souiller dans un jour, où ils devaient célébrer la Pâque.

Oh ! que le cœur humain est aveugle, dès qu'il est prévenu par quelque passion ! En se faisant un scrupule de violer les plus légères observances, il s'abandonne souvent sans scrupule et sans aucune retenue aux plus grands désordres. La haine mortelle que les Juifs portaient à Jésus-Christ, les faux témoignages, le mépris des lois, l'oppression de l'innocence, les blasphèmes, l'ingratitude n'étaient pas capables de les arrèter : et ils craignaient que l'entrée de la maison de Pilate ne les rendît indignes de manger l'agneau pascal et les pains sans levain. Peut-on comprendre un pareil aveuglément ?

Pilate qui les considérait comme les principaux de la nation, s'avança vers eux pour les écouter ; mais dès qu'il entendit parler de la Galilée, où Jésus-Christ, ainsi qu'on l'assurait, avait enseigné une fausse doctrine, et de Nazareth, qu'on disait être sa patrie, il le renvoya à Hérode de qui ces lieux dépendaient, et qui était alors à Jérusalem. Hérode et Pilate étaient mal ensemble auparavant ; mais cette déférence de Pilate gagna Hérode.

D'ennemis qu'ils étaient, ils devinrent amis, et Jésus-Christ fut le lien de leur réconciliation. Comme ils n'étaient pas capables d'un plus grand bien, le Sauveur les délivra au moins de la haine qu'ils avaient l'un pour l'autre, et leur donna la paix si nécessaire entre ceux qui sont chargés de la conduite des autres.

Que n'eût-il point opéré en eux, s'il eût trouvé leurs cœurs mieux préparés et disposés à recevoir les grâces qu'il avait envie de leur accorder? Car l'amour de Jésus ne peut demeurer sans action, et lorsque la dureté de nos cœurs lui résiste, il se nourrit de patience, et il attend une meilleure disposition et une occasion favorable.

Les Juifs exposèrent devant Hérode, avec beaucoup de chaleur, tout ce qu'ils avaient à dire contre Jésus-Christ. Ils furent mal écoutés; car, outre que ce prince souhaitait depuis longtemps de voir cet homme extraordinaire, dont on lui avait vanté la doctrine, la sainteté et les miracles, il s'aperçut aisément que ces accusations tumultueuses étaient un pur effet de haine et d'envie; aussi, il en fit peu d'état, et ne pensa qu'à satisfaire sa curiosité par la vue de quelque prodige.

Mais le Sauveur, dont la vie était pour tous les hommes et pour tous les états un modèle de perfection, voulut apprendre en cette occasion à ceux qui sont quelquefois obligés de traiter avec le grand monde, quelles doivent

être leurs vues et leurs espérances. C'était un exemple extrêmement nécessaire ; car les yeux et la majesté des princes n'ont que trop de pouvoir pour ébranler la constance des personnes les mieux intentionnées qui seraient invincibles partout ailleurs ; et le désir de leur plaire est toujours une tentation très-dangereuse. C'est pour cela que J.-C., en paraissant à la cour d'Hérode, et en refusant de satisfaire sa curiosité, pour soutenir sa réputation, a voulu nous apprendre que dans nos rapports avec le grand monde nous ne devons avoir en vue que la gloire de Dieu et le salut du prochain : et que la bonne réputation se soutient mieux par la pureté de la vertu et le témoignage d'une bonne conscience que par la faveur des grands.

Hérode à qui l'on avait dit que Jésus-Christ était un grand prophète, lui fit plusieurs questions sur sa doctrine et sur l'avenir, curieux de voir, ou d'apprendre quelque chose d'extraordinaire. Mais, outre que le Sauveur ne voulait rien faire, ni rien dire, qui pût empêcher, ou retarder la mort, qu'il avait résolu d'endurer pour nous, il voyait que tout ce qu'il ferait alors ne pourrait servir qu'à contenter la vaine curiosité d'un prince, qui n'avait nulle disposition à suivre la vérité ; et qu'il n'y avait rien à espérer, ni pour la gloire de son Père, ni pour le salut des hommes. C'est pourquoi il demeura dans un profond silence, et ne répondit ni aux questions d'Hérode,

ni aux accusations des Juifs. Ceux-ci ne manquèrent pas de tirer avantage du silence de Jésus-Christ, en disant qu'il était convaincu, puisqu'il n'avait rien à répondre aux crimes dont on l'accusait.

Il y avait à cette cour des opinions bien différentes sur la personne du Sauveur. Les uns parlaient avec admiration de ses œuvres, dont ils avaient été témoins; d'autres assuraient qu'il y avait de l'imposture et de l'enchantement. Quelques-uns soutenaient que la magie ne rendaient point la vie aux morts, ni la vue aux aveugles. Plusieurs enfin le regardaient comme un homme envoyé de Dieu : chacun jugeant ainsi, selon ses propres dispositions, de la doctrine et des miracles de Jésus-Christ. Notre Seigneur souffrait ces divers jugements, qu'on faisait de sa personne : et, au lieu de recevoir les témoignages de vénération que sa patience et sa modestie devaient inspirer, il fut traité comme un fou, et comme un stupide, qui n'avait pas seulement su profiter d'une occasion qui aurait pu lui être si avantageuse.

Il n'y a point de gens qui se trompent plus aisément que les grands du monde sur ce qui les regarde. Comme ils sont environnés de flatteurs, et pleins, pour l'ordinaire, de bonne opinion d'eux-mêmes, ils se persuadent qu'il n'y a personne qui ne doive rechercher leur protection, et s'estimer heureux de leur plaire. Ainsi Hérode ne douta point que Jésus-

Christ ne fût un homme simple et sans esprit, puisqu'il négligeait une si belle occasion de se retirer des mains de ses ennemis. Il jugea que cette grande réputation était un effet de l'ignorance du peuple qui admire tout; et qu'il fallait tout simplement le conduire par la ville avec une marque publique de folie, afin qu'à l'avenir cet homme ne séduisît personne. Il le fit donc revêtir d'une robe blanche, et le renvoya en cet état à Pilate.

Voilà comme le roi et la cour traitèrent Jésus-Christ. Voilà l'estime qu'on fait souvent de la sagesse de Dieu, dans les maisons de ceux qui passent pour les sages du siècle.

On ne peut dire combien ce nouveau vêtement redoubla les cris et les moqueries des soldats qui menèrent le Sauveur du palais d'Hérode à celui de Pilate, ni quelle foule de peuple s'assembla de tous les endroits de la ville pour le voir passer. On lui fit tous les outrages qu'une populace insolente a coutume de faire à ceux qui passent pour des fous publics. Jésus-Christ, la sagesse éternelle, perdit alors la haute réputation qu'il avait acquise par sa sainteté et par ses miracles : et il souffrit toutes ces indignités avec une patience invincible. O secret de la conduite de Dieu, que vous êtes peu connu des hommes! Le Fils unique de Dieu, le miroir sans tâche de la majesté divine, veut passer pour un fou, voulant consacrer en lui-même cette admirable vérité qu'il nous a depuis enseignée par son

apôtre : « Si quelqu'un d'entre vous se croit sage selon le monde, qu'il devienne fou pour être sage », sans se mettre en peine des jugements du siècle.

C'est ce qui faisait encore dire à saint Paul que « la sagesse de ce monde est une folie devant Dieu, et que la prudence de la chair n'est qu'une mort. » Le monde craint une doctrine si pure et si contraire à ses désirs, mais la sagesse chrétienne méprise le monde, abhorre ses vanités, fuit ses honneurs, néglige sa faveur, embrasse l'humiliation, tourne toutes ses pensées vers le ciel; et, contente des biens intérieurs qu'elle possède, elle ne s'estime jamais plus glorieuse, que lorsque le monde a plus de mépris pour elle.

Que le monde se glorifie donc dans son orgueil tant qu'il lui plaira; que les sages du siècle vantent leurs lumières tant qu'ils voudront; il faudra à la fin, s'ils veulent être éternellement heureux, qu'ils aient recours à l'humilité et à la folie de la croix, car ils ne trouveront dans la sagesse du monde que vanité, tromperie et perdition.

Entretien avec Jésus-Christ regardé comme un fou à la cour d'Hérode.

O Jésus ! sagesse éternelle, lumière du monde, mon Seigneur et mon Dieu ; qui pourra dire que vous n'endurez pas librement les ignominies dont on vous couvre à la cour d'Hérode? Qui pourra douter que les injures que vous souffrez, en vous laissant revêtir d'un habit ridicule et en voulant passer pour un insensé, ne viennent bien plus de votre amour que de la malice de vos ennemis. C'est ainsi, ô mon Dieu! que vous réprouvez à jamais la sagesse du monde et que vous nous apprenez l'estime que nous devons en faire.

Vous paraissez devant un roi, qui depuis longtemps avait envie de vous connaître, d'entendre votre doctrine, d'être témoin de vos miracles; il avait senti une secrète joie à votre arrivée, dans l'espérance de voir par lui-même les merveilles de votre puissance. Mais, Seigneur, loin de satisfaire sa vaine curiosité, vous ne répondez même pas aux interrogations de ce prince : vous gardez un profond silence. Votre sagesse vous a-t-elle donc abandonnée? avez-vous donc perdu votre pouvoir? Ne pouvez-vous pas par quelques prodiges confondre les Juifs, attirer l'admiration d'Hérode, faire connaître les plus secrètes pensées de ceux qui étaient présents à sa cour,

enlever les cœurs des courtisans par les charmes de votre doctrine, et manifester ainsi votre grandeur et votre divinité ?...

Vous voyez, Seigneur, avec quelle rage les Juifs vous accusent. Tout retentit de leurs cris, de leurs mensonges, et de leurs faux témoignages. On vous interroge et vous ne répondez rien. On vous demande des miracles et vous n'en faites point. On espère que vous aurez quelque complaisance pour les volontés d'un roi, et vous préférez perdre une si belle occasion de vous le rendre favorable, et de confondre vos ennemis. Vous cachez votre puissance, votre sagesse, votre majesté, et vous souffrez que ce roi impie, avec tous ceux qui l'environnent, vous méprise, vous regarde comme un fou, et qu'il vous fasse conduire, avec un habit d'ignominie, par les rues de Jérusalem, comme un séducteur du peuple.

O vérité suprême! que le monde vous connaît peu, que vos voies sont cachées au superbes et aux sages du siècle! Votre silence devant Hérode nous démontre, dans votre divine personne, cette doctrine que vous avez enseignée par vous même et par vos apôtres, qu'il faut devenir fous, simples, ignorants, si nous voulons être sages. Grâces infinies vous soient rendues, ô verbe fait chair! d'avoir caché ces vérités aux superbes, et de les avoir révélées aux humbles et aux petits! Oh! si on vous imitait dans vos humiliations et dans vos opprobres, on trouverait une gloire solide

dans le mépris, par l'avantage qu'il y a de vous ressembler. Oh! si on n'avait de soi-même que des sentiments humbles, on compterait pour rien l'estime des hommes, et l'on serait véritablement sage.

Quand graverez-vous, ô Seigneur, dans mon esprit ces vérités divines! je les connais, je les adore; mais, hélas! que j'en suis éloigné! je veux être vu, écouté, loué, et je tremble à la seule pensée du mépris; d'où vient donc cet orgueil secret qui me domine, et comment peut-il subsister à la vue de votre humilité? Comment peut-il se faire, ô mon divin maître! qu'à votre école et sous vos yeux, je n'aie pas encore appris à supporter tranquillement et en silence un mot piquant, une raillerie, une parole de mépris... Ah! Seigneur, donnez-moi cette sage folie, qui ne paraît folie qu'aux yeux des véritables insensés, mais qui est une véritable sagesse. Vous avez voulu, ô doux et humble Jésus! être méprisé par un prince impie, voluptueux, et cruel, pour nous instruire et nous édifier. Non-seulement vous ne répondez rien à aucune des questions qu'il vous fit, mais vous ne dites même point pourquoi vous ne répondez pas. Vous ne l'avertissez pas que ses mauvaises dispositions le rendent indigne d'aucune réponse; vous ne lui dites pas que la vanité, l'orgueil, la présomption, l'irréligion s'y opposent. Vous ne lui reprochez pas même ses crimes, son adultère, la mort de Jean-Baptiste. Vous gardez un silence gé-

néral et absolu, malgré les artifices dont il use pour obtenir une parole de votre bouche divine. Rois de la terre, grands du monde, scribes et vous philosophes impies qui contredisez le Sauveur, qui niez sa puissance et sa divinité, redoutez ce silence terrible de Jésus! Il se tait encore aujourd'hui comme du temps d'Hérode, mais ce silence est une sévère punition de votre orgueil, de votre présomption, de votre témérité, de la corruption de votre cœur, et de votre irréligion. Jésus se tait, parceque son jour d'élever la voix n'est pas encore venu; mais bientôt il parlera pour vous confondre à jamais. Hérode ne comprit point ce mystère de la sagesse et de la justice de Dieu; ô sagesse du monde, puissiez-vous mieux le comprendre!...

Les âmes dociles qui vous écoutent intérieurement, ô mon Dieu, vous comprennent et goûtent vos maximes, vous leur enseignez dans le secret, une sagesse que le monde ne connait point. Vous leur découvrez, dans la pratique de vos humiliations, une beauté que les yeux ne voient point, qui leur fait paparaître ce qui est au dehors, si bas, si pauvre, si méprisable, qu'ils ne peuvent plus s'éloigner de ce qui les charme au dedans. Quand serai-je ainsi transformé en vous, ô sagesse éternelle! convertissez-moi, et changez-moi; alors si je suis fou aux yeux du monde, je serai sage devant vous. Heureux celui qui est

fou pour votre amour : heureux celui qui est méprisé pour vous!...

O Verbe éternel! ô sagesse de Dieu! comment votre conduite s'accorde-t-elle avec vos paroles : vous avez dit « qu'une bonne réputation vaut mieux que de grandes richesses. » Est-ce donc une bonne réputation que celle d'être fou, stupide, imposteur? L'on vous croit méchant, séducteur, insensé : où est donc cette bonne réputation que vous voulez qu'on préfère aux richesses?...

Découvrez-moi, Seigneur, ce mystère, et éclairez les ténèbres de mon âme. J'ai cru jusqu'ici que la bonne réputation consistait à plaire aux hommes, et à en être loué, approuvé, considéré; or, pour y parvenir, je me suis donné mille peines, j'ai sacrifié mes biens, ma santé, mon repos; et lorsque mes espérances ont été trompées, je suis tombé dans la tristesse et dans le trouble. Au lieu de recourir à vous, ô mon Dieu! je vous ai oublié, et mon cœur s'est répandu en de vaines plaintes.

Je m'étais figuré que votre loi m'obligeait à me conserver la réputation d'homme de bien, même au préjudice de mon repos; mais vous, Seigneur, qui êtes la vérité éternelle, vous m'apprenez aujourd'hui, par votre exemple, qu'il m'est avantageux de passer pour un insensé aux yeux du monde, si je veux être sage à vos yeux. Enseignez-moi donc à me taire pour votre amour, lorsque je suis mé-

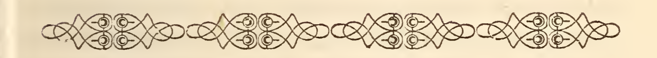
prisé ; apprenez-moi à me mettre peu en en peine des jugements humains, et à vous regarder seul comme mon juge, ma sagesse, et ma gloire...

O mon aimable Sauveur! ce n'est pas seulement à la cour d'Hérode que vous avez été méprisé, vous l'êtes encore tous les jours dans votre propre maison. D'où vient, en effet, le peu de respect, pour ne pas dire le mépris, que nous avons de votre personne adorable dans le sacrement de l'autel, sinon de l'état obscure et caché où vous vous êtes réduit pour notre amour. C'est cependant dans cet état que nous devrions vous rendre nos plus profonds hommages en réparation des outrages que vous avez voulu souffrir de la part des Juifs. Pour moi, Seigneur, l'auguste sacrifice me rappellera sans cesse les humiliations que vous avez subies en présence d'Hérode et de toute sa cour. Elles m'apprendront que vous ne les avez endurées que pour me mériter de souffrir chrétiennement toutes celles qui pourraient m'arriver.

O très-sainte Vierge! qui avez pratiqué si fidèlement ces vérités divines, et qui avez attiré en vous, par votre humilité, le Fils unique de Dieu. Il vous estimait, et vous vous méprisiez : l'ange vous appelait pleine de grâces, et vous vous regardiez comme la très-humble servante du Seigneur. Oh! que je suis éloigné de cette voie! O mère de miséricorde, ayez pitié de mon orgueil; faites-moi part des dis-

positions de votre cœur, et obtenez-moi l'humilité, qui est le fondement de la véritable sagesse.

Ainsi soit-il.



CHAPITRE XXXVIII.

Le refroidissement des amis de Jésus-Christ, et le triomphe de ses ennemis.

Les grandes souffrances viennent rarement seules, elles sont pour l'ordinaire suivies de plusieurs autres, qui sont quelquefois aussi sensibles que les premières. C'est ce que Jésus-Christ a éprouvé toute sa vie, mais particulièrement dans sa passion, dont chaque circonstance suffisait seule pour le tourmenter. Telle fut, dans sa prise au jardin de Gethsémani, la trahison de Judas, la fuite des autres disciples, l'insolence et la cruauté des soldats; et sur la croix le déboîtement de ses os, la pesanteur de son corps, et plusieurs autres particularités semblables, dont il faut tâcher de ne rien omettre, lorsqu'on médite la pas-

sion du Sauveur, afin de compatir à toutes ses peines en détail, et de lui en témoigner sa reconnaissance.

Ainsi, parmi les opprobres qu'il endura, quand il fut traîné avec tant d'ignominie par les rues de Jérusalem, on peut considérer comme des circonstances qui lui causèrent une extrême douleur, quoique peu de personnes y fassent attention, d'un côté, la perte de sa réputation dans l'esprit de ses amis, (dont il avait acquis l'estime par la grandeur de ses miracles, la pureté de sa doctrine, et la sainteté de sa vie), et de l'autre, le triomphe de ses ennemis, qui jouissaient du fruit de leur malice. La charité de ce Dieu Sauveur ne s'est ménagée en rien, parce qu'il voulait que dans tous les genres de souffrances qui peuvent nous arriver, nous trouvassions toujours en lui un compagnon, un modèle, et un consolateur.

Il ne faut point douter que ceux qui avaient si longtemps suivi Jésus-Christ, qui avaient été témoins de ses merveilles, qui avaient vu le monde en foule courir après lui, jusque dans le désert, ne fussent extrêmement ébranlés à la vue d'un si prodigieux changement. Car le peuple ne pénètre guère dans les conseils divins ; et il se conduit beaucoup plus par ce qui frappe les sens, que par la droite raison et par l'intelligence de la vérité. Ainsi, après avoir admiré Jésus-Christ, lorsque les vents, la mer, les maladies, la mort, les démons lui

obéissaient, quand ils le virent vêtu de cette robe d'ignominie, les mains liées derrière le dos, la corde au cou, conduit par des soldats et des bourreaux, leur raison fut troublée. Ceux mêmes qu'il avait guéris, commencèrent à douter si leur guérison venait de lui, et si elle serait de durée.

L'esprit de ce peuple suspendu entre les miracles que le Sauveur avait faits, et les opprobres qu'il endurait, ne savait plus quel parti prendre. Il jugeait, tantôt que tant de merveilles ne pouvaient venir que d'un homme envoyé de Dieu, tantôt que si cet homme était vraiment innocent, on ne le traiterait pas avec tant de rigueur. Il était ainsi combattu par ses propres pensées, et l'ignorance du mystère divin, jointe au penchant naturel que les hommes ont à la défiance, augmentait encore cette incertitude.

Jésus-Christ voyait clairement leur peu de foi, et il en était vivement touché par le zèle qu'il avait pour leur salut. C'est une peine qui lui a été particulière, et que les martyrs n'ont pu sentir, parce qu'ils ne connaissaient pas le fond des cœurs. Ses amis même les plus intimes, comme les apôtres, Magdeleine, Marthe, Lazare, et quelques autres, avec lesquels il vivait plus familièrement, et qu'il avait instruits avec plus de soin, quoiqu'ils fussent persuadés de sa sainteté, et de la haine des Juifs, ne laissèrent pas d'être ébranlés dans la foi de sa personne divine, voyant

qu'il ne disait, et qu'il ne faisait rien pour sa défense. La sincérite de leur amour et la faiblesse de leur foi causaient en eux ce trouble intérieur, qui fut d'autant plus sensible à Jésus-Christ, qu'il était plus touché de leur infidélité que de ses propres souffrances.

D'un autre côté, il voyait ses ennemis triompher, s'applaudir du succès de leur injustice, et vomir contre lui mille blasphèmes. Il les voyait insulter à ses amis, et à ses disciples, quand ils les rencontraient, et tirer le même avantage de son silence, que s'il eût été convaincu de tous les crimes dont ils l'accusaient. Il voyait traiter ses miracles de magie, ses vérités de mensonge, et sa sainteté de folie. Il voyait que ce qu'il y avait en lui de plus divin, était ce qui lui attirait le plus d'opprobres, que la malice, la haine, l'envie, et les blasphêmes de ses ennemis passaient pour un zèle de religion, pour un amour sincère de la patrie, et pour un effet de prudence. Il faut avoir éprouvé cette sorte d'injustice pour se former quelque idée de ce que Jésus-Christ souffrait alors.

Mais parce que le Sauveur n'a pu souffrir dans son humanité tout ce que les martyrs et les autres saints ont souffert, il a choisi parmi ses souffrances, non-seulement celles où se pratique toute la perfection de la vertu, mais encore celles qui peuvent servir d'exemple à toutes sortes de personnes affligées. David, pour témoigner combien son cœur était

net de toute haine contre ses ennemis, consentait à les voir triompher de lui, comme au plus grand mal qui lui put arriver, s'il s'était jamais laissé aller à la vengeance; et il faisait contre lui-même cette imprécation : « Si j'ai rendu le mal pour le mal, que je succombe sous mes ennemis, que mon adversaire attente à ma vie, qu'il me prenne, qu'il me foule aux pieds, et qu'il réduise en poudre toute ma gloire. » Eh bien! voilà ce que Jésus-Christ à souffert, avec toutes les circonstances qui pouvaient lui rendre cette peine infiniment sensible.

La perfection que le Sauveur enseigne ici à ses serviteurs, est si pure et si sublime, que nous pouvons lui demander avec David, comme le plus grand bonheur qui nous puisse arriver en cette vie « qu'il nous bénisse, qu'il répande sur nous la lumière de son visage, qu'il ait pitié de nous; afin que nous connaissions sa voie sur la terre et son secours salutaire au milieu des nations. » Car ces exemples sont si élevés et si divins, que toute la nature en est étonnée, et ne peut y atteindre sans une grâce particulière.

D'abord, parce que nous voyons dans les opprobres de Jésus-Christ, que l'humiliation jointe à la bonne conscience, est une voie plus sûre pour arriver au Ciel que toute l'estime du monde, quelque juste et quelque sainte qu'elle paraisse; ensuite parce que Jésus-Christ nous enseigne par sa conduite, combien notre

foi doit être parfaite et notre charité pure, c'est-à-dire, élevée au-dessus de l'estime et de l'affection du monde.

En effet, il arriva que ceux qui avaient été troublés des opprobres du Sauveur mirent dans la suite toute leur gloire à lui être semblables, jusqu'à triompher de joie, lorsqu'ils étaient « jugés dignes de souffrir des outrages pour Jésus-Christ. » Aimer Jésus-Christ crucifié, méprisé, désolé, et ne le trouver pas moins beau, ni moins aimable dans ses opprobres, que dans ses plus douces communications, est la preuve du pur amour. Quand l'amour est véritable, il est toujours constant, quelque peine qui nous arrive, soit au-dedans, soit au dehors ; parce qu'il ne regarde que Dieu seul qui ne change point; et qu'il ne lui est pas moins attaché, quand il afflige et qu'il châtie, que quand il console et qu'il caresse.

Les véritables serviteurs de Dieu doivent donc avoir sans cesse les yeux attachés sur Jésus-Christ, le prier pour leurs persécuteurs, se juger indignes du bonheur qu'il y a de souffrir pour la gloire de Dieu et le salut du prochain, et penser que Dieu se sert souvent de ses propres ennemis, c'est-à-dire, des méchants, pour éprouver ses fidèles serviteurs.

Mais parce que la persécution soufferte pour la justice, n'est pas toujours aussi aisée à distinguer, qu'elle est difficile à supporter, Jésus-

Christ a voulu souffrir en silence l'abandon de ses amis, et le triomphe de ses ennemis, pour nous apprendre qu'en ces sortes d'occasions, nous devons nous taire, laisser à Dieu le soin de nous justifier, et commencer par vaincre le monde en nous-mêmes, en attendant que nous puissions le vaincre au dehors.

Entretien avec Jésus-Christ sur le refroidissement de ses amis et le triomphe de ses ennemis.

O le plus fidèle de tous les amis, ô le plus tendre de tous les pères! comment souffrez-vous que vos amis vous abandonnent, que vos miracles mêmes et vos vertus deviennent un sujet d'humiliation pour vous, et de triomphe pour vos ennemis? Dans tout ce que vous avez fait, souffert, et enseigné, vous vous êtes toujours proposé pour but le salut des âmes; comment exposez-vous donc aujourd'hui au péril de perdre la foi, celles qui vous sont les plus chères? Comment, ô le plus aimable de tous les maîtres! vous laissez-vous mépriser jusqu'à ce point, que ceux qui vous ont écouté, suivi, et aimé, rougissent de vous?... Et comment, ô mon divin Rédempteur, ne seraient-ils pas ébranlés, en voyant vos ennemis

triomphants, vos apôtres en fuite, tout votre troupeau dispersé, et en vous voyant vous-même accablé, humilié, et abandonné de tous?... O divin Jésus! vous souffrez ainsi la perte de votre réputation, et l'abandon de vos amis, pour nous apprendre que vous voulez être purement aimé, et pour élever nos pensées au-delà de ce qui paraît en vous.

Qu'on est heureux, Seigneur, quand on vous aime de la sorte, mais, hélas, que j'en suis éloigné! Comme vos disciples, je vous aime, ô mon Dieu! par intérêt, parmi les applaudissements, et les douceurs du Thabor, mais je ne sais pas encore vous aimer dans l'abjection et le mépris. O charitable Sauveur, donnez-moi donc enfin votre véritable amour!

L'amour qui ne veut que vous seul, ô mon Dieu, est bien rare sur la terre! cependant qu'il est excellent! Il est au-dessus des œuvres les plus saintes, des amis les plus vertueux, de tous les biens de la terre et du Ciel; il nous réduit à vous seul, ô mon Jésus! il nous fait quitter tout pour vous, comme vous avez tout quitté pour nous. Ah! si je vous aimais ainsi, que je serais heureux!...

Si, pour vous aimer de la sorte, ô mon souverain bien, il est nécessaire que je perde l'amitié, la faveur, la protection, l'estime des hommes, même les plus saints, j'y consens de bon cœur. Que tout me manque pourvu que je vous possède! Que toutes les créatures m'abandonnent, pourvu que vous soyez avec

moi! Qu'on me traite comme on voudra, pourvu que je vive pour vous, et que je meure en vous! oh si je pouvais parvenir à cette pureté d'amour! quel serait mon bonheur!

O divin Jésus, dès ce moment et pour toujours je renonce à toutes les créatures, à mes parents, à mes amis, à mes plaisirs, à ma liberté, à ma réputation, et à tout ce qui est capable d'occuper mon cœur. Confirmez en moi cette résolution...

Je confesse ici mon infirmité et ma misère, afin que vous me guérissiez, ô céleste médecin de mon âme! et que vous m'accordiez ce que vous désirez de moi. Car je puis tout avec vous, mais je ne puis rien sans vous. Vous voulez que je bannisse de mon cœur tout ce qui n'est point vous, quelque grand, quelque saint, quelqu'excellent qu'il soit : vous voulez seul régner dans mon cœur. Ah! que je suis encore éloigné de cet heureux état! Qu'il y a en moi de vues d'amour-propre! Que je me trouve rempli de retours sur moi-même! Je suis sans cesse occupé du désir de plaire aux hommes, d'en être connu, et d'en être aimé. Je sais cependant, Seigneur, que celui qui cherche à plaire au monde, ne peut être votre serviteur...

Si mes amis sont mécontents de ma conduite, s'ils viennent à perdre l'estime qu'ils avaient pour moi, s'ils ne répondent pas à l'amitié que j'ai pour eux, je tombe aussitôt dans le trouble; je veux qu'ils louent mes actions, qu'ils devinent mes intentions, et qu'ils approuvent les unes et les autres.

Ce n'est encore là que la moindre partie de ma misère et de cet esclavage honteux, où me réduit la passion que j'ai de me voir estimé du monde. Ne permettez pas, ô mon Dieu! que je suive plus longtemps ces désirs corrompus : votre patience les souffre, mais votre sainteté les condamne. Dieu de bonté, arrachez-les de mon cœur; mais que ferai-je pour le mériter?

Je consens que mes ennemis triomphent de moi : vous avez été l'esclave des vôtres. Leur persécution me fera souffrir beaucoup moins que je n'ai mérité. Faites, Seigneur, que je ne distingue jamais celui qui me persécute, que je ne m'arrête point à considérer la pierre qui me frappe, mais que je regarde toujours la main invisible qui me la jette; que je ne me plaigne point de l'injure qu'on me fait, mais que toute ma défense et toute ma consolation soient de vous imiter.

O très-sainte Mère de Dieu! qui êtes le soutien des faibles, et le refuge des pécheurs, obtenez-moi la grâce d'aimer votre cher Fils par-dessus toutes choses, et de craindre uniquement tout ce qui pourrait lui déplaire et me séparer de son amour.

Ainsi soit-il.



CHAPITRE XXXIX.

Barabbas préféré à Jésus-Christ.

La malice des Juifs n'oublia rien pour confondre le Fils de Dieu avec des scélérats. Ayant donc amené de grand matin le Sauveur à Pilate, le jour de la Pâque, jour le plus solennel de l'année, et ce magistrat leur ayant demandé de quoi ils l'accusaient, ils trouvèrent mauvais qu'étant les principaux de la nation, on ne le crût pas coupable, dès qu'ils l'amenaient eux-mêmes devant son tribunal; aussi répondirent-ils fièrement au gouverneur : « Si cet homme n'était pas un malfaiteur, nous ne vous l'eussions pas mis entre les mains. » Pilate indigné de cette réponse audacieuse leur dit : eh bien! « prenez le vous-même et jugez-le selon votre loi, » ne croyant pas qu'on pût ni selon les lois romaines, ni selon les règles de l'équité naturelle juger sans connaître.

Mais, parce qu'ils voulaient que Jésus-Christ fût crucifié, et qu'il ne leur était pas permis de condamner personne à la croix, ils tachèrent d'emporter par leur opiniâtreté, leurs cris et

leurs menaces, ce qu'ils n'avaient pu obtenir par les voies de la justice. Ils le chargèrent de divers crimes supposés qu'on punissait ordinairement de ce supplice; comme d'avoir soulevé le peuple depuis la Galilée jusqu'à Jérusalem; d'avoir voulu se faire roi, et d'avoir défendu qu'on payât le tribut à César.

Comme toutes ces accusations paraissaient peu croyables, et véritablement suspectes par la manière même dont on les proposait, Pilate crut devoir dissimuler, et il en renvoya d'abord le jugement à Hérode. Mais, quand il vit ensuite que ce prince n'y avait point eu d'égard, et qu'on demandait avec fureur, et sans aucune preuve, la condamnation de Jésus-Christ, il voulut lui-même l'interroger en secret sur son royaume et sur son origine. Le Sauveur ne nia pas qu'il fût roi; il assura seulement que son royaume n'était pas de ce monde, et que s'il en eût été, ses sujets auraient combattu pour empêcher que leur roi ne tombât entre les mains des Juifs.

Cette réponse mérite d'être considérée avec attention, parce que le sens en est caché. Quoi! si notre Seigneur eût été roi de la terre, les sujets de la terre l'auraient défendu contre ses ennemis et parce qu'il est le roi du Ciel, ses sujets du Ciel ne le défendent pas? Sont-ils donc moins fidèles, ou moins affectionnés que ne le seraient ceux de la terre?...

Mais il faut savoir que ces deux sortes de

sujets ont des vues bien différentes : ceux de la terre soutiennent la cause de leur roi, sans connaître si elle est juste ou injuste, utile ou nuisible, et si le succès en doit être heureux, ou malheureux ; mais ceux du Ciel, toujours éclairés de la lumière divine, découvrent le néant des biens terrestres, savent qu'on gagne plus à les perdre qu'à les posséder. Ainsi, ils ne défendent pas l'honneur et la vie de leur roi; car, outre que leur roi ne le veut pas, ils voient que sa mort et ses ignominies doivent régénérer le monde, et remplir le Ciel de saints.

C'est pour cela encore qu'ils ne délivrent pas leurs amis, qui vivent sur la terre, des maux de cette vie, de peur de les retirer de la voie du Ciel, en les retirant de la croix. Et, comme les choses sont vues dans le Ciel avec une lumière beaucoup plus pure que sur la terre, elles y sont gouvernées aussi par des règles infiniment plus justes et plus certaines.

Pilate donna occasion à Jésus-Christ de révéler un grand mystère, en lui disant : « vous êtes donc roi? » à quoi Jésus répondit : *oui, je le suis;* je suis né, et je suis venu au monde pour rendre témoignage à la vérité. Quiconque aime la vérité écoute ma voix. » Pilate lui dit : « qu'est-ce que la vérité? » et après lui avoir fait cette question, il sortit sans attendre la réponse, pour aller parler aux Juifs. Que ces paroles sont pleines d'instruction pour

tous ceux qui veulent suivre la doctrine du Sauveur! car, en comparant leurs affections et leur conduite avec cette doctrine, ils connaîtront aisément, s'ils marchent selon la vérité, ou s'ils se laissent séduire par les faux biens qu'elle rejette.

Comme il ne s'agit ici de rien moins que de la perte ou du salut de l'âme, il est de la dernière importance que chacun se conduise là-dessus avec tant de précaution et de vigilance, qu'il ne tombe pas dans le malheur d'être réprouvé de Jésus-Christ. Mais, hélas! qu'il est à craindre que plusieurs n'imitent la négligence de Pilate, qui demande en passant, ce que c'est que la vérité, et qui ne se donne même pas le loisir d'attendre qu'on lui réponde. Ah! c'est qu'il se mettait, comme bien d'autres, peu en peine d'être éclairé de la lumière divine qu'il avait devant les yeux, et de connaître ce qu'il ne voulait pas suivre...

Il ne comprit donc point ce que le Sauveur avait commencé à dire de son royaume céleste et de la vérité. D'ailleurs, ne trouvant rien en lui, après l'avoir interrogé soigneusement, qui choquât les intérêts de César, et voyant qu'Hérode l'avait renvoyé, il jugea que si cet homme était coupable, ce ne pouvait être que pour avoir parlé contre les coutumes, ou la religion des Juifs. Aussi il résolut de le faire châtier pour apaiser les mouvements excités à son occasion parmi le

peuple, et de le renvoyer ensuite sans le condamner.

Les principaux d'entre les Juifs ne furent point satisfaits de cette punition qui leur semblait trop légère; ils craignirent même que Jésus-Christ, qui gardait un si grand silence en public, n'eût satisfait Pilate en particulier, et ne lui eût découvert leur haine et leur injustice. Ainsi, voyant toutes leurs mesures sur le point d'être rompues, ils redoublèrent leurs clameurs, et Pilate, pour sauver Jésus-Christ, ou plutôt pour se délivrer de leur importunité, leur proposa un expédient.

Ayant le pouvoir, en qualité de gouverneur de la Judée, d'accorder une fois l'an, à pareille époque, la vie et la liberté d'un criminel que les Juifs choisissaient eux-mêmes, parce qu'à pareil jour leurs pères avaient été délivrés de la captivité d'Égypte, il leur proposa deux prisonniers, *Jésus et Barabbas,* ne doutant point qu'ils n'abandonnassent Barabbas, nouvellement convaincu de sédition et d'homicide, et qu'ils ne demandassent la délivrance de Jésus-Christ, dont ils avaient reçu mille bienfaits, et dont la modestie, la patience, la douceur et le calme parmi tant d'injures, marquaient clairement l'innocence. Mais le contraire arriva; car ce peuple, poussé par les chefs, demanda tout d'une voix la vie et la liberté de Barabbas, et la mort de Jésus-Christ : il obtint l'une et l'autre. Voilà

la récompense que le Sauveur reçut de tant de bienfaits. On ne peut dire qu'elle douleur intérieure lui causa cette indigne préférence : il vaut mieux la laisser à la méditation des âmes pieuses, que de vouloir ici l'exprimer par des paroles.

Le Fils de Dieu fit bien voir alors en sa personne, ce qu'il avait auparavant enseigné à ses apôtres, pour les encourager à souffrir les peines que le monde leur préparait. « Si le monde vous hait, leur disait-il, sachez qu'il m'a haï le premier. Si vous eussiez été du monde, le monde eût aimé ce qui était à lui; mais le monde vous hait, parce que vous n'êtes pas du monde, et que je vous ai choisis et tirés du monde. Car le monde impie aime celui qui lui appartient; » il défend les voleurs, il absout les homicides, il délivre les séditieux, il favorise les scélérats, et il condamne l'auteur de la vie : il fait mourir le Prince de la terre, et il préfère le coupable à l'innocent.

Voilà quel est le monde que l'on sert, que l'on adore, à qui on sacrifie son repos, sa vie, sa conscience, son éternité. C'est encore lui qui persécute la vertu, soutient la vanité et le mensonge, et honore le vice. Il trompe sans cesse, et il est cru : il ne donne que de faux biens, et néanmoins il est l'idole et le tyran des insensés qui le suivent. Oh ! Quel malheur d'être son esclave !...

Nous devons être persuadés que Jésus-Christ, voyant que les Juifs demandaient Barabbas, y consentit de tout son cœur, et qu'il aurait souffert une peine beaucoup plus grande, si, afin de lui conserver une vie qu'il voulait donner pour tous, on eût fait mourir cet homicide, quelque méchant qu'il fût. Il s'offrit donc au Père Éternel pour Barabbas et pour tous les hommes, et il obtint que cet échange s'étendît à tous les pécheurs. Cet échange est certain du côté de Jésus-Christ, parce qu'il s'est effectivement donné pour nous; mais il est très-incertain de notre côté, parce que nous le donnons tous les jours pour les choses mêmes qui nous séparent de lui.

L'échange que nous faisons alors est encore plus déraisonnable que celui que les Juifs demandaient; car enfin Barabbas était un homme pour qui Notre Seigneur voulait mourir. Mais préférer à Jésus-Christ des choses basses et des péchés honteux qu'il a haïs, jusqu'à mourir pour les détruire, et des vanités qu'il a si hautement réprouvées, c'est un désordre affreux qui devrait nous couvrir de confusion, et nous ôter la hardiesse de lever seulement les yeux vers le Ciel...

Comment reconnaîtrai-je, ô Jésus, Fils du Dieu vivant! l'excès de votre amour? Ce n'est point assez d'expier nos crimes, vous avez encore voulu être mis au nombre des scélérats publics, tels que sont les voleurs et les homicides!... ô ciel! quelle infamie!... Quoi! Barabbas, un voleur, un séditieux, un homicide, est jugé plus digne de vivre que vous, ô la vie de mon âme! oh! que le monde est injuste, il absout le crime et il condamne l'innocence. Pourquoi l'ai-je tant aimé? que ne l'ai-je toujours haï? Faut-il, ô mon Dieu, que je vous ai perdu pour lui plaire! Mais que pouvait faire autre chose un monde si corrompu, que de vous condamner, ô pureté infinie! et de protéger ceux qui lui appartiennent.

Mais que ferai-je, Seigneur, pour réparer un si horrible et si énorme outrage? Que ferai-je pour répondre à votre amour? Je ne puis vous donner, ô mon Dieu! que mon pauvre cœur rempli de péchés. Vous en voyez la misère, recevez-le néanmoins malgré son indignité, et traitez-le selon votre bon plaisir.

O divine miséricorde! Quand je considère, d'un côté ce que je suis, et de l'autre, ce que vous avez souffert pour moi, je me sens si pénétré de confusion, que je voudrais pouvoir me cacher dans les entrailles de la terre. J'ai

mérité, en effet, d'y être englouti et beaucoup plus encore; les Juifs qui vous préfèrent Barabbas sont moins coupables que moi.

Ils vous ont échangé avec un homme que vous vouliez sauver, et pour qui vous alliez mourir : ils l'ont fait par l'envie et la haine dont ils étaient animés contre vous; et moi, Seigneur, je vous ai souvent changé pour ce qu'il y a de plus vil au monde, sans aucun emportement de passion, mais pour le seul plaisir que j'y trouvais : non par aucun motif de haine particulière, mais par l'inclination déréglée de mon cœur. Je vous ai abandonné, ô mon Dieu! ô l'amour de mon âme! pour la vanité, pour des choses que votre sainte loi me défendait, pour des péchés honteux et abominables. Quelle confusion pour moi!...

Vous représentiez alors à ce misérable cœur, par vos inspirations secrètes, le mal que je me faisais à moi-même; mais hélas, j'étais si aveugle, que j'aimais mieux goûter les vaines douceurs des créatures périssables, que de vous posséder, ô beauté éternelle!...

Combien de fois, en effet, ô mon Dieu! vous ai-je méprisé pour chercher les choses du monde les plus méprisables? Combien de fois ai-je étouffé vos divines inspirations, pour faire ce que l'esprit des ténèbres me suggérait? Vous vouliez vivre, et régner en mon cœur, ô mon souverain bien! et j'ai préféré le règne du démon. Après d'aussi grandes infidélités, comment mes yeux ne fondent-ils

pas en larmes? Comment osé-je paraître en votre présence? Comment puis-je lever les yeux jusqu'à vous? O père miséricordieux! pardonnez-moi tout le temps que j'ai employé au service d'un monde corrompu, infidèle et ingrat.

Ah! si je ne vous avais jamais trahi, ô mon Jésus, si je ne vous avais jamais chassé de mon cœur! Mais, hélas! je vous ai échangé avec la mort, ô la véritable vie de mon âme! Je vous ai préféré l'ignorance et l'aveuglément du monde, ô sagesse éternelle! Je vous ai quitté pour marcher dans les ténèbres, ô lumière divine! J'ai résisté à l'esprit pour contenter la chair. J'ai violé votre loi pour satisfaire ma vanité et mon orgueil...

En déplorant, ô mon Dieu! mon aveuglément, ne dois-je pas aussi gémir sur les déréglements qui règnent dans le monde, et vous en faire amende honorable. La préférence donnée à Barabbas se renouvelle encore chaque jour par les impies, qui préfèrent les fausses lueurs d'une raison aveugle à votre révélation, et aux pures lumières de votre saint évangile; par les hérétiques, qui préfèrent des novateurs et des séditieux à celui que vous avez établi votre vicaire sur la terre, et avec qui vous avez promis d'être toujours jusqu'à la consommation des siècles; par les pécheurs et les mondains, qui préfèrent leurs passions et leurs plaisirs aux lois que vous nous avez données. O Dieu de sagesse et de puissance, qu'il est pénible pour mon cœur de les entendre s'é-

crier, sinon de bouche, du moins par leurs actions : « *nous ne voulons point qu'il règne sur nous.* » Quelle indigne préférence ! Ai-je bien pu me rendre coupable moi-même d'une telle folie, et pourrais-je y retomber encore !...

Je me jette aujourd'hui à vos pieds, ô mon Sauveur, et je renonce devant vous à tout ce que j'ai préféré jusqu'ici à votre amour. Compatissez à ma misère, ayez pitié de mon aveuglément. Je veux désormais préférer votre parole et la simplicité de ma foi à toute la science humaine. Je préfère votre sainteté et vos humiliations, à toutes les grandeurs, et à toutes les délices du monde. Régnez dans mon âme que vous avez créée à votre image, et rachetée par votre précieux sang.

O vierge Mère, qui possédez le divin Jésus, et qui connaissez mieux que personne le malheur de ceux qui lui préfèrent les créatures ; puisque vous êtes l'avocate des pécheurs, et que vous avez appris de votre Fils bien-aimé à avoir compassion de leurs misères, ayez pitié de moi, et obtenez-moi la grâce de l'aimer par-dessus toutes choses.

Ainsi soit-il.



CHAPITRE XL.

La Flagellation (1).

Pilate qui connaissait l'innocence de Jésus-Christ et l'envie de ses accusateurs, le pressait de se défendre. Mais *Jésus se taisait.* Surpris d'un silence et d'une tranquillité si rare dans un homme accusé, il voulait qu'il dît au moins quelques paroles pour sa justification. Mais le Sauveur parla d'autant moins que son innocence parlait plus clairement pour lui. Quelque chose que Pilate pût dire aux Juifs en faveur de Jésus-Christ, ils ne répondaient que par des voix confuses, qui demandaient sa mort.

Il faut avouer qu'il n'y a rien de plus dangereux pour le salut éternel, que l'état de ceux qui, déterminés au mal par passion, par entêtement, ou par le plaisir qu'ils y trouvent,

(1) La flagellation se faisait avec des verges de fer, ou avec des fouets de cuir ou de cordes, et quelquefois ces fouets étaient garnis de nœuds ou armés d'osselets. Ce supplice était si horrible chez les Romains qu'il n'était employé que pour les étrangers et les esclaves : plusieurs expiraient sous les coups, ne pouvant soutenir la violence d'un si cruel tourment.

n'écoutent plus ni raison, ni justice, ni vérité, et qui n'ont point d'autre loi que celle de leurs désirs corrompus. Telle est la disposition des damnés, et telle était aussi celle des Juifs : ils étaient si arrêtés à la résolution qu'ils avaient prise de faire mourir le Sauveur, que le démon même, qui la leur avait inspirée, ne pouvait pas les en détourner.

Car cet ange de ténèbres, voyant en Jésus-Christ une innocence et une douceur surhumaine, craignait plus que jamais que cette mort ne causât la destruction de son empire, et que l'homme qu'on voulait crucifier ne fût le Fils de Dieu, qui avait été promis et annoncé par les Prophètes. C'est pour cela qu'il tourmenta, disent certains auteurs, par des frayeurs nocturnes, la femme de Pilate, afin qu'elle empêchât son mari de consentir à la mort de Jésus-Christ. Elle lui envoya donc dire de ne pas « être contraire à cet homme juste, à l'occasion duquel elle avait eu des visions terribles pendant la nuit. » Mais l'opiniâtreté des Juifs l'emporta sur tous les efforts du démon et de Pilate.

Voyant que le désir qu'il témoignait de sauver Jésus-Christ ne servait qu'à irriter encore davantage la fureur des Juifs, Pilate résolut de le faire châtier en public pour les choses qu'on lui imputait faussement, afin d'apaiser, croyait-il, par ce supplice, la fureur de ses ennemis, et de le délivrer ensuite de la mort... O mon Dieu! Quelle justice! Pour sauver la vie

à un innocent reconnu comme tel, on le condamne injustement à une peine cruelle et honteuse, sans autres motifs que de satisfaire la haine de ses accusateurs. Ils parurent consentir à cet expédient, parce qu'il leur donnait le loisir de se consulter ensuite sur les moyens d'arracher à Pilate une sentence de mort.

On fit donc entrer Jésus-Christ dans le Prétoire, et on le dépouilla de tous ses habits, sans qu'il dît un seul mot, ou qu'il témoignât la moindre résistance. Il offrit alors au Père éternel cette chair innocente qui allait être déchirée, et ce sang précieux qu'il souhaitait depuis si longtemps de répandre pour nous. Ils l'attachèrent à une colonne, et, sans avoir égard à la loi qui prescrivait le nombre des coups, ils ne suivirent que leur fureur. Ils le frappèrent sans mesure et sans aucun ménagement; ils le déchirèrent si cruellement, que tout son corps n'était qu'une plaie, et paraissait plutôt écorché que flagellé. On ne sait pas précisément quel fut le nombre des coups ; il y a des saints qui assurent que le Sauveur en reçut plus de cinq mille.

Qui pourrait dire combien le Sauveur souffrait alors de confusion et de douleur! Quelques âmes saintes auxquelles Jésus-Christ a bien voulu, pour contenter leur amour, faire connaître l'état où il fut réduit par cette cruelle flagellation, ont été si vivement touchées de ce triste et douloureux spectacle, qu'elles ont

passé le reste de leur vie dans une douleur continuelle, et dans de vifs sentiments de reconnaissance et d'amour.

Comme l'abeille bâtit dans sa ruche une infinité de petites cellules, non-seulement pour y renfermer son miel, mais encore pour y élever ses petits; de même il semble que Jésus-Christ ait voulu que son corps, par la flagellation, fût tout rempli de plaies et d'ouvertures, afin que ses enfants y pussent entrer, y établir leur demeure, et y trouver une nourriture délicieuse.

Ainsi, ceux à qui le Sauveur, par une grâce particulière, fait sentir ses douleurs, et qui s'appliquent à la contemplation de ce mystère, ne se contentent pas de le regarder en général, ils en examinent toutes les circonstances. Ils passent d'une plaie à l'autre, ils les considèrent en détail, et ils tirent de chacune un amour ineffable, et une douceur divine dont leur âme est nourrie.

Notre Seigneur, dans ce cruel tourment, était doux, égal, tranquille, sans témoigner ni haine, ni chagrin; il n'ouvrait pas seulement la bouche pour se plaindre; il ne se détournait pas, pour éviter les coups dont on le frappait, et il les recevait tous aussi paisiblement, que s'il ne les eût point sentis. Il était comme l'agneau devant celui qui le tond, prêt à tout souffrir sans murmure et sans résistance, comme s'il eût été convaincu de tous les crimes dont on l'accusait.

Ce qu'il souffrait en son corps, il l'offrait à son Père pour la rédemption des hommes, avec un cœur plein d'amour; et son Père l'acceptait avec joie, comme un sacrifice très-agréable pour nos péchés. Après avoir souffert si longtemps avec une extrême peine le retardement de ce baptême de sang, il est aisé de comprendre avec quels sentiments il endurait cette cruelle flagellation.

C'est dans ce modèle que tous les saints ont appris de quelle manière ils devaient traiter leur corps, et l'assujettir à l'esprit. Car, tandis que nous sommes dans cette vie, notre âme n'a point de plus grand ennemi que notre propre chair; cette chair est toujours rebelle, elle ne veut souffrir ni frein, ni joug; elle suit sans retenue ses inclinations terrestres que les sens favorisent encore; elle se porte vers les objets qu'elle désire avec tant de violence, que l'esprit en est souvent abattu, et qu'elle lui fait seule plus de peine que tous ses autres ennemis joints ensemble.

C'est ce qui faisait gémir saint Paul, après toutes les grâces qu'il avait reçues de Dieu. « Misérable que je suis, s'écriait-il, qui me délivrera de ce corps de mort? » Et ailleurs il ajoute : « je châtie mon corps, et je le réduis en servitude, de peur qu'après avoir prêché aux autres, je ne sois réprouvé moi-même. » Si les saints ont ainsi persécuté leur chair, pour empêcher qu'elle ne fût la cause de leur

perte, que deviendront ceux qui la ménagent, et qui la flattent en toutes choses?...

David, qui était un homme selon le cœur de Dieu, pour avoir permis à ses yeux de regarder la femme d'un autre, tomba dans l'adultère et dans l'homicide. Salomon, que Dieu avait rendu le plus sage et le plus heureux de tous les rois qui l'avaient précédé, en donnant trop de liberté à ses sens, en vint enfin jusqu'à adorer les dieux de ses femmes idolâtres. Si toute la sainteté de David et toute la sagesse de Salomon n'ont pu empêcher leur chute, lorsqu'ils se sont laissés aller au plaisir des sens, quelle sera la destinée de ceux dont toute la vie se passe à chercher ce qui peut contenter leur corps? C'est pour expier, et pour arrêter ce déréglement si commun parmi les hommes, que le Sauveur a voulu que sa chair innocente fût si cruellement déchirée.

Voilà ce qui a produit ces grandes austérités pratiquées par les chrétiens depuis l'avénement de Jésus-Christ et inconnues aux siècles précédents, les cilices, les chaînes de fer, l'application continuelle à mortifier les sens, de peur de voir, d'entendre, de dire, ou de goûter quelque chose qui pût souiller la pureté de leur cœur, et afin que la chair, étant soumise à l'esprit, ne fût plus un obstacle aux communications divines.

Ceux qui n'ont pas le courage d'imiter la pénitence des saints, peuvent se servir, pour

vaincre la chair, d'un moyen très-doux et très-efficace tout ensemble, c'est de s'appliquer sérieusement à ce qui peut procurer la pureté de l'âme et l'union avec Dieu, c'est-à-dire, l'usage habituel de la sainte présence de Dieu, la fréquentation des sacrements, et la pratique de l'oraison mentale. Ces moyens, pratiqués avec fidélité, assujettissent enfin la chair : car l'oraison arrête peu à peu la liberté des sens, la dissipation de l'esprit, et les mouvements déréglés du cœur; elle rend l'âme plus attentive sur elle-même et plus soigneuse de ses devoirs.

Finissons cette matière par la remarque de saint Cyprien, qui enseigne que, comme on ne s'accommode pas d'un serviteur doux et agréable, lorsqu'il est fainéant et inutile; mais qu'on le veut laborieux et infatigable dans le service de son maître; ainsi nous ne devons estimer notre corps, que lorsque, renonçant à l'oisiveté et au plaisir, il s'emploie de toutes ses forces à servir Jésus-Christ, Notre-Seigneur.

Entretien avec Jésus-Christ sur la Flagellation.

Voici l'heure, ô mon Jésus! où votre chair si pure et si innocente sera déchirée, où vos

veines seront ouvertes, et où votre sang précieux va couler à grands flots pour notre salut. Quel cœur pourrait voir sans frémir exécuter sur vous, ô mon divin Sauveur, une sentence si cruelle! Qu'on l'exécute plutôt sur moi, puisque c'est moi qui ai péché! Je frissonne d'horreur, ô mon Dieu, en voyant qu'on n'observe à votre égard, aucune forme de justice. Pilate vous trouve innocent, et il vous condamne à la flagellation : il dit aux Juifs qu'il veut vous corriger. Mais que peut-il corriger en vous, ô pureté infinie! De quoi peut-il vous punir, ô innocent agneau, qui n'avez cessé d'accomplir toute justice?

On punit un malfaiteur pour donner de la crainte aux autres, et pour n'être pas obligé d'en punir plusieurs; mais vous, ô mon Sauveur! vous n'ètes puni que pour satisfaire la haine de vos ennemis. Une cruelle flagellation est le moyen qu'on choisit pour condescendre à la volonté de ceux qui vous accusent faussement. Soyez à jamais loué, ô mon Sauveur, que les Anges, le Ciel, la terre, et toutes les créatures vous bénissent éternellement de l'amour que vous avez pour nous!...

O divin amour, qui avez tant de pouvoir sur le cœur de Jésus, et qui en avez si peu sur moi, quand serai-je enfin embrasé de vos ardeurs?... Cet amour ineffable n'a pu souffrir qu'on vous traitât avec quelque sorte d'humanité. On vous dépouille sans respect; on vous attache brutalement à une colonne; on vous

attache brutalement à une colonne; on vons flagelle cruellement; on se lasse de vous frapper; on se relaie; on n'a nulle pitié de celui qui en a eu de tous les misérables... Au lieu de quarante coups ordonnés par la loi, on vous en donne plus de cinq mille; on ne fait qu'une seule plaie de tout votre corps! ô mon Dieu! quel atroce, quel sanglant spectacle. Peut-on y penser sans frémir d'horreur. Vous êtes comme un lépreux; depuis la tête jusqu'aux pieds, il n'y a rien de sain en vous. O mon Jésus, à quel titre ai-je pu mériter que que vous souffriez tant pour moi!...

O doux agneau! je suis si saisi de frayeur en voyant votre chair virginale meurtrie et ensanglantée que je ne puis plus parler. Permettez-moi de me jeter à vos pieds et de baiser cette terre arrosée de votre sang: je déteste mes péchés qui vous causent un traitement si barbare. Changez, ô mon Dieu! mes yeux en deux sources de larmes, je voudrais pleurer nuit et jour la cause de votre cruelle flagellation. Eh! comment puis-je, ô mon Jésus! vous voir dans un état si affreux, et ne pas expirer de douleur!... ô mon Sauveur! ô tendre Père! ô doux Jésus! votre sang coule de toutes parts, votre chair tombe en lambeaux, et ce qui aurait fait compassion, ce qu'on n'aurait pu voir sans horreur dans le plus vil des animaux ne fait qu'exciter les ris insolents et les insultes cruelles de ces cœurs barbares, de ces tigres inhu-

mains... Et vous, ô bon Jésus, pendant ce cruel supplice, vous n'ouvrez pas seulement la bouche pour vous plaindre : vous êtes comme un agneau devant celui qui le tond. Mais qui pourrait le croire? votre silence, loin de troubler ces cœurs féroces ne fait qu'irriter leur rage, et exciter leur fureur... Eh quoi! Seigneur, pour expier nos péchés, vous voulez être brisé, moulu et broyé sous les coups! Quoi! pour de misérables pécheurs qui ne cessent de vous outrager encore, vous subissez un pareil supplice!... Oh! que ferai-je, ô mon amour! pour vous en témoigner ma reconnaissance!... Si vous me le permettez, ô mon Dieu! je me retirerai dans vos plaies sacrées : je les panserai, en les arrosant de mes larmes, je les baiserai, j'en sucerai le sang précieux, je les parcourrai l'une après l'autre, pour y goûter les douceurs ineffables qui s'y trouvent cachées. Je sais, ô divin époux, que c'est là que vous élevez avec soin les âmes que vous aimez; c'est dans les trous de cette pierre qu'elles trouvent le miel céleste dont vous les nourrissez : comme une mère pleine de tendresse, vous y échauffez vos enfants...

Je ne puis plus dire avec David, que « le passereau a trouvé une demeure où se reposer, et la tourterelle un nid où mettre ses petits, » et que je n'ai pu trouver de retraite, car vous avez, ô Dieu de bonté, préparé à tous ceux qui vous cherchent dans la tribulation un asile délicieux, où vous les recevrez, et où

vous les protégez contre tout ce qui peut leur nuire. Heureux celui qui ne s'en est jamais éloigné, qui n'a point cherché ailleurs son repos, qui a toujours soupiré après vos plaies sacrées, et qui s'y plonge avec amour!

On dit que le sang des petits enfants est un remède pour la lèpre, et le grand Apôtre assure que le sang de Jésus a la force de purifier les consciences. O divin Agneau, qui effacez les péchés du monde! jetez donc les yeux sur ce lépreux tout couvert d'ulcères, tout rempli de péchés et d'imperfections; purifiez-le, lavez-le dans ce sang qui coule de tout votre corps, et son âme deviendra plus blanche que la neige. Vous avez dit à saint Pierre : « Si je ne vous lave, vous n'aurez point de part avec moi. » Ah! Seigneur, voici ma tête, mes mains, mes désirs, ma volonté, mon entendement, mes œuvres, mes pensées, mes affections, mes sens intérieurs et extérieurs, lavez tout, ô mon Jésus! car tout est souillé; purifiez tout, car tout est corrompu; guérissez tout, car tout est malade. Changez-moi par la vertu toute puissante de votre sang précieux, afin que je puisse m'unir à vous, ô pureté infinie, et vous suivre partout, ô très-innocent Agneau! car vous êtes en même temps mon pasteur, mon guide, et ma nourriture.

O très-pure Mère de Dieu, qui avez conçu dans vos chastes entrailles, et nourri du sang le plus pur de votre cœur immaculé le corps

sacré de Jésus, obtenez-moi la grâce de sentir vivement les douleurs de votre fils, de suivre ses exemples, de haïr mes péchés, qui l'ont réduit dans l'état pitoyable où je le vois, afin que tant de souffrances endurées pour moi ne me soient pas inutiles, mais qu'elles me procurent la vie éternelle.

Ainsi soit-il.



CHAPITRE XLI.

Jésus-Christ couronné d'épines.

Les bourreaux, fatigués de flageller le Sauveur, et ne voyant plus rien à déchirer dans son corps, le détachèrent de la colonne tout baigné de sang. Il alla aussitôt chercher ses habits, que les soldats avaient jetés çà et là. Il fut obligé de parcourir le prétoire et d'essuyer, en passant, les railleries et l'insolence de ces misérables, qui ajoutaient encore l'in-

sulte à la cruauté. Il souffrit leurs outrages, comme il avait souffert leurs coups, avec une douceur, une modestie et une patience invincible : ayant enfin retrouvé ses habits, il s'en revêtit, sans proférer aucune plainte.

Quoiqu'il fût dans un état à toucher de compassion les cœurs les plus durs, et à désarmer la haine la plus implacable, ces loups inhumains n'en furent point adoucis. Le sang de cet innocent Agneau, qu'ils venaient de répandre, ne servit même qu'à irriter leur fureur ; et ils inventèrent, pour le tourmenter de nouveau, un genre de supplice qui avait été inconnu jusqu'alors.

Voilà l'effet que produit le péché dans l'âme qui le commet avec impudence et avec plaisir. Un péché commis laisse naturellement après lui le désir d'en commettre d'autres. Lors même qu'on est las du crime, on n'en est pas pour cela rassasié, et on conserve la volonté de pécher, quoiqu'on en ait perdu le pouvoir.

Une des grandes illusions des pécheurs, est de croire qu'ils se délivreront de la tentation, en la satisfaisant. L'habitude du péché ne fait au contraire qu'augmenter en nous le penchant qui nous y porte ; parce que, selon la remarque de saint Grégoire, le péché que la pénitence ne détruit pas, nous entraîne par son propre poids à un autre péché, ou selon l'Écriture, « un abîme appelle un autre abîme. » L'âme qui perd la grâce de Dieu en pé-

chant, perd encore la force de résister aux occasions du péché; et le corps est moins capable d'être retenu dans ses appétits, lorsqu'il a une fois goûté le plaisir de les suivre.

C'est ainsi que ces bourreaux s'étant abandonnés à la liberté qu'ils avaient de tourmenter librement Jésus-Christ, perdirent enfin tout sentiment d'humanité, et qu'ils imitèrent la malice des démons et la cruauté des bêtes les plus féroces.

Les Juifs avaient accusé Jésus-Christ d'avoir voulu se faire roi; mais Pilate méprisa cette accusation, parce qu'il lui était aisé, en le faisant fouetter comme un esclave, de le rendre si infâme, que, bien loin de pouvoir prétendre à la royauté, il devenait par là même incapable des emplois les plus bas de la république. Néanmoins cette accusation, toute chimérique qu'elle paraissait, donna lieu aux soldats de faire encore souffrir à Notre Seigneur de nouvelles douleurs et de nouveaux opprobres, en l'exposant comme un faux roi à la risée du peuple.

Ils lui ôtèrent donc encore une fois ses habits déjà collés sur ses plaies récentes; ils le couvrirent d'un vieux morceau de pourpre tout usé, par allusion au manteau royal; et puis, entrelaçant des épines armées de pointes dures et aigues, ils en firent une couronne qu'ils lui mirent sur la tête; et de peur qu'elle ne tombât, ils l'enfoncèrent à coups de

bâtons. Les épines pénétraient de tous côtés : les unes entraient par le front et par les tempes, et sortaient autour des yeux ; les autres piquaient les nerfs, et perçaient les veines d'où le sang coulait en abondance, et causaient au Sauveur des douleurs si aiguës, qu'il n'eût jamais pu les endurer sans mourir, s'il n'eût été soutenu par la vertu divine, qui le réservait pour la mort de la croix. Ces douleurs horribles durèrent jusqu'à son dernier soupir.

Notre Seigneur se laissa mettre et enfoncer ce nouveau diadème, portant ainsi sur sa tête innocente les fruits de la malédiction donnée à la terre, expiant la folle ambition de nos pères qu'ils ont transmise à leurs enfants, et qui, dans les grands et les têtes couronnées, a de tout temps causé tant de ravages, et répandu tant de sang. Il expiait ce désir de dominer qui se trouve dans tous les cœurs. Il expiait tous les crimes qui se conçoivent, qui se nourrissent, et s'entretiennent dans nos têtes criminelles, dans notre mémoire, notre imagination et notre esprit. Il expiait les soins idolâtres que prennent les personnes mondaines pour orner une tête pécheresse, la donner en spectacle, et lui attirer des adorateurs; pour parer une tête orgueilleuse qui n'est que poussière, et qui doit bientôt retourner en poussière...

Pour expier tous ces désordres, Jésus-Christ joignait ses larmes au sang qu'il répan-

dait en abondance, et il était bien plus sensible à nos péchés qu'à ses épines. Cette couronne, quelque douloureuse qu'elle fût, l'affligeait moins que notre ambition, et l'attachement déréglé que nous avons pour les honneurs du siècle dont nous nous couronnons avec tant d'orgueil. Ces larmes divines mêlées avec ce sang précieux composaient un baume très-efficace pour la guérison de nos plaies intérieures.

Ce qui paraît le plus surprenant dans ce mystère, est que la tendresse infinie du Père éternel ait pu laisser endurer à son Fils bien-aimé un si horrible tourment; mais comme le même amour, qui engageait le Fils à être notre victime, portait le Père à le sacrifier, ce Père des miséricordes avait bien plus d'égards à nos péchés, qui avaient besoin d'un si grand remède, qu'aux douleurs et aux ignominies qu'il voyait souffrir à cet innocent Agneau. Il en fallait à la vérité beaucoup moins pour nous sauver, mais ce qui suffisait à notre salut ne suffisait pas à son amour. Quelle est donc notre dureté, si tout ce que le Sauveur a souffert ne suffit pas encore pour nous le faire aimer!...

Ces cruels bourreaux n'étaient point satisfaits : ils lui mirent un roseau à la main droite, pour lui servir de sceptre, et pour marquer la vanité et la faiblesse de sa royauté. Jésus-Christ ne se refusa à rien, il l'accepta, le prit, et le tint à la main. Dans cet état il

aurait dû paraître à cette insolente soldatesque un objet digne de compassion; mais, au contraire, on lui fit subir une infinité d'autres outrages dont nous parlerons dans la suite.

Après un tel exemple l'esprit humain pourra-t-il se persuader que Jésus-Christ, avec des yeux baignés de sang et de larmes, des joues meurtries et livides, un visage tout défiguré, une tête couronnée d'épines, veut être reconnu à ces marques pour notre Père; et qu'il regarde en même temps comme un de ses enfants celui dont toute la vie se passe à chercher les plaisirs, la faveur, l'élévation, dans un profond oubli de son salut et des bienfaits de Dieu ?... Pourrait - on croire que ce vigilant Pasteur de nos âmes donne un plein pouvoir à ses brebis de vivre dans la licence, le luxe, et les délices de la vie, et qu'il consente à nous voir couronnés de roses, lorsqu'il est couvert d'un vieux lambeau et couronné d'épines ?... Ne nous a-t-il pas enseigné que le serviteur ne doit pas être mieux traité que son maître ?... Que celui donc qui veut marcher sûrement, et ne pas tomber dans le piége, règle sa conduite sur les exemples et sur la doctrine de la Sagesse éternelle.

Entretien avec Jésus-Christ sur le couronnement d'épines.

Je vous adore, ô divin Jésus! comme mon véritable roi; je vous reconnais pour mon souverain Seigneur à travers toutes ces plaies que vous avez reçues pour guérir les miennes. Je vous adore parmi les opprobres dont vous n'avez voulu être couvert que pour me revêtir de gloire. Le sang qui coule de tout votre corps ne suffisait-il pas, ô mon Sauveur! sans répandre encore celui de votre tête? Ce chef sacré ne pouvait-il me communiquer ses divines influences sans être tourmenté si cruellement?... Une épine entrée dans la tête, quel tourment! pour peu qu'on la touche, quel douleur! et vous, ô mon Jésus, vous avez voulu que votre tête fût percée de toutes parts, vous avez permis que les épines dont vous êtes couronné fussent enfoncées avec violence et à coups de bâton. Vous voulez que votre chef auguste sente des douleurs très-aigues, et qu'il répande autant de ruisseaux de sang que les épines lui font de plaies! Vous voulez que ce visage auguste, que les anges adorent et contemplent avec amour, soit tout défiguré, et que toutes les veines de votre corps soient ouvertes pour guérir les plaies de mon âme. Je vous adore, ô le Dieu de mon cœur! J'adore l'amour infini qui vous a réduit en ce pitoyable état; je vous rends mille actions de grâces pour tant de

miséricordes... Achevez votre ouvrage, ô mon Jésus! transpercez mon cœur de vos épines; qu'elles sortent de votre chef sacré toutes baignées de votre sang et toutes brûlantes de votre divine charité, pour me percer de leurs pointes, et pour m'embraser du feu de votre amour...

La tête est l'endroit par lequel on reconnaît les hommes; où se trouve le visage; où se rassemblent tous les sens, les organes de la vie et de la conversation, la beauté et la laideur; où paraissent la joie et la tristesse, la hardiesse et la crainte, la santé et la maladie, enfin tous les sentiments de l'âme. C'est cette partie, Seigneur, que vous avez laissé percer d'épines, et souiller de sang! C'est par là, ô le plus beau des enfants des hommes! ô l'affectueux époux de mon âme, que vous voulez être reconnu de votre épouse chérie. Vous voulez me faire comprendre, par ces marques sanglantes, ce qui se passe dans votre cœur, l'amour dont il brûle, et le zèle qu'il a pour une infidèle et une ingrate.

Oh! que ce sang qui coule sur votre visage, que cette tête transpercée d'épines, couronnée d'un diadème sanguinolent frappe bien plus vivement les cœurs touchés de votre amour, que si elle était brillante et couronnée de pierres précieuses!... Les richesses et les couronnes de la terre ne peuvent donner que ce qu'elles ont, c'est-à-dire, des avantages terrestres; mais vos douleurs et vos épines rem-

plissent l'âme de douceurs célestes, la comblent de richesses spirituelles, et l'attachent à vous par les liens d'un amour qui est au-dessus de tout sentiment.

O roi de gloire! si je pouvais ne vous perdre jamais de vue, et vous suivre toujours des yeux et des désirs de mon âme! votre chef adorable parlerait sans cesse à mon cœur; car c'est de ce chef couronné d'épines que je reçois la vie, le repos et la nourriture : c'est dans ce miroir que je me connais tel que je suis; et je me perds, dès que je cesse de le regarder.

On cherche dans la terre et dans la mer de riches métaux et des pierres précieuses pour faire les couronnes des rois; et vous, ô Roi des Cieux! vous n'avez choisi pour votre couronne que des épines, parce que vous vouliez nous enrichir, en vous couronnant d'une matière qui est si commune sur la terre, et en rendant précieuses par l'attouchement de votre chef sacré, ces mêmes épines qui avaient servi à la punition du premier homme.

Les épines, qui sont une marque de stérilité, deviennent fécondes sur votre tête, ô mon Sauveur! et nous produisent des fruits inestimables de grâces et de gloire. Vous vous chargez de mes misères, pour me les adoucir; et vous vous en couronnez, pour me les rendre glorieuses. Dois-je me plaindre après cela, lorsque je suis affligé? Soyez bien à jamais, ô divin amour, de nous avoir procuré de si grands biens!...

Misérable que je suis! cela ne suffit-il pas encore pour me faire aimer la croix, les injures, les opprobres, et tout ce qui peut me rendre semblable à vous... Quand aurai-je honte de moi-même? Vous êtes couronné d'épines, ô mon Jésus! et je fuis tout ce qui m'incommode. Vous portez un diadème de douleur et d'ignominie, et j'aime encore la vanité et les douceurs de ce monde... Puis-je donc ainsi, Seigneur, être votre disciple? Ah! dissipez mes funestes illusions, et ne permettez plus que j'aime ce qui m'éloigne de vous: « détournez mes yeux, afin qu'ils ne voient pas la vanité, » et qu'ils soient uniquement attachés sur vous. Faites-moi sentir vos épines, jusqu'à ce que j'aie appris à m'en couronner, et à m'en glorifier. N'écoutez point ma faiblesse, mais fortifiez mon courage, puisque vous êtes la force de ceux qui espèrent en vous.

O vierge admirable, parfaite imitatrice du Sauveur! si vous êtes accablée de douleurs, si votre Fils est couronné d'épines, que deviendrai-je, moi, qui ne suis qu'orgueil et délicatesse. Assistez-moi, ô refuge des pécheurs, et obtenez-moi la volonté et la force de souffrir toutes les peines dont il plaira à Dieu de m'affliger.

Ainsi soit-il.



CHAPITRE XLI.

Jésus-Christ moqué des soldats, exposé à la risée du peuple, et traité comme un faux roi.

Les Juifs firent souffrir à Jésus-Christ tous les outrages dont ils purent s'aviser, tandis qu'il fut entre leurs mains. Après l'avoir couronné d'épines et revêtu d'un vieux manteau de pourpre, ils lui mirent un roseau à la main droite au lieu de sceptre ; ils se détachèrent alors l'un après l'autre, et fléchissant le genou devant lui, ils disaient : « Salut ! ô roi des Juifs. » Ils lui donnaient des soufflets, lui tiraient la barbe, lui crachaient au visage, et le frappaient sur la tête avec le roseau qu'il avait à la main. Comme on lui avait aussi lié les mains, ils prétendaient par ses mains liées faire connaître sa faiblesse, et par le roseau marquer la vanité et l'inconstance de sa royauté. Mais l'Esprit-Saint, dont la sagesse conduisait tout ce grand mystère, avait bien d'autres vues : il prétendait nous découvrir au travers

de cet appareil d'ignominies la pure lumière de ses divines vérités?...

Car, cette pourpre usée et déchirée nous apprend qu'il n'y a rien en Jésus-Christ, quelque vil et quelque méprisable qu'il paraisse aux yeux humains, dont nous ne puissions nous couvrir, et nous défendre contre la corruption du siècle et contre la justice de Dieu. Si le seul attouchement du bord de sa robe a guéri une femme d'une maladie de douze ans, qu'elle sera la vertu de sa pourpre en faveur de ceux qui s'en couvriront avec foi et avec amour? Cette couronne d'épines, toute affreuse et toute honteuse qu'elle est, ne lui a-t-elle pas acquis un nombre infini de sujets illustres, qui ont été fidèles à leur roi dans les plus rudes épreuves? Et ces mains garottées, n'ont-elles pas été le soutien et la défense de ses soldats dans les combats les plus dangereux? Si on nous le montre comme le roi des pécheurs et des criminels, c'est pour nous faire espérer qu'étant nous-mêmes de ce nombre, nous serons un jour ses courtisans et ses serviteurs dans le Ciel.

Enfin, il ne faut pas d'autre sceptre qu'un roseau à celui dont Isaïe avait prédit qu'il « n'achèverait pas de rompre un roseau à demi-brisé. » Car, quoique nous soyons plus faibles, plus inconstants et plus vides que des roseaux, il suppléera par sa bonté à ce qui nous manque, pourvu qu'il nous tienne dans

sa main, et que nous demeurions sous sa conduite.

Le roseau de Jésus-Christ nous avertit encore de la fragilité de toutes les puissances de la terre, du vide de toutes les grandeurs humaines. Par les coups qu'il reçoit sur la tête, il expie les crimes que l'on commet par l'abus de l'autorité, il sanctifie les sceptres des Rois, et leur mérite la grâce d'éviter des dangers innombrables dont est environnée la puissance souveraine. Il mérite la même grâce à tous ceux qui ont quelque commandement, et dont les périls de toute espèce croissent à proportion de leur élévation.

Tandis que le Sauveur était en cette posture, on l'accablait d'injures. On ne comprendra jamais les paroles outrageantes, les ris immodérés et les gestes indécents de cette troupe insolente, qui traitait le roi de gloire comme le plus insensé et le dernier de tous les hommes. Ils étaient plusieurs à le tourmenter, et chacun s'efforçait de surpasser ceux qui l'avaient précédé. Les affronts, les piqûres des épines, les coups qu'ils lui donnaient sur la tête, les soufflets, les crachats se suivaient de si près, qu'il y a lieu de douter si ce tourment ne fut pas le plus grand de toute sa passion, puisque ce qu'on lui faisait endurer alors renouvelait toutes ses peines précédentes.

Ce qu'il y a de plns étonnant est que toutes les sources de la compasssion naturelle et humaine aient été tellement desséchées dans ces

cœurs endurcis, que l'état pitoyable, où ils avaient réduit le Sauveur, n'ait pu les exciter qu'à une plus grande cruauté. Mais cet Agneau de Dieu voulait attirer sur lui toute la rage de Satan, que nous avions méritée par nos péchés, et nous réserver toute la miséricorde dont nous nous étions rendus indignes.

C'est ainsi qu'on méprisa la royauté du Fils de Dieu; que sa divine personne fut foulée aux pieds; qu'on regarda comme un faux roi celui qui soutient le ciel et la terre par sa puissance, et qui ne cachait alors sa Majesté, qu'afin de pouvoir souffrir pour nous. L'amour était extrême en Jésus-Christ, et une haine implacable dans ses ennemis : la haine poussait ceux-ci à trouver de nouveaux moyens de le tourmenter, et l'amour enflammait le Sauveur du désir de souffrir, afin de nous mériter les biens éternels par ses souffrances. Mais enfin la haine s'est brisée contre cette pierre, et l'amour a prévalu : la royauté de Jésus-Christ que les Juifs estiment fausse, a triomphé de tous leurs efforts, et sera regardée comme vraie durant toute l'éternité. Disons-lui donc, comme David, avec amour et avec vénération : « c'est vous qui êtes mon roi et mon Dieu, c'est vous qui ordonnez du salut de Jacob. »

Entretien avec Jésus-Christ sur sa royauté tournée en dérision.

O Roi des Rois, il n'y a donc plus parmi les hommes aucun sentiment de compassion pour vous. Quelle créature, même privée de raison, pourrait voir un homme en l'état où vous êtes, sans être saisie d'horreur et de pitié? Il semble que le cœur humain ne soit endurci que pour vous seul; ces tigres ne craignent point de couvrir votre visage adorable de crachats et de soufflets; de vous traiter comme un insensé, et comme un roi imaginaire; de vous mettre, au lieu de sceptre, un roseau à la main, et un vieux haillon sur les épaules au lieu de manteau royal; de vous adorer par moquerie, en fléchissant le genou; de vous insulter par des actions et des paroles outrageantes, et de vous arracher de la main le roseau qu'ils y ont mis, pour en frapper votre tête couronnée d'épines. Ils s'entre-excitent à vous tourmenter, ô mon Dieu! et vous demeurez dans le silence, comme si vous étiez un ver de terre. Vous brûlez du désir de souffrir encore davantage pour moi, ô l'amour de mon âme! ô la vie de ma vie!... oh! quand cessera-t-on de vous outrager!... Mais hélas! ces outrages se renouvellent encore chaque jour. Ames chétiennes! cherchons à les répa-

rer ; venez et pleurons ensemble sur les plaies et les douleurs du cœur de Jésus : prosternons-nous aux pieds de ses autels, et tandis que tant de mauvais chrétiens le déshonorent jusque dans le sacrement de son amour, reconnaissons-le pour notre Dieu, et disons-lui : oui, ô aimable Jésus, tout caché que vous êtes à nos yeux, nous vous saluons, nous vous adorons, comme le roi du ciel et de la terre, nous vous glorifions. Vous êtes le Dieu caché et le Dieu sauveur : venez régner dans nos cœurs.

Ah ! si votre règne pouvait m'arriver ! Que je dirais de bon cœur avec le prophète : « Le Seigneur me gouverne et rien ne me manquera ; il m'a mis dans les bons pàturages, où je reçois une nourriture toute céleste. Quand je marcherais au milieu des ombres de la mort, je ne craindrai point les maux, parce que vous êtes avec moi ; votre sceptre et votre bâton me consolent. » Je ne veux point d'autre roi, ni d'autre maître que vous, ô mon divin Rédempteur ! je ne désire que vous seul. Tout méprisé que vous êtes, je vous préfère à tous les rois de la terre, et j'aime infiniment mieux vos opprobres que toute leur gloire...

Eh ! qu'est-ce, en effet, ô mon Dieu ! que la puissance et la gloire des princes de ce monde en comparaison de la vôtre ?... Une fumée passagère. Voilà pourquoi vous nous avez dit par la bouche de David lui-même qui était roi d'Israël : « Ne mettez point votre confiance

dans les princes, ni dans les enfants des hommes, ils ne peuvent vous sauver; leur âme étant sortie de leur corps, ils retournent dans la terre d'où ils ont été tirés, et alors toutes leurs pensées périront, » avec les espérances de ceux qui se confient en eux... « Heureux celui dont le Dieu de Jacob est le secours, et dont l'espérance est fondée sur le Seigneur qui a fait le ciel et la terre, la mer et tout ce qu'ils renferment ; qui garde toujours sa parole, qui rend justice aux opprimés, et qui nourrit les faméliques... Le Seigneur délivre les captifs, il éclaire les aveugles, il relève ceux qui sont abattus; le Seigneur aime les justes, il garde les voyageurs, il défendra l'orphelin et la veuve, et il détruira les desseins des pécheurs. O Sion! le Seigneur règnera dans les siècles à venir, votre Dieu règnera de génération en génération. »

O Reine des Martyrs qui êtes couronnée dans le ciel d'une gloire immortelle, je viens à vous, afin que vous me présentiez à votre Fils, et qu'il me donne, par votre entremise, la grâce de pratiquer ses humiliations et les vôtres. Exaucez, ô tendre Mère, les vœux de celui qui désire ardemment être l'un de ses fidèles disciples.

Ainsi soit-il.



CHAPITRE XLII.

Jésus-Christ montré au peuple, ou l'*Ecce-Homo,* voilà l'homme.

Les outrages qu'on fit endurer à Jésus-Christ, en dérision de sa royauté, ne finirent pas là. Pilate l'ayant fait appeler du milieu de cette troupe insolente, et voyant l'état affreux où on l'avait mis, fut d'abord saisi d'horreur et d'étonnement; mais faisant ensuite réflexion que la cruauté qu'on avait déjà exercée contre le Sauveur pourrait servir à le délivrer de la mort, il résolut de le montrer au peuple, ne doutant point qu'à la vue d'un objet si pitoyable, les cœurs les plus durs ne fussent touchés de compassion. C'est pour cela qu'il leur dit : « Je m'en vais vous amener cet homme dehors, afin que vous sachiez que je ne le trouve coupable d'aucun crime. » Il le fit donc paraître devant le peuple avec cette couronne d'épines et ce vieux manteau de pourpre, en disant : « *Voilà l'homme* »: c'est-

à-dire, voilà celui que vous accusez de vouloir se faire roi; voyez l'état où il est, et combien il est incapable d'une pareille entreprise. Voilà l'homme que vous accusez de tromper, et de soulever le peuple; le peuple pourra-t-il désormais prendre quelque créance en lui : après l'avoir vu en cet état, que pourra-t-on craindre, ou espérer de lui?...

Quoique l'action et les paroles de Pilate parussent pleines de bonnes intentious, ce fut néanmoins un grand sujet de confusion pour Jésus-Christ de servir ainsi de spectacle à tout un peuple, parmi lequel étaient ses ennemis, ses amis, et peut-être même sa sainte Mère, qui, apparemment ne l'avait point vu depuis la cène du jour précédent. Qui pourrait dire quelle fut alors la douleur de la Mère et du Fils, en se regardant l'un l'autre?... Cependant le Sauveur supportait cette humiliation douloureuse avec une modestie, une patience, et une douceur qui eussent persuadé son innocence à des esprits moins prévenus.

Les âmes pieuses trouveront ici une source abondante de saintes pensées et de salutaires enseignements, et l'on peut très-justement leur adresser ces paroles du Cantique : « Sortez, filles de Sion, et venez voir le roi Salomon, avec le diadème dont sa mère l'a couronné au jour de ses fiançailles et dans celui de la joie de son cœur. » Car la Synagogue des Juifs (qui est ici appelée sa mère, parce qu'il est sorti de son sein), lui a mis sur la

tête ce diadème d'épines; mais lui, oubliant la cruauté de cette mère dénaturée, a reçu cette couronne sans résistance. Il a même célébré avec la joie de son cœur le jour auquel il a racheté nos âmes, pour en faire ses épouses chéries, par le lien d'une charité éternelle, leur donnant pour dot le royaume céleste, leur ouvrant ses trésors infinis, et leur permettant d'y puiser sans mesure tous les biens qu'elles pourraient désirer. Aussi ces chastes épouses, charmées de l'amour de ce divin époux, se donnent à lui sans réserve, et elles trouvent en lui des douceurs et des richesses que la langue ne peut expliquer, que l'œil ne peut voir, que l'esprit ne peut comprendre, et que le seul amour fait sentir.

Ces mêmes paroles « *Voilà l'homme* » prononcées par Pilate, dans le dessein de délivrer Notre Seigneur de la mort, sont considérées par plusieurs saints personnages comme sorties de la bouche du Père éternel, qui, montrant à tous les hommes son Fils unique réduit pour eux en cet état, leur dit : « *Voilà l'homme.* » Voilà celui dont je vous disais autrefois : « Celui-ci est mon Fils bien-aimé en qui j'ai mis toute ma tendresse, écoutez-le. » C'est en lui que vous trouverez votre voie, votre vérité, votre vie. Je vous donne en lui un père, un ami, un compagnon, un pasteur. C'est mon Fils unique; si je ne l'ai pas épargné, et si je l'ai livré pour vous tous, que pourrai-je vous refuser? Je vous donne en lui

tout ce que j'ai, et tout ce que vous pouvez espérer. Par lui, je vous pardonnerai, je vous recevrai, je vous glorifierai... Regarde cet homme, ô pécheur! et dis-moi ensuite pourquoi tu ne l'aimes pas, pourquoi tu ne le sers pas? Est-il donc possible que tu puisses périr, ayant un tel Sauveur? Ames pécheresses, jetez-vous donc entre ses bras, unissez-vous étroitement à lui, écoutez sa parole, et vous goûterez combien son amour a de charmes et de douceur.

Il y a d'autres saints qui considèrent ces paroles « *Voilà l'homme!* » comme proférées par Jésus-Christ lui-même et adressées à tous les pécheurs. Voici l'homme, nous dit-il, regardez-moi, et demandez ce que vous souhaitez; c'est pour vous que je suis couvert de plaies et baigné de larmes. Entrez par ces plaies dans mon cœur, et puisez-y abondamment les biens que vous y trouverez... Regardez-vous dans ce miroir; reconnaissez-y votre malice, voyez les maux qu'elle me cause, et ceux qu'elle vous doit causer à vous-mêmes. Vous ne pouvez pas dire ce que disait le malade de la piscine « je n'ai point d'homme », car me voici; « venez à moi, vous tous qui êtes chargés, et je vous soulagerai, » puisque je suis tout prêt à vous secourir, ne fuyez pas le bon Samaritain qui vous appelle.

Qu'ai-je pu faire pour vous que je n'aie pas fait? Si vous voulez que je fasse encore quelque chose de plus, je le ferai, quand il fau-

drait expirer sur la Croix pour vous. Considérez-moi depuis la tête jusqu'aux pieds, et vous verrez qu'il n'y a rien en moi qui ne soit à vous. En qui trouverez-vous une amitié plus sincère et plus généreuse?... Pourquoi donc me méprisez-vous? Pourquoi m'abandonnez-vous pour suivre le plaisir et le péché?... Mais prenez garde, car vous ne trouverez jamais qu'en moi seul votre sûreté et votre salut...

Le Saint-Esprit nous le présente aussi comme le Roi et l'époux de nos âmes, Il veut que nous ayons pour lui l'amour le plus tendre et le plus respectueux. « *Voilà l'homme* », nous dit-il, que j'ai formé pour vous dans les chastes entrailles d'une vierge : voyez l'amour dont il brûle pour vous. Hélas! dans quel état la réduit cet amour! voyez son visage couvert de sang et meutri de coups, son corps à demi nu et déchiré de toutes parts! Qu'est devenu cette beauté divine dont les charmes ravissaient tous les cœurs? Votre amour peut-il répondre à un si grand amour, et votre reconnaissance à de si grands bienfaits!

Chaque pécheur peut encore s'appliquer ces paroles à lui-même, et dire à Jésus-Christ : Seigneur, voici l'homme, voici le pécheur pour qui vous souffrez tant de douleurs et d'ignominies; voici l'homme qui vous est infidèle et qui ne tient rien de ce qu'il vous promet. Voici l'homme qui n'a pas pris Dieu pour son défenseur, mais qui a espéré en la multitude de ses richesses, et qui s'est appuyé sur

sa vanité, et c'est pour cela qu'il est si misérable devant vous.

Humilions-nous donc devant l'homme de douleurs, et produisons en sa présence, avec toute la ferveur dont nous sommes capables, des actes de reconnaissance, d'amour et de fidélité. Offrons-nous à lui, en nous dévouant à son service, c'est par là que nous attirerons sa miséricorde.

Entretien avec Jésus-Christ sur ces paroles : « Voilà l'homme. »

O Jésus! le plus riche, le plus aimable, le plus beau des enfants des hommes! dans quel état vous a réduit votre amour!... Pour mettre le comble à vos humiliations, on vous expose à la vue de vos amis et de vos ennemis, les mains liées, couvert d'une robe d'ignominie, revêtu du diadème dont l'impie Synagogue vous a couronné, les cheveux arrachés, le visage défiguré, baigné de sang, un roseau à la main... Voilà, ô mon âme, ce tendre époux descendu du Ciel, pour venir à la recherche de son épouse. Voici le moment de ses fian-

çailles; approche, ô mon âme, et si tu l'acceptes pour époux, suis-le dans la voie de ses douleurs, car le moment de contracter avec lui une alliance éternelle n'est pas éloigné. C'est sur la croix que va s'accomplir cette mystérieuse union, et c'est au Ciel qu'elle se consommera dans les délices d'un amour ineffable.

O divin époux, que vous m'achetez à grand prix! Qu'il vous en coûte pour me rendre digne de vous! Je tombe à vos pieds, et je me reconnais indigne d'une si haute alliance; mais puisque vous voulez, par vos largesses et vos trésors, remplir l'intervalle immense qui est entre vous et moi, je n'ai garde de refuser vos faveurs, je vous consacre tous les sentiments de ma tendresse et tout l'amour de mon cœur.

O Jésus, doux et humble de cœur, chaste époux de mon âme! touché de votre amour et de vos souffrances, je vous suis au calvaire et sur la croix, je ne vous demande d'autre grâce que celle d'y mourir avec vous. Ah! quand viendra ce jour fortuné qui me réunira à vous pour toujours! Ne m'abandonnez pas, ô le Dieu de mon cœur, dans le lieu de mon exil et pendant le temps de ma séparation. En attendant le moment de vous voir, je n'ai d'autre consolation ici bas que celle de m'unir à vous dans votre sacrement.

Souvenez-vous, ô Père éternel! que vous vous plaigniez autrefois par un de vos pro-

phètes : « que vous aviez cherché un homme qui mît une haie entre vous et votre peuple, et qui s'opposât à vous, et que vous n'en aviez point trouvé... » Voilà cet homme, Seigneur, voilà ce juste selon votre cœur! Et puisqu'il est l'objet de votre tendresse, regardez-le, et recevez-moi par lui et avec lui. Je vous l'offre avec tout son sang, tous ses tourments et tous ses mérites, je me consacre à vous pour jamais, avec lui et en lui. Ne souffrez donc pas, ô mon Dieu! que les humiliations et les peines de ce divin époux me soient inutiles!...

Quoique sa bouche se taise, j'entends la voix de son sang, et l'état où je le vois me dit clairement : « *Voilà l'homme* » qui peut te sauver; c'est en lui seul que tu trouveras le salut et la vie. Oui, Seigneur, il me semble que vous dites à mon âme : Épouse rachetée de mon sang, ne te plains plus avec le paralytique, de « n'avoir point d'homme qui te plonge dans la piscine, » car me voici; je suis cet homme que tu cherches, et tout mon sang est la piscine où tu dois trouver le remède à tes faiblesses. A la vérité, tu ne l'as ni mérité, ni demandé, et cependant je l'ai préparé pour toi. Épouse infidèle, âme ingrate, où vas-tu donc, quand tu me fuis? Que cherches-tu, quand tu ne me cherches pas? Qu'aimes-tu, quand tu ne m'aimes pas? Où trouveras-tu des amis comme moi? Quel père, quel frère feront pour toi ce que je fais? Considère, âme chère

à mon cœur, que j'ai eu plus d'égard à ton salut, à ton bonheur, à tes avantages, qu'à mon honneur et à ma vie. Viens donc à moi, épouse bien-aimée, ô l'âme de mon âme ! et je te soulagerai, je te comblerai de toutes les délices de mon amour et de toutes les richesses de ma gloire.

Je me rends, ô mon Sauveur ! à un appel si touchant, me voici : Voici l'homme pour qui vous vous êtes fait homme. Voici le misérable pour qui vous vous êtes assujetti à tant de misères. Seigneur, pardonnez-moi mes offenses, fortifiez ma faiblesse, dissipez mes ténèbres et guérissez mes plaies. Tout ce que je puis faire en retour, ô mon divin Rédempteur ! est de m'offrir, et de m'abandonner à vous sans partage.

O Mère affligée ! quand vous vîtes votre très-aimable Fils traité si cruellement, oh ! que vos entrailles furent pénétrées d'une vive douleur ! Je vous conjure par cette extrême affliction, et par tous les tourments de votre cher Fils, de m'obtenir la grâce de répondre aux bontés ineffables de celui qui est mon Sauveur et le vôtre.

Ainsi soit-il.

FIN DE LA TROISIÈME PARTIE.



QUATRIÈME PARTIE

Les Souffrances de N. S. Jésus-Christ dans sa mort.

CHAPITRE XLIV.

La sentence de mort prononcée contre Jésus-Christ.

Pilate avait espéré qu'il n'y aurait pas de cœur assez dur pour demander la mort de Jésus-Christ, après l'avoir vu dans un état si pitoyable. Mais il ne considérait pas que c'est le propre de ceux qui agissent par pure malice, par envie, et par haine, de ne se point relâcher sur ce qu'ils ont une fois désiré, et

même de ne le désirer jamais plus ardemment que lorsqu'ils se voient plus près de l'obtenir. Ainsi Pilate, en voulant par un spectacle si digne de compassion apaiser la fureur des Juifs, l'irrita encore davantage, et ces malheureux crurent, qu'après avoir obtenu de ce juge faible et pusillanime la flagellation du Sauveur, ils pourraient encore obtenir sa mort. Ce fut donc en vain qu'il leur déclara par trois fois que cet homme était innocent, et qu'il ne trouvait en lui aucun sujet de condamnation; car ils crièrent tous d'une voix unanime : « *Otez-le, ôtez-le, crucifiez-le*. »

Cette opiniâtreté inconcevable paraît surprenante, et elle l'est en effet. Mais, si nous faisons réflexion sur le fond de notre nature, nous trouverons que nous sommes tirés de la même masse corrompue, et que nous avons en nous les mêmes passions que nous détestons dans les Juifs. Leur malice et leur obstination dans le mal nous apprend donc de quoi nous sommes capables, quelle est la corruption de notre nature, et combien nous devons nous craindre nous-mêmes.

Pilate ne pouvant souffrir plus longtemps la fureur et l'importunité des Juifs, leur dit : « Prenez-le vous-mêmes, et crucifiez-le; car pour moi je ne trouve en lui aucun crime. » Ils répondirent : « Nous avons une loi, et selon la loi, il doit mourir, parce qu'il s'est fait Fils de Dieu. » Quoique Pilate fût convaincu d'un côté de l'innocence du Sauveur, et qu'il

admirât de l'autre son silence, sa modération et sa patience, parmi de si cruels tourments; il n'eut pourtant pas la force de le retirer des mains de tant d'injustes accusateurs. Mais, quand il entendit prononcer le nom de Fils de Dieu, il le regarda de plus près; il fit réflexion sur sa douceur et sur sa constance, il commença à soupçonner qu'il y avait peut-être quelque chose de plus qu'humain dans cet homme, dont on lui avait raconté tant de merveilles, et à craindre qu'il n'eût péché contre le Ciel, en le condamnant à la flagellation. Il rentra donc dans le Prétoire, afin de prendre de nouvelles informations.

Il l'interrogea en particulier, et il lui demanda d'où il était; s'il venait du Ciel avec quelque vertu divine, ou s'il était né sur la terre comme un homme ordinaire? Le Sauveur ne répondit rien à toutes ces questions. Pilate qui voulait le sauver, fut offensé de son silence, et lui dit: « Quoi! vous ne parlez point? Ne savez-vous pas que j'ai le pouvoir de vous crucifier et de vous délivrer? » Mais Jésus lui répondit: « Vous n'auriez aucun pouvoir sur moi, s'il ne vous avait été donné d'en haut: c'est pourquoi celui qui m'a livré à vous est plus coupable que vous. » Si Pilate eût eu plus de lumière, il aurait compris, par cette réponse, qu'il y avait quelque chose au-dessus de l'homme dans la personne de Jésus-Christ, qui lui déclarait d'une manière si positive, non-seulement que cette affaire dépendait de

la Providence divine et du Conseil éternel; mais encore qu'il connaissait clairement le degré de malice qui se trouvait en chaque péché. C'était pour Pilate une belle occasion d'acquérir une plus grande connaissance de la vérité, s'il eût dit au Sauveur : Je suis très-éloigné de rien faire contre vous à l'avenir, et j'ai une douleur sincère de ce que j'ai déjà fait, en vous livrant injustement à la flagellation.

Remarquons ici que si le péché de Pilate fut moindre que celui des Juifs, c'est parce qu'il ne leur abandonna le Sauveur que pour se délivrer de leur importunité, tandis que ceux-ci demandaient sa mort par la haine et par l'envie dont ils étaient animés contre lui. Le péché était grand de part et d'autre, mais il y avait en Pilate plus de faiblesse que de malice, et dans les Juifs plus de malice que de faiblesse.

Pilate, après cette réponse qu'il avait mal entendue, voyant que Jésus-Christ, parmi tant de peines, avait l'esprit dans le Ciel, et rapportait tout à la Providence divine, jugea que s'il n'était pas Fils de Dieu, il était au moins innocent des crimes qu'on lui imputait, et qu'il fallait par conséquent lui sauver la vie. Mais dès que les Juifs s'aperçurent que Pilate les écoutait avec indifférence, lorsqu'ils accusèrent Jésus-Christ de s'être fait Fils de Dieu, ils eurent recours à leur première accusation. Ils s'écrièrent qu'il avait voulu se faire roi, et menacèrent ce juge de la colère de l'Empereur en

lui disant : « Si vous délivrez cet homme, vous n'êtes pas ami de César. »

Ces paroles abattirent le courage de Pilate : voilà encore aujourd'hui l'écueil ordinaire de tous ceux qui sont esclaves de la faveur des Princes. Ils ne peuvent souffrir qu'on leur fasse seulement entrevoir le danger d'une disgrâce, et Dieu, pour les punir, permet souvent qu'ils soient détruits par le même bras de chair sur lequel ils se sont appuyés. Car Pilate, en abandonnant la justice, pour conserver la faveur de César, perdit enfin l'une et l'autre.

Ayant donc montré Jésus-Christ aux Juifs sur un balcon, il leur dit en se moquant : « *Voilà votre roi.* » Ils s'écrièrent aussitôt : « *Otez, ôtez; crucifiez-le.* » Quoi, répéta Pilate, continuant la raillerie, « je crucifierai votre roi? Ils répondirent : « *Nous n'avons pas d'autre roi que César.* » Hélas! ce peuple endurci expérimente encore aujourd'hui les suites funestes de ce jugement qu'il prononça alors contre lui-même. Car, après avoir rejeté leur véritable roi, les Juifs se trouvent dispersés sur la terre, odieux, méprisables à tout le monde, et soumis à des maîtres étrangers.

Pilate voyant qu'il ne gagnait rien sur eux, que l'émotion du peuple augmentait, demanda de l'eau, se lava les mains, en protestant qu'il n'avait point de part à l'effusion de ce sang innocent, et qu'il en rejetait sur eux tout

le crime; mais ces aveugles répondirent tous d'une voix : « *Que son sang retombe sur nous et sur nos enfants.* »

Pilate, ayant donc délivré Barabbas à la prière des Juifs, abandonna le Sauveur à leur volonté. Aussitôt un héraut publia, selon la coutume, que, par les ordres de l'empereur, et conformément aux lois romaines, Jésus de Nazareth, pour avoir voulu se faire Roi des Juifs, était condamné à mourir en croix entre deux voleurs destinés par leurs larcins au même supplice. Les ennemis du Sauveur reçurent cette sentence avec joie, et ses amis en furent consternés : mais cet innocent Agneau, malgré les répugnances de la nature et toute la douleur que lui causait une si grande injustice, offrait sa condamnation au Père Éternel pour le salut de tous les hommes.

Oh ! combien cette sentence fut sensible au cœur de Jésus-Christ! Qui pourrait l'exprimer? Il sentait l'extrême ingratitude des Juifs, qui s'assujettissaient à un joug étranger et à un bannissement perpétuel, en refusant de le reconnaître pour leur roi, quoiqu'il fût venu pour leur assurer une éternelle liberté. Il sentait l'aveuglément de ceux qui consentaient avec tant de satisfaction que ce même sang qu'il répandait pour leur salut, devint la source de leur ruine et de la perte de leurs enfants. Il sentait la douleur de ses amis, de ses disciples et de sa sainte Mère, qui le voyaient si injustement condamné à une

mort cruelle et ignominieuse; et il souffrait avec résignation et une joie intérieure cette condamnation, pour nous faire voir par là que nous lui étions plus chers que sa propre vie.

Notre Seigneur voulut que sa mort fût demandée par tout le peuple, parce qu'il voulait mourir pour tous les hommes. Reconnaissons donc tous la part que nous y avons; revenons à lui avec amour, consacrons-nous pour toujours à son service, et mourons pour lui, puisqu'il est mort pour nous.

Entretien avec Jésus-Christ sur la sentence de mort prononcée contre lui.

Qui pourrait entendre sans horreur cette sentence de mort prononcée contre vous, ô la véritable vie de nos âmes! Le cœur humain comprendra-t-il jamais que des hommes, en vous voyant tout couvert de plaies et d'opprobres, au lieu d'être touchés de compassion, demandent à grands cris votre mort, et osent s'écrier tous d'une voix : « *Otez-le, ôtez-le; crucifiez-le* »... Otez-le donc, Pilate, et enle-

vez-le à ces bêtes féroces qui ne peuvent souffrir sa présence, et donnez-le moi ; je le recevrai entre mes bras, je panserai ses plaies, je l'adorerai, et je le servirai. Venez à moi, ô mon amour ! entrez dans mon cœur ; vivez-y, et faites que je meure pour vous, puisque vous mourez pour moi. C'est en vous, ô miséricorde éternelle ! que je serai délivré de toutes mes misères... C'est en vous, ô ma souveraine béatitude, que je serai consolé de la durée de mon bannissement... En vous possédant seul, ô trésor de tous les biens ! je serai assez riche, car vous seul pouvez contenter mes désirs...

Mon âme trouvera en vous, ô mon Jésus ! une nourriture toute céleste et le remède à tous ses maux. Vous êtes la résurrection et la vie. J'aime mieux un coin dans votre maison que toute l'abondance de la terre ; mais que dis-je, abondance ? je ne vois ici-bas que pauvreté, misère, affliction d'esprit, et rien d'heureux, sinon de vous posséder. Oh ! si je me voyais engagé pour toujours dans une si douce servitude, quel serait mon bonheur ! Recevez donc, ô mon Dieu ! votre pauvre serviteur, il revient à vous, et désire n'avoir jamais d'autre maître que vous seul.

Mais, hélas ! combien je dois me défier de moi-même, quand je considère la faiblesse de Pilate ! Contre sa conscience et ses propres lumières, contre les avis de sa femme, qui avait été tourmentée pendant la nuit à votre

occasion, il ordonne que ce que les Juifs désirent soit exécuté; il délivre à leur prière celui qui avait été mis en prison comme séditieux et homicide, et il vous abandonne à leur volonté. C'est ainsi qu'à votre égard, ô mon Jésus! on n'observe nulle loi; que la mauvaise volonté tient lieu de raison, et la haine de justice; et que sans être coupable, vous êtes livré à la discrétion de vos ennemis.

Il n'y a point de plus grand désordre dans le monde, que lorsque tout dépend de la volonté d'un seul homme, et que cette volonté vient à être déréglée. La vôtre seule, ô mon Dieu! est capable de soutenir sans injustice cet empire absolu, parce qu'elle est toujours sainte, sage, pleine de raison et d'équité...

Écoutez maintenant, âme pécheresse, écoutez la voix du héraut. Il publie que Jésus de Nazareth est condamné à mourir sur la croix, entre deux larrons, comme un malfaiteur et un faux roi. Considérez avec quelle douceur l'humanité sainte reçoit cette injuste sentence. Prêtez l'oreille aux cris de joie de ses ennemis, dont les désirs sont pleinement satisfaits. Voyez l'ardeur avec laquelle ils pressent l'exécution de cet arrêt de mort; et au milieu de ce tumulte, voyez le silence, la paix et la douceur de Jésus, qui entend tout, qui voit tout, et qui souffre tout sans se plaindre, et sans donner aucune marque d'impatience.

O mon Sauveur! comment puis-je voir ce que je vois, et entendre ce que j'entends? hélas!

Je suis ce qu'on vous accuse d'être, et j'ai la lâcheté de vouloir continuer de vivre! Vous mourez, ô mon Jésus! et je respire encore!... O dureté inflexible de mon cœur! comment puis-je résister à votre tendresse?... Le coupable vit, et l'innocent meurt; le maître perd la vie pour la conserver à son esclave!...

Quelle doit être ma confusion! Pour vous condamner à la mort, ô mon Dieu! il suffit que vos ennemis le demandent; et pour me faire acquiescer à ce qui m'arrive de fâcheux, il ne suffit pas que vous le vouliez! Changez, Seigneur dès aujourd'hui, cette funeste disposition de mon cœur : je m'abandonne sans réserve, et pour toujours, à votre sainte et adorable volonté.

O Marie, Mère de douleurs! qui avez eu tant de part aux opprobres de votre cher Fils, obtenez-moi la grâce de l'aimer avec tendresse, et de souffrir pour lui avec résignation et avec patience tout ce qui m'arrivera de pénible pendant la vie, et à l'heure de ma mort.

Ainsi soit-il.



CHAPITRE XLV.

Jésus-Christ porte sa croix, et s'avance au Calvaire.

Dès que la sentence de mort eût été prononcée contre le Sauveur, les Juifs ne pensèrent plus qu'à la faire exécuter promptement pour ne pas donner à Pilate le temps d'y réfléchir, et peut-être de la révoquer. Ces enfants de ténèbres imitaient la conduite du démon, qui est leur père; car sachant par sa propre expérience, ce que c'est que d'offenser Dieu, et n'ignorant pas que les hommes fuiraient le péché plus que la mort, s'ils en connaissaient la laideur, il leur cache ce que le péché a d'affreux, et il ne leur laisse voir que la fausse douceur qui s'y trouve. Il les étourdit par le tumulte et par les embarras des affaires du siècle, de peur qu'ils ne fassent attention aux malheurs où ils s'engagent. C'est ainsi que les Juifs, après avoir fait entrer Pilate dans leurs sentiments, par leurs clameurs et leurs menaces, ne lui donnèrent pas le loisir de reconnaître sa faute, et de s'en repentir.

Les barbares avaient déjà préparé la croix, et ils la firent apporter à la maison de Pilate, afin que le Sauveur eût encore la peine et la confusion de la porter sur ses épaules jusqu'au lieu du supplice. ils placèrent des soldats en divers endroits, pour empêcher que le peuple n'entreprît de le délivrer; et ils n'oublièrent rien de ce qui pouvait hâter, ou assurer l'exécution de leur dessein. C'est alors que Jésus-Christ accomplissait la prédiction d'Isaïe : « il se laissera conduire à la boucherie comme un agneau, sans ouvrir la bouche, pour se plaindre. »

Mais afin qu'on ne le prit pas pour un autre et qu'il fût bien reconnu de tout le monde, ils lui ôtèrent ce vieux manteau de pourpre dont ils l'avaient couvert, et ils lui remirent sa robe. Comme elle était sans couture, et qu'elle n'était point ouverte par devant, il fallait la revêtir par la tête : elle ne put passer qu'avec peine, parce qu'elle s'embarrassa dans les épines; la couronne en fut rudement ébranlée, la douleur des piqûres se renouvela, et le sang commença à couler tout de nouveau.

Jésus-Christ ne souhaitait pas moins que les Juifs qu'on le vît chargé de sa croix : il voulut aussi bien qu'eux, qu'on le reconnût en cet état; afin qu'après nous avoir déclaré, que si nous voulions être ses disciples, il fallait porter notre croix, et le suivre. Personne ne pût s'y méprendre, ni s'excuser sur son ignorance, après avoir vu le Sauveur lui-même en plein

midi, dans ses propres habits, à la vue de tout le peuple, porter sa croix par les rues les plus fréquentées de Jérusalem, depuis la maison de Pilate jusque sur le calvaire. Il ne rougissait point de ses opprobres, parce que son amour les lui rendait précieux, et il voulait souffrir devant tous les hommes ce qu'il souffrait pour chacun d'eux.

On se fait honneur dans le monde d'une longue suite d'illustres ancêtres; on raconte les grands emplois qu'ils ont eus, les belles actions qu'ils ont faites, les coups qu'ils ont reçus, et les plaies dont ils ont été défigurés pour le service du prince ou le salut de la patrie, parce qu'on regarde ces blessures comme des preuves de leur valeur et de leur fidélité.

Ainsi Jésus-Christ, qui nous a déclaré dans l'Évangile qu'il ne reconnaîtra pour ses disciples que les hommes crucifiés, a fait lui-même tant d'état de sa croix, qu'il n'a pas voulu prendre un autre habit que le sien pour la porter, de peur qu'on ne crût qu'il en avait honte, et pour nous montrer en même temps la voie qui conduit à la véritable gloire.

Lorsque tout fut préparé, le Sauveur sortit de la maison de Pilate, au milieu d'une double haie de soldats qui écartaient la foule, et il trouva, en sortant, la croix qui lui était destinée. C'était le plus infâme de tous les supplices. Pour y être condamné, il fallait être esclave, ou convaincu de quelque crime très-honteux; celui qu'on y attachait était regardé

comme l'objet de la malédiction publique. Mais le Fils de Dieu, qui devait bientôt consacrer la croix en la portant sur ses épaules, et en l'arrosant de son sang, commença dès-lors à la rendre vénérable, et à lui acquérir cette gloire qu'elle a aujourd'hui sur la terre, et qu'elle aura éternellement dans le Ciel.

Comme Jésus-Christ, désirait ardemment de réunir enfin sous cet étendard tous les élus, qui ne devaient parvenir à la gloire que par la croix, il la regarda avec joie, il l'embrassa avec tendresse, il ne fut point effrayé de sa grandeur, quoiqu'elle fût d'environ quinze pieds. Il ne s'excusa point sur son peu de forces déjà épuisées par le sang qu'il avait répandu en abondance.

Ce divin Sauveur considéra cette croix comme une épouse bien-aimée, comme le refuge de ses amis, comme l'étoile qui devait conduire ses élus parmi les écueils de ce monde, comme le trophée de sa gloire et le monument éternel de son amour infini. Il s'unit à elle, et ils devinrent tous deux, pour ainsi dire, une même chose, non par l'union de la chair, comme Adam et Ève, pour produire des enfants de colère, mais par une union toute spirituelle, pour engendrer des enfants de grâce. Il s'y attacha dès-lors pour ne s'en séparer que par la mort. Il l'honora, il la sanctifia de telle sorte qu'elle est devenue, par la dignité ou le Sauveur l'a élevée, la source

de nos espérances et l'objet de notre vénération.

Ce fut dans ces sentiments d'estime et d'amour pour la croix, qu'il s'en laissa charger, et qu'il marcha ainsi devant nous comme le chef et le modèle des prédestinés. Et, parce qu'il n'y avait personne, ni dans le Ciel, ni sur la terre d'une plus haute dignité, d'un plus grand mérite, à qui il voulut plus de bien, ni qui lui en eut plus fait que la très-sainte Vierge, il lui donna aussi le premier rang sous cet étendard glorieux. Cette tendre mère le suivit par les rues de Jérusalem, et tandis qu'il portait sur ses épaules cette pesante croix, elle en portait une dans son cœur bien plus douloureuse que toutes celles que les justes ont portées depuis la création du monde : c'est ainsi qu'elle apprit à tous les hommes que c'est une faveur et une distinction que de porter la croix après Jésus-Christ... Combien donc celui qui est sans croix doit se croire éloigné de ces admirables modèles de perfection ; et quel est l'aveuglément de l'homme qui ne désire point, et qui ne comprend même pas ce bonheur !

Toute la gloire que le Sauveur avait communiquée à la croix ne diminua rien de la peine, ni de l'ignominie qu'il souffrait en la portant. Il en sentait vivement le poids au-dedans et au-dehors; mais il était encore plus accablé de celui de nos péchés, que de celui de l'instrument de son supplice. Il marchait

en cet état vers le calvaire, précédé d'un héraut, et des deux larrons qui devaient être crucifiés avec lui, environné de soldats qui le maltraitaient sans cesse, et suivi des prêtres, des docteurs de la loi, des pharisiens et des principaux d'entre les Juifs, qui le conduisaient eux-mêmes, et qui ne le quittèrent qu'après l'avoir vu expirer sur l'infâme gibet.

Cependant Jésus-Christ ramassait le peu de forces qui lui restaient, afin de pouvoir porter, jusqu'au lieu du supplice, le fardeau dont il était chargé. Il suait, il perdait haleine, et toutes ses plaies se rouvraient par les efforts qu'il faisait. Enfin, quand il fut sorti de la ville, n'en pouvant plus, il succomba sous sa croix, et tomba le visage contre terre. Les soldats qui le conduisaient, l'accablèrent de coups, et lui dirent mille injures, pour l'obliger à se relever; mais les Juifs, voyant qu'il n'en avait pas la force, et craignant qu'il ne vînt à mourir avant que d'être crucifié, contraignirent un homme de Cyrène nommé Simon, qui revenait de la campagne, de lui aider à porter la croix jusque sur le calvaire.

Il y a des personnes pieuses, qui, dans la méditation de ce mystère, envient à Simon le bonheur d'avoir porté la croix du Sauveur : ce sentiment est louable ; mais on se rend bien plus agréable à Notre Seigneur, en portant sa propre croix avec amour et avec un désir sincère de l'imiter. Ce Simon n'est

qu'une figure très-imparfaite de ceux qui portent leur croix après Jésus-Christ; et, si ce Maître charitable a bien voulu dans la suite recevoir, au nombre de ses disciples, Alexandre et Rufus, tous deux fils de Simon, pour récompenser leur père d'une peine qu'il avait prise malgré lui, que ne fera-t-il point pour ceux qui reçoivent la croix avec soumission, qui l'embrassent avec amour, et qui la portent avec persévérance.

Il y eut encore des femmes pieuses, qui, touchées de compassion de le voir souffrir, et de douleur de se voir elles-mêmes privées de ses divines instructions, le suivaient toutes baignées de larmes. S'étant enfin avancées jusqu'à lui pour entendre ses dernières paroles, il se tourna vers elles, et leur dit pour les consoler : « Filles de Jérusalem, ne pleurez point sur moi; mais pleurez sur vous-mêmes et sur vos enfants. » Il leur prédisait par là les malheurs qu'une mort si injuste et si cruelle devait attirer sur les Juifs. « Car le temps approche, ajoûte-t-il, où l'on dira : heureuses les femmes stériles, heureuses les entrailles qui n'ont point conçu, et les mamelles qui n'ont point allaité... Alors les hommes diront aux montagnes : tombez sur nous; et aux collines, couvrez-nous; parce que si on traite ainsi le bois vert, » c'est-à-dire, moi, qui suis l'arbre de vie, qui ai conservé toute la fraîcheur de l'innocence et de la vertu, qui ne porte que des fruits de grâce et d'immorta-

lité; « que fera-t-on du bois sec » qui est stérile, sans grâce et sans beauté?... qu'arrivera-t-il à ceux qui, loin de profiter du sang que j'ai répandu pour leur salut, demandent que la vengeance en tombe sur eux et sur leurs enfants?

Le Sauveur pensait alors non-seulement aux Juifs, mais à tous ceux qui, obstinés au péché, négligent le remède de ses souffrances : et c'est pour cela qu'il exhorte ses femmes à pleurer plutôt sur elles-mêmes et sur leurs enfants que sur lui, afin d'obtenir par leurs larmes aux uns et aux autres la grâce de profiter de sa mort.

Où est l'homme, qui dans un état si douloureux aurait pu penser à d'autres choses qu'à ses propres douleurs? Cependant le Sauveur est plus occupé de nos maux que des siens, et semble oublier ses tourments pour ne penser qu'à notre salut.

C'est ainsi qu'au jour même de son triomphe, lorsqu'il allait à Jérusalem, parmi les applaudissements de tout le peuple, il pleura si amèrement sur cette ville infortunée, en prévoyant les malheurs que devait attirer sur elle l'aveuglément de ses habitants. Nous étions alors présents à son esprit; et nos besoins occupaient de telle sorte ses pensées et son amour, que voyant clairement la profondeur de nos plaies, ses souffrances ne lui étaient rien en comparaison de nos misères.

Ce serait ici le lieu de parler de la croix, et

du bonheur de ceux qui la portent ; mais l'exemple du Sauveur nous a instruit beaucoup mieux que ne peuvent faire toutes les paroles. Je dirai donc seulement, que la plus grande grâce que Dieu fasse à un chrétien en cette vie, est de lui donner le goût et la sagesse de la croix.

Je sais que cette vérité est sublime, et qu'elle ne peut être comprise dans toute son étendue, sans un secours particulier de la lumière divine; mais le moyen d'attirer sur nous cette lumière, est de considérer avec une foi vive, que Jésus-Christ a choisi ce genre de mort; qu'il a porté lui-même sa croix sur ses épaules, (ce qui était inouï jusqu'alors); qu'il l'a embrassée avec amour; que succombant sous sa pesanteur, il a ramassé ce qui lui restait de force pour la soutenir jusqu'à l'extrémité ; que s'il a consenti qu'un autre le soulageât, c'était afin de respirer un moment, et de ne pas mourir, avant que d'y être attaché; qu'étant sollicité d'en descendre, il a voulu expirer sur cette croix, et qu'il l'a enfin laissée à ses élus comme un précieux héritage.

De là vient que les hommes crucifiés qui sont les plus vives images de Jésus-Christ mourant sur la croix, sont aussi les plus agréables à Dieu. Ce qui me fait dire encore une fois, que celui qui n'a pas dans le cœur le sentiment de cette vérité si pure, qui n'est pas persuadé intérieurement que le plus grand bienfait qu'une âme puisse recevoir de la main

de Dieu, est d'être jugé digne des opprobres de la croix, doit se regarder comme un aveugle, et demander sans cesse à Dieu son admirable lumière.

Si nous sommes assez heureux pour obtenir cette faveur, conservons-en toute la vie une humble et sincère reconnaissance, considérons la croix comme un trésor inestimable, et embrassons la tribulation, de quelque côté qu'elle nous arrive, comme le gage le plus assuré des biens éternels.

Entretien avec Jésus-Christ portant sa croix.

Est-il possible, ô mon Dieu! que vous ne vous défendiez point de porter une croix si pesante, épuisé comme vous êtes par le sang que vous avez déjà répandu, par les tourments que vous avez soufferts, et par les plaies dont vous êtes déchiré? Vous savez que ce fardeau est au-dessus de vos forces, et néanmoins vous vous y soumettez sans résistance.

Les cris du peuple, la cruauté des bourreaux, la rage des Pharisiens, les outrages, les paroles injurieuses, les insultes, tous les maux se renouvellent; et vous, Seigneur, vous renouvelez votre amour, votre obéissance et

le désir que vous avez de souffrir pour moi. Que toutes les créatures vous bénissent, vous glorifient, vous adorent et vous aiment, ô mon aimable Sauveur !

Tandis que vous marchez sur la terre, vos soupirs pénètrent le Ciel. Vous attendrissez, par les mouvements de votre cœur, celui du Père éternel en faveur des pauvres pécheurs. Vous gardez un profond silence, mais ce silence invite tous les hommes à vous suivre, et nous enseigne que « celui qui ne porte pas sa croix après vous, n'est pas digne de vous. »

O Jésus, mon Seigneur et mon Roi ! ne permettez pas que je sois exclus de cette société où votre sainte Mère tient après vous le premier rang, et où tous vos amis les plus fidèles ont été reçus. Car, hélas ! que deviendrai-je, si je n'y entre pas ; et où me conduirait le chemin que je tiendrais, si je ne suivais pas celui de la croix ? Conduisez-moi avec vous, Seigneur, ou traînez-moi après vous, afin que je ne perde jamais de vue, ni vous, ni votre croix. La croix a été dans tous les temps le partage de vos élus : ceux qui vous ont le plus aimé, ont été le plus tourmentés. Comment donc, misérable que je suis, pourrais-je vous plaire, et être du nombre de vos serviteurs, si je fuyais la croix qui est l'étendard autour duquel vous assemblez vos élus ?...

Ah ! Seigneur, quand mettrai-je tout mon bonheur et toute ma consolation à souffrir avec vous ! Imprimez dans mon cœur ce sen-

timent généreux d'un des amateurs de votre croix, qui avait coutume de dire, que si, après vous avoir fidèlement servi durant l'espace de cent ans, vous lui faisiez la grace de souffrir seulement une heure pour votre amour, il croirait tous ses services trop bien récompensés...

Simon le Cyrénéen reçut gratuitement cette récompense. Qui pourrait douter qu'il n'ait regardé comme le moment le plus heureux de sa vie, celui où il eut l'insigne bonheur de porter votre croix ? Cette circonstance singulière nous dit assez que cet homme était un de ces justes qui espéraient voir bientôt la rédemption d'Israël, et qu'il n'avait prit aucune part à votre condamnation. S'il est dit, ô mon Sauveur, qu'on le contraignit de porter votre croix, il n'est pas dit qu'il s'en soit plaint, ou qu'il ait murmuré en la portant. Ah ! s'il eut mieux connu tout d'abord quel était celui qu'il soulageait, et quel était le fardeau qu'il portait, jamais il n'aurait pu souffrir qu'on le déchargeât de la croix, il eut préféré, ô mon Jésus ! d'y être attaché avec vous. Heureux Cyrénéen, qui êtes jugé digne de porter la croix du Sauveur, vous obtenez, sans le demander, ce que bien des saints auraient désiré obtenir par leurs larmes. Mais hélas ! que je suis éloigné d'avoir ce désir ! J'envisage, ô mon Dieu, avec frayeur, les croix que votre providence m'envoie, je m'en plains, je murmure en les portant, et je

cherche toujours à en secouer la pesanteur. Cependant heureux, je le sais, mille fois heureux, celui qui se joint à vous pour vous suivre dans la voie du calvaire. Faites, Seigneur, que désormais je mette toute ma gloire à porter votre croix. Pourrais-je, en vous voyant accablé, épuisé de fatigues, vous laisser marcher seul dans la voie douloureuse? Ne viendrai-je pas à votre secours? Hésiterai-je encore de marcher avec vous dans ce chemin royal. Oh! non, divin Jésus! vous ne serez pas seul accablé du poids de nos crimes; c'est moi qui ai péché, c'est moi qui doit être puni : j'accepte donc avec joie toutes les peines et les afflictions qu'il vous plaira de m'envoyer. Chargé de ces précieux fardeaux, et soutenu intérieurement de votre sainte grâce, j'en deviendrai plus agile et plus ardent pour courir dans la voie de vos commandements.

O Mère très-affligée! qui avez eu tant de part à la croix et à l'amour de votre Fils, obtenez-moi la grâce de l'aimer par-dessus toutes choses, et d'accepter toujours avec patience et rêsignation toutes les peines que j'aurai à souffrir dans cette vallée de larmes.

Ainsi soit-il.



CHAPITRE XLVI.

Jésus-Christ attaché à la croix.

Quand le Sauveur fut arrivé au calvaire (1), où il devait consommer son sacrifice, et nous donner la plus éclatante marque de son amour, on ne lui laissa pas seulement le temps de respirer. On prépara avec précipitation tout ce qui était nécessaire pour l'attacher à la croix. On lui ôta d'abord ses chaînes, puis on lui arracha rudement sa robe qui était déjà collée sur ses plaies, et on renouvela encore une fois toutes ses douleurs. Il obéit toujours avec douceur et avec promptitude, parce qu'il re-

(1) Le mot calvaire signifie tête ou crâne. La tradition ancienne des Juifs était qu'Adam était enseveli dans ce lieu, et que c'était pour cela qu'il portait le nom de Golgotha qui signifie chef. En supposant vraie cette tradition, admirons la conduite de la divine providence qui a voulu que la mort fut vaincue dans le lieu même où elle nous a réduit en poudre dans la personne de notre premier père, et que la sentence de mort prononcée contre le genre humainait été effacée par le Rédempteur dans le lieu où elle a été exécutée sur le premier pécheur.

gardait ses bourreaux comme les exécuteurs des ordres du Père éternel, et pour nous apprendre à conserver la soumission et la paix intérieure dans les accidents les plus sensibles et les plus fâcheux de la vie.

Cet Agneau très-pur, étant ainsi dépouillé, parut si couvert de sang, qu'il semblait que tout son corps ne fût qu'une seule plaie. Mais tandis qu'on s'empressait à préparer sa croix, à chercher les clous et les autres instruments de son supplice, son esprit ne reposait pas; son cœur et ses yeux étaient élevés vers le Ciel; il répandait des larmes ardentes, il s'offrait de nouveau au Père éternel pour être notre victime; « et il fut exaucé, comme parle l'Apôtre, à cause de la dignité de sa personne et du profond respect avec lequel il priait. »

Quand les bourreaux eurent fait tous leurs préparatifs, ils s'approchèrent de Jésus, et lui présentèrent, à la sollicitation des Juifs, du vin mêlé de fiel et de myrrhe, au lieu d'une autre liqueur qu'on avait coutume de faire boire aux criminels, pour diminuer en eux le sentiment de la douleur et les frayeurs de la mort. On donnait aux autres un breuvage pour les soulager, et on en donne un au Sauveur pour le tourmenter. Quel excès de malice et de cruauté de la part des Juifs! Mais la charité de Jésus-Christ surpasse encore leur fureur, car elle n'oublie rien de ce qui peut contribuer à la perfection de son sacrifice.

On lui ordonna ensuite de se coucher sur la croix, il obéit sans résistance; il s'étendit sur ce lit de douleur, n'ayant pour oreiller que les épines dont il était couronné. Il jeta d'abord les yeux au Ciel, pour nous en ouvrir les portes, qui avaient été fermées jusqu'alors, et parce qu'il était en même temps le prêtre qui nous réconciliait et la victime de notre salut : il s'offrit pour nous sur l'autel de la croix, avec un désir ardent de sauver tous les pécheurs. Il avait les bras étendus, pour les inviter, pour les embrasser, et pour les présenter au Père éternel.

Ce fut là en effet, qu'il rapprocha les pécheurs de Dieu, qu'il réunit le Ciel à la terre, et qu'il en fit comme une seule maison, et comune seule société, dont Dieu est le Père. Il n'y eut jamais, et jamais il n'y aura un prêtre plus agréable à Dieu, un autel plus sacré, une oblation plus parfaite, ni une victime plus sainte, puisque « c'est l'Agneau de Dieu qui efface les péchés du monde. »

Tandis que Jésus-Christ traitait ainsi avec son Père de la réconciliation des pécheurs, ses bourreaux ne se reposaient pas. On dit qu'ils lui prirent d'abord la main gauche, et qu'ils la percèrent avec un gros clou par le milieu des nerfs, afin qu'elle pût mieux soutenir le poids du corps; mais les nerfs s'étant retirés par la violence de la douleur, et la main droite ne pouvant plus s'étendre jusqu'au trou qu'on avait préparé à l'autre bras de la

croix, il fallut tirer cette main avec des cordes; qu'on fit ensuite la même chose aux pieds, et que tout le corps du Sauveur fut ainsi disloqué. Cependant Jésus se taisait, il ne laissait échapper aucune plainte; il montrait une constance invincible et plus qu'humaine parmi de si cruels tourments. Sur son visage, où la douleur était peinte, on découvrait sa patience, sa résignation, son amour, et les autres dispositions héroïques de son âme, il nous apprenait par ce silence et par cette fermeté la manière dont nous devons porter la croix, afin qu'elle devienne pour nous un sujet de mérite et une source de gloire.

Quand on vint à traîner la croix sur laquelle le Sauveur était attaché jusqu'à la fosse où elle devait être plantée, quand on l'éleva avec des cordes, et qu'on la laissa tomber rudement dans cette fosse, qui pourrait comprendre, et sentir qu'elles douleurs extrêmes causèrent tous ces mouvements et toutes ces secousses à un corps dont tous les os étaient disloqués?...

Ce fut alors que ses ennemis furent satisfaits, et qu'ils témoignèrent leur joie par de grands cris, pendant que le Sauveur, élevé entre le ciel et la terre, s'occupait, comme un médiateur puissant et charitable, à nous réconcilier avec son Père, ayant les bras étendus pour nous recevoir.

Parmi ces tourments horribles, comme s'il eût oublié ses propres douleurs pour ne pen-

ser qu'à nos maux, il rompit tout-à-coup le silence pour demander à son Père, avec amour et avec larmes, pardon, non-seulement pour ses bourreaux, mais encore pour tous ceux qui, par leurs péchés, étaient cause de sa mort. « *Mon Père, s'écria-t-il, pardonnez-leur, car ils ne savent ce qu'ils font.* » Il excuse ainsi l'aveuglément volontaire des pécheurs, quoiqu'il ne soit pas moins punissable que les autres péchés. Quel excès d'amour ! quelle ardente charité ! quelle miséricorde !...

On crucifia avec Jésus-Christ deux voleurs, et il fut placé au milieu d'eux, comme s'il eût été le plus coupable. Il n'avait point rougi pendant sa vie de converser, et de manger avec les pécheurs, et il n'eut point de honte à sa mort de les avoir pour compagnons de son supplice. Ce bon Pasteur, étant venu chercher les brebis égarées, et donner sa vie pour les sauver, voulait nous faire entendre que les pécheurs avaient plus de part à sa croix que les justes; et que si notre premier père, étant juste et innocent, avait trouvé la mort dans l'arbre de vie, nous trouverions, tout pécheur que nous sommes, la véritable vie dans cet arbre de mort, où il était attaché.

Il ne faut pas oublier, parmi tous ces mystères, les douleurs de la très-sainte Vierge; car quoiqu'elle ne vit pas attacher à la croix son Fils bien-aimé, elle entendit le bruit des marteaux qui lui enfonçaient des clous dans les mains et dans les pieds, et ces coups étaient

autant de plaies mortelles qu'on faisait au cœur de cette Mère affligée. Mais, quand on vint à élever la croix, et qu'elle vit son Fils en cet état, qui pourrait dire et comprendre quelle fut sa douleur?...

Entretien avec Jésus-Christ attaché à la croix.

Considère, ô mon âme! avec quelle ardeur les Juifs préparent le crucifiement du Sauveur. Écoute leurs clameurs; vois avec quelle empressement ils lui arrachent sa robe déjà collée sur ses plaies; regarde ce corps tout sanglant et tout déchiré; pénètre dans son cœur embrasé d'amour, et tu le trouveras tout occupé de ta réconciliation avec le Ciel. Approche-toi de lui avec une humble confiance, et, prosternée respectueusement à ses pieds, dis-lui en les embrassant : Souffrez, ô Jésus! mon Sauveur et mon Dieu, que j'embrasse avec tendresse vos pieds sacrés et vos divines mains, avant qu'ils soient percés de clous. « O Agneau de Dieu qui effacez les péchés du monde, » jetez sur votre chétive créature les yeux de votre miséricorde; ayez pitié de moi,

et pardonnez-moi mes nombreuses ingratitudes; découvrez-moi l'étendue incompréhensible de votre amour, et faites, ô mon Jésus! que ces larmes ardentes qui coulent de vos yeux, tombent sur moi, qu'elles me lavent, qu'elles m'échauffent, qu'elles me consument, et qu'elles me transforment en vous!

Ah! Seigneur, avant qu'on élève votre croix, et qu'on vous arrache d'entre mes bras, guérissez les plaies de mon cœur; elles sont encore plus grandes et plus nombreuses que celles de votre corps; vous êtes mon médecin et mon remède : « Si vous voulez, vous pouvez me guérir. » Je suis aveugle et ignorant, éclairez-moi, ô lumière divine! Instruisez-moi, et guérissez-moi, ô maître de la vie éternelle! Et, comme je ne puis pénétrer les vérités divines que vous m'enseignez par vos exemples, lavez mes yeux de votre sang, afin que je vois clairement la sublimité de votre sagesse et la perfection de votre amour...

Considère encore, ô mon âme, avec quelle cruauté on attache ton Jésus à la croix, avec quelle douceur et quelle soumission il s'y étend. Vois comme on lui tire les bras, comme on lui enfonce de gros clous dans les mains et dans les pieds!... Pourras-tu, âme ingrate! rester indifférente à la vue d'un spectacle si attendrissant? Ah! que mes yeux ne peuvent-ils devenir deux sources de larmes, et mon cœur une fournaise d'amour,

Amollissez, ô mon Dieu! la dureté de ce pauvre cœur, afin que vos clous le pénètrent, le brisent, et qu'il devienne sensible à vos ineffables douleurs...

Contemple aussi ce doux Jésus couché comme Isaac sur le bois du sacrifice; il élève vers le Ciel ses yeux baignés de larmes et de sang, et sans parole et sans voix, il sollicite par les mouvements les plus tendres de son cœur la justice du Père éternel, en s'offrant pour notre victime. O mon Père! dit-il, exaucez ma prière, agréez mon obéissance, et recevez ce sacrifice que je vous offre pour le salut de tous les hommes : je vous offre pour chacun d'eux mon sang, mon corps et ma vie...

O Pasteur charitable! que vous rendrai-je pour tant d'amour! Je vous bénirai éternellement des moyens admirables dont vous vous servez pour m'enseigner la science de la croix. Ces pieds immobiles et percés de clous sont infiniment plus utiles au monde que s'ils en parcouraient toutes les parties; ces mains clouées et toutes sanglantes répandent plus de faveurs que si elles faisaient en pleine liberté les plus grands miracles et les actions les plus héroïques. Oui, je vous bénirai sans cesse, ô sagesse divine, de m'avoir fait comprendre qu'il y a plus de mérite à souffrir de grandes peines qu'à faire de grandes choses; et que celui-là n'est pas le plus saint, qui reçoit les lumières les plus éclatantes et les plus douces

consolations, s'il n'est en même temps le plus crucifié. L'homme qui souffre en silence pour votre amour est celui que vous aimez le plus. O Sauveur de mon âme! puisque c'est dans la croix que consiste la sagesse véritable, ne souffrez pas que je vive plus longtemps dans les ténèbres : répandez aujourd'hui sur moi un rayon de votre divine lumière, et recevez-moi au nombre de ceux qui portent la croix après vous. Faites par le sang précieux qui coule de vos pieds et de vos mains que je sois parfaitement uni à vous, et que jamais je ne rompe une alliance qui vous a tant coûté.

O Reine des Martyrs! par les douleurs que votre cœur sentit si vivement, quand vous entendîtes les coups de marteau qui enfonçaient les clous aigus dans les pieds et dans les mains de votre cher Fils, obtenez-moi la grâce d'être toute ma vie le fidèle compagnon de sa croix, et de ne cesser de la porter dans mon cœur.

Ainsi soit-il.



CHAPITRE XLVII.

Les douleurs que Jésus-Christ endura sur la Croix, et le temps qu'il y demeura.

Les douleurs que le Sauveur endura sur la croix sont incompréhensibles. Épuisé, comme il était de sang et de force, par tous les tourments qui avaient précédé, il n'eut jamais pu vivre si longtemps en croix, s'il n'eut conservé sa vie miraculeusement, afin de ne mourir qu'après avoir souffert tout ce qu'il avait résolu d'endurer.

Comme il ne recevait alors aucune sorte de soulagement, le retardement de sa mort était pour lui un surcroît de peine. Car, s'il appuyait sa tête sur la croix, les épines dont il était couronné s'enfonçaient encore davantage. S'il voulait tenir la tête droite, les efforts qu'il était obligé de faire lui causaient une nouvelle douleur. S'il la laissait pencher par devant, il ne voyait que des objets de tristesse, les larmes de sa sainte Mère, l'abattement de ses

amis, la joie et le triomphe de ses ennemis. S'il se soutenait sur les pieds, ou sur les mains, sa chair se déchirait, ses plaies se dilataient, ses nerfs se rompaient. S'il voulait ôter cet appui à son corps, et le tenir comme suspendu, ses os se déboitaient, et la violence qu'il se faisait ne servait qu'à augmenter encore ses douleurs et sa faiblesse.

Que cette longue suite de peines endurées sans relâche et sans consolation, est capable d'attendrir une âme qui les médite attentivement dans le silence. Elles commencèrent dès le soir au Jardin des Olives, et elles durèrent toute la nuit.

Depuis environ six heures du matin jusqu'à onze heures, Jésus-Christ fut traîné ignominieusement devant tous les tribunaux de Jérusalem. Vers onze heures, il fut attaché à la croix, et il n'expira que sur les trois heures après midi... En ce moment le soleil s'obscurcit, le monde fut couvert de ténèbres, la terre trembla, les pierres se fendirent, les sépulcres s'ouvrirent, et les corps des Saints qui devaient ressusciter avec Jésus - Christ furent vus de plusieurs pour lui rendre témoignage.

Mais tous ces prodiges qui étaient autant de preuves de sa puissance divine, par où les éléments montraient, de la manière dont ils en sont capables, combien ils sentaient la mort injuste du Créateur et du Sauveur du monde, étaient encore des marques de son

amour envers nous, et contribuaient à la perfection de son sacrifice. Car, par ces ténèbres, il se priva du soulagement que la vue de la lumière procure ordinairement aux esprits abattus ; et peut-être même que ce tremblement de terre, en ébranlant sa croix, renouvela ses douleurs. Quoiqu'il en soit, il y a lieu de s'étonner qu'un corps humain épuisé de sang, accablé de tourments et de fatigues, ait pu vivre si longtemps sur la croix parmi de très-vives douleurs.

Car, si Pilate, quand on lui demanda le corps de Jésus, parut s'étonner qu'il fût déjà mort, cette surprise était d'un homme peu sensible, et même peu attentif à tout ce que le Sauveur avait souffert dans le prétoire, puisque la seule peine de la flagellation et du couronnement d'épines était capable de faire mourir l'homme le plus robuste. Aussi il était si affaibli quand il sortit de la maison de Pilate, que le temps qu'il vécut depuis, fut bien plus l'effet d'une vertu divine que d'une force humaine.

L'extrême bassesse de ceux entre les mains desquels se trouvait le Fils de Dieu, le Roi du Ciel et de la terre, augmentait encore la peine et l'ignominie de son supplice, car il fallait qu'ils fussent bien misérables, puisqu'ils regardaient comme une riche dépouille les pauvres habits du Sauveur, et qu'ils jouèrent sa tunique au sort, ne pouvant ni la partager, parce qu'elle était sans couture, ni convenir

entre eux à qui elle demeurerait, parce qu'ils la voulaient tous avoir.

Voilà quels étaient ceux à qui on abandonna Jésus-Christ, ceux qui le conduisirent, le lièrent, ceux qui l'ont traîné, flagellé, crucifié avec toute la brutalité et l'indignité qu'on devait attendre de gens plus semblables à des bêtes féroces qu'à des hommes.

Rien ne fut oublié de ce qui pouvait contribuer à la perfection d'un si grand sacrifice. Le Sauveur souffrait dans toutes les parties de son corps et dans toutes les puissances de son âme. Les sens mêmes qui sont exempts de peines dans les criminels ordinaires, avaient en lui leur supplice particulier. Ses yeux étaient tourmentés par la vue de sa sainte Mère, de ses amis et de ses ennemis; ses oreilles, par les moqueries, les insultes et les blasphèmes qu'il entendait; son odorat, par la puanteur du lieu où l'on jetait les ossements des morts; son goût, par le fiel et le vinaigre; toute l'humanité, par une privation générale de secours et de soulagement.

Est-il possible que tant de tourments endurés pour nous, nous soient inutiles? Sera-t-il dit que Jésus-Christ meure pour obtenir notre amour, et que nous mourions sans posséder le sien? Quand nous serions son souverain bien et sa fin dernière, comme il est la nôtre, pouvait-il pour nous quelque chose de plus? Il est notre Dieu, notre premier principe, l'auteur et le réparateur de notre être,

notre éternelle béatitude; et peut-être que la chose du monde que nous oublions le plus, est l'amour que nous lui devons.

Il voyait notre ingratitude lorsqu'il expirait sur la croix, et cette vue lui était plus sensible que tous ses tourments. Il est encore aujourd'hui tel qu'il était alors. Malgré toutes nos indignités, il ne change point à notre égard; et l'on peut dire aussi, que nous sommes à son égard toujours les mêmes. Mais il y a cette différence entre sa conduite et la nôtre, qu'il est toujours un Père miséricordieux et un ami fidèle, et que nous sommes toujours des enfants ingrats et des serviteurs inutiles, qu'il meurt par l'amour qu'il a pour nous, et que nous vivons sans l'aimer.

Malgré les douleurs extrêmes dont il était accablé, il a exécuté ponctuellement tout ce qu'il était venu faire. Car premièrement, il nous a réconciliés avec son Père avec des larmes ardentes, offrant pour notre rédemption son sang et sa vie. Cette offrande et ces larmes furent si puissantes, qu'il obtint abondamment tout ce qu'il désira; de sorte qu'après avoir pleinement satisfait à la justice divine pour tous les pécheurs, et leur avoir acquis une rémission complète, il leur reste encore des trésors infinis de mérites, et une source inépuisable de force et de lumière pour vaincre les ennemis de leur salut, pour parvenir

sur la terre à une sainteté héroïque, et pour gagner le Ciel.

Secondement, il a accompli la parole qu'il nous avait donnée d'attirer tout à lui, quand il serait élevé de terre, non-seulement en nous ouvrant les portes du Paradis, en expiant nos péchés; mais encore, en gagnant les cœurs par les attraits de sa douceur divine, et en les portant à chercher en lui seul leur repos et leur béatitude.

Comme l'aimant attire le fer, et l'ambre la paille, par une vertu douce et cachée tout ensemble, ainsi cet Agneau immolé attire à lui ceux dont le cœur est dur comme le fer, et sec comme la paille. Et, quoique nous ne voyons en lui que peines, ignominies, délaissements, et que cette vue fasse frémir la nature, il a néanmoins trouvé, en buvant ce calice, le secret admirable d'en retenir pour lui toute l'amertume, et d'y faire goûter à ses serviteurs une douceur ineffable; de sorte qu'il semble que pour eux les épines se changent en roses, les amertumes en douceurs, le travail en repos, les tourments en délices, et la mort en une vie pleine de tranquillité et de bonheur.

Entretien avec Jésus-Christ vivant sur la Croix.

Prosterné la face contre terre, je vous adore, ô mon Sauveur et mon Dieu, attaché sur la croix ; j'adore votre humanité noyée par amour pour moi dans une mer de souffrances ; j'adore ce chef couronné d'épines, ces yeux mourants, ces joues livides et meurtries, ce visage couvert d'opprobres, cette bouche abreuvée de fiel et de vinaigre, ces pieds et ces mains percés de clous, cette chair déchirée, ces nerfs tendus, ces os disloqués. A la vue d'un tel spectacle, je me demande, qui donc a pu se rendre coupable d'un tel attentat ? Et aussitôt se fait entendre au dedans de moi-même le cri de ma conscience qui m'accuse de ce déicide. O mon Dieu, c'est donc moi qui suis coupable ! Ce sont mes péchés qui vous ont donné la mort ! c'est moi qui vous ai crucifié ! O céleste victime ! écoutez la voix du sang que vous avez répandu avec tant d'abondance et d'amour. Ce sang divin implore votre miséricorde pour les pauvres pécheurs. Brisé de douleur je me jette au pied de votre croix ; et avec un cœur contrit et humilié, à la face du ciel et de la terre, je confesse hautement que je suis la vraie cause de vos amertumes et de vos douleurs. Par la pratique des vertus dont je trouve en

vous le plus parfait modèle, je veux désormais, ô mon Dieu! expier mes fautes sans nombre, et me consacrer tout entier à votre service et à votre saint amour.

Non content de vous donner tout à moi, ô mon aimable Jésus! vous me réconciliez avec votre Père, vous me communiquez vos mérites, vous m'offrez votre miséricorde, vous satisfaites pour moi à votre justice, vous mourez pour me faire vivre, vous répandez, pour me purifier, jusqu'à la dernière goutte de votre sang, et vous opérez tous ces prodiges par l'amour extrême que vous avez pour moi.

O bonté infinie! que vous observez beaucoup mieux envers moi, qui suis un misérable pécheur, le précepte de l'amour que vous m'avez donné, que je ne l'observe à votre égard! Quoique vous soyez mon Seigneur et mon Dieu, vous m'aimez de tout votre cœur, de toute votre âme, de toutes vos forces. Ah! pour répondre à cet excès de tendresse, que n'ai-je, ô divin Agneau! l'ardeur et la pureté de tous les Anges, de tous les Saints du Paradis, et de toutes les âmes justes de la terre, afin de vous aimer comme ils vous aiment, et de vous adorer comme ils vous adorent... Et, puisque vous vous livrez à moi sans réserve, et que vous vous immolez pour moi, faites que désormais je me contente de vous seul, que je ne désire que vous, que je ne soupire qu'après vous. Soyez, ô mon doux

Jésus, mon seul trésor, ma vie, mon repos et ma gloire !...

Mais, quelle merveille, Seigneur, la croix et les heures que vous y demeurez attaché ne sont rudes que pour vous; et les pécheurs y trouvent leur consolation! Vous réservez pour vous seul, ô victime innocente! toute la peine et toute l'amertume de cette croix, et vous voulez qu'elle soit pour moi une source de douceurs ineffables.

En effet, Seigneur, tout mon bonheur est dans votre croix. Si je suis persécuté, j'y rencontre un asile; si je suis affligé, vous m'y con-consolez. Si on m'accable de faux témoignages, vous m'y enseignez la vérité éternelle. Si mes amis m'abandonnent, j'y deviens votre fils. Si on m'attaque, vous m'y défendez; si on me condamne injustement, vous m'y justifiez; si je pèche, vous m'y pardonnez; si je suis faible, vous m'y soutenez; si je m'égare, vous m'y rappelez; si je reviens, vous me recevez dans ses bras. Si je suis ignorant, vous m'y instruisez; si je suis aveugle, vous m'y éclairez; si je tombe vous m'y relevez; si je suis tiède, vous m'y rendez fervent; si je suis fervent, vous m'y enflammez encore davantage; si je profite, vous m'y aidez, et si je persévère, vous m'y couronnez...

C'est dans votre croix, ô mon aimable Sauveur! que je goûte un repos solide et une véritable consolation. Quoique j'y pleure, j'y

suis content; et les larmes que j'y répands, sont mille fois plus douces que toutes les joies du monde. Que fais-je donc, ô mon Dieu? où suis-je, quand je ne suis pas au pied de votre croix?

O sainte croix! compagne fidèle de mon Sauveur, il y a assez longtemps que vous le possédez : laissez-le descendre, et donnez-le moi, afin que je le reçoive dans mon âme, ou plutôt, entrez vous-même avec lui dans mon cœur. Que je demeure désormais attaché à lui, et à vous, et que je ne sois jamais ni sans lui, ni sans vous !

Très-sainte Mère de Dieu, compagne inséparable de la croix du Sauveur, vous savez à quel prix votre divin Fils m'a racheté : faites, ô ma tendre Mère qu'il n'ait pas travaillé en vain. Obtenez-moi, je vous en conjure, la grâce de profiter de ses souffrances, et de parvenir à la vie éternelle,

Ainsi soit-il.



CHAPITRE XLVIII.

Le mépris de sa personne et des vérités qu'il enseigne.

Le Sauveur endura dans tout le cours de sa passion une sorte de peine très-fâcheuse dont nous avons déjà parlé en divers endroits, mais que nous devons considérer ici avec plus de soin, parce qu'elle se fit sentir avec plus de violence pendant le temps qu'il demeura attaché à la croix. Cette peine fut d'entendre les railleries outrageantes qu'on faisait de lui et de sa doctrine. Car ceux qui passaient, ceux qui le regardaient, ceux qui étaient crucifiés avec lui, les prêtres, les magistrats, le peuple, tous enfin se moquaient de lui, et le chargeaient de malédictions et d'injures.

Ce doux Agneau écoutait toutes ces choses avec une patience invincible, mais non pas sans une extrême douleur.

Les Juifs avaient souvent éprouvé qu'il pénétrait le fond des cœurs, que leurs pensées

les plus secrètes lui étaient connues, et qu'ayant taché en vain de le surprendre par des questions artificieuses, ils avaient toujours été contraints de se retirer avec confusion. Ils résolurent de s'en venger quand ils le virent entre leurs mains, en insultant à sa divine sagesse : semblables aux frères de Joseph, (qui, voulant le faire mourir, le traitaient de rêveur et de visionnaire sur les vérités qu'il leur avait prédites,) ils donnaient par raillerie à Jésus-Christ le nom de prophète, afin de décrier d'une manière plus offensante ses prédictions et sa doctrine.

Or, le Sauveur en entendant les blasphèmes de ces misérables, la dérision et le mépris qu'ils faisaient de sa divinité , en était plus vivement affecté que des autres peines qu'il endurait. Son amour lui rendait celles-ci douces, au lieu qu'il ne trouvait rien en celles-là qui ne fût abominable. Une âme qui a senti combien Dieu est pur, et qui a été pénétrée du zèle de sa gloire, peut comprendre, quoique faiblement, quelle fut alors l'amertume intérieure de Notre Seigneur.

La justice et la conscience aident à souffrir la peine, quand on est coupable; et quand on ne l'est pas, on trouve de la consolation dans son innocence; mais plus on a d'amour de Dieu et de zèle pour sa gloire, plus on est sensible au mépris de la vérité. Cette sensibilité est quelquefois si grande, qu'il faut une vertu héroïque pour la supporter.

Le Sauveur la supporta avec autant de silence et de modération que s'il n'eût rien senti; et cependant il est certain que cette peine était autant au-dessus de celles qu'il souffrait en sa chair, qu'il aimait plus son Père que son corps.

Jésus-Christ étant crucifié entre deux voleurs, était exposé à toutes les insultes des personnes les plus viles; aussi il n'y en avait point qui ne prit la liberté de l'outrager. Ceux qui passaient par le Calvaire, le chargeaient d'injures, et disaient, en branlant la tête : « toi qui détruis le temple de Dieu et qui le rebâtis en trois jours, que ne te sauves-tu toi-même? Si tu es le Fils de Dieu, descends de la croix. »

Ils décriaient aussi ses miracles, et ils attribuaient au temple de Jérusalem ce qu'il avait dit du temple de son corps. La fureur était générale. Le prophète a comparé ces blasphémateurs aux animaux les plus féroces, aux taureaux indomptés, aux lions rugissants, aux licornes en fureur. Cependant, Jésus ne disait mot : ni les tourments, ni les opprobres ne lui arrachaient aucune plainte.

Les princes des prêtres, avec les scribes et les anciens du peuple, disaient en se moquant : « il a sauvé les autres, et il ne peut se sauver lui-même; s'il est le roi d'Israël, qu'il descende maintenant de la croix et nous croirons en lui. Il met sa confiance en Dieu, que Dieu le délivre présentement, s'il l'aime; car il a

dit : je suis le Fils de Dieu. » Le peuple criait d'un autre côté : « il a sauvé les autres, qu'il se sauve lui-même, s'il est le Christ choisi de Dieu. »

Les soldats l'insultaient aussi, et en s'approchant, lui présentèrent du vinaigre à boire en disant : « sauve-toi donc, si tu es le roi des Juifs. » Enfin les voleurs qui étaient crucifiés avec lui, lui faisaient des reproches, et l'un d'eux lui parlait d'une manière si insolente, que l'autre, qui commençait à sentir l'effet de la grâce, ne put s'empêcher de le reprendre.

Mais ces personnes qui paraissaient si unies dans le dessein d'outrager le Sauveur, agissaient néanmoins par des motifs différents. Le mauvais larron l'insultait par impatience, et par le chagrin de se voir mourir en croix; le peuple par la licence qui lui est ordinaire; les prêtres par haine, par orgueil, et par la joie secrète que leur inspirait le succès de leur entreprise; et les passants branlaient la tête, pour marquer que la fraude était découverte, la vérité reconnue et le monde désabusé.

Quoique les Évangélistes aient exposé en peu de paroles cet endroit de la passion du Sauveur, on peut juger par la fureur dont les Juifs étaient animés contre lui, qu'ils ont dit une infinité d'autres choses grossières que ces écrivains sacrés ont jugé indignes d'être rapportées.

Ces sortes de souffrances sont souvent le partage de certaines âmes privilégiées que Dieu veut élever à une plus haute vertu, en les purifiant pleinement de l'amour d'elles-mêmes et de celui du monde. Comme un sage capitaine, il confie à ses plus braves soldats les entreprises les plus difficiles, et il les expose aux endroits les plus dangereux, afin qu'ils acquièrent plus de gloire.

Quelle grande instruction nous donne ici le Sauveur, en souffrant avec tant de patience le mépris de sa personne et des vérités qu'il enseigne. Nous voyons les prêtres, les magistrats employer contre lui, pour le perdre, non la raison et la justice, mais l'artifice et l'autorité : nous les voyons tous abuser de l'ignorance du peuple et de la licence des soldats pour obscurcir la vérité. Si le peuple a approuvé leur conduite, c'est parce qu'il était séduit et entraîné par les intrigues des Scribes et des Pharisiens. Car ces orgueilleux persécutaient le Sauveur, parce que sa doctrine combattait leurs passions et les désirs corrompus de leur cœur. La persécution des Pharisiens subsiste toujours, et pour les mêmes causes.

Mais si nous considérons avec attention de quelle manière Jésus-Christ gouverne son Église, nous connaîtrons aisément combien il est nécessaire que ceux qui en sont membres ressemblent à leur chef. De tout temps, ce divin Pasteur a voulu que ses bre-

bis soient chassées et déchirées par des loups ravissants. Il abandonne la tête de son saint Précurseur à la vengeance d'une femme adultère, la vie de ses apôtres aux ennemis de son nom, les biens, la réputation de ses plus fidèles serviteurs à la malice des impies, parce qu'il sait que son Église n'est jamais plus florissante que lorsqu'elle se trouve ornée des exemples, des mérites, et de la constance des saints.

Il ne faut donc pas s'étonner si le monde ne les connaît pas, et s'il ne cesse de les persécuter. Comme le ciel est la patrie des crucifiés, Dieu permet qu'ils ne soient connus sur la terre qu'autant que cela est nécessaire pour leur faire mériter le ciel. En souffrant tranquillement le mépris et l'oppression, sans se mettre en peine de leur gloire, les serviteurs de Jésus-Christ font éclater celle de Dieu.

Ayons donc sans cesse recours, pour vaincre le mal, aux armes spirituelles qui sont une patience à toute épreuve, une foi pure, une ferme espérance en Dieu, et une charité inaltérable. Il y a dans ces armes une vertu divine qui rend toujours victorieux, depuis que Jésus-Christ, notre chef, s'en est servi pour vaincre le monde, l'enfer, et le péché.

Entretien avec Jésus-Christ sur le mépris qu'on fait de sa personne et de ses vérités.

Que le Ciel et la terre, les justes et les pécheurs, les Anges et les Saints vous adorent, ô le Dieu de mon âme! Je vous adore, je vous loue, je vous bénis avec eux, et je vous rends d'immortelles actions de grâces, de ce que, pour nous instruire, vous avez bien voulu souffrir sur la croix le mépris de vos divines vérités. Votre cœur, ô mon Jésus! a été plongé dans un océan d'amertume. On ne s'est pas contenté de faire endurer à votre corps les plus cruels tourments, on s'est élevé contre votre divinité; on a osé l'attaquer par des railleries sacriléges, auxquelles le zèle de la gloire de Dieu, qui vous consumait intérieurement, vous rendait infiniment sensible.

Les plaies de votre corps et les opprobres de votre passion étaient à la vérité très-douloureuses; néanmoins elles étaient adoucies par le plaisir que votre amour se faisait de sauver les pécheurs, et d'obéir aux volontés de votre Père. Mais, ô mon aimable Jésus! combien avez-vous souffert d'entendre outrager la vérité souveraine; c'était pour votre cœur un tourment dont nul esprit créé ne peut apprécier la grandeur! Cependant, ô mon Dieu! parmi tous ces blasphèmes contre la divinité

de votre personne adorable, vous gardez un profond silence.

D'où vient cette patience inaltérable, ô divin amour? Ah! c'est que vous voulez que rien ne manque à la perfection de votre sacrifice. Voilà pourquoi vous souffrez sans vous plaindre toutes ces ignominies. Quand je vois vos ennemis, pour soutenir le mensonge contre votre gloire, rendre douteuses, parmi les hommes, les vérités les plus pures, j'avoue, Seigneur, que cette injustice m'accable; je me sens trop faible pour la supporter. Si votre exemple n'était pas capable de modérer mon zèle, je m'indignerais contre vos persécuteurs.

Eh quoi! on ose vous accuser d'avoir sauvé les autres, et de mettre votre confiance en Dieu! Quel crime y a-t-il donc à faire le bien, et à honorer le Seigneur! On traite votre patience d'impuissance : on défie Dieu même de vous délivrer : et ce sont les chefs du peuple les Scribes, et les Pharisiens qui profèrent ces blasphèmes! On promet, par dérision, de croire en vous si vous descendez de la croix... Vous ferez plus, Seigneur, vous sortirez du tombeau; et vous, insensés, vous le verrez un jour descendre du ciel avec une grande puissance et une grande majesté pour vous juger, et vous condamner sans miséricorde. Il n'est pas ô mon Jésus! jusqu'aux passants qui ne vous outragent; les soldats placés au pied de votre croix, pour empêcher le désordre, vous insultent : mais on ne dit rien aux voleurs placés à

vos côtés, ce n'est que contre vous que toutes les bouches blasphèment et vomissent les paroles les plus grossières...

Tandis que tout le monde se déchaîne, que toutes les langues s'aiguisent, vous vous offrez, ô mon Jésus! comme nne victime d'expiation à votre Père, pour le salut de tous les hommes. Ni les tourments, ni les opprobres ne vous arrachent aucune plainte. Vous achevez l'œuvre de notre rédemption, vous buvez le calice jusqu'à la lie.

Mais pourquoi, ô doux et aimable Jésus, voulez-vous donc souffrir ces outrages? Ah! c'est pour expier mon orgueil, et pour m'obtenir la grâce de la douceur, de l'amitié, et de la patience. Assujettissez donc en moi, ô mon Dieu! toutes mes pensées et mes désirs à votre sainte volonté : retenez ma langue afin que je me taise, dilatez mon cœur, afin que je m'estime heureux de souffrir, et de mourir pour vous. Apprenez-moi à vous louer, et à vous aimer dans la prospérité et dans l'adversité, sur le Thabor et sur le Calvaire.

Qui pourrait dire, ô divin Jésus! les merveilles que votre croix opère dans les âmes, quelle lumière elle y répand? Vous relevez, en un moment les cœurs de vos serviteurs accablés sous le poids de leurs péchés, pour en faire les temples vivants de votre gloire : lorsqu'on voit auprès de vous un voleur public endurer avec une résignation si parfaite le supplice qu'il a mérité par ses crimes; votre

puissance ne paraît pas moins, que si vous le délivriez de la croix. Quand vous portez le Centenier à confesser hautement que vous êtes le Fils de Dieu, et les autres témoins de votre mort à s'en retourner chez eux en se frappant la poitrine, vous ne faites pas moins connaître du haut de la croix qui vous êtes, que si vous résistiez à tous les efforts de vos ennemis.

O mon Jésus ! qu'il y a de gloire cachée sous vos opprobres ! Que l'âme éclairée trouve de liberté dans vos chaînes, de repos dans vos travaux, et de douceur dans votre croix ! « Vous êtes vraiment un Dieu caché et un Dieu sauveur ! » *Oui, vous êtes le Christ, Fils de Dieu !*

O la plus désolée de toutes les mères ! quel glaive terrible a pénétré votre âme ! Tous les coups qui sont tombés sur Jésus vous ont aussi frappée, toutes ses douleurs vous ont abattue, toutes ses plaies vous ont déchirée ; ô tendre Mère, obtenez-moi, s'il vous plaît, cette plaie d'amour dont votre cœur est blessé.

Ainsi-soit-il.



CHAPITRE XLIX.

L'impénitence de Judas et du mauvais larron.

La haine, la crainte, la douleur et la joie naissent de l'amour : car on hait tout ce qui est contraire à l'objet qu'on aime ; on craint de le perdre ; on s'afflige de l'avoir perdu, et on est ravi de le posséder. Celui qui connaît combien Jésus-Christ aime les pécheurs, ce qu'il a fait pour leur témoigner son amour, et ce qu'il a souffert pour les sauver, peut aisément comprendre jusqu'à quel point ce Pasteur charitable a été sensible à la crainte d'être l'occasion de la ruine spirituelle de plusieurs de ceux qu'il était venu sauver.

On ne peut douter qu'un des plus grands tourments de la passion de Jésus-Christ n'ait été la vue de ceux qui devaient périr. Il sentait particulièrement la perte de ceux qui étaient les ministres de sa mort, et qui ne voulaient point profiter de ses souffrances.

Mais, si Notre Seigneur a été si vivement touché de la perte de tous les réprouvés, qui pourrait croire qu'il ne l'ait été de la damnation de Judas ? Ce malheureux avait reçu, ainsi que les autres Apôtres, des grâces de salut très-abondantes. Jésus-Christ l'avait retiré du monde pour le mettre au nombre de ses disciples et des confidents de ses plus secrètes pensées. Il avait vu dans la conduite de son divin Maître des exemples admirables des plus héroïques vertus. Il avait entendu de sa bouche les paroles de la vie éternelle. Combien de fois n'avait-il pas goûté dans une familiarité sainte, des douceurs capables de convertir les démons? Il avait reçu le pouvoir de faire des miracles ; cependant ces preuves si sensibles de la puissance du Sauveur, n'ont pas éteint dans le cœur de ce misérable l'esprit d'avarice qui le portait à vendre son divin Maître.

Cependant, Jésus-Christ n'abandonna pas dans ce moment son perfide disciple. Il employa, pour le détourner de sa noire perfidie, les grâces les plus puissantes. Il lui donna, dans la dernière cène, son corps à manger et son sang à boire. Il lui communiqua le pouvoir de remettre les péchés, et d'immoler l'agneau sans tâche. Il lui lava les pieds, et il joignit encore à toutes ces marques si touchantes de bonté plusieurs mouvements intérieurs de la grâce. Mais, voyant que rien n'amollissait la dureté de ce cœur impénitent, il

déclara enfin à ses Apôtres qu'un d'eux devait le trahir.

Ce perfide ne fut ébranlé ni par les caresses ni par les menaces du Sauveur. Il voulut même recevoir un baiser de ce traître au Jardin des Olives, où il lui dit, en lui reprochant son crime : eh quoi ! « mon ami, vous trahissez le Fils de l'homme par un baiser ? »

Mais, quand Judas vit que Jésus était condamné, et que les Juifs ne voulaient pas reprendre l'argent dont ils avaient payé la trahison, au lieu d'avoir recours à la clémence de Celui qu'il avait trahi, il se pendit par désespoir, et rendit son âme malheureuse entre les mains des démons. C'est ainsi que ce divin Maître, qui ne contraint point les volontés, eut la douleur de voir périr un disciple qu'il avait prévenu de mille faveurs.

Jésus-Christ, comme pour réparer cette perte, voyant qu'un des voleurs qui étaient crucifiés avec lui, implorait sa miséricorde, lui promit sur l'heure le Paradis, et témoigna par là combien lui causait de joie le retour sincère d'un pécheur. C'est avec peine, en effet, que Dieu condamne les pécheurs, lorsqu'il les voit obstinés à leur perte, et il pardonne toujours avec plaisir à ceux qui ont recours à sa bonté.

Le voleur crucifié à sa gauche pouvait obtenir la même faveur, car ce malheureux avait entendu Jésus-Christ demander à haute voix

au Père éternel miséricorde pour les pécheurs. Il avait vu l'éclipse du soleil, le tremblement de la terre, la pénitence de son compagnon, qui confessait hautement son péché, qui acceptait avec une humble soumission à la justice divine le supplice de la croix, et qui reconnaissait l'innocence et la royauté de Jésus-Christ, en disant : « Seigneur, souvenez-vous de moi, quand vous serez dans votre royaume. » Enfin, il était témoin de la promesse que le Sauveur faisait à ce voleur pénitent de le mettre, dès ce jour même, en possession du Paradis; mais sans être touché de cet exemple, à la vue du sang de Jésus-Christ qui coulait en abondance, et à l'ombre de l'arbre de vie, il mourut dans son péché.

Le Fils de Dieu, comme juste juge, le condamna dès lors; mais comme Rédempteur, comme Père, comme ami fidèle et comme Pasteur charitable, il ne put voir, sans une extrême douleur, cette brebis malheureuse périr par son opiniâtreté à la source même du salut. Ainsi, les tourments du Sauveur, quoique très-grands et très-sensibles, étaient encore beaucoup augmentés par les angoisses intérieures que lui causait son amour pour les pécheurs.

Nous apprenons ici une vérité très-importante, et en même temps bien consolante pour nous, c'est que Jésus-Christ désire plus ardemment notre salut, et sent plus vivement notre perte que nous ne pouvons jamais, ni

désirer l'un, ni sentir l'autre; qu'il a, en tout temps, et à toute heure, les bras ouverts pour recevoir les pécheurs repentants, et qu'il offre les trésors de ses grâces à tous ceux qui veulent bien les recevoir. L'exemple du bon larron en est une preuve bien sensible.

Mais il est vrai que cette assurance, si certaine du côté de Dieu, devient douteuse par l'exemple de Judas et du mauvais larron; car, s'il y a quelques endroits au monde où le salut paraisse assuré, c'est dans le Ciel parmi les Anges, sur la terre parmi les Apôtres, et dans une mort soufferte au côté de Jésus-Christ; et cependant les Anges n'ont pas été sûrs de leur salut dans le Ciel, d'où plusieurs sont tombés, ni Judas dans l'état apostolique, où il s'est pendu; ni le mauvais larron dans la compagnie de Jésus crucifié, où il a trouvé sa condamnation. Nulle grace de Jésus-Christ ne sauve une créature libre, si on n'y coopère, et si on ne profite des occasions de salut que Dieu nous présente.

Or, afin que la confiance en la bonté de Dieu ne nous fasse pas négliger nos devoirs, comme il n'arrive que trop souvent, et que personne ne compte sur sa dernière heure, en s'assurant que la grâce d'une véritable pénitence ne lui manquera pas alors : souvenons-nous de ce qu'enseigne saint Augustin, en parlant de la conversion du larron : « il est certain, dit ce Père, que celui qui, au dernier moment de sa vie, se convertira à Dieu

de tout son cœur recevra miséricorde; mais il est très-incertain, si celui qui a passé sa vie dans l'oubli de Dieu, et qui a négligé tant de grâces de salut, se convertira sincèrement parmi les douleurs de la maladie et les frayeurs de la mort. » C'est pour cela que Dieu, qui nous a proposé dans les saintes Écritures plusieurs exemples de pécheurs convertis pendant le cours de leur vie, ne marque qu'un seul homme, qui est le bon larron, converti à l'heure de la mort; afin qu'aucun de nous ne se promette un semblable bonheur par une confiance présomptueuse et téméraire. Efforçons-nous donc de faire notre salut avec crainte et tremblement.

Entretien avec Jésus-Christ sur l'impénitence de Judas et du mauvais larron.

Que vos bontés sont admirables, ô divin Jésus! Que votre douceur a de charmes pour les pécheurs! Vos regards convertissent les âmes; vos paroles en amollissent la dureté; votre conversation les retire de l'égarement, et votre compagnie les attache à vous par les liens d'une agréable captivité. Vous avez sanc-

tifié la Magdeleine pénitente prosternée à vos pieds; Zachée, en entrant dans sa maison; Matthieu, en l'appelant à vous; Paul, en lui reprochant son injuste persécution; et Pierre, en le regardant.

Vous avez mangé avec les pécheurs; vous les avez cherchés avec empressement, reçus avec miséricorde, défendus avec bonté, enrichis avec magnificence. Vous avez justifié le publicain, et accordé le pardon au bon larron. Vous n'avez laissé aucun pécheur sans remède, et tous ceux qui périssent ne doivent attribuer leur perte qu'à l'obstination de leur propre volonté.

Vous avez eu, ô divin Sauveur! plus de soin du salut des pécheurs, que de votre honneur et de votre vie. Vous vous êtes livré pour eux; vous avez pleuré leurs maux, expié leurs péchés, enduré les peines qu'ils avaient méritées; et en toute occasion, vous avez montré combien votre cœur était sensible aux malheurs qu'ils s'attiraient eux-mêmes.

Si tous ceux qui se perdent vous causent une si vive douleur, quelle fut celle que vous ressentîtes, en voyant périr Judas dans votre compagnie, et le larron à votre côté! Il n'y a que celui qui vous aime, ô mon Dieu! qui puisse comprendre quelle fut alors l'amertume de votre cœur, parce que lui seul connaît l'étendue de votre amour. Votre compassion pour les pécheurs, qui veulent se perdre, est toujours la même, ô divin Rédempteur! Jus-

qu'au moment de la mort, vous ne cessez de les éclairer de vos lumières, vous leur ménagez des circonstances favorables, qui devraient les ramener à vous ; mais ces aveugles s'obstinent dans leur malice, et quand bien même vous descendriez de la croix, leur cœur impénitent et endurci demeurerait insensible.

O divin amour! qui n'êtes jamais aveugle, quoique vous soyez rempli de tendresse envers les pécheurs, oubliez-vous donc vos propres tourments, pour n'être sensible qu'à notre perte! O Jésus! si dur à vous-même, et si charitable envers nous, contentez-vous des douleurs que je vous ai causées par le déréglement de ma vie, et ne les augmentez pas par la perte de mon âme ; ne permettez pas qu'elle soit à jamais séparée de vous dans l'éternité !...

O roi de gloire! voici un autre voleur que je vous présente, pour vous consoler de la perte que vous venez de faire. Je suis ce voleur, ô mon Dieu! Vous savez que je ne suis pas moins coupable que celui que vous voyez périr à votre gauche, ni moins digne que lui du supplice qu'il endure. J'ai dissipé les talents de la nature et de la grâce que vous m'aviez confiés, et au lieu de les faire profiter pour votre service, j'en ai abusé pour vous offenser. J'ai dérobé mille fois votre gloire par mon orgueil et par ma vanité, en attribuant à mon travail et à mes mérites ce que je devais à votre grâce et à votre miséricorde. J'ai péché

contre la justice, en préférant les illusions du monde et de la chair à vos saintes vérités, et en me laissant corrompre par les sollicitations de mon amour-propre. Hélas! ma vie n'a presque été autre chose qu'une suite d'actions dignes de mort. Je n'ai cessé, ô mon Dieu! de vous ravir la gloire qui n'est due qu'à vous seul...

Combien de fois auriez-vous pu me perdre, Seigneur, en me livrant très-justement à la puissance des démons et aux supplices de l'enfer? Mais par votre infinie miséricorde, vous m'avez toujours supporté, et vous m'avez attendu jusqu'ici avec une patience admirable. Enfin voici l'heure où je dois revenir à vous, recevez, ô divin Jésus! ce pécheur plus criminel que ceux qu'on a crucifiés auprès de vous.

Je confesse avec le bon larron que vous êtes le Roi et le Seigneur du Paradis; je vous reconnais pour mon Sauveur et mon Dieu sur cette croix, où je vous vois couvert de sang et de plaies. Si, au moment de la mort, vous avez consolé le bon larron, ce que vous avez fait n'était pas pour lui seul. Vous vouliez, par là, apprendre aux pécheurs que vous êtes toujours disposé à leur ouvrir l'entrée du ciel, s'ils veulent se convertir à vous. Ne permettez à aucun d'eux de se laisser aller à la défiance ; votre miséricorde est infinie ; se défier de votre parole serait blesser votre amour.

Souvenez-vous donc de moi, ô doux Jésus! et accordez-moi la place que le mauvais larron aurait dû occuper dans votre royaume. Pour mériter cette faveur, faites-moi la grâce de demeurer près de votre croix, et d'y être attaché, s'il le faut, afin qu'ayant été le compagnon de votre douloureuse passion, j'entre un jour avec vous dans la gloire.

O Mère de Dieu! refuge et avocate des pécheurs, qui avez mieux compris que personne combien leur perte a coûté de larmes à votre divin Fils, ne me refusez pas votre protection, et obtenez-moi la grâce de mériter le Ciel. Et vous, bienheureux voleur qui entrez aujourd'hui dans le Paradis, souvenez-vous de votre semblable, aidez-moi à mériter la croix qui vous a sauvé, l'amour qui vous a sanctifié, et la gloire qui vous a couronné.

Ainsi soit-il.



CHAPITRE L.

La douleur que Jésus-Christ eut de voir la désolation de sa sainte Mère.

La très-sainte Vierge a eu tant de part à notre salut et aux souffrances de son divin Fils, que nous ne pouvons nous dispenser de parler des douleurs mortelles de cette Mère affligée. Sa peine était de voir son Fils, qu'elle aimait beaucoup plus que sa propre vie, noyé dans une mer de tourments et d'ignominies; et le Sauveur sentait aussi très-vivement la pointe de ce glaive de douleur, dont il voyait le cœur de sa sainte Mère transpercé au pied de la croix. Comme Elle avait toujours été la parfaite imitatrice des vertus héroïques de ce Fils bien-aimé, elle voulait encore lui ressembler dans la manière de souffrir; mais elle avait intérieurement un très-rude combat à soutenir, car elle était pressée d'un côté, par la tendresse qu'elle avait pour son Fils unique, et de l'autre par la soumission qu'elle devait aux ordres de Dieu, et par le désir du

salut des hommes. Sa charité pour les pécheurs, dont elle était déjà l'avocate, voulait qu'ils eussent un remède capable de guérir leurs maux; et l'amour maternel qu'elle sentait pour son Fils, à qui ce remède devait coûter si cher, n'y pouvait penser sans horreur : son cœur ainsi déchiré ne trouvait aucune ressource que dans l'abandon universel aux volontés de Dieu.

Les Saints, qui se sont le plus appliqués à la méditation des souffrances de Jésus-Christ, ont cru, ou par une pieuse conjecture, ou par une lumière extraordinaire, que ce divin Sauveur, voyant approcher le temps de sa passion, alla prendre congé de sa sainte Mère, lui demanda son consentement pour accomplir l'œuvre de notre Rédemption, lui déclara que la volonté du Père éternel était qu'elle demeurât au pied de la croix, qu'elle y vît expirer son Fils au milieu des tourments, qu'elle reçût ce corps crucifié entre ses bras; et, quand on le descendrait de la croix, qu'elle l'ensevelît de ses propres mains. Il lui marqua ensuite ce qu'elle avait à faire, et où elle demeurerait en attendant qu'il ressuscitât; enfin il lui recommanda ses disciples et les autres fidèles. Ce n'est pas qu'il ne lui eût déjà dit auparavant ce qu'il devait endurer pour notre salut; mais il lui découvrit en ce moment, d'une manière plus claire, toute la suite de sa passion, afin qu'elle l'accompagnât en esprit dans les lieux où il devait souffrir.

Il est croyable que cette entrevue ne se passa pas en de longs discours, et que les yeux et le cœur eurent plus de part que la bouche à la communication qu'ils se firent alors de leurs sentiments; mais on ne peut douter qu'il ne se glissât jamais dans la tendresse qu'ils se témoignèrent l'un à l'autre, aucune faiblesse, qui pût diminuer la perfection de leur obéissance et de leur conformité à la volonté divine. Car Jésus-Christ, comme Fils de l'homme, était naturellement touché de l'état de sa sainte Mère; mais parce qu'il était Dieu, il lui inspirait toute la force dont elle avait besoin dans un si grand accablement et il la consolait par des paroles toutes divines, que cette humble servante conservait soigneusement dans son cœur.

Il est aisé de se figurer que cette tendre mère se serait estimée très-heureuse de pouvoir être crucifiée en la place de son Fils, si cela eût été convenable; et qu'elle eût beaucoup mieux aimé mourir elle-même que de le voir souffrir : mais, parce que Dieu en avait ordonné autrement, elle offrait au moins le sacrifice de son cœur, tandis que Jésus immolait sur la croix son corps et sa vie.

Pendant que le Sauveur allait à la mort, la très-sainte Vierge le suivait en esprit, plongée dans un océan de douleur, souffrant une tristesse mortelle et une espèce d'agonie, quoique toujours parfaitement soumise à la volonté divine. C'est ainsi qu'elle entrait dans

les dispositions intérieures de son Fils, et lorsqu'il suait sang et eau au Jardin des Oliviers, et quand elle apprit qu'il était entre les mains des pécheurs. Car, dès qu'il eût été pris, et que les Juifs, après l'avoir enfermé dans une prison, se furent retirés chez eux pour prendre un peu de repos, saint Jean, disent certains auteurs, vint rendre compte à la sainte Vierge de ce qui s'était passé; il lui dit que le Sauveur était déjà condamné à la mort par les Juifs, et qu'il devait être conduit chez Pilate dès le matin, afin que ce magistrat romain confirmât leur sentence.

Il est plus facile de méditer dans le silence quel fut alors l'entretien de la sainte Vierge et du Disciple bien-aimé, que de l'exprimer par des paroles. Ce qu'on en peut dire ici de plus certain, c'est que l'auguste Mère de Dieu ne se laissa aller à aucun de ces mouvements déréglés si ordinaires aux femmes affligées; et que, quoiqu'elle sentît au-dedans d'elle-même une douleur très-sensible, elle ne fit rien paraître au-dehors, qui pût choquer la modération et la bienséance la plus sévère.

Elle sortit de sa demeure au lever du soleil pour aller chercher son Fils, et pour le suivre jusqu'à la croix. Elle marchait en silence par les rues de Jérusalem, arrosant le chemin de ses larmes, et remplissant l'air de ses soupirs. Quelques femmes vertueuses attachées à Jésus-Christ se joignirent à elle, et après avoir marché quelque temps, elles ren-

contrèrent le Sauveur que l'on conduisait chez Hérode; mais la foule était si grande, qu'elles ne le purent voir, elles entendaient seulement les cris de ceux qui l'outrageaient, et qui vomissaient contre lui mille blasphèmes.

Ce divin Agneau, de son côté, se trouvant au milieu des loups, eût été bien aise de voir sa sainte Mère, quoique cette vue dût être pour lui un surcroît de douleur. Mais la sainte Vierge ne put voir son fils que quand il fut montré au peuple par Pilate. Elle le vit alors tout sanglant, tout couvert de plaies, tout défiguré, vêtu d'un habit ridicule, avec une couronne d'épines sur la tête et un roseau à la main. Jésus-Christ savait qu'elle était présente à ce spectacle, il voyait le fond de ce cœur affligé, et il ne sentait pas moins la douleur de sa Mère que la pointe de ses épines.

D'ailleurs cette pauvre Mère n'était pas seulement tourmentée par la vue d'un objet capable de la faire mourir; elle entendait encore les faux témoignages dont on déchirait la réputation de son divin Fils, les malédictions qu'on lui donnait, les cris de ceux qui demandaient qu'on préférât à cet innocent Agneau un voleur et un homicide, et qu'on crucifiat l'auteur de la vie. Elle entendait la voix du héraut qni publiait la sentence de mort que Pilate venait de prononcer; elle vit ensuite élever cette grande croix que le Sauveur devait porter lui-même pour y être attaché. Dès

qu'il commença à marcher, elle se mit à sa suite versant autant de larmes qu'il répandait de gouttes de sang, et accablée intérieurement d'une croix de douleur qui n'était pas moins pesante que celle qu'elle voyait sur les épaules de son Fils.

Quand elle fut arrivée sur la montagne du Calvaire avec les femmes pieuses qui avaient suivi le Sauveur, quand elle vit de près l'appareil de ce supplice si cruel, et si honteux tout ensemble; quand elle entendit les coups de marteau dont on perçait les pieds et les mains de son Fils unique, quand il parut élevé sur la croix, et qu'elle vint à considérer cet océan de douleurs, que l'amour maternel lui représentait toutes en détail, comme elle était déjà beaucoup affaiblie par la triste nuit qu'elle avait passée, par le peu de nourriture qu'elle avait prise, par les larmes qu'elle avait répandues, et que, d'ailleurs, elle était femme, mère, et par conséquent sensible, ne pouvant surmonter le sentiment de la nature, ni soutenir la grandeur de sa peine, on dit qu'elle tomba évanouie entre les bras de celles qui l'accompagnaient.

Alors ses larmes s'étant séchées, elle demeura quelque temps pâle et tremblante, jusqu'à ce que, non par aucun secours humain, mais par la vertu secrète que son divin Fils lui communiquait, afin qu'elle pût souffrir encore davantage, revenant à elle, et ramassant toutes ses forces, elle se leva, fendit la

foule, avec saint Jean et les femmes qui l'avaient suivie, et pénétra jusqu'au pied de la croix. Là, se tenant debout, et ayant les yeux attachés sur le Sauveur, elle fit l'office de notre avocate, offrant intérieurement au Père éternel, pour le salut de tous les hommes, les douleurs et le sang de leur commun Fils. Cette tendre Mère craignait de le voir mourir, et elle souffrait de le voir vivre dans les tourmen!s qui ne devaient finir que par la mort.

Ce divin Agneau et cette innocente brebis se regardaient, et s'entendaient mutuellement; ils étaient tourmentés par les douleurs l'un de l'autre; et ces douleurs étaient telles, qu'on peut dire que plus on les considère, moins on les comprend. Il n'y a que les cœurs de la Mère et du Fils qui puissent concevoir tout ce qu'ils ont enduré; parce que la mesure de leur douleur étant celle de leur amour, pour savoir ce qu'ils ont souffert, il faudrait connaître combien ils ont aimé; mais nous sommes très-incapables de cette connaissance, parce que nous sommes très-éloignés de leur amour.

Quoiqu'il semble qu'on ne puisse rien ajouter à la profonde désolation de la sainte Vierge, son cœur tout affligé qu'il était, recevait cependant encore de temps en temps de nouvelles secousses par les nouvelles circonstances de la passion de son Fils. Qui pourrait exprimer, en effet, combien fut grande la

peine qu'elle ressentit intérieurement, quand elle l'entendit dire si amoureusement à son Père : « *Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'avez-vous abandonné !* » Et lorsqu'elle vit les Juifs lui présenter du fiel et du vinaigre pour apaiser la soif brûlante dont il était dévoré ; quand il poussa ce grand cri avec lequel il expira, quand elle le reçut entre ses bras, et l'enveloppa d'un suaire ; enfin, quand elle se vit privée de la présence de son bien-aimé pendant ces trois jours qui précédèrent sa résurrectien glorieuse !

Les douleurs de la très-sainte Vierge furent plus cruelles pour le cœur de Jésus que la croix elle-même. Car cette Vierge très-pure était plus digne de son amour que tous les Anges du Ciel et tous les hommes de la terre, et elle était par conséquent plus aimée. Aussi jamais mère n'avait aimé si ardemment, ni si tendrement son Fils ; elle avait été la compagne fidèle de ses travaux ; elle était sainte, innocente, immaculée, et elle ne méritait aucune peine ; cependant, elle a été la plus affligée de toutes les mères. Il est vrai que le Sauveur, par le respect qu'il avait pour son auguste Mère, ne permit pas que les bourreaux la maltraitassent ; mais l'amour qu'elle avait pour son Fils la tourmentait beaucoup plus que n'eussent pu faire tous les bourreaux.

Le Sauveur voyait de la croix que ses douleurs perçaient le cœur de sa sainte Mère ; il

savait tout ce qu'elle souffrait alors, et tout ce qu'elle avait encore à souffrir pour accomplir les desseins du Père éternel. Ces vues douloureuses étaient pour le cœur de Jésus un nouveau tourment. Dieu l'avait ainsi ordonné pour mettre le comble aux souffrances de l'humanité sainte. C'est ce qui a fait croire à plusieurs saints personnages que ce fut la raison pour laquelle Jésus Christ, étant sur la croix, et parlant à Marie, ne la nomme plus sa Mère, de peur qu'un nom si doux ne leur apportât à tous deux quelque soulagement dans leurs peines; mais qu'il dit seulement : « *Femme, voilà votre Fils.* »

Ce fut néanmoins une grande consolation pour cette Mère affligée d'entendre encore la voix de son Fils unique; elle savait qu'en adoptant un second fils, elle ne cessait pas d'être la mère du premier, qu'elle regardait comme son Créateur et son Dieu; elle comprit aussi, en vertu d'une communication secrète, qu'en acceptant saint Jean pour son fils, elle adoptait en même temps tous les hommes pour ses enfants. Elle voyait clairement que c'était la volonté de Jésus-Christ, et que les hommes, après l'avoir traité si indignement, n'oseraient jamais retourner à lui, s'il ne leur donnait sa propre Mère pour médiatrice.

Cette tendre Mère n'a jamais cessé d'entrer dans les intentions de son Fils. Elle prit dès lors un cœur de mère pour les pécheurs, et

elle les a toujours regardés comme des enfants de douleur qu'elle a engendrés au pied de la croix. Ainsi, cette mer de tourments, où Jésus et Marie ont été plongés, est devenue pour les pécheurs un fleuve de paix et une source de bénédiction. Ayons donc sans cesse les yeux fixés sur ces admirables modèles de perfection et d'amour, consacrons à leur service ce qui nous reste de vie; efforçons-nous de suivre les traces qu'ils nous ont marquées, et soyons bien persuadés que pour être agréables à Dieu, il faut devenir semblables à Jésus et à Marie.

Entretien avec Jésus-Christ sur la douleur qu'il eût de voir la désolation de sa sainte Mère.

O bon et très-doux Jésus! vos tourments sont sans mesure; vous ne sentez pas seulement les vôtres, vous ressentez encore ceux de votre sainte Mère! O cœurs remplis de grâces et d'amour, daignez m'associer à la participation de vos souffrances!... Très-innocent Agneau, et vous très-douce brebis, il me

semble vous entendre vous plaindre amoureusement l'un à l'autre, et vous voir pleurer sans aucune consolation : ah ! le Ciel et la terre vous ont donc abandonnés !... Bourreaux cruels, cœurs durs, et plus insensibles que les rochers, comment ne vous brisez-vous point de douleur ! Comment ne fondez-vous point en larmes, en voyant les tourments de Jésus et de Marie !... Qu'a donc fait ce divin Sauveur pour endurer de si grands maux ? Qu'a fait cette Vierge immaculée pour en sentir si vivement le contre-coup ?...

Pécheurs aveugles qui avez mérité l'enfer, voyez l'Auguste Marie noyée dans une mer d'amertume et de douleurs ! Comment pouvez-vous encore, à la vue de son affliction, penser à vous procurer des délices ?... Jésus, le Fils unique de Dieu, meurt dans les tourments les plus affreux, sa sainte Mère a le cœur percé d'un glaive, et vous osez chercher des douceurs et des consolations sur une terre qu'ils ont arrosée de larmes !... Ah ! rougissez enfin de votre mollesse, et pleurez le temps que vous avez perdu dans les plaisirs...

Tandis que vous avez vécu avec votre Fils, ô Vierge très-pure ! vous avez toujours eu devant les yeux ce glaive douloureux dont le saint vieillard Siméon vous avait menacée dans le temple : mais c'est aujourd'hui que s'accomplit à la lettre cette prédiction qui transperce votre âme. Vos peines sont extrê-

mes, car elles sont proportionnées à la grandeur de votre amour.

Vous voyez votre adorable Fils non plus adoré des Anges, des bergers et des Rois, mais exposé à la risée d'un peuple insensé, chargé d'injures et de malédictions, portant sur ses épaules meurtries et ensanglantées la croix humiliante sur laquelle il va rendre le dernier soupir. Vous le suivez courageusement au Calvaire : là, vous voyez l'appareil de son supplice, vous entendez les coups de marteau qui enfoncent les clous dans ses pieds et dans ses mains... (Clous cruels! comment pouvez-vous percer ainsi le cœur de la reine des Anges?)... On élève la croix, et cette vue, ô Marie, déchire vos entrailles, et vous glace le sang dans les veines. Néanmoins, ô Reine des martyrs! vous demeurez debout au pied de la croix, et vous y restez plongée dans une inénarrable douleur, jusqu'à ce que votre Fils ait rendu le dernier soupir.

Mais qu'est-il nécessaire, ô Reine des douleurs! que vous assistiez jusqu'à la fin à cette scène sanglante? Que pouvez-vous désormais pour ce Fils adorable, sinon augmenter ses tourments? Pouvez-vous, ô tendre Mère, arrêter l'effusion de ce sang si pur? Pouvez-vous fermer ces plaies auxquelles vous ne sauriez atteindre? Pouvez-vous adoucir les souffrances cruelles de votre bien-aimé?... Mais il faut, je le sais, que votre cœur soit transpercé avec celui de Jésus : et il faut que les deux

victimes soient immolées à la fois... « O Fille de Jérusalem! à qui vous comparerai-je? A qui dirai-je que vous ressemblez! Où trouverai-je quelque chose d'égal à votre douleur! Et comment vous consolerai-je, ô vierge de Sion! Le débordement de vos maux est semblable à une mer: » Il est immense... O vous donc qui marchez dans la voie douloureuse, comment oseriez-vous vous plaindre? Considérez et voyez, si vos peines sont comparables à celles de votre Mère!...

Quand vos fidèles serviteurs considèrent votre affliction, ô très-sainte Mère de Dieu, ils fondent en larmes, et il n'y a rien qu'ils ne voulussent souffrir pour vous consoler : quels furent donc les sentiments de votre aimable Fils en vous voyant souffrir?... O mon Dieu, que ne consolez-vous des cœurs si purs et si profondément désolés? Pourquoi, Seigneur, les crucifiez-vous ainsi? Comment, ô divin législateur! violez-vous vous-même la loi qui défend d'immoler l'Agneau avec sa mère? Car les mêmes clous qui attachent Jésus à la croix ne percent-ils pas, en même temps, le cœur de Marie? Avez-vous donc plus de soin des animaux qui ne peuvent ni vous connaître, ni vous aimer, que de vos plus chers amis?... Il n'était pas permis autrefois d'égorger une brebis le même jour qu'on lui avait enlevé son agneau, et vous sacrifiez ici, en même temps et le même jour, le Fils et la mère! faut-il que l'amour qu'ils ont l'un pour l'autre

soit le bourreau qui exécute votre sentence? Ah! je le sais bien, ô Dieu de miséricorde! si vous en agissez ainsi, c'est par amour pour nous, et pour nous arracher à l'enfer.

Que vous rendrai-je donc, ô le Dieu de mon cœur! pour tout le bien que vous me faites! Comment reconnaîtrai-je les inventions admirables de votre sagesse! Vous tournez tout à mon avantage. La douleur même que vous avez, en voyant votre sainte Mère sur le point de n'avoir plus de Fils, devient pour moi une source de bénédictions. Vous me donnez cette Vierge sainte pour mère et pour maîtresse; vous me substituez en votre place, et vous voulez que je sois le Fils adoptif de Marie, afin qu'elle m'assiste, quelle me protége, et qu'elle compatisse à mes misères, comme elle compatit à vos douleurs. Mais Seigneur, ne pouviez-vous consoler cette mère affligée qu'en lui donnant des en fants de colère? Qui sommes-nous, hélas! pour la dédommager de cette perte cruelle? O mon Dieu! que vos vues sont élevées au-dessus des nôtres, et qu'elles sont remplies de bonté! C'est parce que Marie est la Mère du Sauveur qu'elle doit être celle des pécheurs : si nous n'étions des enfants misérables, comment serait-elle Mère de misèricorde! O bon Jésus, soyez à jamais béni de vos ineffables miséricordes!...

Très-Sainte Mère de Dieu! souvenez-vous que si vous avez mis au monde sans douleur, dans l'étable de Bethléem, votre cher

Fils, vous avez enfanté les pécheurs au pied de la croix avec des peines incroyables. Aidez-moi, protégez-moi, puisque je vous ai tant coûté! Ayez toujours à mon égard des entrailles de Mère, et ne laissez pas périr votre Fils adoptif, malgré ses ingratitudes.

Ainsi soit-il.



CHAPITRE LI.

Jésus-Christ abandonné de Dieu son Père.

C'est une grande consolation pour un homme affligé d'avoir des amis fidèles et secourables qui compatissent à sa peine, où qui l'empêchent d'y penser; mais être accablé de malheurs, ne rien voir autour de soi qui n'en augmente le sentiment, et se trouver sans appui au-dedans et au-dehors, c'est ce qu'on peut appeler avec raison le comble de la misère. Les fidèles serviteurs de Dieu passent presque toujours par cette épreuve, parce que rien n'est plus capable de les purifier;

mais comme elle est infiniment rude à la nature, Dieu, qui ménage toujours notre faiblesse, les y conduit ordinairement par degrés.

Ces âmes privilégiées comprennent beaucoup mieux que les autres combien nous sommes redevables au Sauveur, qui a bien voulu, parmi tant d'autres peines, porter encore celle d'un délaissement sans consolation. L'homme charnel ne compte pour de grands maux que ceux qui affligent le corps, parce qu'il n'en connaît presque point d'autres; mais l'homme spirituel, qui, selon l'expression de saint Paul, juge et discerne tout, sait que l'esprit a ses peines, et qu'elles sont autant au-dessus des peines corporelles, que l'esprit est au-dessus du corps.

Telle fut l'abandon de Jésus-Christ sur la croix : car, bien loin de recevoir aucune consolation des créatures, il semble qu'elles conspiraient toutes à le tourmenter. Ses amis, ses disciples, ses apôtres, prirent la fuite; un d'eux le trahit, un autre le renia, et celui qui le suivit jusque sur le Calvaire, l'affligeait plus qu'il ne le consolait. La très-sainte Vierge elle-même et les autres femmes pieuses qui étaient avec elle, redoublèrent la peine du Sauveur par leurs larmes, et ne pouvaient lui donner aucun soulagement. De tant de personnes qu'il avait instruites, guéries, délivrées, ou qu'il avait nourries miraculeusement dans le désert, il ne s'en trouva pas une seule

qui se mît en devoir de lui rendre quelque service, ou qui parût prendre part à sa douleur. Ses ennemis et ses bourreaux, non contents d'exécuter à la rigueur une sentence si cruelle, y ajoutèrent de nouveaux tourments en lui présentant du fiel et du vinaigre, en le perçant d'une lance, et en jouant enfin ses habits au sort au pieds de la croix.

Mais ce qu'on ne peut s'empêcher de remarquer ici, c'est qu'ils exercèrent toutes ces cruautés avec autant de joie que s'ils eussent délivré la nation d'une peste publique. Il ne parut dans leur conduite ni raison, ni justice, ni reconnaissance, ni compassion, et cet excès d'endurcissement causait encore au Sauveur une douleur infinie.

Il ne fut pas seulement abandonné des hommes, il le fut même des Anges : nul de ces esprits bienheureux, qui étaient descendus du ciel pour l'adorer dans la crèche, ne se mit en devoir de le consoler sur la croix. Comme les vents lui avaient obéi, et que la mer s'était autrefois affermie sous ses pieds, il avait lieu d'attendre au moins quelque soulagement des créatures inanimées, et d'espérer que le bois où il était attaché, que les clous et les épines adouciraient en sa faveur leur dureté naturelle; mais il ne trouva encore de ce côté-là que rigueur et insensibilité. Il fut privé de la lumière du soleil, dépouillé de ses habits, enseveli d'un suaire qui ne lui appartenait pas; et, dans la soif brûlante qu'il en-

durait, il ne put même pas obtenir une goutte d'eau pour se rafraîchir.

Bien plus, le Père céleste, qui est le véritable refuge des affligés, et le Saint-Esprit, qui est nommé par excellence l'Esprit consolateur, l'abandonnèrent encore dans cette triste extrémité, et ne voulurent pas le dispenser de la moindre des peines qu'il devait souffrir pour nos péchés. Ainsi, le Père des miséricordes livra son Fils bien-aimé à la rage des bourreaux et à la puissance des ténèbres, afin que de concert ils assouvissent sur lui, sans aucun ménagement, toute leur fureur et toute leur malice.

Son âme même, quoiqu'elle fût bienheureuse, ne communiqua au corps que la vie et les forces dont il avait besoin pour souffrir, et pour mourir. Comme Dieu proportionne toujours les souffrances de ses serviteurs à la grâce qu'il leur donne, il mesura la désolation du Sauveur sur la plénitude de grâce qui était en lui. Aussi ce délaissement lui fut si sensible, que, quoiqu'il eût soutenu avec un merveilleux silence les autres tourments de sa passion, il ne put dissimuler celui-ci, et il s'en plaignit amoureusement à son Père, en disant : « *mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'avez-vous abandonné?* » Ces paroles ne sont pas un effet de chagrin ou d'impatience, c'est plutôt le langage d'une confiance filiale, qui presse Jésus-Christ de découvrir l'excès de sa peine à son Père, comme un ami raconte

quelquefois à son ami ce qu'il souffre pour lui, quoiqu'il le souffre de bon cœur, et qu'il fût prêt de souffrir encore davantage, s'il était nécessaire.

Le Fils de Dieu fit voir clairement que cette plainte n'avait rien d'amer, et que l'impatience n'y avait point de part, car, en s'écriant : » *J'ai soif,* » il voulut se procurer un nouveau tourment, en donnant l'occasion aux Juifs de lui présenter du fiel et du vinaigre.

Ce délaissement du Sauveur avait été prédit par le Roi prophète plusieurs siècles auparavant : « Mon Dieu, mon Dieu, s'écrie-t-il, jetez sur moi les yeux ; pourquoi m'avez-vous abandonné ? » et il en donne aussitôt la raison : « parce que la voix de mes péchés, c'est-à-dire des péchés dont je suis chargé, empêche qu'on m'écoute. » Il raconte en détail dans ce Psaume, comme il a été livré à ses ennemis, et comme ils se sont moqués de la confiance qu'il avait en Dieu. Et dans un autre endroit, après avoir parlé de la grandeur du Fils de Dieu fait homme, il s'étonne de le voir abandonné : « Vous avez, dit-il, parlant du Père éternel, rejeté et méprisé votre Christ... Vous avez, sur la terre, profané le sanctuaire de son corps... Vous avez réjoui tous ses ennemis... »

Si le Saint-Esprit a fait décrire avec tant de soin les délaissements de Jésus-Christ, c'est afin que nous n'en perdions jamais la mé-

moire, et que nous ne puissions ignorer les obligations infinies que nous lui avons.

Ce serait ici le lieu de parler des désolations intérieures qui sont si ordinaires dans la vie spirituelle; mais l'exemple de Jésus-Christ abandonné de son Père sur la croix, est si éclatant, qu'on en peut tirer aisément toute l'instruction dont les âmes désolées peuvent avoir besoin, pour ne pas succomber à la grandeur de leur peine.

Ces âmes privilégiées remarqueront dans l'abandon du Sauveur, trois choses : 1° Notre Seigneur en s'adressant à son Père, dans sa profonde désolation, ne demanda néanmoins, ni d'en être délivré, ni d'y être consolé. Il se refuse à lui-même le soulagement qu'il pourrait se donner comme Dieu, en laissant couler dans son âme un rayon de cette joie béatifique, dont il possédait la plénitude. Il veut accomplir son ouvrage, et persévérer jusqu'à la mort dans ce délaissement, pour apprendre à ses serviteurs affligés qu'ils ne doivent pas croire tout perdu, quand ils sentent la nature accablée sous le poids de la désolation; 2° que le remède le plus efficace dans ces sortes de peines intérieures est de recourir à Dieu de qui elles viennent, non en le priant de nous en délivrer, ou de les diminuer, mais en les recevant avec soumission à sa sainte volonté, en lui demandant seulement la grâce de les porter avec patience et résignation ; 3° que Jésus-Christ a voulu endurer cet abandon

non-seulement pour nous servir de modèle dans nos afflictions mais pour nous mériter le courage d'y persévérer, et les consolations qui les doivent suivre.

Ainsi quand le Sauveur pousse du fond de son cœur désolé ces paroles touchantes : « *Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'avez-vous abandonné,* » c'est comme s'il disait à son Père : mon Père, je vous en conjure, ayez pitié de tous les pécheurs, et de tous ceux qui sont affligés par votre permission. Recevez-les tous, protégez-les, glorifiez-les, n'abandonnez aucun de ceux par qui je vous offre mon sang et ma vie. Ames chrétiennes, contemplez donc avec reconnaissance, et imitez la résignation de votre Dieu !

Entretien avec Jésus-Christ abandonné de Dieu son Père.

O véritable consolateur des âmes affligées ! quel est cet abîme de douleurs où je vous vois plongé ! Pourquoi rompez-vous ce silence admirable que vous avez gardé si constamment? Qu'est devenue cette patience à l'épreuve de tout ? Commence-t-elle à vous échapper, ô mon Sauveur, et à se répandre en plaintes et en gémissements?

D'où peut venir, ô divin Agneau! ce chan-

gement, sinon de ce que vous êtes tombé dans un abîme d'angoisse et de désolation, et que votre sainte humanité ne peut soutenir plus longtemps un abandon si universel. O Jésus! l'amour de mon âme, que ne puis-je vous consoler! que ne puis-je partager avec vous la peine que vous endurez!...

Divin consolateur ! comment répondrai-je à l'amour que vous avez pour moi? Car ce n'est ni par hasard, ni par nécessité que vous êtes réduit à ce prodigieux délaissement : c'est un pur effet de votre choix et de votre amour. Si vous ne l'eussiez empêché, les Anges seraient venus à votre secours, les étoiles seraient tombées du ciel, les éléments se seraient confondus, toutes les créatures se seraient unies pour vous défendre et pour vous délivrer; mais l'amour qui s'est rendu maître de votre cœur et de toutes vos actions en a ordonné autrement : il vous a réduit à cet excès de désolation, et il vous a rendu plus sensible à mes besoins qu'à vos douleurs. Vous avez réservé pour vous seul cette peine si peu connue, mais si terrible; et vous avez voulu la souffrir sans adoucissement, afin que nous fussions, par vos exemples et par vos mérites, consolés dans les nôtres; car vous n'abandonnez jamais vos serviteurs dans le temps de la tribulation, et vous n'êtes même jamais plus proche d'eux que lorsqu'ils se croient plus délaissés.

Mais qui suis-je, ô mon Dieu! et qui êtes-

vous pour préférer mes besoins à votre repos? Est-il juste que le Fils du Dieu vivant endure des tourments si horribles pour la consolation d'un esclave? Vous connaissez, ô divin Jésus, votre grandeur et ma bassesse; mais cette inégalité infinie, qui est entre vous et moi, ne vous empêche pas de vous sacrifier pour moi; non que vous voyiez rien en moi qui le mérite, mais parce que vous trouvez dans votre amour les raisons de me faire du bien...

Par là, vous avez voulu m'apprendre, Seigneur, que je puis tout espérer de vous, quelqu'indigne que je sois de recevoir aucune grâce. Ne suis-je donc pas bien misérable, de ne pas vous aimer de tout mon cœur, de ne pas vous servir de toutes mes forces, et de ne pas renoncer, pour l'amour de vous, à toute consolation humaine? Que je serais à plaindre si mon salut et mon bonheur dépendaient d'un autre que de vous! Car où trouverai-je, ô mon Sauveur, une bonté comme la vôtre?

Votre délaissement est pour moi un exemple et un reproche continuels. En acceptant avec soumission et avec amour l'abandon où votre Père vous a réduit, vous m'enseignez à ne pas me laisser aller à la défiance et à la désolation, mais à mettre en vous seul mon espérance et mon appui. Est-il possible que j'ose me plaindre, lorsque je suis privé des consolations célestes, quand je vous vois acaccablé de douleur! Mais, hélas! je suis si mi-

sérable, qu'aussitôt que vous me retirez vos douceurs, je me crois oublié, rejeté, abandonné de vous. Au lieu de vous chercher alors avec plus de soin, je vais mendier de vaines consolations parmi les créatures. Je fuis la croix, je me défie de votre bonté, quoique je vous voie recourir à votre Père, demeurer sur la croix, et y souffrir avec résignation de mortelles angoisses.

Très-sainte Mère de Dieu, qui avez vu, et qui avez senti l'extrême désolation de votre cher Fils, assistez-moi dans mes épreuves. O Mère du bel amour, donnez-moi part à votre martyre; l'amour vous a donné la croix, faites que la croix me donne l'amour, et si pour aimer il faut souffrir et mourir, obtenez que j'aime tout ce qui vient de Dieu, la souffrance et même la mort.

Ainsi soit-il.



CHAPITRE LII.

Jésus-Christ dévoré par la soif.

On guérit ordinairement les hommes dans leurs maladies par des saignées qu'on leur fait, par des potions et des médecines qu'on leur donne; mais si un enfant qui est encore à la mamelle devient malade, on fait prendre les remèdes à la nourrice, lors même quelle se porte bien, afin que l'enfant en profite. La nature humaine, affaiblie par le péché originel, n'était pas capable de prendre le remède dont elle avait besoin; Jésus-Christ nous a regardés dans l'extrême faiblesse où nous étions comme de petits enfants, et a voulu devenir en quelque façon notre charitable nourrice. C'est ainsi qu'il s'exprime lui-même par le prophète Osée : « J'étais, dit-il, comme la nourrice d'Ephraïm : je les portais entre mes bras, et ils n'ont pas connu que c'était moi qui les guérissait de leurs maux. »

Par la tendresse qu'il a pour les pécheurs, il les tient près de son cœur, il les nourrit du lait de sa doctrine et de sa grâce, il donne son sang pour épargner le leur ; et tandis qu'il les prévient des bénédictions de sa douceur, il boit pour leur guérison le calice amer que son Père lui présente. Adam avait désobéi à Dieu en goûtant du fruit défendu; et Jésus-Christ, pour réparer cette faute, a voulu goûter le fiel et le vinaigre : « c'est pour cela qu'il a été obéissant jusqu'à la mort de la croix. »

Il ne but pas le vinaigre mêlé avec le fiel, mais l'un et l'autre séparément ; car, avant d'être crucifié, il prit du fiel détrempé dans du vin avec de la myrrhe. Ses cruels bourreaux lui présentèrent cette boisson, au lieu de celle qu'on avait coutume de donner aux patients, afin de les fortifier. Le Sauveur ne la but point, il se contenta de la goûter, mais sans se plaindre, et sans témoigner aucun dégoût. Il accomplit alors cette première partie de la Prophétie de David : « Ils m'ont donné du fiel à manger, » et il accomplit l'autre sur la croix, à la dernière heure de sa vie, lorsqu'après avoir perdu presque tout son sang, il sentit une soif brûlante, qui a fait ajouter au même Prophète les paroles suivantes : « et dans ma soif, ils m'ont donné du vinaigre à boire. »

Jésus savait qu'il ne se trouverait personne pour lui présenter une goutte d'eau, et qu'on

ne lui apporterait que du vinaigre; mais parce qu'il voulait exécuter jusqu'aux moindres circonstances tout ce que son Père avait ordonné, il témoigna ce qu'il souffrait, en disant : « *J'ai soif.* » Sa sainte Mère, et le peu d'amis qui l'avaient suivi sur le Calvaire, eurent une extrême douleur de ne pouvoir lui donner ce petit soulagement. Les bourreaux, qui ne pouvaient plus le tourmenter autrement, lui appliquèrent à la bouche une éponge pleine de vinaigre, qu'ils avaient attachée au bout d'un roseau; il ne la refusa pas, quoiqu'il sût combien cette boisson, en resserrant l'estomac, lui devait causer de douleurs.

Jésus, voyant donc qu'il ne lui restait plus rien à accomplir, ni de ce que les prophètes avaient prédit de lui, ni de ce que son Père avait ordonné, ni de ce que son cœur désirait, dit : « *tout est consommé.* » De même qu'un voyageur qui, après avoir marché longtemps dans les chaleurs de l'été, rencontre une fontaine, boit avec avidité, et témoigne par un grand soupir combien il se trouve soulagé; ainsi le Sauveur du monde, comme s'il eût oublié tous ses travaux passés, et content de les voir si heureusement finis, dit, en poussant un profond soupir : « *tout est consommé.* »

Si quelqu'un lui eût demandé alors quel était donc l'ouvrage dont l'accomplissement paraissait lui causer de la joie, et quelle uti-

lité il en retirerait, aurait-il pu répondre que sa joie venait de ce qu'on lui avait donné du vinaigre à boire dans sa soif, puisque cela n'avait servi qu'à augmenter ses douleurs. Aurait-il répondu qu'il se réjouissait de se voir à la fin de ses tourments? Mais n'avait-il pas encore la mort et la dernière agonie à souffrir? D'où vient donc ce mouvement de satisfaction qui lui fait dire, comme après une victoire complète, « *tout est consommé?* » Il vient sans doute de ce qu'ayant abandonné son humanité au pouvoir de l'amour qu'il avait pour nous, cet amour n'avait plus rien à exiger d'elle, après une satisfaction si abondante. C'est comme s'il avait dit : J'ai satisfait pour tous les péchés du monde; j'ai réconcilié les hommes avec Dieu; je leur ai acquis les grâces de salut et de sainteté : ainsi « *tout est consommé.* »

Il faut avouer, néanmoins, que la soif de Jésus-Christ n'est pas entièrement satisfaite; car après avoir préparé notre remède, il désire encore que nous en usions pour calmer cette soif qu'il a de notre salut. Il est mort dans l'ardeur de cette soif de voir tous les hommes profiter de ses souffrances et de sa mort. Ceux qui refusent un remède si précieux et si efficace, et qui contraignent par l'endurcissement de leur cœur ce médecin charitable de devenir pour eux un juge terrible, lui présentent quelque chose de bien plus amer que n'est le fiel et le vinaigre. C'est

pour cela qu'il se plaint, par la bouche du prophète Isaïe, de ce qu'ayant « une vigne qu'il avait choisie, gardée et cultivée avec beaucoup de soin... elle ne lui avait produit que des fruits sauvages et du verjus. »

Quand nous méditons dans le silence de l'oraison, l'état où le Sauveur se trouvait, lorsqu'il était dévoré par la soif, la compassion naturelle nous fait souhaiter d'avoir assisté à son supplice, afin d'avoir pu lui offrir de l'eau au lieu du vinaigre qu'on lui présenta; mais nous devrions considérer que nous sommes plus cruels que les Juifs, si, le voyant mourir dans une soif si ardente de notre salut, nous lui refusons le soulagement qu'il nous demande; c'est-à-dire, si nous ne voulons pas quitter nos péchés qui lui donnent la mort, suivre les exemples de sa sainte vie, et l'aimer de tout notre cœur.

Mais, si nous considérons encore le temps et les autres circonstances, où le Sauveur déclare sa soif, nous y trouverons une leçon admirable de la pureté d'amour avec laquelle Dieu mérite d'être servi. Car dans cette extrême désolation, où il semble qu'il devait attendre de son Père quelque soulagement, non-seulement il n'en demande point, mais en disant ; « *J'ai soif,* » il donna, comme nous l'avons déjà dit, occasion à ses bourreaux de lui faire souffrir un nouveau tourment.

Oh! que nous découvrons bien dans ces paroles mystérieuses de Jésus : « *J'ai soif,* » quels

sont les différents mouvements de la nature et de la grâce dans le temps de l'adversité! La nature s'abat, se resserre, et se plaint; car elle est faible : mais la volonté, soutenue de la grâce divine, s'élève, se dilate, et se soumet à l'ordre de Dieu.

Les deux vaches attelées au chariot qui portait l'arche du Dieu d'Israël, quoiqu'elles regardassent derrière, et qu'elles témoignassent par leurs mugissements la douleur qu'elles sentaient de se voir éloignées de leurs veaux et de leurs pâturages, marchaient néanmoins toujours, par le mouvement que Dieu leur donnait. Elles ne se détournaient ni à droite, ni à gauche, jusqu'à ce qu'elles fussent arrivées au lieu où on devait les immoler. Ainsi la répugnance de la nature n'empêche pas une âme d'avancer dans la voie de la vertu, et ne diminue pas le mérite de son sacrifice. Au contraire, celui qui, sans écouter ni la chair, ni le sang, s'offre à Dieu, comme une victime et une hostie vivante, donne la plus grande preuve du désir qu'il a de lui plaire : mais celui qui se décourage dans les contradictions et qui retourne en arrière, montre clairement le peu de progrès qu'il a fait dans la vertu. Suivons fidèlement les mouvements de la grâce, et nous parviendrons aa port du salut.

Adorable victime, trop aimable Jésus, il n'y a donc rien que vous ne vouliez souffrir pour la guérison de nos maux! Une soif ardente vous dévore; mais celle qui paraît aux yeux des hommes n'est pas celle qui vous tourmente le plus; il en est une autre inextinguible que vous avez apportée du Ciel: vous êtes né, vous avez vécu, vous êtes mort, et vous êtes ressuscité avec elle : vous la sentez encore aujourd'hui, et vous la sentirez jusqu'à la consommation des siècles, c'est la soif du salut des hommes : elle ne sera satisfaite que lorsque vous les verrez régner éternellement avec vous. Votre soif est une soif d'amour : elle ne peut, ô mon Dieu! être soulagée que par la correspondance de notre amour.

Combien de fois, cependant, ô mon Sauveur! malgré les délices que vous trouvez à résider dans mon cœur, ne vous ai-je pas offert du fiel et du vinaigre, au lieu de l'amour que je vous devais? Mais, pourquoi ne vous aimai-je pas, puisque je ne trouve hors de vous rien de capable de rassasier mes désirs? Les biens périssables ne font qu'irriter la faim et la soif de ce cœur qui n'est créé que pour vous. Je l'éprouve tous les jours; j'expérimente quelque chose de semblable à ce que vous avez

ressenti; quand on vous eût présenté du fiel et du vinaigre à boire, votre soif ne fut pas apaisée; je goûte en vain les rafraîchissements que me présentent les créatures, je n'y trouve que de l'amertume, et ma soif ne se calme point, parce qu'elle ne peut être apaisée que par vous seul.

« Comme le cerf altéré soupire après les eaux des fontaines, » ainsi mon âme, dégoûtée du monde et d'elle-même, soupire après vous, ô mon Dieu! Quand vous verrai-je, ô beauté ravissante? Ne me différez pas ce bonheur, ô mon Divin amour! Ne vous vengez pas du fiel et du vinaigre que je vous ai présentés si souvent dans votre soif, en me laissant aujourd'hui souffrir trop longtemps celle que j'ai de vous posséder. Ah! Seigneur, ne me punissez pas de mes ingratitudes passées, en me privant de cette eau salutaire et vivifiante qui jaillit jusque dans la vie éternelle.

Vous savez, ô la vie de mon âme! que je ne puis vous donner tout mon amour, ni apaiser la soif dont vous brûlez, si vous ne me donnez vous-même cette eau vive qui peut seule vous désaltérer : vous l'avez promise, Seigneur, à la Samaritaine et à tous ceux qui vous la demanderont avec foi et avec amour; mais, pour l'obtenir, il faut que vous me donniez encore cette foi et cet amour, afin que je vous sois redevable de tout.

Consommez donc en moi votre ouvrage, ô mon Jésus! A la vérité, tous les oracles des

prophètes, qui regardaient votre personne, votre vie, votre mort sont accomplis; tous les points de la loi, toutes ses ordonnances, toutes ses figures sont remplis; toutes les volontés de votre Père sont exécutées; tout le prix de la rançon des hommes est payé; toute l'œuvre de la rédemption, de la réconciliation, de la justification est achevée; toute la fureur des démons est épuisée, l'holocauste est consommé, votre victoire est complète, il ne vous reste plus qu'à mourir. Mais en mourant, ô mon divin Rédempteur, souvenez-vous de moi, vous dirai-je, comme le bon larron, et je serai rassuré contre la rigueur de vos jugements, et cette parole, « *Tout est consommé,* » m'embrasera d'amour, et me servira d'exemple.

Je veux vous aimer, ô mon Dieu, exaucez les vœux ardents de mon cœur. O fontaine d'eau vive, faites couler dans ce pauvre cœur un fleuve de ces eaux purifiantes qui rejaillissent jusqu'à vous. Sur cette terre stérile, sèche et déserte, mon âme, ô source divine, vous cherche de tous côtés, avec un vif désir de vous trouver, et d'éprouver votre vertu toute puissante.

Vous avez voulu épuiser, ô mon Sauveur, et boire jusqu'à la lie le calice des humiliations et des douleurs que votre Père vous a présenté; comment, à la vue de ce que vous ont coûté mes excès, ma délicatesse, et ma sensualité, ne m'animerai-je pas à les punir moi-

même! Faites, ô mon Dieu, que souffrant avec vous, en expiation de mes satisfactions criminelles, j'apprenne à souffrir comme vous, et que j'obtienne les effets de votre miséricorde.

O très-sainte Mère de Dieu! je vous conjure, par la douleur que vous avez ressentie en voyant présenter du fiel et du vinaigre à votre Fils bien-aimé, de m'obtenir la faim et la soif de la justice qui seules sont capables de rassasier mes désirs, et de désaltérer mon aimable Sauveur.

Ainsi-soit-il.



CHAPITRE LIII.

Agonie et mort de Jésus-Christ.

Jésus-Christ a vécu sur la terre trente-trois ans et trois mois, à compter depuis sa naissance, et il a vécu tout ce temps-là dans des

souffrances continuelles. Il a passé les années de son enfance dans un pays étranger, pour fuir la persécution d'Hérode. Depuis son enfance jusqu'à l'âge de trente ans, son occupation la plus ordinaire a été de prier son Père pour le salut des hommes, d'obéir à Joseph et à Marie, et de pratiquer les plus excellentes vertus dans l'obscurité et dans la retraite. Il a employé les trois dernières années de sa vie à la prédication de la foi évangélique, à faire des miracles pour affirmer sa divinité, et à combler les hommes de bienfaits sans nombre.

Ces trois parties de la vie du Sauveur, semblables à de grandes rivières, après avoir porté l'abondance et la fertilité partout, ont enfin abouti à sa Passion, comme à un océan immense de toutes sortes de biens. Sa vie a été courte, si on en compte les années, puisqu'il est mort à la fleur de son âge; mais on peut dire qu'elle a été fort longue, si on considère tout ce qu'il a fait. Il a pleinement accompli l'ouvrage pour lequel il était venu sur la terre; il a satisfait pour tous les péchés du monde; il a réconcilié les hommes avec Dieu; il nous a laissé des exemples admirables de toutes les vertus; il nous a acquis des mérites infinis, et il a obtenu de son Père tout ce qu'il a désiré, pour nous mériter le Ciel.

Jésus-Christ n'a jamais ménagé son corps ni sa vie; il s'est rendu semblable aux pé-

cheurs en toutes choses, à la réserve du péché. C'est pour cela qu'il a caché la gloire de son âme bienheureuse et la majesté de sa personne divine. Il s'est abandonné à la fureur de ses ennemis, et il a souffert tous les tourments qu'ils ont voulu lui faire endurer. Il a sacrifié pour notre salut tout ce qu'il avait reçu de notre nature, c'est-à-dire sa chair, son sang, ses forces, son honneur, toutes ses actions et toutes ses pensées.

Il ne lui restait plus que la vie, mais une vie qui semblait ne devoir jamais finir, afin que nous eussions toujours, vivant au milieu de nous, celui qui nous avait donné des marques si éclatantes de son amour. Il est vrai qu'il était ordonné à tous les hommes de mourir une fois; mais cet ordre devait-il s'étendre à celui qui est la véritable vie? Cependant Jésus-Christ aima mieux souffrir la mort que de mettre des bornes à son incomparable dévoûment.

Il ne pouvait mourir de maladie, parce qu'il avait une complexion parfaite et incapable, par conséquent, d'aucun déréglement d'humeur. Il ne devait pas périr non plus par un accident imprévu, car ces sortes d'accidents à l'égard des hommes sont toujours prévus et ordonnés de Dieu. Il fallait donc qu'il expirât au milieu des tourments, afin de nous témoigner plus d'amour, de nous acquérir un trésor immense de mérites, et de satisfaire abon-

damment à la justice de son Père pour les péchés du genre humain.

Ainsi, après avoir contenté son amour envers nous et accompli toutes les volontés de son Père, il s'abandonna au pouvoir de la mort. Déjà il avait perdu presque tout son sang, il était abattu par les tourments qu'il avait endurés; sa poitrine se resserrait, sa respiration devenait difficile; et comme il n'était pas sur un lit, mais suspendu en l'air sur des clous qui lui déchiraient les pieds et les mains, et qu'il n'avait pas un seul moment de repos, ses douleurs étaient beaucoup au-dessus de tout ce que les hommes souffrent ordinairement dans l'agonie. Aux approches de la mort, nous cessons de sentir à mesure que nous cessons de connaître; mais le Sauveur eut toujours le jugement parfaitement sain jusqu'au dernier soupir, et il ne cessa de souffrir, que quand il cessa de vivre.

Alors sa tête se pencha, ses yeux, qui avaient été la consolation de tous les affligés, commencèrent à se fermer; ses lèvres, d'où sortaient les paroles de la vie éternelle, devinrent froides et livides. Mais, afin de faire voir au monde qu'il mourait, parce qu'il le voulait; qu'il donnait sa vie, et qu'on ne la lui arrachait pas malgré lui; pour nous apprendre à bien mourir, après nous avoir appris à bien vivre; dans le temps où les autres hommes perdent la parole, fortifié par sa propre vertu, il leva la tête, il ouvrit les yeux, et il les fixa vers

le Ciel ; alors il poussa un grand cri, en disant : « *Mon Père, je remets mon esprit entre vos mains.* » Ensuite, il baissa la tête, pour marquer sa parfaite soumission, et il ouvrit la bouche pour rendre le dernier soupir.

Ainsi mourut l'auteur de la vie, le Rédempteur des hommes, le Fils de Dieu, le Prince de la paix, le Père du siècle futur, notre consolateur, notre ami, notre pasteur, notre modèle, notre unique espérance. Et il mourut ainsi, pour nous apprendre par sa mort à mourir saintement, c'est-à-dire, à mourir en nous soumettant de bon cœur à la volonté divine, et en remettant paisiblement entre les mains de notre Créateur, l'âme qu'il nous a donnée. Celui qui s'abandonne de la sorte entre les mains de Dieu, et se jette dans cet océan immense de miséricorde, ne désire plus rien, et ne demande que l'exécution de la volonté divine. Il renonce à tout ce qu'il a jamais aimé contre Dieu, ou hors de Dieu : son unique crainte, dans cette heure suprême et si redoutable, est qu'il se trouve un milieu entre Dieu et lui. Il se jette avec confiance dans cet océan immense de miséricorde, et ne pense qu'à se perdre en Jésus-Christ, en qui seul il peut trouver sa véritable vie.

Aussi un abandon amoureux de soi-même entre les mains de Dieu, joint à une foi vive et appuyée sur les mérites du Sauveur, contient ce qui est nécessaire pour mourir saintement : cette disposition est toute renfermée

dans les paroles de Jésus-Christ mourant : « *Mon Père, je remets mon esprit entre vos mains.* »

D'où l'on peut conclure qne ceux qui, par devoir ou par charité, assistent le prochain à la mort ne peuvent rien faire de mieux que de l'exhorter, après une exacte confession de ses péchés, à s'oublier soi-même et à ne s'occuper ni des peines qu'il a méritées, ni de l'état où il se trouvera après la mort, mais à s'abandonner entièrement à Dieu de tout son cœur : c'est le meilleur moyen de mourir chrétiennement, et d'assurer son salut éternel.

Dès que le Sauveur eut expiré, le soleil reprit son premier éclat, le Ciel devint serein, et il arriva plusieurs autres choses qui firent assez voir que Celui qui venait de mourir n'était pas un homme ordinaire.

L'Arche d'Alliance et les Tables de la loi étaient gardées dans le temple de Jérusalem. Le lieu où on les avait mises était couvert d'un voile, et personne n'y entrait que le grand-prêtre, encore ne le faisait-il qu'avec beaucoup de cérémonies. Ce voile du temple marquait que ce qui est contenu dans la loi de Moïse avait été jusqu'alors voilé, obscur, mystérieux, et n'était que la figure du véritable Messie et de la loi nouvelle. Mais, afin de nous faire comprendre que les figures étaient accomplies, que la vérité était découverte, et que le temps était venu où Jésus-Christ devait être adoré de toutes les nations; tandis qu'il mourait sur la croix « le voile du temple

fut déchiré par le milieu, depuis le haut jusqu'en bas. » Or, ce qui avait été caché durant tant de siècles, fut exposé aux yeux de tout le monde. Là finit la loi de crainte, qui ne faisait que des esclaves, et là fut confirmée la loi d'amour qui était pour les enfants.

Le Centenier qui, avec une troupe de soldats, gardait le Sauveur, ayant entendu le grand cri qu'il poussa en mourant, et qui paraissait au-dessus des forces humaines, confessa hautement la divinité de Jésus-Christ, en disant : « *Oui, cet homme était véritablement Fils de Dieu.* » Plusieurs de ceux qui l'avaient chargé d'injures, d'outrages et de malédictions, voyant la terre trembler, le soleil s'obscurcir, et le Sauveur s'écrier avec plus de force que s'il eût été en pleine santé, « s'en retournaient frappant leur poitrine, » et touchés de regret de leur faute. Ils se rappelaient alors le souvenir de ses miracles; ils louaient sa doctrine; ils blâmaient la cruauté et l'injustice de ceux qui l'avaient fait mourir. Profondément émus, ils soupiraient après sa présence et sa conversation qui leur avait paru si douce; ils reconnaissaient l'innocence de cet Agneau sans tache : la vertu de son sang commençait a amollir les cœurs, et ils le jugeaient plus saint que les prêtres et les Pharisiens, qui, par un faux zèle de religion, l'avaient indignement livré à la mort.

O imitateurs de Jésus crucifié ! soutenez avec constance l'honneur de votre maître, et

faites voir à tout l'univers, et à vos persécuteurs, qu'en portant la croix pour son amour, vous triomphez avec lui de vos ennemis et des siens.

Entretien avec Jésus-Christ mourant.

O bon Pasteur! voici l'heure où selon votre parole, vous devez donner votre vie pour votre troupeau... Vous avez dit que la plus grande marque d'amour était de mourir pour ceux qu'on aime; mais était-il nécessaire pour cela, ô divin Jésus! que vous mourriez? N'aviez-vous pas déjà donné assez de preuves de votre amour!... Vivez, ô le véritable ami de mon âme! Vivez et régnez en moi!...

Mais si vous êtes, ô source de vie! résolu de souffrir l'agonie, et de soutenir encore ce dernier combat, descendez, ô mon Jésus! de la croix, et venez entre mes bras, où vous mourrez plus doucement. Je vous embrasserai, et vous me donnerez, avant de me quitter, votre sainte bénédiction. Je vous fermerai les yeux, ô céleste lumière! et je mourrai d'amour pour vous, après vous avoir vu mourir d'amour pour moi.

Les peines que vous endurez dans l'état où je vous vois, ô mon Dieu! sont excessives. Qui pourrait les considérer sans frémir! Votre corps appesanti par sa propre faiblesse ne se soutient que sur des clous. Que ne prenez-vous au moins un peu de repos? O bon et très-doux Jésus! serez-vous donc tourmenté sans relâche jusqu'au dernier soupir?...

O le bel exemple que vous me donnez, ô mon Sauveur! Je veux le suivre dès maintenant, et demeurer constamment attaché au pied de la croix, pour y pleurer sans cesse dans l'amertume de mon âme, et votre mort, et mes péchés qui l'ont causée.

O Jésus, l'amour de mon âme! comment puis-je voir sans mourir votre corps devenu froid, par l'approche de la mort?... Ah! puisque vous n'avez plus la force de soutenir votre tête, et que vous la penchez vers moi, ouvrez encore une fois les yeux, et regardez-moi avec miséricorde. Pénétrez mon cœur de la douce lumière qui sort de vos yeux mourants, et remplissez-le de votre amour. Mais comment pourrai-je vivre après vous avoir vu mourir, si vous ne vivez en moi, pour me consoler de votre mort?

O adorable Jésus, ayez pitié de moi! car, si je suis sans vous, je serai sans père, sans ami, sans maître, sans consolateur; ne m'abandonnez pas en mourant, puisque vous mourez pour moi.

Déjà vous avez fait votre testament : vous

remettez votre esprit entre les mains de votre Père, vous laissez votre corps dans le tombeau, et vous n'avez plus rien à donner que votre croix. Ah! laissez-la moi, ô mon Dieu! cette croix, mon unique espérance! Qu'elle soit mon partage, et une marque certaine de votre amour! Je la reçois, je l'embrasse, je veux y vivre, et y mourir attaché.

Pardonnez-moi, ô mon divin Rédempteur! tous les péchés que j'ai commis. Après avoir tant fait, et tant souffert pour moi, me refuseriez-vous en mourant le pardon que je vous demande? Regardez-moi, ô aimable Sauveur! et exaucez ma prière. Faites que mes yeux se changent en une fontaine de larmes pour pleurer nuit et jour le malheur de vous avoir offensé.

O Dieu d'amour! je vois sur votre visage la paleur de la mort; vos yeux s'éteignent; vous avez l'âme sur les lèvres; vous allez expirer. C'est ici, ô mon âme! où toute consternée de la mort de ton divin Époux, tu devrais l'embrasser tendrement, recevoir ses derniers soupirs, et demeurer intimement unie à lui. Si les paroles te manquent, ne t'en afflige point : il n'est plus temps de parler : garde le silence, et contente-toi de dire dans l'excès de ta douleur : O mon Sauveur! ô mon Jésus! ô mon amour! ô mon tout! ou laissez-moi mourir avec vous, ou vivez en moi pour toujours.

Partez, ô Roi de gloire! ouvrez ce chemin

fermé jusqu'ici à tous les hommes, mais ne différez pas votre retour : hâtez, hâtez votre résurrection! cet empressement sera une nouvelle preuve de votre tendresse; ressuscitez donc, Seigneur! En reprenant la vie, vous la rendrez à mon âme attristée, pour vous posséder à jamais.

O très-sainte Mère de Dieu! Reine des Anges, étoile de la mer, refuge des pécheurs, qui avez vu, avec une extrême douleur, mourir celui à qui vous aviez donné la vie, et qui attendez avec une ferme foi, et une espérance certaine, le moment de sa résurrection glorieuse, faites que je sois crucifié avec lui, qu'il me reçoive au nombre des siens, que je meure, que je vive, et que je règne avec lui. Et vous Bienheureux qui contemplez aujourd'hui ce divin Agneau impassible, immortel, et qui le possédez avec assurance de ne le perdre jamais, jetez les yeux sur moi, ayez pitié de ce pauvre exilé; obtenez-moi la grâce d'être crucifié sur la terre avec Jésus-Christ, et d'être couronné par lui dans le Ciel.

Ainsi soit-il.

FIN.



Sentiment d'un Philosophe sur la vie, les souffrances et la mort de N. S. Jésus-Christ.

Les mystères sublimes que nous venons de méditer sont comme le reflet divin de l'auguste personne du Sauveur. Ils nous représentent, comme dans un miroir, et dans toute sa pureté, son image adorable. Les traits majestueux de l'homme-Dieu s'y trouvent dessinés dans toute leur perfection avec les couleurs les plus vives, les plus saisissantes et les plus expressives.

Le seul récit des souffrances de Jésus-Christ suffit pour convaincre tout homme de bonne foi que le héros de l'Évangile est un personnage divin, véritablement homme et véritablement Dieu.

Écoutons l'un des plus puissants génies du siècle dernier, Jean-Jacques Rousseau. Cet homme, si tristement célèbre dans les annales de l'impiété, n'a pu, malgré son scepti-

cisme et ses préjugés religieux, se dérober à la lumière éclatante qui, de chaque page de l'Évangile, vient éblouir les yeux. L'éloquente apologie qu'il fait de Jésus-Christ est généralement connue, mais on ne saurait trop la reproduire.

« Je vous l'avoue (dit-il), la majesté des
« Écritures m'étonne; la sainteté de l'Évan-
« gile parle à mon cœur. Voyez les livres des
« philosophes avec toute leur pompe, qu'ils
« sont petits près de celui-là. Se peut-il qu'un
« livre à la fois si sublime et si simple soit
« l'ouvrage des hommes! Se peut-il que celui
« dont il fait l'histoire ne soit qu'un homme
« lui-même? Est-ce là le ton d'un enthousiaste
« ou d'un ambitieux sectaire? Quelle douceur,
« quelle pureté dans ses mœurs, quelle grâce
« touchante dans ses instructions, quelle élé-
« vation dans ses maximes, quelle profonde
« sagesse dans ses discours, quelle présence
« d'esprit, quelle finesse et quelle justesse
« dans ses réponses, quel empire sur ses pas-
« sions! Où est l'homme, où est le sage qui
« sait agir, souffrir et mourir sans faiblesse et
« sans ostentation? Quand Platon peint son
« juste imaginaire couvert de tout l'opprobre
« du crime et digne de tous les prix de la
« vertu, il peint trait pour trait Jésus-Christ.
« La ressemblance est si frappante que tous
« les Pères l'ont sentie, et qu'il n'est pas pos-
« sible de s'y tromper.

« Quels préjugés, quel aveuglément ne

« faut-il point avoir pour oser comparer le
« fils de Sophroniste au Fils de Marie! Quelle
« distance de l'un à l'autre! Socrate mourant
« sans douleur, sans ignominie soutint aisé-
« ment jusqu'au bout son personnage, et si
« cette facile mort n'eût honoré sa vie, on
« douterait si Socrate, avec tout son esprit,
« fut autre chose qu'un sophiste. Il inventa,
« dit-on, la morale; d'autres avant lui l'a-
« vaient mise en pratique : il ne fit que dire
« ce qu'ils avaient fait, il ne fit que mettre en
« leçons leurs exemples... Mais où Jésus
« avait-il pris chez les siens cette morale éle-
« vée et pure dont lui seul a donné les leçons
« et l'exemple... La mort de Socrate, philoso-
« phant tranquillement avec ses amis, est la
« plus douce qu'on puisse désirer; celle de
« Jésus, expirant dans les tourments, inju-
« rié, raillé, maudit de tout un peuple, est la
« plus horrible qu'on puisse craindre. So-
« crate prenant la coupe empoisonnée, bénit
« celui qui la lui présente et qui pleure. Jésus,
« au milieu d'un affreux supplice, prie pour
« ses bourreaux acharnés. *Oui, si la vie et la*
« *mort de Socrate sont d'un Sage, la vie et la*
« *mort de Jésus-Christ sont d'un Dieu.* »

« Dirons-nous que le récit de l'Évangile
« est inventé à plaisir? Mon ami, ce n'est
« pas ainsi que l'on invente, et les actions
« de Socrate, dont personne ne doute, sont
« moins attestées que celles de Jésus-Christ.
« Au fond, c'est reculer la difficulté sans la

« résoudre. Il serait encore plus inconce-
« vable de supposer que plusieurs hommes
« se sont accordés pour composer ce livre
« (l'Évangile), que d'admettre qu'un seul
« en ai fourni le sujet. Les auteurs Juifs n'au-
« raient jamais trouvé ni un tel homme, ni
« une telle morale; et l'Évangile a des carac-
« tères si grands, si frappants et si parfaite-
« ment inimitables que l'inventeur de ce
« livre serait un personnage encore plus
« grand que celui qui en est le héros. »

(*Émile*, tome 3, livre IV.)

Le saint Évangile a donc, aux yeux de ce philosophe impie, des caractères divins; c'est une démonstration rigoureuse, importante et irréfragable de l'humanité et de la divinité de Jésus-Christ, et sa passion, qui est la page la plus humiliante de son histoire, en est aussi la plus magnifique et la plus glorieuse.

Après des témoignages aussi éclatants, comment peut-on oser encore s'élever contre l'oint du Seigneur?... Le Christ était hier, il est aujourd'hui, et il sera le même dans tous les siècles; mais tous ceux qui s'éloignent de lui périront.

Heureux, mille fois heureux, le chrétien qui, se tenant en garde contre les mauvaises doctrines, s'attache à Jésus-Christ, suit ses maximes, et s'applique à méditer les secrets mystérieux de son amour. Cette

fidélité le délivrera de tout mal, lui attirera toutes sortes de bénédictions, et lui procurera les richesses de la grâce de Dieu dans cette vie, et le gage immortel de sa gloire dans l'éternité bienheureuse.

TABLE
DES MATIÈRES CONTENUES DANS CE LIVRE.

PREMIÈRE PARTIE.

Souffrances de N. S. Jésus-Christ pendant sa vie cachée.



DEUXIÈME PARTIE.

Souffrances de N. S. Jésus-Christ dans sa vie publique.

TROISIÈME PARTIE.

Souffrances de N. S. Jésus-Christ pendant sa passion.

QUATRIÈME PARTIE.

Les souffrances de N. S. Jésus-Christ dans sa mort.

FIN DE LA TABLE.

Guise. — Imp. Baré.

ÉGLISE A BATIR

A titre de reconnaissance nous enverrons cet ouvrage à tous ceux qui, nous ayant envoyé une offrande pour cette Eglise, nous en feront la demande.

Les personnes qui recevront ce livre sont instamment priées de le faire connaître à leurs amis. Cette espèce de petit apostolat leur fera goûter mieux encore la satisfaction d'avoir participé à une bonne œuvre, et leur fera mériter, ce nous semble, d'être du nombre de ceux qui, ayant enseigné aux autres la voie de la justice, doivent briller un jour comme des étoiles dans toute l'éternité : QUI AD JUSTITIAM ERUDIUNT MULTOS, FULGEBUNT QUASI STELLÆ IN PERPETUAS ÆTERNITATES. (Daniel C. 12. V. 3.)

Une messe chaque mois est dite présentement, et sera célébrée à perpétuité pour les bienfaiteurs vivants ou trépassés.


LIBRARY OF CONGRESS
0 009 938 628 9